

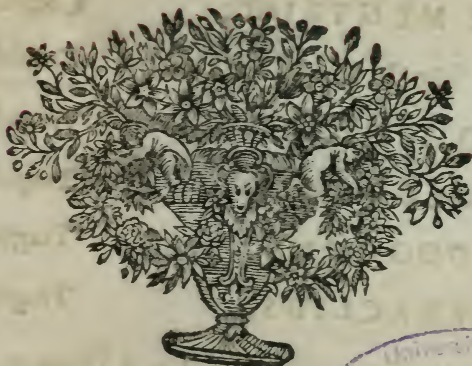


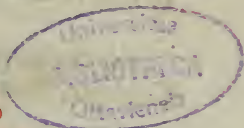
Ilchester

LE THEATRE DE P. CORNEILLE.

NOUVELLE EDITION,
revûë, corrigée, & augmentée.

TROISIE'ME PARTIE.





A LYON,
Chez JACQUES LIONS, Libraire,
ruë Merciere, au bon Pasteur.

M. DCCXI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PIECES

Contenuës en cette troisiéme Partie.

Aprés chaque Piece il y a l'Examen ou Critique, faite par M.P. Corneille luy-même.

POLYEUCTE MARTYR,

TRAGEDIE

CHRE'TIENNE.



ACTEURS.

FELIX, Sénateur Romain, Gouverneur d'Arménie.

POLYEUCTE, Seigneur Arménien, Gendre de Félix.

SEVERE, Chevalier Romain, Favori de l'Empereur Décie.

NEARQUE, Seigneur Arménien, Amy de Polyeucte.

PAULINE, Fille de Félix, & Femme de Polyeucte.

STRATONICE, Confidente de Pauline.

ALBIN, Confident de Félix.

FABIAN, Domestique de Sévére.

CLEON, Domestique de Félix.

TROIS GARDES.

La Scéne est à Méliténe Capitale d'Arménie, dans le Palais de Félix.



POLYEUCTE MARTYR.

TRAGEDIE CHRETIENNE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

POLYEUCTE, NEARQUE.

NEARQUE.


QUOY ? vous vous arrêtez aux songes d'une Femme !
De si foibles sujets troublent cette grande ame !
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé
S'alarme d'un péril qu'une Femme a rêvé ?

POLYEUCTE.

Je sçai ce qu'est un songe, & le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à son extravagance,
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit
Forme de vains objets que le réveil détruit.
Mais vous ne sçavez pas ce que c'est qu'une Femme,
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'ame,
Quand après un long-temps qu'elle a sçû nous charmer

Les flambeaux de l'Hymen viennent de s'allumer.
Pauline sans raison dans la douleur plongée
Craint, & croit déja voir ma mort qu'elle a songée,
Elle oppose ses pleurs aux desseins que je fais,
Et tâche à m'empêcher de sortir du Palais.
Je méprise sa crainte, & je céde à ses larmes,
Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes,
Et mon cœur attendri, sans être intimidé,
N'ose déplaire aux yeux dont il est possedé.
L'occasion, Néarque, est-elle si pressante,
Qu'il faille être insensible aux soûpirs d'une Amante?
Remettons ce dessein qui l'accable d'ennui,
Nous le pourrons demain aussi bien qu'aujourd'hui.

NEARQUE.

Oüi, mais où prenez-vous l'infaillible assûrance
D'avoir assez de vie, ou de persévérance?
Ce Dieu qui tient vôtre ame & vos jours dans sa main
Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain?
Il est toûjours tout juste, & tout bon, mais sa Grace
Ne descend pas toûjours avec même efficace.
Aprés certains momens que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénétrent les cœurs,
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare;
Le bras qui la versoit en devient plus avare,
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien
Tombe plus rarement, ou n'opére plus rien.
Celle qui vous pressoit de courir au Baptême,
Languissante déja, cesse d'être la même,
Et pour quelques soupirs qu'on vous a fait oüir,
Sa flâme se dissipe, & va s'évanoüir.

POLYEUCTE.

Vous me connoissez mal; la même ardeur me brûle,
Et le desir s'accroît quand l'effet se recule.
Ces pleurs que je regarde avec un œil d'Epoux
Me laissent dans le cœur aussi Chrétien que vous;
Mais pour en recevoir le sacré caractére
Qui lave nos forfaits dans une eau salutaire,
Et qui purgeant nôtre ame, & dessillant nos yeux,
Nous rend le premier droit que nous avions aux Cieux.

Bien que je le préfere aux grandeurs d'un Empire
Comme le bien suprême, & le seul où j'aspire,
Je croi, pour satisfaire un juste & saint amour,
Pouvoir un peu remettre, & differer d'un jour.

NEARQUE.

Ainsi du Genre humain l'Ennemi vous abuse.
Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruse.
Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler,
Quand il ne les peut rompre, il pousse à reculer.
D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre,
Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelqu'autre,
Et ce songe rempli de noires visions
N'est que le coup d'essai de ses illusions.
Il met tout en usage, & priére & menace,
Il attaque toûjours, & jamais ne se lasse,
Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pû,
Et que ce qu'on différe est à demi rompu.
Rompez ses prémiers coups, laissez pleurer Pauline.
Dieu ne veut point d'un cœur où le Monde domine,
Qui regarde en arriére, est douteux en son choix,
Lors que sa voix l'appelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE.

Pour se donner à lui faut-il n'aimer personne ?

NEARQUE.

Nous pouvons tout aimer, il le souffre, il l'ordonne,
Mais à vous dire tout, ce Seigneur des Seigneurs
Veut le prémier amour, & les prémiers honneurs.
Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,
Il faut ne rien aimer qu'après lui, qu'en loi-même,
Négliger pour lui plaire, & Femme, & biens, & rang,
Exposer pour sa gloire, & verser tout son sang.
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite.
Qui vous est nécessaire, & que je vous souhaite !
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit servir l'Etat quand on nous persecute,
Qu'aux plus âpres tourmens un Chrétien est en butte,
Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs ?

POLYEUCTE,

Vous ne m'étonnez point ; la pitié qui me blesse
Sied bien aux plus grands cœurs & n'a point de foiblesse.
Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort,
Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort,
Et s'il faut affronter les plus cruels supplices,
Y trouver des appas, en faire mes délices,
Vôtre Dieu, que je n'ose encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faisant Chrétien.

NEARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE.

Oüi, j'y cours, cher Néarque,
Je brûle d'en porter la glorieuse marque ;
Mais Pauline s'afflige, & ne peut consentir,
Tant ce songe la trouble à me laisser sortir.

NEARQUE.

Vôtre retour pour elle en aura plus de charmes.
Dans une heure au plus tard vous essuïrez ses larmes,
Et l'heur de vour revoir lui semblera plus doux,
Plus elle aura pleuré pour un si cher Epoux.
Allons, on nous attend.

POLYEUCTE.

Appaisez donc sa crainte,
Et calmez la douleur dont son ame est atteinte.
Elle revient.

NEARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NEARQUE.

Il le faut
Fuyez un Ennemi qui sçait vôtre defaut,
Qui le trouve aisément, qui blesse par la vûë,
Et dont le coup mortel vous plaît, quand il vous tuë.

POLYEUCTE.

Fuyons, puisqu'il le faut.

SCENE II.

POLYEUCTE, NEARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

ADieu, Pauline, Adieu,
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel ſujet ſi preſſant à ſortir vous convie ?
Y va-t'il de l'honneur ? y va-t'il de la vie ?

POLYEUCTE.

Il y va de bien plus.

PAULINE.

Quel eſt donc ce ſecret ?

POLYEUCTE.

Vous le ſçaurez un jour, je vous quitte à regret,
Mais enfin il le faut.

PAULINE.

Vous m'aimez ?

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Le Ciel m'en ſoit témoin, cent fois plus que moy-même,
Mais....

PAULINE.

Mais mon déplaiſir ne vous peut émouvoir !
Vous avez des ſecrets que je ne puis ſçavoir !
Quelle preuve d'amour ! Au nom de l'hymenée,
Donnez à mes ſoûpirs cette ſeule journée.

POLYEUCTE.

Un ſonge vous fait peur !

PAULINE.

Ses préſages ſont vains,
Je le ſçai, mais enfin je vous aime, & je crains.

POLYEUCTE.

Ne craignez rien de mal pour une heure d'abſence.
Adieu, vos pleurs ſur moy prennent trop de puiſſance,
Je ſens déja mon cœur prêt à ſe révolter,
Et ce n'eſt qu'en fuyant que j'y puis reſiſter.

SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

VA, néglige mes pleurs, cours, & te précipite
Au devant de la mort que les Dieux m'ont prédite,
Suy cet Agent fatal de tes mauvais Deſtins,
Qui peut-être te livre aux mains des Aſſaſſins.
Tu vois, ma Stratonice, en quel ſiécle nous ſommes.
Voilà nôtre pouvoir ſur les eſprits des hommes,
Voilà ce qui nous reſte, & l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre, & des vœux qu'on nous fait.
Tant qu'ils ne ſont qu'Amans, nous ſommes ſouveraines,
Et juſqu'à la conquête ils nous traitent de Reines,
Mais aprés l'hymenée ils ſont Rois à leur tour.

STRATONICE.

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour.
S'il ne vous traite icy d'entiére confidence,
S'il part malgré vos pleurs, c'eſt un trait de prudence,
Sans vous en affliger préſumez avec moy
Qu'il eſt plus à propos qu'il vous céle pourquoy,
Aſſurez-vous ſur luy qu'il en a juſte cauſe.
Il eſt bon qu'un Mary nous cache quelque choſe,
Qu'il ſoit quelquefois libre, & ne s'abaiſſe pas
A nous rendre toûjours compte de tous ſes pas.
On n'a tous deux qu'un cœur qui ſent mêmes traverſes,
Mais ce cœur a pourtant ſes fonctions diverſes,

Et la loy de l'Hymen qui vous tient aſſemblez,
N'ordonne pas qu'il tremble, alors que vous tremblez.
Ce qui fait vos fraïeurs ne peut le mettre en peine,
Il eſt Armenien, & vous êtes Romaine,
Et vous pouvez ſçavoir que ces deux Nations
N'ont pas ſur ce ſujet mêmes impreſſions.
Un ſonge en nôtre eſprit paſſe pour ridicule,
Il ne nous laiſſe eſpoir, ni crainte, ni ſcrupule;
Mais il paſſe dans Rome avec autorité
Pour fidelle miroir de la fatalité.

PAULINE.

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne,
Je croy que ta fraïeur égaleroit la mienne,
Si de telles horreurs t'avoient frapé l'eſprit,
Si je t'en avois fait ſeulement le récit.

STRATONICE.

A raconter ſes maux ſouvent on les ſoulage.

PAULINE.

Ecoute, mais il faut te dire davantage,
Et que pour mieux comprendre un ſi triſte diſcours,
Tu ſçaches ma foibleſſe, & mes autres amours.
Une Femme d'honneur peut avouër ſans honte
Ces ſurpriſes des ſens que la raiſon ſurmonte,
Ce n'eſt qu'en ces aſſauts qu'éclate la vertu,
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combatu.
Dans Rome où je nâquis ce malheureux viſage
D'un Chevalier Romain captiva le courage,
Il s'appelloit Sévére. Excuſe les ſoûpirs
Qu'arrache encor un nom trop cher à mes deſirs.

STRATONICE.

Eſt-ce lui qui n'aguére aux dépens de ſa vie
Sauva des Ennemis vôtre Empereur Décie,
Qui leur tira mourant la victoire des mains,
Et fit tourner le Sort des Perſes aux Romains?
Lui qu'entre tant de morts immolez à ſon Maître
On ne pût rencontrer, ou du moins reconnoître,
A qui Décie enfin pour des exploits ſi beaux
Fit ſi pompeuſement dreſſer de vains tombeaux?

PAULINE.

Hélas, c'étoit lui-même, & jamais nôtre Rome
N'a produit plus grand cœur, ni vû plus honnête homme.
Puisque tu le connois, je ne t'en dirai rien,
Je l'aimai, Stratonice, il le méritoit bien.
Mais que sert le mérite où manque la fortune?
L'un étoit grand en lui, l'autre foible & commune;
Trop invincible obstacle, & dont trop rarement
Triomphe auprés d'un Pére un vertueux Amant.

STRATONICE.

La digne occasion d'une rare constance?

PAULINE.

Dy plûtôt d'une indigne & folle résistance.
Quelque fruit qu'une Fille en puisse recüeillir,
Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.
Parmi ce grand amour que j'avois pour Sévére
J'attendois un Epoux de la main de mon Pére,
Toûjours prête à le prendre, & jamais ma raison
N'avoüa de mes yeux l'aimable trahison.
Il possedoit mon cœur, mes desirs, ma pensée,
Je ne lui cachois point combien j'étois blessée,
Nous soûpirions ensemble & pleurions nos malheurs,
Mais au lieu d'esperance il n'avoit que des pleurs,
Et malgré des soûpirs si doux, si favorables,
Mon Pére & mon devoir étoient inéxorables.
Enfin je quittai Rome, & ce parfait Amant,
Pour suivre ici mon Pére en son Gouvernement,
Et lui, desesperé, s'en alla dans l'Armée
Chercher d'un beau trépas d'illustre renommée.
Le reste tu le sçais; mon abord en ces lieux
Me fit voir Polyeucte, & je plûs à ses yeux,
Et comme il est ici le Chef de la Noblesse,
Mon Pére fut ravi qu'il me prît pour Maîtresse,
Et par son alliance il se crut assûré
D'etre plus redoutable, & plus consideré.
Il approuva sa flâme, & conclud l'hymenée,
Et moy comme à son lit je me vis destinée,
Je donnai par devoir à son affection.

Tout ce que l'autre avoit par inclination.
Si tu peux en douter, juge-le par la crainte
Dont en ce triste jour tu me vois l'ame atteinte.

STRATONICE.

Elle fait assez voir à quel point vous l'aimez ;
Mais quel songe aprés tout tient vos sens allarmez ?

PAULINE.

Je l'ai vû cette nuit, ce malheureux Sévére,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colere.
Il n'êtoit point couvert de ces tristes lambeaux,
Qu'une Ombre desolée emporte des tombeaux,
Il n'êtoit point percé de ces coups pleins de gloire
Qui retranchant sa vie assûrent sa memoire,
Il sembloit triomphant, & tel que sur son char
Victorieux dans Rome entre nôtre César.
Aprés un peu d'effroy que m'a donné sa vûë ;
Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est dûë,
Ingrate, m'a-t'il dit, *& ce jour expiré,*
Pleure à loisir l'Epoux que tu m'as préferé.
A ces mots j'ay frémi, mon ame s'est troublée,
En suite des Chrétiens une impie Assemblée,
Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
A jetté Polyeucte aux pieds de son Rival.
Soudain à son secours j'ay reclamé mon Pére ;
Helas ! c'est de tout point ce qui me desespere.
J'ay vû mon Pére même un poignard à la main,
Entrer le bras levé pour lui percer le sein.
Là, ma douleur trop forte a broüillé ces images,
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages,
Je ne sçay, ni comment, ni quand ils l'ont tué,
Mais je sçay qu'à sa mort tous ont contribué.
Voilà quel est mon songe.

STRATONICE.

Il est vrai qu'il est triste,
Mais il faut que vôtre ame à ces fraïeurs résiste.
La vision de soi peut faire quelque horreur,
Mais non-pas vous donner une juste terreur.
Pouvez-vous craindre un Mort ? pouvez-vous craindre un Pére ?

Qui chérit vôtre Epoux, que vôtre Epoux révére,
Et dont le juste choix vous a donnée à lui
Pour s'en faire en ces lieux un ferme & sûr appui?

PAULINE.

Il m'en a dit autant, & rit de mes alarmes;
Mais je crains des Chrétiens les complots & les charmes:
Et que sur mon Epoux leur Troupeau ramassé,
Ne vange tant de sang que mon Pére a versé.

STRATONICE.

Leur Secte est insensée, impie, & sacrilége,
Et dans son sacrifice use de sortilége,
Mais sa fureur ne va qu'à briser nos Autels,
Elle n'en veut qu'aux Dieux, & non pas aux Mortels.
Quelque sévérité que sur eux on déploïe,
Ils souffrent sans murmure, & meure avec joïe,
Et depuis qu'on les traite en criminels d'Etat,
On ne les peut charger d'aucun assassinat.

PAULINE.

Tai-toi, mon Pére vient.

SCENE IV.

FELIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FELIX.

MA Fille, que ton songe
En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge!
Que j'en crains les effets qui semblent s'approcher!

PAULINE

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher?

FELIX.

Sévére n'est point mort.

PAULINE.

Quel mal nous fait sa vie?

FELIX.

Il est le favori de l'Empereur Décie.

PAULINE.

Aprés l'avoir sauvé des mains des Ennemis,
L'espoir d'un si haut rang lui devenoit permis.
Le Destin aux grands cœurs si souvent mal propice,
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FELIX.

Il vient ici lui-même.

PAULINE.

Il vient!

FELIX.

Tu le vas voir.

PAULINE.

C'en est trop, mais comment le pouvez-vous sçavoir?

FELIX.

Albin l'a rencontré dans la proche campagne.
Un gros de Courtisans en foule l'accompagne,
Et montre assez quel est son rang & son crédit.
Mais, Albin, redi-lui ce que ses gens t'ont dit.

ALBIN.

Vous sçavez quelle fut cette grande journée,
Que sa perte pour nous rendit si fortunée,
Ou l'Empereur captif par sa main dégagé
Rassûra son parti déja découragé,
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre.
Vous sçavez les honneurs qu'on fit faire à son Ombre,
Après qu'entre les Morts on ne le pût trouver;
Le Roy de Perse aussi l'avoit fait enlever.
Témoin de ses hauts faits & de son grand courage,
Ce Monarque en voulut connoître le visage,
On le mit dans sa Tente, où tout percé de coups,
Tout mort qu'il paroissoit, il fit mille jaloux.
Là, bien-tôt il montra quelque signe de vie.
Ce Prince généreux en eut l'ame ravie,
Et sa joye, en dépit de son dernier malheur.
Du bras qui le causoit honora la valeur.
Il en fit prendre soin, la cure en fut secrette,
Et comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite,

Il offrit Dignitez, alliance, tresors,
Et pour gagner Sévére il fit cent vains efforts.
Aprés avoir comblé ses refus de loüange,
Il envoye à Décie en proposer l'échange,
Et soudain l'Empereur transporté de plaisir
Offre au Perse son Frere, & cent Chefs à choisir.
Ainsi revint au camp le valeureux Sévére
De sa haute vertu recevoir le salaire,
La faveur de Décie en fut le digne prix.
De nouveau l'on combat, & nous sommes surpris;
Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire,
Lui seul rétablit l'ordre & gagne la victoire,
Mais si belle, & si pleine, & par tant de beaux faits,
Qu'on nous offre tribut, & nous faisons la paix.
L'Empereur qui lui montre un amour infinie,
Aprés ce grand succés l'envoye en Arménie.
Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux,
Et par un sacrifice en rendre hommage aux Dieux.

FELIX.

O Ciel! en quel état ma fortune est réduite!

ALBIN.

Voila ce que j'ay sçû d'un homme de sa suite,
Et j'ay couru, Seigneur, pour vous y disposer.

FELIX.

Ah, sans doute, ma Fille, il vient pour t'épouser.
L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose,
C'est un prétexte faux, dont l'amour est la cause.

PAULINE.

Cela pourroit bien être, il m'aimoit chérement.

FELIX.

Que ne permettra-t'il à son ressentiment,
Et jusques à quel point ne porte sa vengeance
Une juste colére avec tant de puissance?
Il nous perdra, ma Fille.

PAULINE.

Il est trop généreux.

FELIX.

Tu veux flater en vain un Pére malheureux,
Il nous perdra, ma Fille. Ah, regret qui me tuë,

De n'avoir pas aimé la vertu toute nuë !
Ah, Pauline, en effet tu m'as trop obéï ;
Ton courage étoit bon, ton devoir l'a trahy.
Que ta rebellion m'eût été favorable !
Qu'elle m'eût garanti d'un état deplorable !
Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'huy
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnoit sur luy.
Ménage en ma faveur l'amour qui le possede,
Et d'où provient mon mal, fai sortir le remède.

PAULINE.

Moy ! moy, que je revoye un si puissant vainqueur,
Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur !
Mon Pére, je suis Femme, & je sçai ma foiblesse,
Je sens déja mon cœur qui pour lui s'interesse,
Et poussera sans doute en dépit de ma foy,
Quelque soûpir indigne, & de vous, & de moy.
Je ne le verrai point :

FELIX.

Rasseure un peu ton ame.

PAULINE.

Il est toûjours aimable, & je suis toûjours Femme,
Dans le pouvoir sur moi que ses regards ont eu,
Je n'ose m'asseurer de toute ma vertu.
Je ne le verrai point.

FELIX.

Il faut le voir, ma Fille,
Ou tu trahis ton Pére, & toute ta Famille.

PAULINE.

C'est à moy d'obéïr puisque vous commandez,
Mais voyez les périls où vous me hazardez.

FELIX.

Ta vertu m'est connuë.

PAULINE.

Elle vaincra sans doute,
Ce n'est pas le succés que mon ame redoute.
Je crains ce dur combat, & ces troubles puissans
Que fait déja chez moy la révolte des sens.
Mais puisqu'il faut combattre un Ennemi que j'aime,
Souffrez que je me puisse armer contre moy-même,

Et qu'un peu de loisir me prépare à le voir.

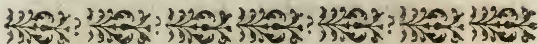
FELIX.

Jusqu'au devant des murs je vay le recevoir.
Rappelle cependant tes forces étonnées,
Et songe qu'en tes mains tu tiens nos Destinées.

PAULINE.

Oüi, je vay de nouveau dompter mes sentimens,
Et servir de victime à vos commandemens.

Fin du prémier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SEVERE, FABIAN.

SEVERE.



Cependant que Felix donne ordre au sacrifice,
Pourrai-je prendre un temps à mes vœux si propice?
Pourrai-je voir Pauline, & rendre à ses beaux yeux
L'hommage souverain que l'on va rendre aux Dieux?
Je ne t'ay point celé que c'est ce qui m'améne,
Le reste est un prétexte à soulager ma peine;
Je viens sacrifier, mais c'est à ses beautez
Que je viens immoler toutes mes volontez.

FABIAN.

Vous la verrez, Seigneur.

SEVERE.

Ah, quel comble de joye !
Cette chére Beauté consent que je la voye ?
Mais ay-je sur son ame encor quelque pouvoir ?
Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir ?
Quel trouble, quel transport luy cause ma venuë ?
Puis-je tout esperer de cette heureuse vûë ?
Car je voudrois mourir plûtôt que d'abuser
Des lettres de faveur que j'ay pour l'épouser ;
Elles sont pour Felix, non pour triompher d'elle,
Jamais à mes desirs mon cœur ne fut rebelle,
Et si mon mauvais sort avoit changé le sien,
Je me vaincrois moy-même, & ne prétendrois rien.

FABIAN.

Vous la verrez, c'est tout ce que je vous puis dire.

SEVERE.

D'où vient que tu fremis, & que ton cœur soûpire ?
Ne m'aime-t'elle plus ? éclaircy-moy ce point ?

FABIAN.

M'en croirez-vous, Seigneur ? ne la revoyez point ;
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses.
Vous trouverez à Rome assez d'autres Maîtresses,
Et dans ce haut degré de puissance, & d'honneur
Les plus Grands y tiendront vôtre amour à bonheur.

SEVERE.

Qu'à des pensers si bas mon ame se ravale !
Que je tienne Pauline à mon sort inégale !
Elle en a mieux usé, je la dois imiter,
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.
Voyons-la, Fabian, ton discours m'importune ;
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune,
Je l'ay dans les combats trouvée heureusement
En cherchant une mort digne de son Amant.
Ainsi ce rang est sien, cette faveur est sienne,
Et je n'ay rien enfin que d'elle je ne tienne.

FABIAN.

Non, mais encor un coup ne la revoyez point.

SEVERE.

Ah, c'en est trop, enfin éclaircy-moy ce point.

As-tu vû des froideurs quand tu l'en as priée ?
FABIAN.
Je tremble à vous le dire, elle est...
SEVERE.
Quoy ?
FABIAN.
Mariée.
SEVERE.
Soûtiens-moy, Fabian, ce coup de foudre est grand,
Et frape d'autant plus, que plus il me surprend.
FABIAN.
Seigneur, qu'est devenu ce généreux courage ?
SEVERE.
La constance est ici d'un difficile usage.
De pareils déplaisirs accablent un grand cœur,
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur,
Et quand d'un feu si beau les ames sont éprises,
La mort les trouble moins que de telles surprises.
Je ne suis plus à moy quand j'entend ce discours.
Pauline est mariée !
FABIAN.
Oüi, depuis quinze jours.
Polyeucte, un Seigneur des premiers d'Arménie,
Goûte de son hymen la douceur infinie.
SEVERE.
Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix,
Polyeucte a du nom, & sort du sang des Rois.
Foibles soulagemens d'un malheur sans reméde !
Pauline, je verrai qu'un autre vous posséde !
O Ciel ! qui malgré moy me renvoyez au jour,
O Sort qui redonniez l'espoir à mon amour,
Reprenez la faveur que vous m'avez prétée,
Et rendez-moy la mort que vous m'avez ôtée.
Voyons-la toutefois, & dans ce triste lieu
Achevons de mourir en luy disant adieu.
Que mon cœur chez les morts emportant son image
De son dernier soûpir puisse luy faire hommage.
FABIAN.
Seigneur, considérez...

SEVERE.

Tout eſt conſidéré.
Quel deſordre peut craindre un cœur deſeſpéré ?
N'y conſent-elle pas ?

FABIAN.

Ouy, Seigneur, mais...

SEVERE.

N'importe.

FABIAN.

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SEVERE.

Et ce n'eſt pas un mal que je veuille guérir.
Je ne veux que la voir, ſoûpirer, & mourir.

FABIAN.

Vous vous échaperez ſans doute en ſa preſence,
Un Amant qui perd tout n'a plus de complaiſance,
Dans un tel entretien il ſuit ſa paſſion,
Et ne pouſſe qu'injure, & qu'imprécation.

SEVERE.

Juge autrement de moy, mon reſpect dure encore,
Tout violent qu'il eſt, mon deſeſpoir l'adore.
Quels reproches auſſi peuvent m'être permis ?
De quoy puis-je accuſer qui ne m'a rien promis ?
Elle n'eſt point parjure, elle n'eſt point legére,
Son devoir m'a trahy, mon malheur, & ſon Pére.
Mais ſon devoir fut juſte, & ſon Pére eut raiſon,
J'impute à mon malheur toute la trahiſon.
Un peu moins de fortune, & plûtôt arrivée
Eût gagné l'un par l'autre, & me l'eût conſervée,
Trop heureux, mais trop tard, je n'ay pû l'acquérir ;
Laiſſe-la moy donc voir, ſoûpirer, & mourir.

FABIAN.

Oüi, je vay l'aſſeurer qu'en ce malheur extrême
Vous êtes aſſez fort pour vous vaincre vous-même.
Elle a craint comme moy ces prémiers mouvemens
Qu'une perte imprévûë arrache aux vrais Amans,
Et dont la violence excite aſſez le trouble,
Sans que l'Objet preſent l'irrite, & le redouble.

SEVERE.

Fabian, je la voy.

FABIAN.

Seigneur, ſouvenez-vous. . . .

SEVERE.

Hélas! elle aime un autre, un autre eſt ſon Epoux.

SCENE II.

SEVERE, PAULINE, STRATONICE, FABIAN.

PAULINE.

OUy, je l'aime, Seigneur, & n'en fais point d'excuſe.
Que toute autre que moy vous flate, & vous abuſe,
Pauline a l'ame noble, & parle à cœur ouvert.
Le bruit de vôtre mort n'eſt point ce qui vous perd.
Si le Ciel en mon choix eût mis mon hyménée,
A vos ſeules vertus je me ſerois donnée,
Et toute la rigueur de vôtre prémier ſort
Contre vôtre mérite eût fait un vain effort.
Je découvrois en vous d'aſſez illuſtres marques,
Pour vous préférer même au plus heureux Monarques;
Mais puiſque mon devoir m'impoſoit d'autres loix,
De quelque Amant pour moy que mon Pére eût fait choix.
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne
Vous auriez ajoûté l'éclat d'une couronne;
Quand je vous aurois vû, quand je l'aurois haï,
J'en aurois ſoûpiré, mais j'aurois obéï,
Et ſur mes paſſions ma raiſon ſouveraine
Eût blâmé mes ſoûpirs, & diſſipé ma haine

SEVERE.

Que vous êtes heureuſe, & qu'un peu de ſoûpirs
Fait un aiſé reméde à tous vos déplaiſirs!

Ainſi de vos deſirs toûjours Reine abſoluë,
Les plus grands changemens vous trouvent réſoluë;
De la plus forte ardeur vous portez vos eſprits
Juſqu'a l'indifference, & peut-être au mépris,
Et vôtre fermeté fait ſucceder ſans peine
La faveur au dédain, & l'amour à la haine.
Qu'un peu de vôtre humeur, ou de vôtre vertu
Soulageroit les maux de ce cœur abatu!
Un ſoûpir, une larme à regret répanduë
M'auroit déja guéri de vous avoir perduë.
Ma raiſon pourroit tout ſur l'amour affoibli,
Et de l'indifference iroit juſqu'à l'oubli,
Et mon feu deſormais ſe réglant ſur le vôtre,
Je me tiendrois heureux entre les bras d'une autre.
O trop aimable Objet qui m'avez trop charmé,
Eſt-ce-là comme on aime, & m'avez-vous aimé?

PAULINE.

Je vous l'ay trop fait voir, Seigneur, & ſi mon ame
Pouvoit bien étouffer les reſtes de ſa flâme,
Dieux, que j'éviterois de rigoureux tourmens!
Ma raiſon, il eſt vrai, dompte mes ſentimens,
Mais quelque autorité que ſur eux elle ait priſe,
Elle n'y regne pas, elle les tyranniſe,
Et quoique le dehors ſoit ſans émotion,
Le dedans n'eſt que trouble, & que ſédition.
Un je ne ſçai quel charme encor vers vous m'emporte,
Vôtre mérite eſt grand, ſi ma raiſon eſt forte;
Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux
D'autant plus puiſſamment ſolliciter mes vœux,
Qu'il eſt environné de puiſſance, & de gloire,
Qu'en tous lieux aprés vous il traîne la victoire,
Que j'en ſçai mieux le prix, & qu'il n'a point déçû
Le généreux eſpoir que j'en avois conçû.
Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome,
Et qui me range ici deſſous les loix d'un homme,
Repouſſe encor ſi bien l'effort de tant d'appas,
Qu'il déchire mon ame, & ne l'ébranle pas.
C'eſt cette vertu même à nos deſirs cruelle
Que vous loüyez alors, en blaſphémant contre-elle.

Plaignez-vous-en encor, mais loüez ſa rigueur
Qui triomphe à la fois de vous & de mon cœur,
Et voyez qu'un devoir moins ferme & moins ſincére
N'auroit pas mérité l'amour du grand Sévére

SEVERE.

Ah, Madame, excuſez une aveugle douleur
Qui ne connoît plus rien que l'excés du malheur.
Je nommois inconſtance, & prenois pour un crime
De ce juſte devoir l'effort le plus ſublime.
De grace, montrez moins à mes ſens deſolez
La grandeur de ma perte, & ce que vous valez,
Et cachant par pitié cette vertu ſi rare
Qui redouble mes feux, lors qu'elle nous ſépare,
Faites voir des defauts qui puiſſent à leur tour
Affoiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE.

Hélas! cette vertu quoy qu'enfin invincible,
Ne laiſſe que trop voir une ame trop ſenſible.
Ces pleurs en ſont témoins, & ces lâches ſoupirs
Qu'arrachent de nos feux les cruels ſouvenirs,
Trop rigoureux effets d'une aimable préſence,
Contre qui mon devoir a trop peu de défenſe.
Mais ſi vous eſtimez ce vertueux devoir,
Conſervez-m'en la gloire, & ceſſez de me voir.
Epargnez-moy des pleurs qui coulent à ma honte,
Epargnez-moy des feux qu'à regret je ſurmonte,
Enfin épargnez-moy ces triſtes entretiens
Qui ne font qu'irriter vos tourmens, & les miens.

SEVERE.

Que je me prive ainſi du ſeul bien qui me reſte!

PAULINE.

Sauvez-vous d'une vûë à tous les deux funeſte.

SEVERE.

Quel prix de mon amour! quel fruit de mes travaux!

PAULINE.

C'eſt le reméde ſeul qui peut guérir nos maux.

SEVERE.

Je veux mourir des miens, aimez-en la mémoire.

PAULINE

Je veux guérir des miens, ils foüilleroient ma gloire.

SEVERE.

Ah, puisque vôtre gloire en prononce l'arrest,
Il faut que ma douleur céde à son intérest.
Est-il rien que sur moy cette gloire n'obtienne?
Elle me rend les soins que je dois à la mienne.
Adieu, je vay chercher au milieu des combats
Cette immortalité que donne un beau trépas,
Et remplir dignement par une mort pompeuse
De mes premiers exploits l'attente avantageuse;
Si toutefois, aprés ce coup mortel du Sort,
J'ay de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE.

Et moy dont vôtre vuë augmente le supplice,
Je l'éviterai même en vôtre sacrifice,
Et seule dans ma chambre enfermant mes regrets,
Je vay pour vous aux Dieux faire de vœux secrets.

SEVERE.

Puisse le juste Ciel, content de ma ruïne,
Combler d'heur & de jours Polyeucte, & Pauline.

PAULINE.

Puisse trouver Sévére aprés tant de malheur
Une felicité digne de sa valeur.

SEVERE.

Il la trouvoit en vous.

PAULINE.

Je dépendois d'un Pére.

SEVERE.

O devoir qui me perd, & qui me desespére!
Adieu, trop vertueux Objet, & trop charmant.

PAULINE.

Adieu, trop malheureux, & trop parfait Amant.



SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

STRATONICE.

JE vous ay plains tous deux, j'en verse encor des larmes,
Mais du moins vôtre esprit est hors de ses alarmes.
Vous voyez clairement que vôtre songe est vain ;
Sévére ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE.

Laisse-moy respirer du moins si tu m'as plainte ;
Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte.
Souffre un peu de relâche à mes esprits troublez,
Et ne m'accable point par des maux redoublez.

STRATONICE.

Quoi, vous craignez encore !

PAULINE.

Je tremble, Stratonice,
Et bien que je m'effraïe avec peu de justice,
Cette injuste fraïeur sans cesse reproduit
L'image des malheurs que j'ay vûs cette nuit.

STRATONICE.

Sévére est généreux.

PAULINE.

Mâlgré sa retenuë
Polyeucte sanglant frape toûjours va vûë.

STRATONICE.

Vous voyez ce Rival faire des vœux pour luy.

PAULINE.

Je croi même au besoin qu'il seroit son âppuy ;
Mais soit cette croyance, ou fausse, ou véritable,
Son sejour en ce lieu m'est toûjours redoutable.
A quoi que sa vertu puisse le disposer,
Il est puissant, il m'aime, & vient pour m'épouser.

SCENE

SCENE IV.

POLYEUCTE, NEARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

C'Eſt trop verſer de pleurs, il eſt temps qu'ils tariſſent,
Que vôtre douleur ceſſe, & vos craintes finiſſent.
Malgré les faux avis par vos Dieux envoyez,
Je ſuis vivant, Madame, & vous me revoyez.

PAULINE.

Le jour eſt encor long, & ce qui plus m'effraye,
La moitié de l'avis ſe trouve déja vraye.
J'ay crû Sévére mort, & je le vois ici.

POLYEUCTE.

Je le ſçay, mais enfin j'en prens peu de ſouci.
Je ſuis dans Méliténe, & quel que ſoit Sévére,
Vôtre Pére y commande, & l'on m'y conſidére,
Et je ne penſe pas qu'on puiſſe avec raiſon
D'un cœur comme le ſien craindre une trahiſon.
On m'avoit aſſeuré qu'il vous faiſoit viſite,
Et je venois luy rendre un honneur qu'il mérite

PAULINE.

Il vient de me quitter aſſez triſte & confus,
Mais j'ay gagné ſur luy qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE.

Quoy! vous me ſoupçonnez déja de quelque ombrage!

PAULINE.

Je ferois à tous trois un trop ſenſible outrage.
J'aſſeure mon repos que troublent ſes regards.
La vertu la plus ferme évite les hazards,
Qui s'expoſe au péril veut bien trouver ſa perte,
Et pour vous en parler avec une âme ouverte,
Depuis qu'un vray mérite a pu nous enflamer;
Sa preſence toujours a droit de nous charmer.

Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre,
On souffre à résister, on souffre à s'en défendre,
Et bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire est pénible, & le combat honteux.

POLYEUCTE.

O vertu trop parfaite, & devoir trop sincére!
Que vous devez coûter de regrets à Sévére!
Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux,
Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux!
Plus je voy mes defauts, & plus je vous contemple,
Plus j'admire....

SCENE V.

POLYEUCTE, PAULINE, NEARQUE, STRATONICE, CLEON.

CLEON.

Seigneur, Félix vous mande au Temple,
La victime est choisie, & le Peuple à genoux,
Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE.

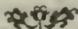
Va, nous allons te suivre. Y venez-vous, Madame?

PAULINE.

Sévére craint ma vûë, elle irrite sa flame,
Je luy tiendrai parole, & ne veux plus le voir.
Adieu, vous l'y verrez, pensez à son pouvoir,
Et ressouvenez-vous que sa faveur est grande.

POLYEUCTE.

Allez, tout son crédit n'a rien que j'appréhende,
Et comme je connois sa générosité,
Nous ne nous combatrons que de civilité.



SCENE VI.

POLYEUCTE, NEARQUE.

NEARQUE.

OU pensez-vous aller ?

POLYEUCTE.

Au Temple, où l'on m'appelle.

NEARQUE.

Quoy ? vous mêler aux vœux d'une Troupe infidelle ?
Oubliez-vous déja que vous êtes Chrétien ?

POLYEUCTE.

Vous par qui je le suis vous en souvient-il bien ?

NEARQUE.

J'abhorre les faux Dieux.

POLYEUCTE.

Et moy je les déteste.

NEARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeste.

NEARQUE.

Fuïez-donc leurs Autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser,
Et mourir dans leur Temple, ou les y terrasser.
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'Idolâtrie, & montrer qui nous sommes;
C'est l'attente du Ciel, il nous la faut remplir,
Je viens de le promettre, & je vay l'accomplir.
Je rends graces au Dieu que tu m'as fait connoître
De cette occasion qu'il a si.tôt fait naître,
Où déja sa bonté prête à me couronner
Daigne éprouver la Foy qu'il vient de me donner,

NEARQUE.

Ce zéle est trop ardent, souffrez qu'il se modére.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révére.

NEARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour luy.

NEARQUE.

Et si ce cœur s'ébransle?

POLYEUCTE.

Il sera mon appuy.

NEARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire, & plus elle mérite.

NEARQUE.

Il suffit, sans chercher, d'attendre, & de souffrir.

POLYEUCTE.

On souffre avec regret, quand on n'ose s'offrir.

NEARQUE.

Mais dans ce Temple enfin la mort est asseurée.

POLYEUCTE

Mais dans le Ciel déja la palme est préparée.

NEARQUE.

Par une sainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes en vivant me la pourroient ôter.
Pourquoy mettre au hazard ce que la mort assûre?
Quand elle ouvre le Ciel peut-elle sembler dure?
Je suis Chrétien, Néarque, & le suis tout-à-fait,
La Foy que j'ay reçûë aspire à son effet.
Qui fuit croit lâchement, & n'a qu'une Foy morte.

NEARQUE.

Ménagez vôtre vie, à Dieu même elle importe,
Vivez pour protéger les Chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'éxemple de ma mort les fortifiera mieux.

NEARQUE.

Vous voulez donc mourir ?

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre ?

NEARQUE.

Je ne puis déguiser que j'ay peine à vous suivre,
Sous l'horreur des tourmens je crains de succomber.

POLYEUCTE.

Qui marche assûrément n'a point peur de tomber.
Dieu fait part au besoin de sa force infinie.
Qui craint de le nier dans son ame le nie,
Il croit le pouvoir faire, & doute de sa Foy.

NEARQUE.

Qui n'apréhende rien présume trop de soy.

POLYEUCTE.

J'attends tout de sa grace, & rien de ma foiblesse.
Mais loin de me presser, il faut que je vous presse !
D'où vient cette froideur ?

NEARQUE.

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'est offert pourtant, suivons ce saint effort,
Dressons-luy des Autels, sur des monceaux d'Idoles.
Il faut (je me souviens encor de vos paroles)
Négliger pour luy plaire, & femme, & biens, & rang.
Exposer pour sa gloire, & verser tout son sang.
Hélas qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me souhaitiez, & que je vous souhaite ?
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand peine Chrétien j'en montre plus que vous ?

NEARQUE.

Vous sortez du Baptême, & ce qui vous anime
C'est la Grace qu'en vous n'affoiblit aucun crime ;
Comme encor toute entiére, elle agit pleinement,
Et tout semble possible à son feu véhément,
Mais cette même Grace en moy diminuée,
Et par mille péchez sans cesse exténuée,
Agite aux grands effets avec tant de langueur,
Que tout semble impossible à son peu de vigueur.

Cette indigne molesse & ces lâches défenses
Sont des punitions qu'attirent mes offenses ;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
Me donne vôtre exemple à me fortifier.
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'Idolâtrie, & montrer qui nous sommes.
Puissai-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celuy de nous offrir.

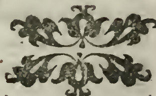
POLYEUCTE.

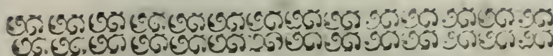
A cet heureux transport que le Ciel vous envoïe,
Je reconnois Néarque, & j'en pleure de joïe.
Ne perdons plus de temps, le sacrifice est prêt.
Allons-y du vrai Dieu soûtenir l'intérêt,
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri, ce peuple trop crédule :
Allons en éclairer l'aveuglement fatal,
Allons briser ces Dieux de pierre, & de metal,
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste,
Faisons triompher Dieu, qu'il dispose du reste.

NEARQUE.

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,
Et répondre avec zéle à ce qu'il veut de nous.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PAULINE.

QUE de ſoucis flotans ! que de confus nüages
Preſentent à mes yeux d'inconſtantes images !
Douce tranquilité que je n'oſe eſpérer,
Que ton divin rayon tarde à les éclairer ?
Mille agitations que mes troubles produiſent
Dans mon cœur ébranlé tour à tour ſe détruiſent,
Aucun eſpoir n'y coule où j'oſe perſiſter,
Aucun effroi n'y regne où j'oſe m'arrêter.
Mon eſprit embraſſant tout ce qu'il s'imagine
Voit tantôt mon bonheur, & tantôt ma ruïne,
Et ſuit leur vaine idée avec ſi peu d'effet,
Qu'il ne peut eſpérer, ni craindre tout-à-fait.
Sevére inceſſamment broüille ma fantaiſie,
J'eſpére en ſa vertu, je crains ſa jalouſie,
Et je n'oſe penſer que d'un œil bien égal
Polyeucte en ces lieux puiſſe voir ſon Rival.
Comme entre deux Rivaux la haine eſt naturelle,
L'entrevûë aiſément ſe termine en querelle ;
L'un voit aux mains d'autruy ce qu'il croit mériter,
L'autre un deſeſpéré qui peut trop attenter.
Quelque haute raiſon qui régle leur courage ;
L'un conçoit de l'envie ; & l'autre de l'ombrage,
La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir,
Ou de nouveau reçûë, ou prête à recevoir,

Consumant dès l'abord toute leur patience,
Forme de la colére, & de la défiance,
Et saisissant ensemble, & l'Epoux, & l'Amant,
En dépit d'eux les livre à leur ressentiment.
Mais que je me figure une étrange chimére,
Et que je traite mal Polyeucte, Sévére,
Comme si la vertu de ces fameux Rivaux
Ne pouvoit s'affranchir de ces communs défauts!
Leurs ames à tous deux d'elles-mêmes maîtresses
Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses,
Ils se verront au Temple en hommes généreux;
Mais las! ils se verront, & c'est beaucoup pour eux.
Que sert à mon Epoux d'être dans Méliténe,
Si contre luy Sévére arme l'Aigle Romaine,
Si mon Pére y commande & craint ce Favory,
Et se repent déja du choix de mon Mary?
Si peu que j'ay d'espoir ne luit qu'avec contrainte,
En naissant il avorte, & fait place à la crainte,
Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper.
Dieux, faites que ma peur puisse enfin se tromper.
Mais sçachons-en l'issuë.

SCENE II.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

Et bien, ma Stratonice?
Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice?
Ces Rivaux généreux au Temple se sont vûs?

STRATONICE.

Ah! Pauline.

PAULINE.

Mes vœux ont-ils été déçûs?
J'en voy sur ton visage une mauvaise marque.
Se sont-ils querellez?

STRATONICE.

Polyeucte, Néarque,
Les Chrétiens...

PAULINE.

Parle donc, les Chrétiens?

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépares mon ame à d'étranges ennuis.

STRATONICE.

Vous n'en sçauriez avoir une plus juste cause.

PAULINE.

L'ont-ils assassiné?

STRATONICE.

Ce seroit peu de chose.
Tout vôtre songe est vrai, Polyeucte n'est plus....

PAULINE.

Il est mort?

STRATONICE.

Non, il vit, mais (ô pleurs superflus)
Ce courage si grand, cette ame si divine,
N'est plus digne du jour, ni digne de Pauline.
Ce n'est plus cet Epoux si charmant à vos yeux,
C'est l'Ennemi commun de l'Etat & des Dieux,
Un méchant, un infame, un rebelle, un perfide,
Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,
Une peste exécrable à tous les gens de bien,
Un sacrilege impie, en un mot, un Chrétien.

PAULINE.

Ce mot auroit suffi sans ce torrent d'injures.

STRATONICE.

Ces titres aux Chrétiens sont-ce des impostures?

PAULINE.

Il est ce que tu dis, s'il embrasse leur foy,
Mais il est mon Epoux, & tu parles à moy.

STRATONICE.

Ne considerez plus que le Dieu qu'il adore.

PAULINE.

Je l'aime par devoir, ce devoir dure encore.

STRATONICE.

Il vous donne à present ſujet de le haïr.
Qui trahit tous nos Dieux auroit pû vous trahir.

PAULINE,

Je l'aimerois encor quand il m'auroit trahie,
Et ſi de tant d'amour tu peux être êbahie,
Apprens que mon devoir ne dépend point du ſien.
Qu'il y manque, s'il veut, je doy faire le mien.
Quoy, s'il aimoit ailleurs, ſerois-je diſpenſée
A ſuivre à ſon exemple une ardeur inſenſée ?
Quelque Chrétien qu'il ſoit, je n'en ay point d'horreur,
Je chéris ſa perſonne, & je hai ſon erreur.
Mais quel reſſentiment en témoigne mon Pére ?

STRATONICE.

Une ſecrette rage, un excés de colére,
Malgré qui toutefois un reſte d'amitié,
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié.
Il ne veut point ſur lui faire agir ſa juſtice,
Que du traître Néarque il n'ait vû le ſupplice.

PAULINE.

Quoy ! Néarque en eſt donc ?

STRATONICE.

Néarque l'a ſéduit ;
De leur vieille amitié c'eſt-là l'indigne fruit?
Ce perfide tantôt en dépit de lui-même
L'arrachant de vos bras le traînoit au Baptême.
Voilà ce grand ſecret, & ſi myſtérieux,
Que n'en pouvoit tirer vôtre amour curieux.

PAULINE.

Tu me blâmois alors d'être trop importune.

STRATONICE.

Je ne prévoyois pas une telle infortune.

PAULINE.

Avant qu'abandonner mon ame à mes douleurs,
Il me faut eſſaïer la force de mes pleurs.
En qualité de femme, ou de Fille, j'eſpére
Qu'ils vaincront un Epoux, ou fléchiront un Pére.
Que ſi ſur l'un & l'autre ils manquent de pouvoir,
Je ne prendrai conſeil que de mon deſeſpoir,

Apprens-moy cependant ce qu'ils ont fait au Temple.

STRATONICE.

C'est une impieté qui n'eut jamais d'exemple.
Je ne puis y penser sans fremir à l'instant,
Et craint de faire un crime en vous la racontant.
Apprenez en deux mots leur brutale insolence.
Le Prêtre avoit à peine obtenu le silence,
Et devers l'Orient assûré son aspect,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect.
A chaque occasion de la cérémonie,
A l'envi l'un & l'autre étaloit sa manie,
Des mistéres sacrez hautement se moquoit,
Et traitoit de mépris les Dieux qu'on invoquoit.
Tout le Peuple en murmure, & Félix s'en offense
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence ;
Quoy, lui dit Polyeucte en élevant sa voix,
Adorez-vous des Dieux, ou de pierre, ou de bois!
Ici dispensez-moi du recit des blasphêmes
Qu'ils ont vomi tous deux contre Jupiter mêmes,
L'adultére & l'inceste en êtoient les plus doux.
Oyez, dit-il ensuite, *oyez, Peuple, oyez tous,*
Le Dieu de Polyeucte & celuy de Néarque
De la Terre & du Ciel est l'abselu Monarque,
Seul être indépendant, seul maître du Destin,
Seul principe éternel, & souveraine fin.
C'est ce Dieu des Chrétiens qu'il faut qu'on remercie
Des victoires qu'il donne à l'Empereur Décie,
Luy seul tient en sa main le succés des combats.
Il le veut élever, il le peut mettre à bas,
Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense,
C'est luy seul qui punit, luy seul qui récompense ;
Vous adorez en vain des Monstres impuissans.
Se jettant à ces mots sur le vin, & l'encens,
Après en avoir mis les saints vases par terre,
Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre,
D'une fureur pareille ils courent à l'Autel.
Cieux, a-t'on vû jamais, a-t'on rien vû de tel ?
Du plus puissant des Dieux nous voïons la Statuë
Par une main impie à leurs pieds abatuë,

Les Mistéres troublez, le Temple prophané,
La fuite & les clameurs d'un Peuple mutiné,
Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste.
Félix.... Mais le voicy qui vous dira le reste.

PAULINE.

Que son visage est sombre, & plein d'émotion!
Qu'il montre de tristesse & d'indignation!

SCENE III.

FELIX, PAULINE, STRATONICE.

FELIX.

UNe telle insolence avoir osé paroître
En public! à ma vûë! il en mourra, le traitre.

PAULINE.

Souffrez que vôtre Fille embrasse vos genoux.

FELIX.

Je parle de Néarque, & non de vôtre Epoux.
Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de Gendre,
Mon ame lui conserve un sentiment plus tendre.
La grandeur de son crime & de mon déplaisir
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir.

PAULINE.

Je n'attendois pas moins de la bonté d'un Pére.

FELIX.

Je pouvois l'immoler à ma juste colére,
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De son audace impie a monté la fureur;
Vous l'avez pû sçavoir du moins de Stratonice.

PAULINE.

Je sçai que de Néarque il doit voir le supplice.

FELIX.

Du conseil qu'il doit prendre il sera mieux instruit,
Quand il verra punir celui qui l'a séduit.
Au spectacle sanglant d'un Amy qu'il faut suivre,
La crainte de mourir, & le desir de vivre
Ressaisissent une ame avec tant de pouvoir,

Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.
L'exemple touche plus que ne fait la menace,
Cette indiscrette ardeur tourne bien-tôt en glace;
En vain vous en avez l'esprit inquieté.
Il se repentira de son impieté.

PAULINE.

Vous pouvez espérer qu'il change de courage ?

FELIX,

Aux dépens de Néarque il doit se rendre sage.

PAULINE.

Il le doit, mais hélas ! où me renvoyez-vous,
Et quels tristes hazards ne court point mon Epoux,
Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espére
Le bien que j'espérois de la bonté d'un Pére ?

FELIX.

Je vous en fais trop voir, Pauline, à consentir
Qu'il évite la mort par un prompt repentir.
Je devois même peine à des crimes semblables,
Et mettant difference entre ces deux coupables,
J'ay trahi la justice à l'amour paternel,
Je me suis fait pour lui moy-même criminel,
Et j'attendois de vous au milieu de vos craintes
Plus de remercîmens, que je n'entens de plaintes.

PAULINE.

De quoy remercier qui ne me donne rien ?
Je sçai quelle est l'humeur, & l'esprit d'un Chrétien,
Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure;
Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure.

FELIX.

Sa grace est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

PAULINE.

Faites-la toute entiére.

FELIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa Secte.

FELIX.

Je l'abandonne aux loix qu'il faut que je respecte.

PAULINE.

Est-ce ainsi que d'un Gendre un Beau-pere est l'appuy ?

FELIX.

Qui fasse autant pour soy, comme je fais pour lui.

PAULINE.

Mais il est aveuglé.

FELIX.

Mais il se plaît à l'être.

Qui chérit son erreur ne la veut pas connoître.

PAULINE.

Mon Pére, au nom des Dieux....

FELIX.

Ne les reclamez pas,

Ces Dieux, dont l'interêt demande son trépas,

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FELIX.

Et bien qu'il leur en fasse.

PAULINE.

Au nom de l'Empereur dont vous tenez la place....

FELIX.

J'ay son pouvoir en main, mais s'il me l'a commis,
C'est pour le déploïer contre ses ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'est-il ?

FELIX.

Tous Chrétiens sont rebelles.

PAULINE.

N'écoutez point pour luy ces maximes cruelles,
En épousant Pauline, il s'est fait vôtre sang.

FELIX.

Je regarde sa faute, & ne voy plus son rang.
Quand le crime d'Etat se mêle au sacrilége,
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilége.

PAULINE.

Quel excés de rigueur ?

FELIX.

Moindre que son forfait.

PAULINE.

O de mon ſonge affreux trop veritable effet!
Voïez-vous qu'avec lui vous perdez vôtre Fille ?

FELIX.

Les Dieux & l'Empereur ſont plus que ma Famille.

PAULINE.

La perte de tous deux ne vous peut arrêter ?

FELIX.

J'ay les Dieux & Décie enſemble à redouter ;
Mais nous n'avons encor à craindre rien de triſte.
Dans ſon aveuglement penſez-vous qu'il perſiſte ?
S'il nous ſembloit tantôt courir à ſon malheur,
C'eſt d'un nouveau Chrétien la premiére chaleur.

PAULINE.

Si vous l'aimez encor, quittez cette eſpérance,
Que deux fois en un jour il change de croyance.
Outre que les Chrétiens ont plus de dureté,
Vous attendez de lui trop de legéreté.
Ce n'eſt point une erreur avec le lait ſuccée,
Que ſans l'examiner ſon ame ait embraſſée,
Polyeucte eſt Chrétien, parce qu'il l'a voulu,
Et vous portoit au Temple un eſprit réſolu.
Vous devez préſumer de lui comme du reſte.
Le trépas n'eſt pour eux, ni honteux, ni funeſte,
Ils cherchent de la gloire à mépriſer nos Dieux,
Aveugles pour la Terre, ils aſpirent aux Cieux,
Et croïant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentez, déchirez, aſſaſſinez, n'importe,
Les ſupplices leur ſont ce qu'à nous les plaiſirs,
Et les menent au but où tendent leurs deſirs.
La mort la plus infame, ils l'appellent Martyre.

FELIX.

Et bien donc, Polyeucte aura ce qu'il deſire,
N'en parlons plus.

PAULINE.

Mon Pére.

SCENE IV.

FELIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FELIX.

Albin, en eſt-ce fait ?

ALBIN.

Oüi, Seigneur, & Néarque a payé ſon forfait.

FELIX.

Et nôtre Polyeucte a vû trancher ſa vie ?

ALBIN.

Il l'a vû, mais hélas ! avec un œil d'envie.
Il brûle de le ſuivre, au lieu de reculer,
Et ſon cœur s'affermit, au lieu de s'ébranler.

PAULINE.

Je vous le diſois bien ; encor un coup mon Pére,
Si jamais mon reſpect a pû vous ſatisfaire.
Si vous l'avez priſé, ſi vous l'avez chéri...

FELIX.

Vous aimez trop, Pauline, un indigne Mary.

PAULINE.

Je l'ay de vôtre main, mon amour eſt ſans crime,
Il eſt de vôtre choix la glorieuſe eſtime,
Et j'ay pour l'accepter, éteint le plus beau feu
Qui d'une ame bien née ait mérité l'aveu.
Au nom de cette aveugle & prompte obéïſſance,
Que j'ay toûjours renduë aux loix de la naiſſance,
Si vous avez pû tout ſur moy, ſur mon amour,
Que je puiſſe ſur vous quelque choſe à mon tour.
Par ce juſte pouvoir à preſent trop à craindre,
Par ces beaux ſentimens qu'il m'a fallu contraindre,
Ne m'ôtez pas vos dons, ils ſont chers à mes yeux,
Et m'ont aſſez coûtez, pour m'être prétieux.

FELIX.

Vous m'importunez trop ; bien que j'aye un cœur tendre,
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre.
Employez mieux l'effort de vos justes douleurs,
Malgré moy m'en toucher, c'est perdre, & temps, & pleurs :
J'en veux étre le maître, & je veux bien qu'on sçache,
Que je la desavouë ; alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux Chrétien,
Et faites vôtre effort quand j'aurai fait le mien.
Allez, n'irritez plus un Pére qui vous aime,
Et tâchez d'obtenir vôtre Epoux de luy-même.
Tantôt jusqu'en ce lieu je le ferai venir ;
Cependant quittez-nous je veux l'entretenir.

PAULINE.

De grace, permettez....

FELIX.

Laissez-nous seuls, vous dis-je,
Vôtre douleur m'offense, autant qu'elle m'afflige.
A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins,
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

SCENE V.

FELIX, ALBIN.

FELIX.

Albin, comme est-il mort ?

ALBIN.

En brutal, en impie,
En bravant les tourmens, en dédaignant la vie,
Sans regret, sans murmure, & sans étonnement,
Dans l'obstination, & l'endurcissement,
Comme un Chrétien enfin, le blasphême à la bouche.

FELIX.

Et l'autre ?

ALBIN.

Je l'ay dit déja, rien ne le touche;
Loin d'en être abbatu, ſon cœur en eſt plus haut.
On l'a violenté pour quitter l'échaffaut,
Il eſt dans la priſon où je l'ay vû conduire,
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

FELIX.

Que je ſuis malheureux !

ALBIN.

Tout le monde vous plaint.

FELIX.

On ne ſçait pas les maux dont mon cœur eſt atteint.
De penſers ſur penſers mon ame eſt agitée,
De ſoucis ſur ſoucis elle eſt inquiétée.
Je ſens l'amour, la haine, & la crainte, & l'eſpoir,
La joye, & la douleur tour à tour l'émouvoir.
J'entre en des ſentimens qui ne ſont pas croïables,
J'en ay de violens, j'en ay de pitoyables,
J'en ay de généreux qui n'oſeroient agir,
J'en ay même de bas, & qui me font rougir.
J'aime ce malheureux que j'ay choiſi pour Gendre,
Je hai l'aveugle erreur qui le vient de ſurprendre,
Je déplore ſa perte, & le voulant ſauver,
J'ay la gloire des Dieux enſemble à conſerver,
Je redoute leur foudre, & celui de Décie,
Il y va de ma Charge, il y va de ma vie.
Ainſi tantôt pour luy je m'expoſe au trépas,
Et tantôt je le perds, pour ne me perdre pas.

ALBIN.

Décie excuſera l'amitié d'un Beau-pére,
Et d'ailleurs Polyeucte eſt d'un ſang qu'on révére.

FELIX.

A punir les Chrétiens ſon ordre eſt rigoureux,
Et plus l'exemple eſt grand, plus il eſt dangereux.
On ne diſtingue point quand l'offenſe eſt publique,
Et lors qu'on diſſimule un crime domeſtique,
Par quelle autorité peut-on, par quelle loy,
Châtier en autruy ce qu'on ſouffre chez ſoy ?

ALBIN.

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne,
Ecrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

FELIX.

Sévére me perdroit si j'en usois ainsi.
Sa haine & son pouvoir font mon plus grand souci.
Si j'avois differé de punir un tel crime,
Quoi qu'il soit généreux, quoi qu'il soit magnanime,
Il est homme, & sensible, & je l'ay dédaigné,
Et de tant de mépris son esprit indigné,
Que met au desespoir cet hymen de Pauline,
Du courroux de Décie obtiendroit ma ruïne.
Pour venger un affront tout semble être permis,
Et les occasions tentent les plus remis.
Peut-être (& ce soupçon n'est pas sans apparence)
Il rallume en son cœur déja quelque espérance,
Et croïant bien-tôt voir Polyeucte puni,
Il rappelle un amour à grand' peine banni.
Juge si sa colére en ce cas implacable
Me feroit innocent, de sauver un coupable,
Et s'il m'épargneroit voyant par mes bontez
Une seconde fois ses desseins avortez.
Te dirai-je un penser indigne, bas & lâche?
Je l'étouffe, il renaît, il me flatte, & me fâche,
L'ambition toûjours me le vient presenter,
Et tout ce que je puis, c'est de le détester.
Polyeucte est ici l'appuy de ma Famille,
Mais si par son trépas l'autre épousoit ma Fille,
J'acquerrois bien par là de plus puissans appuis,
Qui me mettroient plus haut cent fois, que je ne suis.
Mon cœur en prend par force une maligne joye;
Mais que plûtôt le Ciel à tes yeux me foudroye,
Qu'à des pensers si bas je puisse consentir,
Que jusque-là ma gloire ose se démentir.

ALBIN.

Vôtre cœur est trop bon, & vôtre ame trop haute;
Mais vous résolvez-vous à punir cette faute?

FELIX.

Je vai dans la prison faire tout mon effort

A vaincre cet eſprit par l'effroi de la mort,
Et nous verrons aprés ce que pourra Pauline.

ALBIN.

Que ferez-vous enfin ſi toûjours il s'obſtine?

FELIX.

Ne me preſſe point tant; dans un tel déplaiſir,
Je ne puis que réſoudre, & ne ſçai que choiſir.

ALBIN.

Je dois vous avertir en ſerviteur fidelle
Qu'en ſa faveur déja la Ville ſe rebelle,
Et ne peut voir paſſer par la rigueur des loix
Sa derniére eſpérance, & le ſang de ſes Rois.
Je tiens ſa priſon même aſſez mal aſſurée.
J'ay laiſſé tout autour une Troupe éplorée,
Je crains qu'on ne la force.

FELIX.

Il faut donc l'en tirer,
Et l'amener ici pour nous en aſſurer.

ALBIN.

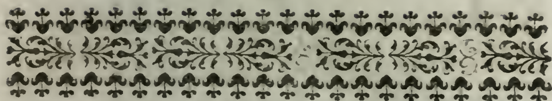
Tirez-l'en donc vous même, & d'un eſpoir de grace
Appaiſez la fureur de cette Populace.

FELIX.

Allons, & s'il perſiſte à demeurer Chrétien,
Nous en diſpoſerons, ſans qu'elle en ſçache rien.

Fin du troiſiéme Acte,





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLYEUCTE, CLEON.
Trois autres Gardes.

POLYEUCTE.

GARDES, que me veut-on?

CLEON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

O présence, ô combat que sur tout j'appréhende!
Félix, dans la prison j'ay triomphé de toy,
J'ay ry de ta menace, & t'ay vû sans effroy.
Tu prens pour t'en venger de plus puissantes armes,
Je craignois beaucoup moins tes bourreaux, que ses larmes.
Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,
En ce pressant besoin redoubles ton secours.
Et toy, qui tout sortant encor de la victoire
Regarde mes travaux du séjour de la gloire,
Cher Néarque, pour vaincre un si fort Ennemi,
Préte du haut du Ciel la main à ton Ami.
Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office?
Non pour me dérober aux rigueurs du supplice,
Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader;
Mais comme il suffira de trois à me garder,
L'autre m'obligeroit d'aller querir Sévére;

Je croi que ſans péril on peut me ſatisfaire.
Si j'avois pû luy dire un ſecret important,
Il vivroit plus heureux, & je mourrois content.

CLEON.

Si vous me l'ordonnez j'y cours en diligence.

POLYEUCTE.

Sévére à mon defaut fera ta récompenſe.
Va, ne perds point de temps, & reviens promptement.

CLEON.

Je ſerai de retour, Seigneur, dans un moment.

SCENE II.

POLYEUCTE.

Les Gardes ſe retirent aux coins du Théatre.

SOurce délicieuſe en miſéres féconde,
Que voulez-vous de moy flateuſes voluptez ?
Honteux attachemens de la chair & du Monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ay quittez ?
Allez, honneurs, plaiſirs, qui me livrez la guerre,
Toute vôtre félicité
Sujette à l'inſtabilité
En moins de rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ainſi n'eſpérez pas qu'après vous je ſoûpire.
Vous étalez en vain vos charmes impuiſſans,
Vous me montrez en vain par tout ce vaſte Empire
Les ennemis de Dieu pompeux & floriſſans.
Il étale à ſon tour des revers équitables
Par qui les Grands ſont confondus,
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunez coupables,
Sont d'autant plus inévitables,
Que leurs coups ſont moins attendus.

Tigre alteré de ſang, Décie impitoïable;
Ce Dieu t'a trop long-temps abandonné les ſiens,
De ton heureux Deſtin voy la fuite effroïable,
Le Scythe va vanger la Perſe & les Chrétiens.
Encor un peu plus outre, & ton heure eſt venuë,
Rien ne t'en ſçauroit garantir,
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nuë,
Ne peut plus être retenuë
Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colére,
Qu'un Rival plus puiſſant éblouïſſe ſes yeux,
Qu'aux dépens de ma vie il s'en faſſe Beau-pére;
Et qu'à titre d'Eſclave il commande en ces lieux:
Je conſens, ou plûtôt j'aſpire à ma ruine.
Monde pour moy tu n'as plus rien,
Je porte en un cœur tout Chrétien
Une flame toute divine,
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obſtacle à mon bien.

Saintes douceurs du Ciel, adorables idées,
Vous rempliſſez un cœur qui vous peut recevoir.
De vos ſacrez attraits les ames poſſedées
Ne conçoivent plus rien qui les puiſſe émouvoir.
Vous promettez beaucoup & donnez davantage,
Vos biens ne ſont point inconſtans,
Et l'heureux trépas que j'attens
Ne vous ſert que d'un doux paſſage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.

C'eſt vous, ô feu divin, que rien ne peut éteindre;
Qui m'allez faire voir Pauline ſans la craindre.
Je la voy, mais mon cœur d'un ſaint zéle enflamé,
N'en goûte plus l'appas dont il étoit charmé;
Et mes yeux éclairez des céleſtes lumiéres
Ne trouvent plus aux ſiens leurs graces coûtumiéres.

SCENE III.

POLYEUCTE, PAULINE, Gardes.

POLYEUCTE.

MAdame, quel deſſein vous fait me demander?
Eſt-ce pour me combattre, ou pour me ſeconder?
Cet effort généreux de vôtre amour parfaite
Vient-il à mon ſecours? vient-il à ma défaite?
Apportez-vous ici la haine, ou l'amitié,
Comme mon Ennemie, ou ma chére Moitié?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'Ennemis que vous-même,
Seul vous vous haïſſez, lorſque chacun vous aime,
Seul vous exécutez tout ce que j'ay rêvé:
Ne veüillez pas vous perdre, & vous êtes ſauvé.
A quelque extrémité que vôtre crime paſſe,
Vous êtes innocent, ſi vous vous faites graces.
Daignez conſiderer le ſang dont vous ſortez,
Vos grandes actions, vos rares qualitez;
Chéry de tout le Peuple, eſtimé chez le Prince,
Gendre du Gouverneur de toute la Province;
Je ne vous compte à rien le nom de mon Epoux,
C'eſt un bonheur pour moy, qui n'eſt pas grand pour vous.
Mais aprés vos exploits, aprés vôtre naiſſance,
Aprés vôtre pouvoir, voyez nôtre eſperance,
Et n'abandonnez pas à la main d'un Bourreau
Ce qu'à nos juſtes vœux promet un ſort ſi beau.

POLYEUCTE.

Je conſidere plus, je ſçai mes avantages,
Et l'eſpoir que ſur eux forment les grands courages,
Ils n'aſpirent enfin qu'à des biens paſſagers,
Que troublent les ſoucis, que ſuivent les dangers,

La

La Mort nous les ravit, la Fortune s'en joüe,
Aujourd'hui dans le trône, & demain dans la boüe,
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontens,
Que peu de vos Césars en ont joüy long-temps.
J'ay de l'ambition, mais plus noble & plus belle,
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle;
Un bonheur assûré, sans mesure & sans fin,
Au dessus de l'Envie, au dessus du Destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie,
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie,
Qui ne me fait joüir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assûrer de celui qui le suit!

PAULINE.

Voilà de vos Chrêtiens les ridicules songes,
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges;
Tout vôtre sang est peu pour un bonheur si doux,
Mais pour en disposer ce sang est-il à vous?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage,
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage,
Vous la devez au Prince, au Public, à l'Etat.

POLYEUCTE.

Je la voudrois pour eux perdre dans un combat,
Je sçai quel en est l'heur, & quelle en est la gloire;
Des Ayeux de Décie on vante la mémoire,
Et ce nom précieux encor à vos Romains,
Au bout de six cens ans lui met l'Empire aux mains.
Je doy ma vie au Peuple, au Prince, à sa Couronne,
Mais je la doy bien plus au Dieu qui me la donne.
Si mourir pour son Prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort!

PAULINE.

Quel Dieu?

POLYEUCTE.

Tout-beau, Pauline, il entend vos paroles,
Et ce n'est pas un Dieu comme vos Dieux frivoles,
Insensibles & sourds, impuissans, mutilez,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez:
C'est le Dieu des Chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre,

Et la Terre & le Ciel n'en connoiſſent point d'autre.]

PAULINE.

Adorez-le dans l'ame, & n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je ſois tout enſemble Idolâtre, & Chrétien !

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laiſſez partir Sévére,
Et donnez lieu d'agir aux bontez de mon Pére.

POLYEUCTE.

Les bontez de mon Dieu ſont bien plus à chérir.
Il m'ôte des perils que j'aurois pû courir,
Et ſans me laiſſer lieu de tourner en arriére,
Sa faveur me couronne entrant dans la carriére,
Du prémier coup de vent il me conduit au Port,
Et ſortant du Baptême il m'envoïe à la mort.
Si vous pouviez comprendre, & le peu qu'eſt la vie,
Et de quelles douceurs cette mort eſt ſuivie....
Mais que ſert de parler de ces tréſors cachez
A des eſprits que Dieu n'a pas encor touchez ?

PAULINE.

Cruel, car il eſt temps que ma douleur éclate,
Et qu'un juſte reproche accable une ame ingrate.
Eſt-ce là ce beau feu ? ſont-ce là tes ſermens ?
Témoigne-tu pour moy les moindres ſentimens ?
Je ne te parlois point de l'état déplorable
Où ta mort va laiſſer ta Femme inconſolable,
Je croïois que l'amour t'en parleroit aſſez,
Et je ne voulois pas de ſentimens forcez.
Mais cet amour ſi ferme & ſi bien méritée,
Que tu m'avois promiſe, & que je t'ay portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un ſoûpir ?
Tu me quittes, ingrat, & le fais avec joïe,
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voïe,
Et ton cœur inſenſible à ces triſtes appas,
Se figure un bonheur où je ne ſerai pas !
C'eſt donc là le dégoût qu'apporte l'hymenée !
Je te ſuis odieuſe aprés m'être donnée !

POLYEUCTE.

Helas !

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à ſortir !
Encor s'il commençoit un heureux repentir,
Que tout forcé qu'il eſt j'y trouverois de charmes !
Mais courage, il s'émeut, je voy couler des larmes !

POLYEUCTE.

J'en verſe, & plût à Dieu qu'à force d'en verſer
Ce cœur trop endurci ſe pût enfin percer.
Le déplorable état où je vous abandonne,
Eſt bien digne des pleurs que mon amour vous donne,
Et ſi l'on peut au Ciel ſentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excez de vos malheurs.
Mais ſi dans ce ſejour de gloire & de lumiére
Ce Dieu tout juſte & bon peut ſouffrir ma priére,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur vôtre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontez il faut que je l'obtienne,
Elle a trop de vertu pour n'être pas Chrétienne,
Avec trop de mérite il vous plût la former,
Pour ne vous pas connoître, & ne vous pas aimer,
Pour vivre des Enfers eſclave infortunée,
Et ſous leur triſte joug mourir, comme elle eſt née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux ? qu'oſes-tu ſouhaiter ?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon ſang je voudrois acheter.

PAULINE,

Que plûtôt...

POLYEUCTE.

C'eſt en vain qu'on ſe met en défenſe.
Ce Dieu touche les cœurs lors que moins on y penſe;
Ce bien-heureux moment n'eſt pas encor venu,
Il viendra mais le temps ne m'en eſt pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimére, & m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,

Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour daignez ſuivre mes pas.

PAULINE.

C'eſt peu de me quitter, tu veux donc me ſéduire?

POLYEUCTE.

C'eſt peu d'aller au Ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations!

POLYEUCTE.

Céleſtes véritez!

PAULINE.

Etrange aveuglement!

POLYEUCTE.

Eternelles clartez!

PAULINE.

Tu préferes la mort à l'amour de Pauline!

POLYEUCTE.

Vous préferez le Monde à la bonté divine!

PAULINE.

Va crüel, va mourir, tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuſe au monde, & me laiſſez en paix.

PAULINE.

Oüi, je t'y vay laiſſer, ne t'en mets plus en peine;
Je vay....

SCENE IV.

POLYEUCTE, PAULINE, SEVERE, FABIAN, Gardes.

PAULINE.

MAis quel deſſein en ce lieu vous amène,

Sévére? auroit-on crû qu'un cœur si genereux
Pût venir jusqu'ici braver un malheureux?

POLYEUCTE.

Vous traitez mal, Pauline un si rare mérite,
A ma seule priere il rend cette visite.
Je vous ay fait, Seigneur, une incivilité,
Que vous pardonnerez à ma captivité.
Possesseur d'un trésor dont je n'êtois pas digne,
Souffrez avant ma mort que je vous le resigne,
Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une Femme jamais pût recevoir des Cieux,
Aux mains du plus vaillant, & du plus honnête homme
Qu'ait adoré la Terre, & qu'ait vû naître Rome.
Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous.
Ne la refusez pas de la main d'un Epoux;
S'il vous a desunis, sa mort vous va rejoindre.
Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre,
Rendez-lui vôtre cœur, & recevez sa foy,
Vivez heureux ensemble, & mourez comme moy.
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte desire.
Qu'on me mêne à la mort, je n'ay plus rien à dire.
Allons, Gardes, c'est fait.

SCENE V.

SEVERE, PAULINE, FABIAN.

SEVERE.

Dans mon étonnement
Je suis confus pour lui de son aveuglement;
Sa resolution a si peu de pareilles
Qu'à peine je me fie encor à mes oreilles.
Un cœur qui vous cherit, (mais quel cœur assez bas
Auroit pû vous connoître, & ne vous chérir pas?)
Un homme aimé de vous si-tôt qu'il vous posséde,
Sans regret il vous quitte, il fait plus, il vous cede,

Et comme si vos feux étoient un don fatal,
Il en fait un present lui-même à son Rival!
Certes, ou les Chrétiens ont d'étranges manies,
Ou leurs félicitez doivent être infinies,
Puisque pour y prétendre ils osent rejetter
Ce que de tout l'Empire il faudroit acheter.
Pour moy, si mes destins un peu plûtôt propices
Eussent de vôtre hymen honoré mes services,
Je n'aurois adoré que l'éclat de vos yeux,
J'en aurois fait mes Rois, j'en aurois fait mes Dieux,
On m'auroit mis en poudre, on m'auroit mis en cendre
Avant que ....

PAULINE.

Brisons-là, je crains de trop entendre,
Et que cette chaleur qui sent vos premiers feux,
Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.
Sévére, connoissez Pauline toute entiére.
Mon Polyeucte touche à son heure derniére,
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment,
Vous n'en êtes la cause encor qu'innocemment.
Je ne sçai si vôtre ame à vos desirs ouverte
Auroit osé former quelque espoir sur sa perte;
Mais sçachez qu'il n'est point de si cruels trépas,
Où d'un front assûré je ne porte mes pas,
Qu'il n'est point aux Enfers d'horreurs que je n'endure,
Plûtôt que de souiller une gloire si pure,
Que d'épouser un homme, après son triste sort,
Qui de quelque façon soit cause de sa mort,
Et si vous me croyez d'une ame si peu saine,
L'amour que j'eus pour vous tourneroit toute en haine.
Vous êtes généreux, soïez-le jusqu'au bout;
Mon Pére est en état de vous accorder tout,
Il vous craint, & j'avance encor cette parole,
Que s'il perd mon Epoux, c'est à vous qu'il l'immole.
Sauvez ce malheureux, emploïez-vous pour lui,
Faites-vous un effort pour lui servir d'appui.
Je sçai que c'est beaucoup que ce que je demande,

Mais plus l'effort eſt grand, plus la gloire en eſt grande.
Conſerver un Rival dont vous êtes jaloux,
C'eſt un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous;
Et ſi ce n'eſt aſſez de vôtre renommée,
C'eſt beaucoup qu'une Femme autrefois tant aimée,
Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,
Doive à vôtre grand cœur ce qu'elle a de plus cher,
Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévére.
Adieu, réſolvez ſeul ce que vous voulez faire;
Si vous n'êtes pas tel que je l'oſe eſperer,
Pour vous priſer encor je le veux ignorer.

SCENE VI.

SEVERE, FABIAN.

SEVERE.

QU'eſt-ce-ci, Fabian, quel nouveau coup de foudre
Tombe ſur mon bonheur, & le réduit en poudre?
Plus je l'eſtime près, plus il eſt éloigné,
Je trouve tout perdu, quand je croi tout gagné,
Et toûjours la Fortune à me nuire obſtinée
Tranche mon eſperance auſſi-tôt qu'elle eſt née.
Avant qu'offrir des vœux, je reçoy des refus,
Toûjours triſte, toûjours & honteux & confus,
De voir que lâchement elle ait osé renaître,
Qu'encor plus lâchement elle ait osé paroître,
Et qu'une femme enfin dans la calamité
Me faſſe des leçons de generoſité.
Vôtre belle ame eſt haute autant que malheureuſe:
Mais elle eſt inhumaine autant que genereuſe,
Pauline, & vos douleurs avec trop de rigueur
D'un Amant tout à vous tirannisent le cœur.
C'eſt donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne.
Que je ſerve un Rival lors qu'il vous abandonne,
Et que par un cruel & genereux effort
Pour vous rendre en ſes mains, je l'arrache à la mort.

FABIAN.

Laiſſez à ſon deſtin cette ingratte Famille.
Qu'il accorde s'il veut le Pere avec la Fille,
Polyeucte & Felix, l'Epouſe avec l'Epoux,
D'un ſi cruel effort quel prix eſperez-vous.

SEVERE.

La gloire de montrer à cette ame ſi belle
Que Severe l'égale, & qu'il eſt digne d'elle,
Qu'elle m'étoit bien dûë, & que l'ordre des Cieux
En me la refuſant, m'eſt trop injurieux.

FABIAN.

Sans accuſer le ſort, ni le Ciel d'injuſtice,
Prenez garde au péril qui ſuit un tel ſervice.
Vous hazardez beaucoup, Seigneur, penſez-y bien,
Quoi, vous entreprenez de ſauver un Chrétien ?
Pouvez-vous ignorer pour cette Secte impie
Quelle eſt, & fut toûjours la haine de Décie ?
C'eſt un crime vers lui ſi grand, ſi capital,
Qu'à vôtre faveur même il peut être fatal.

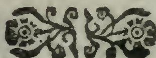
SEVERE.

Cet avis ſeroit bon pour quelque ame commune.
S'il tient entre ſes mains ma vie & ma fortune,
Je ſuis encore Severe, & tout ce grand pouvoir
Ne peut rien ſur ma gloire, & rien ſur mon devoir.
Ici l'honneur m'oblige, & j'y veux ſatisfaire,
Qu'après le ſort ſe montre, ou propice, ou contraire,
Comme ſon naturel eſt toûjours inconſtant,
Périſſant glorieux, je périrai content.

Je te dirai bien plus, mais avec confidence ;
La Secte des Chrêtiens n'eſt pas ce que l'on penſe.
On les hait, la raiſon, je ne la connoi point,
Et je ne voy Décie injuſte qu'en ce point.
Par curioſité j'ay voulu les connoître.
On les tient pour Sorciers dont l'Enfer eſt le maître,
Et ſur cette croïance on punit du trépas
Des miſtéres ſecrets que nous n'entendons pas.
Mais Cerés, Eleuſine, & la bonne Déeſſe
Ont leurs ſecrets comme eux, à Rome, & dans la Gréce ;
Encor impunément nous ſouffrons en tous lieux,

Leur Dieu ſeul excepté, toute ſorte de Dieux.
Tous les Monſtres d'Egypte ont leurs Temples dans
Rome,
Nos Ayeux à leur gré faiſoient un Dieu d'un Homme.
Et leur ſang parmi nous conſervant leurs erreurs,
Nous rempliſſons le Ciel de tous nos Empereurs;
Mais à parler ſans fard de tant d'Apothéoſes,
L'Effet eſt bien douteux de ces métamorphoſes.
Les Chrêtiens n'ont qu'un Dieu, maître abſolu de
tout,
De qui le ſeul vouloir fait tout ce qu'il réſout:
Mais ſi j'oſe entre nous dire ce qu'il me ſemble,
Les nôtres bien ſouvent s'accordent mal enſemble,
Et me dût leur colere écraſer à tes yeux,
Nous en avons beaucoup, pour être des vrais Dieux.
Enfin chez les Chrêtiens les mœurs ſont innocentes,
Les vices deteſtez, les vertus floriſſantes,
Ils font des vœux pour nous qui les perſécutons
Et depuis tant de temps que nous le tourmentons,
Les a-t'on vûs mutins? les a-t'on vûs rebelles?
Nos Princes ont-ils eu des ſoldats plus fidelles?
Furieux dans la guerre, ils ſouffrent nos bourreaux,
Et lyons au combat, ils meurent en agneaux.
J'ay trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.
Allons trouver Felix, commençons par ſon Gendre,
Et contentons ainſi d'une ſeule action.
Et Pauline, & ma gloire, & ma compaſſion.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FELIX, ALBIN, CLEON.

FELIX.


LBIN, as-tu bien vû la fourbe de Sévére ?
As-tu bien vû sa haine, & vois-tu ma misere ?

ALBIN.

Je n'ay vû rien en lui qu'un Rival genereux,
Et ne voy rien en vous qu'un Pére rigoureux.

FELIX.

Que tu discerne mal le cœur d'avec la mine !
Dans l'ame il hait Felix, & dédaigne Pauline,
Et s'il aima jadis, il estime aujourd'hui
Les restes d'un Rival trop indigne de lui.
Il parle en sa faveur, il me prie, il menace,
Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grace,
Tranchant du genereux il croit m'épouventer;
L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer.
Je sçai des gens de Cour quelle est la Politique,
J'en connoy mieux que lui la plus fine pratique.
C'est en vain qu'il tempête, & feint d'être en fureur,
Je voy ce qu'il prétend auprés de l'Empereur.
De ce qu'il me demande il m'y feroit un crime,
Epargnant son Rival je serois sa victime,
Et s'il avoit affaire à quelque mal-adroit,
Le piége est bien tendu, sans doute il le perdroit.
Mais un vieux Courtisan est un peu moins crédule,
Il voit quand on le jouë, & quand on dissimule,

Et moi, j'en ay tant vû de toutes les façons,
Qu'à lui-même au besoin j'en ferois des leçons.

ALBIN.

Dieux, que vous vous gênez par cette défiance !

FELIX.

Pour subsister en Cour c'est la haute science.
Quand un homme une fois a droit de nous haïr,
Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir,
Toute son amitié nous doit être suspecte.
Si Polyeucte enfin n'abandonne sa Secte,
Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit,
Je suivraï hautement l'ordre qui m'est prescrit.

ALBIN.

Grace, grace, Seigneur, que Pauline l'obtienne.

FELIX.

Celle de l'Empereur ne suivroit pas la mienne,
Et loin de le tirer de ce pas hazardeux,
Ma bonté ne feroit que nous perdre tous deux.

ALBIN.

Mais Sévére promet....

FELIX.

Albin, je m'en défie,
Et connoy mieux que lui la haine de Décie ;
En faveur des Chrêtiens s'il choquoit son couroux,
Lui-même assûrément se perdroit avec nous.
Je veux tenter pourtant encor une autre voïe,
Amenez Polyeucte, & si je le renvoïe,
S'il demeure insensible à ce dernier effort,
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

ALBIN.

Vôtre ordre est rigoureux.

FELIX.

Il faut que je le suive
Si je veux empêcher qu'un desordre n'arrive,
Je voy le Peuple émû pour prendre son parti,
Et toi-même tantôt tu m'en as averti,
Dans ce zéle pour lui qu'il fait déja paroître,
Je ne sçai si long-temps j'en pourrois être maître.
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir,

J'en verrois des effets que je ne veux pas voir,
Et Sévére auſſi-tôt courant à la vengeance
M'iroit calomnier de quelque intelligence.
Il faut rompre ce coup qui me ſeroit fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoïance eſt un étrange mal!
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage;
Mais voïez que ſa mort mettra ce peuple en rage,
Que c'eſt mal le guérir que le deſeſperer.

FELIX.

En vain aprés ſa mort il voudra murmurer,
Et s'il oſe venir à quelque violence,
C'eſt affaire à ceder deux jours à l'inſolence,
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puiſſe arriver.
Mais Polyeucte vient, tâchons à le ſauver.
Soldats retirez-vous, & gardez bien la porte,

SCENE II.

FELIX, POLYEUCTE, ALBIN.

FELIX.

As-tu donc pour la vie une haine ſi forte,
Malheureux Polyeucte, & la loi des Chrétiens
T'ordonne-t'elle ainſi d'abandonner les tiens?

POLYEUCTE.

Je ne hay point la vie, & j'en aime l'uſage;
Mais ſans attachement qui ſente l'eſclavage,
Toûjours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens.
La raiſon me l'ordonne, & la loy des Chrétiens,
Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur aſſez bon pour me ſuivre.

FELIX.

Te ſuivre dans l'abîme où tu te veux jetter?

POLYEUCTE.

Mais plûtôt dans la gloire où je m'en vay monter.

FELIX.

Donne-moy pour le moins de temps de la connoître,
Pour me faire Chrétien, sers-moy de guide à l'être,
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta Foy,
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moy.

POLYEUCTE.

N'en riez point. Félix, il sera vôtre Juge,
Vous ne trouverez point devant lui de refuge.
Les Rois & les Bergers y sont d'un même rang,
De tous les siens sur vous il vengera le sang.

FELIX.

Je n'en répandrai plus, & quoi qu'il en arrive,
Dans la Foi des Chrétiens je souffrirai qu'on vive;
J'en serai protecteur.

POLYEUCTE.

Non, non, persécutez,
Et soïez l'instrument de nos félicitez.
Celle d'un vrai Chrétien n'est que dans les souffrances,
Les plus cruels tourmens lui sont des récompenses;
Dieu qui rend le centuple aux bonnes actions
Pour comble donne encor les persecutions.
Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à comprendre,
Ce n'est qu'à ses Elûs que Dieu les fait entendre.

FELIX.

Je te parle sans fard, & veux être Chrêtien.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien?

FELIX.

La présence importune...

POLYEUCTE.

Et de qui? de Sévére.

FELIX.

Pour lui seul contre toy j'ay feint tant de colére,
Dissimule un moment jusques à son départ.

POLYEUCTE.

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard?
Portez à vos Payens, portez à vos Idoles
Le sucre empoisonné que sement vos paroles.
Un Chrêtien ne craint rien, ne dissimule rien,

Aux yeux de tout le monde il est toûjours Chrétien.

FELIX.

Le zéle de ta Foy ne sert qu'à te séduire ;
Si tu cours à la mort avant que de m'instruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerois ici hors de saison,
Elle est un don du Ciel, & non de la raison,
Et c'est là que bien-tôt voïant Dieu face à face,
Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grace.

FELIX.

Ta perte cependant me va desesperer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains dequoi la reparer.
Et vous ôtant un Gendre on vous en donne un autre,
Dont la condition répond mieux à la vôtre.
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

FELIX.

Cesse de me tenir ce discours outrageux.
Je t'ay consideré plus que tu ne mérites,
Mais malgré ma bonté qui croît plus tu l'irrites,
Cette insolence enfin te rendroit odieux,
Et je me vangerois aussi-bien que nos Dieux.

POLYEUCTE.

Quoi? vous changez bien-tôt d'humeur & de langage?
Le zéle de vos Dieux rentre en vôtre courage !
Celui d'être Chrétien s'échape, & par hazard
Je vous viens d'obliger à me parler sans fard ?

FELIX.

Va, ne présume pas, que quoi que je te jure,
De tes nouveaux Docteurs je suive l'imposture.
Je flatois ta manie, afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher.
Je voulois gagner temps pour ménager ta vie,
Après l'éloignement d'un flateur de Décie;
Mais j'ay fait trop d'injure à nos Dieux tout-puissans;
Choisis de leur donner ton sang, ou de l'encens.

POLYEUCTE.

Mon choix n'est point douteux; mais j'aperçoy Pauline.
O Ciel !

SCENE III.

FELIX, POLYEUCTE, PAULINE, FABIAN.

PAULINE.

QUi de vous deux aujourd'hui m'aſſaſſine ?
Sont-ce tous deux enſemble, ou chacun à ſon tour ?
Ne pourrai-je fléchir la Nature, ou l'Amour,
Et n'obtiendrai-je rien d'un Epoux, ny d'un Pére ?

FELIX.

Parlez à vôtre Epoux.

POLYEUCTE.

Vivez avec Sévére.

PAULINE.

Tygre, aſſaſſine moy du moins ſans m'outrager.

POLYEUCTE.

Mon amour par pitié cherche à vous ſoulager.
Il voit quelle douleur dans l'ame vous poſſede,
Et ſçait qu'un autre amour en eſt le ſeul remede.
Puiſqu'un ſi grand merite a pû vous enflamer,
Sa préſence toûjours a droit de vous charmer,
Vous l'aimez, il vous aime, & ſa gloire augmentée....

PAULINE

Que t'ay-je fait, cruel, pour être ainſi traitée,
Et pour me reprocher, au mépris de ma foy,
Un amour ſi puiſſant que j'ai vaincu pour toy ?
Voy pour te faire vaincre un ſi fort Adverſaire,
Quels efforts à moi-même il a falu me faire,
Quels combats j'ay donnés pour te donner un cœur
Si juſtement acquis à ſon premier Vainqueur,
Et ſi l'ingratitude en ton cœur ne domine,
Fai quelque effort ſur toy, pour te rendre à Pauline.
Apprens d'elle à forcer ton propre ſentiment,
Prends ſa vertu pour guide en ton aveuglement,

Souffre que de toy-même elle obtienne ta vie,
Pour vivre ſous tes loix à jamais aſſervie.
Si tu peux rejetter de ſi juſtes deſirs,
Regarde au moins ſes pleurs, écoute ſes ſoûpirs,
Ne deſeſpere pas une ame qui t'adore.

POLYEUCTE.

Je vous l'ay déja dit, & vous le dis encore,
Vivez avec Sévére, ou mourez avec moy.
Je ne mépriſe point vos pleurs, ni vôtre foy,
Mais dequoi que pour vous nôtre amour l'entretienne,
Je ne vous connoy plus, ſi vous n'êtes Chrétienne.
C'en eſt aſſez. Félix, reprenez ce couroux,
Et ſur cet inſolent vangez vos Dieux, & vous.

PAULINE.

Ah, mon Pére, ſon crime à peine eſt pardonnable,
Mais s'il eſt inſenſé, vous êtes raiſonnable;
La Nature eſt trop forte, & ſes aimables traits
Imprimez dans le ſang ne s'effacent jamais;
Un Pere eſt toûjours Pere, & ſur cette aſſûrance
J'oſe appuïer encor un reſte d'eſperance.
Jettez ſur vôtre Fille un regard paternel,
Ma mort ſuivra la mort de ce cher criminel,
Et les Dieux trouveront ſa peine illégitime,
Puiſqu'elle confondra l'innocence, & le crime,
Et qu'elle changera par ce redoublement
En injuſte rigueur un juſte châtiment.
Nos Deſtins par vos mains rendus inſeparables
Nous doivent rendre heureux enſemble, ou miſerables,
Et vous ſeriez cruel juſques au dernier point,
Si vous deſuniſſiez ce que vous avez joint.
Un cœur à l'autre uni jamais ne ſe retire,
Et pour s'en ſeparer il faut qu'on le déchire;
Mais vous êtes ſenſible à mes juſtes douleurs,
Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FELIX.

Oüi, ma Fille, il eſt vrai qu'un Pere eſt toûjours Pere,
Rien n'en peut effacer le ſacré caractere,
Je porte un cœur ſenſible, & vous l'avez percé,
Je me joins avec vous contre cet inſenſé.

Malheureux Polyeucte, es-tu seul insensible,
Et veux tu rendre seul ton crime irremissible ?
Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché ?
Peux tu voir tant d'amour sans en être touché ?
Ne reconnois tu plus, ni Beau pere, ni Femme,
Sans amitié pour l'un, & pour l'autre sans flame ?
Pour reprendre les noms, & de Gendre, & d'Epoux,
Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux ?

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice est de mauvaise grace :
Après avoir deux fois essaïé la menace,
Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
Apres avoir tenté l'amour & son effort,
Après m'avoir montré cette soif du Baptême
Pour opposer à Dieu l'interêt de Dieu même,
Vous vous joignez ensemble ! A ruses de l'Enfer !
Faut il tant de fois vaincre avant que triompher ?
Vos resolutions usent trop de remise,
Prenez la vôtre enfin puisque la mienne est prise.
Je n'adore qu'un Dieu maître de l'Univers,
Sous qui tremble le Ciel, la Terre & les Enfers.
Un Dieu qui nous aimant d'un amour infinie
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui par un effort de cet excés d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ay tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voïez l'aveugle erreur que vous osez défendre,
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos Dieux,
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux Cieux.
La prostitution, l'adultere, l'inceste,
Le vol, l'assassinat, & tout ce qu'on déteste,
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.
J'ay profané leur Temple, & brisé leurs Autels,
Je le ferois encor si j'avois à le faire,
Même aux yeux de Felix, même aux yeux de Severe
Même aux yeux du Senat, aux yeux de l'Empereur.

FELIX.

Enfin ma bonté cede à ma juste fureur,
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je ſuis Chrétien.

FELIX.

Impie.

Adore-les te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je ſuis Chrétien.

FELIX.

Tu l'ès? ô cœur trop obſtiné!

Soldats, executez l'ordre que j'ay donné.

PAULINE.

Où le conduiſez-vous?

FELIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.

Chére Pauline, adieu, conſervez ma mémoire.

PAULINE.

Je te ſuivrai par tout, & mourrai, ſi tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne ſuivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FELIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux, & que l'on m'obéïſſe.
Puiſqu'il aime à périr, je conſens qu'il périſſe.

SCENE IV.

FELIX, ALBIN.

FELIX.

JE me fais violence, Albin, mais je l'ay dû,
Ma bonté naturelle aiſément m'eût perdu.
Que la rage du Peuple à preſent ſe déploïe,
Que Sévére en fureur tonne, éclate, foudroye,
M'étant fait cet effort j'ay fait ma ſûreté.
Mais n'es-tu point ſurpris de cette dureté?
Vois-tu comme le ſien des cœurs impenétrables,

Ou des impietez à ce point exécrables ?
Du moins j'ay satisfait mon esprit affligé,
Pour amollir son cœur je n'ay rien negligé,
J'ay feint même à tes yeux des lâchetez extrêmes,
Et certes sans l'horreur de ses derniers blasphêmes
Qui m'ont rempli soudain de colére & d'effroi,
J'aurois eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN.

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire
Qui tient je ne sçai quoi d'une action trop noire,
Indigne de Felix, indigne d'un Romain,
Répandant vôtre sang par vôtre propre main.

FELIX.

Ainsi l'ont autrefois versé Brute & Manlie,
Mais leur gloire en a cru, loin d'en être affoiblie,
Et quand nos vieux Héros avoient de mauvais sang,
Ils eussent pour le perdre ouvert leur propre flanc.

ALBIN.

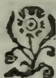
Vôtre ardeur vous séduit, mais quoi qu'elle vous die,
Quand vous la sentirez une fois refroidie,
Quand vous verrez Pauline, & que son desespoir
Par ses pleurs, & ses cris sçaura vous émouvoir....

FELIX.

Tu me fais souvenir qu'elle a suivi ce traître,
Et que ce desespoir qu'elle fera paroître
De mes commandemens pourra troubler l'effet.
Va donc, cours y mettre ordre & voir ce qu'elle fait,
Romps ce que ses douleurs y donneroient d'obstacles,
Tire-la, si tu peux, de ce triste spectacle,
Tâche à la consoler, va donc qui te retient ?

ALBIN.

Il n'en est pas besoin, Seigneur, elle revient.



SCENE V.

FELIX, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

PEre barbare, acheve, acheve ton ouvrage,
Cette ſeconde hoſtie eſt digne de ta rage,
Joins ta Fille à ton Gendre, oſe, que tarde-tu?
Tu vois le même crime, ou la même vertu,
Ta barbarie en elle a les mêmes matieres.
Mon Epoux en mourant m'a laiſſé ſes lumiéres,
Son ſang dont tes bourreaux viennent de me couvrir
M'a deſſillé les yeux, & me les vient d'ouvrir.
Je voi, je ſçai, je croi, je ſuis deſabuſée,
De ce bien-heureux ſang tu me vois baptiſée,
Je ſuis Chrêtienne enfin, n'eſt-ce point aſſez dit?
Conſerve en me perdant ton rang & ton credit,
Redoute l'Empereur, apprehende Severe;
Si tu ne veux perir, ma perte eſt neceſſaire.
Polyeucte m'appelle à cet heureux trepas.
Je voy Néarque & lui qui me tendent les bras.
Mene, mene-moi voir tes Dieux que je deteſte,
Ils n'en ont briſé qu'un, je briſerai le reſte,
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuiſſans qu'en leurs mains vous peignez,
Et ſaintement rebelle aux loix de la naiſſance,
Une fois envers toi manquer d'obeïſſance,
Ce n'eſt point ma douleur que par-là je fais vois,
C'eſt la grace qui parle, & non le deſeſpoir.
Le faut-il dire encor? Felix, je ſuis Chrêtienne.
Affermi par ma mort ta fortune, & la mienne,
Le coup à l'un & l'autre en ſera précieux,
Puiſqu'il t'aſſure en Terre en m'êlevant aux Cieux.

SCENE VI.

FELIX, SEVERE, PAULINE, ALBIN, FABIAN.

SEVERE.

PEre dénaturé, malheureux Politique,
Esclave ambitieux d'une peur chimerique,
Polyeucte est donc mort, & par vos cruautez
Vous pensez conserver vos tristes dignitez !
La faveur que pour lui je vous avois offerte
Au lieu de le sauver précipite sa perte,
J'ay prié, menacé mais sans vous émouvoir,
Et vous m'avez cru fourbe, ou de peu de pouvoir.
Et bien, à vos dépens vous verrez que Severe
Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire,
Et par vôtre ruïne il vous fera juger
Que qui peut bien vous perdre eût pû vous proteger.
Continüez aux Dieux ce service fidelle,
Par de telles horreurs montrez-leur vôtre zele,
Adieu, mais quand l'orage éclatera sur vous,
Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

FELIX.

Arrêtez-vous, Seigneur, & d'une ame appaisée
Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.
Ne me reprochez plus que par mes cruautez
Je tâche à conserver mes tristes Dignitez,
Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre;
Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre,
Je m'y trouve forcé par un secret appas,
Je céde a des transports que je ne connoi pas,
Et par un mouvement que je ne puis entendre
De ma fureur je passe au zéle de mon Gendre.
C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent
Pour son Persecuteur prie un Dieu tout-puissant.
Son amour épandu sur toute la Famille

Tire après lui le Pere aussi-bien que la Fille :
J'en ay fait un Martir, sa mort me fait Chrétien,
J'ay fait tout son bonheur, il veut faire le mien.
C'est ainsi qu'un Chrétien se vange & se courouce,
Heureuse cruauté dont la suite est si douce !
Donne la main, Pauline. Apportes des liens,
Immolez à vos Dieux ces deux nouveaux Chrétiens,
Je le suis, elle l'est, suivez vôtre colére.

PAULINE.

Qu'heureusement enfin je retrouve mon Pere !
Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FELIX.

Ma Fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SEVERE.

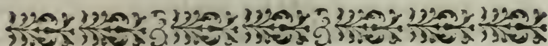
Qui ne seroit touché d'un si tendre spectacle ?
De pareils changemens ne vont point sans miracle,
Sans doute vos Chrétiens qu'on persecute en vain
Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain :
Ils menent une vie avec tant d'innocence,
Que le Ciel leur en doit quelque reconnoissance.
Se relever plus forts, plus ils sont abbatus
N'est pas aussi l'effet des communes vertus.
Je les aimai toûjours, quoi qu'on m'en ait pû dire,
Je n'en voy point mourir que mon cœur n'en soûpire,
Et peut-être qu'un jour je les connoîtrai mieux.
J'approuve cependant que chacun ait ses Dieux,
Qu'il les serve à sa mode, & sans peur de la peine.
Si vous êtes Chrétien, ne craignez plus ma haine,
Je les aime, Félix, & de leur protecteur
Je n'en veux pas sur vous faire un persecuteur.
Gardez vôtre pouvoir, reprenez-en la marque,
Servez bien vôtre Dieu, servez nôtre Monarque.
Je perdrai mon crédit envers sa Majesté,
Ou vous verrez finir cette séverité.
Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

FELIX.

Daigne le Ciel en vous achever son ouvrage,
Et pour vous rendre un jour ce que vous méritez,
Vous inspirer bien-tôt toutes ses veritez.

Nous autres, benissons nôtre heureuse avanture,
Allons à nos Martirs donner la sepulture,
Baiser leurs corps sacrez, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir par tout le nom de Dieu.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



EXAMEN DE POLYÉUCTE.

CE Martyre est rapporté par Surius sur le neuviéme de Janvier. Polyeucte vivoit en l'année 250. sous l'Empereur Décius. Il êtoit Arménien, ami de Néarque, & Gendre de Félix, qui avoit la commission de l'Empereur pour faire executer ses Edits contre les Chrétiens. Cet ami l'ayant résolu à se faire Chrétien, il déchira ces Edits qu'on publioit, arracha les Idoles des mains de ceux qui les portoient sur les Autels pour les adorer, les brisa contre terre, resista aux larmes de sa femme Pauline, que Félix emploïa auprés de lui pour le ramener à leur culte, & perdit la vie par l'ordre de son Beau-pere, sans autre Baptême que celui de son sang. Voilà ce que m'a prêté l'Histoire, le reste est de mon invention.

Pour donner plus de dignité à l'action, j'ay fait Félix Gouverneur d'Arménie, & ay pratiqué un sacrifice public afin de rendre l'occasion plus illustre, & donner un prétexte à Sévére de venir en cette Province, sans faire éclater son amour, avant qu'il en eût l'aveu de Pauline. Ceux qui veulent arrêter nos Héros dans une médiocre bonté, où quelques interprétes d'Aristote bornent leur vertu, ne trouveront pas ici leur compte, puisque celle de Polyeucte va jusqu'à la sainteté, & n'a aucun mélange de foiblesse. J'en ay déja parlé ailleurs, & pour confirmer ce que j'en

ay dit par quelques authoritez, j'ajoûterai ici que Minturnus dans son Traité du Poëte agite cette question, *si la Passion de Jesus-Christ & les Martyres des Saints doivent être exclus du Théatre, à cause qu'ils passent cette médiocre bonté*, & resout en ma faveur. Le célebre Heinsius, qui non seulement a traduit la Poëtique de nôtre Philosophie, mais a fait un Traité de la constitution de la Tragedie selon sa pensée, nous en a donné un sur les Martire des Innocens. L'illustre Grotius a mis sur la Scéne la Passion même de Jesus-Christ, & l'Histoire de Joseph; & le sçavant Buchanan a fait la même chose de celle de Jephté, & de la mort de saint Jean-Baptiste. C'est sur ces exemples que j'ay hazardé ce Poëme, où je me suis donné des licences qu'ils n'ont pas prises, de changer l'Histoire en quelque chose, & d'y meler des Episodes d'invention. Aussi m'étoit-il plus permis sur cette matiére, qu'à eux sur celle qu'ils ont choisie. Nous ne devons qu'une croyance pieuse à la vie des Saints, & nous avons le même droit sur ce que nous en tirons pour le porter sur le Théatre, que sur ce que nous empruntons des autres Histoires. Mais nous devons une foy Chrétienne & indispensable à tout ce qui est dans la Bible, qui ne nous laisse aucune liberté d'y rien changer. J'estime toutefois qu'il ne nous est pas défendu d'y ajoûter quelque chose, pourvû qu'il ne détruise rien de ces veritez dictées par le saint Esprit. Buchanan ni Grotius ne l'ont pas fait dans leurs Poëmes, mais aussi ne les ont-ils pas rendus assez fournis pour nôtre Théatre, & ne s'y sont proposé pour exemple que la constitution la plus simple des Anciens. Heinsius a plus osé qu'eux dans celui que j'ay nommé. Les Anges qui bercent l'Enfant Jesus, & l'Ombre de Marianne avec les Furies qui agitent l'esprit d'Herode, sont des agrémens qu'il n'a pas trouvez dans l'Evangile. Je croy même qu'on en peut suprimer quelque chose quand il y a apparence qu'il ne plairoit pas sur le Théatre, pourvû qu'on ne mette rien en la place, car alors ce seroit changer l'Histoire, ce que le respect

que

que nous devons à l'Ecriture ne permet point. Si j'avois à y exposer celle de David & de Bersabée, je ne décrirois pas comme il en devint amoureux en la voyant se baigner dans une fontaine, de peur que l'image de cette nudité ne fist une impression trop chatoüilleuse dans l'esprit de l'Auditeur ; mais je me contenterois de le peindre avec de l'amour pour elle, sans parler aucunement de quelle maniere cet amour se seroit emparé de son cœur.

Je reviens à Polyeucte, dont le succés a été tres-heureux. Le stile n'en est pas si fort, ni si majestueux, que celui de Cinna & de Pompée ; mais il a quelque chose de plus touchant, & les tendresses de l'amour humain y font un si agreable mélange avec la fermeté du divin, que sa representation a satisfait tout ensemble les Devots & les gens du Monde. A mon gré je n'ay point fait de Piéce où l'ordre du Théatre soit plus beau, & l'enchaînement des Scénes mieux ménagé. L'unité d'action & celles du jour & du lieu y ont leur justesse, & les scrupules qui peuvent naître touchant ces deux dernieres se dissiperont aisément, pour peu qu'on me veuille prêter de cette faveur, que l'Auditeur nous doit toûjours, quand l'occasion s'en offre, en reconnoissance de la peine que nous avons prise à le divertir.

Il est hors de doute que si nous appliquons ce Poëme à nos coûtumes, le sacrifice se fait trop tôt aprés la venuë de Sévére, & cette précipitation sortira du vrai-semblable par la nécessité d'obéïr à la Regle. Quand le Roy envoïe ses ordres dans les Villes, pour y faire rendre des actions de graces pour ses Victoires, ou pour d'autres benedictions qu'il reçoit du Ciel, on ne les execute pas dès le jour même; Mais aussi il faut du temps pour assembler le Clergé, les Magistrats, & les corps de Ville, & c'est ce qui en fait differer l'execution. Nos Acteurs n'avoient ici aucune de ces Assemblées à faire.

Il suffisoit de la presence de Sévére & de Félix, & du ministere du Grand Prêtre, & ainsi nous n'a-

vons eu aucun besoin de remettre ce sacrifice à un autre jour. D'ailleurs comme Félix craignoit ce Favori, qu'il croïoit irrité du mariage de sa Fille, il étoit bien aise de lui donner le moins d'occasion de tarder qu'il lui étoit possible, & de tâcher durant son peu de sejour à gagner son esprit par une prompte complaisance, & montrer tout ensemble une impatience d'obéïr aux volontez de l'Empereur.

L'autre scrupule regarde l'unité de lieu, qui est assez exacte, puisque tout s'y passe dans une Salle ou Antichambre commune aux Apartemens de Félix & de sa Fille. Il semble que la bien-seance y soit un peu forcée pour conserver cette unité au second Acte, en ce que Pauline vient jusque dans cette antichambre pour trouver Sévére ; dont elle devroit attendre la visite dans son cabinet. A quoi je répons, qu'elle a eu deux raisons de venir au devant de lui. L'une pour faire plus d'honneur à un homme dont son Pere redoutoit l'indignation, & qu'il lui avoit commandé d'adoucir en sa faveur ; l'autre pour rompre plus aisement la conversation avec lui, en se retirant dans ce cabinet, s'il ne vouloit pas la quitter à sa priere, & se délivrer par cette retraite d'un entretien dangereux pour elle ; ce qu'elle n'eût pû faire, si elle eût reçû sa visite dans son Apartement.

Sa confidence avec Stratonice touchant l'amour qu'elle avoit eu pour ce Chevalier me fait faire une reflexion sur le temps qu'elle prend pour cela. Il s'en fait beaucoup sur nos Théatres, d'affections qui ont déja duré deux ou trois ans, dont on attend à reveler le secret justement au jour de l'action qui se presente, & non seulement sans aucune raison de choisir ce jour là plûtôt qu'un autre pour le déclarer, mais lors même que vrai-semblablement on s'en est dû ouvrir beaucoup auparavant avec la personne à qui on en fait confidence. Ce sont choses dont il faut instruire le Spectateur en les faisant apprendre par un des Acteurs à l'autre, mais il faut prendre garde avec soin que celui à qui on les apprend ait eu lieu de les ignorer

jusques-là aussi bien que le Spectateur, & que quelque occasion tirée du Sujet oblige celui qui les recite à rompre enfin un silence qu'il a gardé si long-temps. L'Infante dans le Cid avouë à Léonor l'amour secret qu'elle a pour lui, & l'auroit pû faire un an ou six mois plûtôt. Cléopatre dans Pompée ne prend pas des mesures plus justes avec Charmion. Elle lui conte la passion de César pour elle, & comme

chaque jour ses Couriers
Lui portent en tribut ses vœux & ses Lauriers.

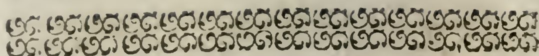
Cependant, comme il ne paroît personne avec qui elle ait plus d'ouverture de cœur qu'avec cette Charmion, il y a grande apparence que c'étoit elle-même dont cette Reine se servoit pour introduire ces Couriers, & qu'ainsi elle devoit sçavoir déja tout ce commerce entre César & sa Maîtresse. Du moins il falloit marquer quelque raison qui lui eût laissé ignorer jusque-là tout ce qu'elle lui apprend, & de quel autre ministere cette Princesse s'étoit servie pour recevoir ces Couriers. Il n'en va pas de même ici. Pauline ne s'ouvre avec Stratonice que pour lui faire entendre le songe qui la trouble, & les sujets qu'elle a de s'en allarmer; & comme elle n'a fait ce songe que la nuit d'auparavant, & qu'elle ne lui eût jamais revelé son secret sans cette occasion qui l'y oblige, on peut dire qu'elle n'a point eu lieu de lui faire cette confidence plûtôt qu'elle ne l'a faite.

Je n'ay point fait de Narration de la mort de Polyeucte, parce que je n'avois personne pour la faire, ni pour l'écouter, que des Payens qui ne la pouvoient ni écouter ni faire, que comme ils avoient fait & écouté celle de Néarque; qui auroit été une repétition & marque de sterilité, & n'auroit pas d'ailleurs répondu à la Dignité de l'action principale, qui est terminée par là. Ainsi j'ay mieux aimé la faire connoître par un saint emportement de Pauline que cette mort a convertie, que par un récit qui n'eût point eu de grace dans une bouche indigne de le prononcer. Félix son Pere se convertit aprés elle, & ces

deux converſions, quoique miraculeuſes, ſont ſi ordinaires dans les Martyres qu'elles ne ſortent point de la vrai-ſemblance, parce qu'elles ne ſont pas de ces évenemens rares & ſinguliers qu'on ne peut tirer en exemple, & elles ſervent à remettre le calme dans les eſprits de Félix, de Sévére, & de Pauline, que ſans cela j'aurois eu bien de la peine à retirer du Théatre dans un état qui rendît la Piéce complette, en ne laiſſant rien à ſouhaiter à la curioſité de l'Auditeur.



LE
MENTEUR,
COMEDIE.



ACTEURS.

GERONTE, Pere de Dorante.

DORANTE, Fils de Géronte.

ALCIPPE, Ami de Dorante, & Amant de Clarice.

PHILISTE, Ami de Dorante & d'Alcippe.

CLARICE, Maîtresse d'Alcippe.

LUCRECE, Amie de Clarice.

ISABELLE, Suivante de Clarice.

SABINE, Femme de Chambre de Lucrece.

CLITON, Valet de Dorante.

LYCAS, Valet d'Alcippe.

La Scene est à Paris.



LE MENTEUR, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

A La fin j'ay quitté la robe pour l'épée,
L'attente où j'ay vécu n'a point été trompée,
Mon Pere a consenti que je suive mon choix,
Et j'ay fait banqueroute à ce fatras de Loix.
Mais puisque nous voici dedans les Tuilleries,
Le païs du beau monde, & des galanteries,
Dy-moi, me trouves-tu bien fait en Cavalier ?
Ne vois-tu rien en moi qui sente l'Ecolier ?
Comme il est malaisé qu'au Royaume du Code
On apprenne à se faire un visage à la mode,
J'ay lieu d'apprehender...

CLITON.

Ne craignez rien pour vous,
Vous ferez en une heure ici mille jaloux,
Ce visage & ce port n'ont point l'air de l'Ecole,
Et jamais comme vous on ne peignit Bartole.
Je prévoi du malheur pour beaucoup de Maris.
Mais que vous semble encor maintenant de Paris ?

DORANTE.

J'en trouve l'air bien doux, & cette loy bien rude
Qui m'en avoit banni sous prétexte d'étude.
Toy qui sçais les moïens de s'y bien divertir,
Ayant eu le bonheur de n'en jamais sortir,
Di moi comme en ce lieu l'on gouverne les Dames.

CLITON.

C'est là le plus beau soin qui vienne aux belles ames,
(Disent les beaux esprits) mais sans faire le fin,
Vous avez l'appetit ouvert de bon matin,
D'hier au soir seulement vous êtes dans la Ville,
Et vous vous ennuïez déja d'être inutile,
Vôtre humeur sans emploi ne peut passer un jour,
Et déja vous cherchez à pratiquer l'amour !
Je suis auprés de vous en fort bonne posture,
De passer pour un homme à donner tablature.
J'ai la taille d'un maître en ce noble métier,
Et je suis tout au moins l'Intendant du quartier.

DORANTE.

Ne t'éffarouche point ; je ne cherche, à vrai dire,
Que quelque connoissance où l'on se plaise à rire,
Qu'on puisse visiter par divertissement,
Ou l'on puisse en douceur couler quelque moment.
Pour me connoître mal, tu prens mon sens à gauche.

CLITON.

J'entens vous n'êtes pas un homme de débauche,
Et tenez celles-là trop indignes de vous,
Que le son d'un écu rend traittables à tous.
Aussi que vous cherchiez de ces sages Coquettes,
Où peuvent tous venans debiter des fleurettes,
Mais qui ne font l'amour que de babil, & d'yeux,
Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.

Loin de passer son tems chacun le perd chez elles,
Et le jeu comme on dit, n'en vaut pas les chandelles,
Mais ce seroit pour vous un bonheur sans égal,
Que ces Femmes de bien qui se gouvernent mal,
Et de qui la vertu, quand on leur fait service,
N'est pas incompatible avec un peu de vice.
Vous en vertez ici de toutes les façons,
Ne me demandez point cependant de leçons.
Ou je me connoy mal à voir vôtre visage,
Ou vous n'en êtes pas à vôtre apprentissage;
Vos Loix ne regloient pas si bien tous vos desseins,
Que vous eussiez toûjours un porte feuille aux mains.

DORANTE.

A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse
Qu'à Poitiers j'ay vêcu comme vit la jeunesse,
J'etois en ces lieux là, de beaucoup de métiers:
Mais Paris aprés tout est bien loin de Poitiers.
Le climat different veut une autre methode,
Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode,
La diverse façon de parler & d'agir
Donne aux nouveaux venus souvent dequoi rougir,
Chez les Provinciaux on prend ce qu'on rencontre,
Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre;
Mais il faut à Paris bien d'autres qualitez.
On ne s'éclolüit point de ces fausses clartez,
Et tant d'honnêtes gens que l'on y voit ensemble
Font qu'on est mal reçû si l'on ne leur ressemble.

CLITON.

Connoissez mieux Paris, puisque vous en parlez,
Paris est un grand lieu plein de marchands mêlez,
L'effet n'y répond pas toûjours à l'apparence,
On s'y laisse duper, autant qu'en lieu de France,
Et parmi tant d'esprits plus polis, & meilleurs,
Il y croît des badauts, autant, & plus qu'ailleurs.
Dans la confusion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte,
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits,
Dont il n'ait le rebut aussi-bien que le choix.
Comme on s'y connoît mal, chacun s'y fait de mise,

Et vaut communément autant comme il se prise.
De bien pires que vous s'y font assez valoir ;
Mais pour venir au point que vous voulez sçavoir,
Etes-vous liberal ?

DORANTE.

Je ne suis point avare.

CLITON.

C'est un secret d'amour & bien grand & bien rare;
Mais il faut de l'adresse à le bien debiter,
Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.
Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne,
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
L'un perd exprés au jeu son present déguisé,
L'autre oublie un bijou qu'on auroit refusé.
Un lourdaut liberal auprés d'une Maîtresse
Semble donner l'aumône alors qu'il fait largesse,
Et d'un tel contretemps il fait tout ce qu'il fait,
Que quand il tâche à plaire, il offence en effet.

DORANTE.

Laissons-là ces lourdauts contre qui tu déclames,
Et me dy seulement si tu connois ces Dames.

CLITON.

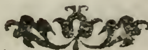
Non, cette marchandise est de trop bon aloy,
Ce n'est point là gibier à des gens comme moy.
Il est aisé pourtant d'en sçavoir des Nouvelles,
Et bien-tôt leur Cocher m'en dira des plus belles.

DORANTE.

Pense-tu qu'il t'en dise ?

CLITON.

Assez pour en mourir,
Puisque c'est un Cocher, il aime à discourir.



SCENE II.

DORANTE, CLARICE, LUCRECE, ISABELLE.

CLARICE *faisant un faux pas, & comme se laissant choir.*

AY !

DORANTE *lui donnant la main.*

Ce malheur me rend un favorable office,
Puisqu'il me donne lieu de ce petit service,
Et c'est pour moi, Madame, un bonheur souverain,
Que cette occasion de vous donner la main.

CLARICE.

L'occasion ici fort peu vous favorise,
Et ce foible bonheur ne vaut pas qu'on le prise.

DORANTE.

Il est vray, je le dois tout entier au hazard,
Mes soins, ni vos desirs n'y prennent point de part,
Et sa douceur mêlée avec cette amertume
Ne me rend pas le sort plus doux que de coûtume,
Puis qu'enfin ce bonheur que j'ay si fort prisé
A mon peu de mérite eût été refusé.

CLARICE.

S'il a perdu si tôt ce qui pouvoit vous plaire,
Je veux être à mon tour d'un sentiment contraire,
Et croi qu'on doit trouver plus de felicité
A posseder un bien sans l'avoir merité.
J'estime plus un don qu'une reconnoissance.
Qui nous donne fait plus, que qui nous recompense,
Et le plus grand bonheur au mérite rendu
Ne fait que nous païer de ce qui nous est dû.
La faveur qu'on mérite est toûjours achetée,
L'heur en croît d'autant plus, moins elle est méritée,
Et le bien où sans peine elle fait parvenir,
Par le mérite à peine auroit pû s'obtenir.

DORANTE.

Aussi ne croïez pas que jamais je prétende
Obtenir par mérite une faveur si grande.
J'en sçai mieux le haut prix, & mon cœur amoureux,
Moins il s'en connoit digne, & plus s'en tient heureux.
On me l'a pû toujours dénier sans injure,
Et si la recevant ce cœur même en murmure,
Il se plaint du malheur de ses félicitez
Que le hazard luy donne, & non vos volontez.
Un Amant a fort peu dequoi se satisfaire
Des faveurs qu'on luy fait, sans dessein de les faire,
Comme l'intention seule en forme le prix,
Assez souvent sans elle on les joint au mépris.
Jugez par là quel bien peut recevoir ma flame
D'une main qu'on me donne, en me refusant l'ame.
Je la tiens, je la touche, & je la touche en vain,
Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

CLARICE.

Cette flame, Monsieur, est pour moy fort nouvelle,
Puisque j'en viens de voir la premiere étincelle.
Si vôtre cœur ainsi s'embrase en un moment,
Le mien ne sçeut jamais brûler si promptement.
Mais peut être, à present que j'en suis avertie,
Le temps donnera place à plus de sympatie.
Confessez cependant qu'à tort vous murmurez
Du mépris de vos feux, que j'avois ignorez.

Cliton rentre.

SCENE III.

DORANTE, CLARICE, LUCRECE, ISABELLE, CLITON.

DORANTE.

C'Est l'effet du malheur qui partout m'accompagne.
Depuis que j'ay quitté les guerres d'Allemagne,
C'est-à-dire, du moins depuis un an entier,

Je ſuis & jour & nuit dedans vôtre quartier.
Je vous cherche en tous lieux, au bal, aux promenades,
Vous n'avez que de moy reçû des ſerenades,
Et je n'ay pû trouver que cette occaſion
A vous entretenir de mon affection.

CLARICE.

Quoi, vous avez donc vû l'Allemagne, & la guerre?

DORANTE.

Je m'y ſuis fait quatre ans craindre cõme un tonnerre.

CLITON.

Que lui va-t'il conter?

DORANTE.

Et durant ces quatre ans
Il ne s'eſt fait combats, ni ſiéges importans,
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire.
Mes faits par la Gazette en tous lieux divulguez.....

CLITON *le tirant.*

Sçavez vous bien, Monſieur, que vous extravaguez?

DORANTE.

Tay-toy.

CLITON.

Vous révez, dis-je, ou....

DORANTE.

Tay-toy, miſerable.

CLITON.

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au Diable,
Vous en revintes hier.

DORANTE *à Cliton.*

Te tairas-tu, Maraut:
Mon nom dans nos ſuccés s'étoit mis aſſez haut,
Pour faire quelque bruit, ſans beaucoup d'injuſtice,
Et je ſuivrois encor un ſi noble exercice,
N'étoit que l'autre hyver faiſant ici ma Cour,
Je vous vis & je fus retenu par l'amour.
Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes,
Je me fis priſonnier de tant d'aimables charmes,
Je leur livrai mon ame, & ce cœur génereux
Dés ce premier moment oublia tout pour eux.

Vaincre dans les combats, commander dans l'armée.
De mille exploits fameux enfler ma renommée,
Et tous ces nobles ſoins qui m'avoient ſçû ravir,
Céderent auſſi-tôt à ceux de vous ſervir.

ISABELLE *à Clarice tout bas.*

Madame, Alcippe vient, il aura de l'ombrage.

CLARICE.

Nous en ſçaurons, Monſieur, quelque jour davantage.
Adieu.

DORANTE.

Quoi, me priver ſi-tôt de tout mon bien ?

CLARICE.

Nous n'avons pas loiſir d'un plus long entretien,
Et malgré la douceur de me voir cajolée,
Il faut que nous faſſions ſeules deux tours d'Allée.

DORANTE.

Cependant accordez à mes vœux innocens
La licence d'aimer des charmes ſi puiſſans.

CLARICE.

Un cœur qui veut aimer, & qui ſçait comme on aime,
Ne demande jamais licence qu'à ſoi-même.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

SUy-les, Cliton.

CLITON.

J'en ſçai ce qu'on en peut ſçavoir:
La langue du Cocher a bien fait ſon devoir.
La plus belle des deux, dit-il, *eſt ma Maîtreſſe*,
Elle loge à la Place, *&* *ſon nom eſt*, *Lucrece.*

DORANTE.

Quelle Place ?

CLITON.

Royale, & l'autre y loge auſſi,

Il n'en ſçait pas le nom, mais j'en prendrai ſouci.

DORANTE.

Ne te mets point, Cliton, en peine de l'apprendre.
Celle qui m'a parlé, celle qui m'a ſçû prendre,
C'eſt Lucrece, ce l'eſt ſans aucun contredit,
Sa beauté m'en aſſûre, & mon cœur me le dit.

CLITON.

Quoi que mon ſentiment doive reſpect au vôtre,
La plus belle des deux, je croi que ce ſoit l'autre,

DORANTE.

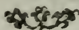
Quoi, celle qui s'eſt tuë, & qui dans nos propos
N'a jamais eu l'eſprit de mêler quatre mots ?

CLITON.

Monſieur, quand une Femme a le don de ſe taire,
Elle a des qualitez au deſſus du vulgaire
C'eſt un effort du Ciel qu'on a peine à trouver;
Sans un petit miracle il ne peut l'achever,
Et la Nature ſouffre extrême violence,
Lors qu'il en fait d'humeur à garder le ſilence.
Pour moy jamais l'amour n'inquiéte mes nuits,
Et quand le cœur m'endit, j'en prens par où je puis
Mais naturellement Femme qui ſe peut taire
A ſur moy tel pouvoir, & tel droit de me plaire,
Qu'eût-elle en vray magot tout le corps fagoté,
Je lui voudrois donner le prix de la beauté
C'eſt elle aſſûrément qui s'appelle Lucrece,
Cherchez un autre nom pour l'Objet qui vous bleſſe,
Ce n'eſt point là le ſien, celle qui n'a dit mot,
Monſieur, c'eſt la plus belle, ou je ne ſuis qu'un ſot.

DORANTE.

Je t'en croy ſans jurer avec tes incartades.
Mais, voici les plus chers de mes vieux Camarades,
Ils ſemblent étonnez à voir leur action.



SCENE V.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE, CLITON,

PHILISTE *à Alcippe.*

QUoy, ſur l'eau la Muſique, & la collation?

ALCIPPE *à Philiſte.*

Oüi, la collation, avec la Muſique.

PHILISTE *à Alcippe.*

Hier au ſoir?

ALCIPPE *à Philiſte.*

Hier au ſoir.

PHILISTE *à Alcippe.*

Et belle?

ALCIPPE *à Philiſte.*

Magnifique.

PHILISTE *à Alcippe.*

Et par qui?

ALCIPPE *à Philiſte.*

C'eſt dequi je ſuis mal éclairci,

DORANTE *les ſaluant.*

Que mon bonheur eſt grand de vous revoir ici!

ALCIPPE.

Le mien eſt ſans pareil, puiſque je vous embraſſe,

DORANTE.

J'ay rompu vos diſcours d'aſſez mauvaiſe grace,
Vous le pardonnerez à l'aiſe de vous voir.

PHILISTE.

Avec nous de tout temps vous avez tout pouvoir.

DORANTE.

Mais dequoi parliez vous?

ALCIPPE.

D'une galanterie.

DORANTE.

D'amour?

ALCIPPE.

Je le préſume.

DORANTE.

Achevez, je vous prie,
Et ſouffrez qu'à ce mot ma curioſité
Vous demande ſa part de cette nouveauté.

ALCIPPE.

On dit qu'on a donné Muſique à quelque Dame.

DORANTE.

Sur l'eau?

ALCIPPE.

Sur l'eau.

DORANTE.

Souvent l'onde irrite la flame,

PHILISTE.

Quelquefois.

DORANTE.

Et ce fut hier au ſoir?

ALCIPPE.

Hier au ſoir.

DORANTE.

Dans l'ombre de la nuit le feu ſe fait mieux voir,
Le temps étoit bien pris. Cette Dame, elle eſt belle?

ALCIPPE.

Aux yeux de bien du monde elle paſſe pour telle.

DORANTE.

Et la Muſique?

ALCIPPE.

Aſſez, pour n'en rien dédaigner.

DORANTE.

Quelque collation a pû l'accompagner?

ALCIPPE.

On le dit

DORANTE.

Fort ſuperbe?

ALCIPPE.

Et fort bien ordonnée,

DORANTE.

Et vous ne ſçavez point celui qui l'a donnée?

ALCIPPE.

Vous en riez !

DORANTE.

Je ris de vous voir étonné
D'un divertiſſement que je me ſuis donné.

ALCIPPE.

Vous ?

DORANTE.

Moi-même.

ALCIPPE.

Et déja vous avez fait Maîtreſſe ?

DORANTE.

Si je n'en avois fait, j'aurois bien peu d'adreſſe,
Moi qui depuis un mois ſuis ici de retour.
Il eſt vrai que je ſors fort peu ſouvent de jour,
De nuit *incognito* je rens quelques viſites,
Ainſi...

CLITON *à Dorante à l'oreille.*

Vous ne ſçavez, Monſieur, ce que vous dites.

DORANTE.

Tai-toi, ſi jamais plus tu me viens avertir...

CLITON.

J'enrage de me taire, & d'entendre mentir.

PHILISTE *à Alcippe tout bas.*

Voïez qu'hereuſement dedans cette rencontre
Vôtre Rival lui même à vous-même ſe montre.

DORANTE *revenant à eux.*

Comme à mes chers Amis je vous veux tout conter,
J'avois pris cinq bâteaux pour mieux tout ajuſter.
Les quatre contenoient quatre chœurs de Muſique
Capables de charmer le plus mélancolique.
Au premier violons, en l'autre luts & voix,
Des flûtes au troiſiéme; au dernier des hautsboits;
Qui tour à tour dans l'air pouſſoient des harmonies,
Dont on pouvoit nommer les douceurs infinies.
Le cinquiéme êtoit grand tapiſſé tout exprés
De rameaux enlaſſez pour conſerver le frais,
Dont chaque extrémité portoit un doux mêlange
De bouquets de Jaſmin, de Grenade, & d'Orange.

Je fis de ce bâteau, la Salle du festin ;
Là, je menai l'Objet qui fait seul mon destin,
De cinq autres Beautez la sienne fut suivie,
Et la collation fut aussi-tôt servie.
Je ne vous dirai point les differens apprêts,
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets ;
Vous sçaurez seulement qu'en ce lieu de délices
On servit douze plats, & qu'on fit six services,
Cependant que les eaux, les rochers, & les airs
Répondoient aux accens de nos quatre concerts.
Aprés qu'on eut mangé, mille & mille fusées
S'élançant vers les Cieux, ou droites ou croisées,
Firent un nouveau jour, d'où tant de serpenteaux
D'un déluge de flame attaquerent les eaux,
Qu'on crût que pour leur faire une plus rude guerre
Tout l'élement du feu tomboit du Ciel en terre.
Aprés ce passe-temps on dança jusqu'au jour,
Dont le Soleil jaloux avança le retour.
S'il eût pris nôtre avis sa lumiére importune
N'eût pas troublé si-tôt ma petite fortune ;
Mais n'étant pas d'humeur à suivre nos desirs,
Il sépara la Troupe, & finit nos plaisirs.

ALCIPPE.

Certes, vous avez grace à conter ces merveilles
Paris, tout grand qu'il est, en voit peu de pareilles.

DORANTE.

J'avois été surpris, & l'Objet de mes vœux
Ne m'avoit, tout au plus, donné qu'une heure ou deux.

PHILISTE.

Cependant l'ordre est rare, & la dépense belle.

DORANTE.

Il s'est fallu passer à cette bagatelle,
Alors que le temps presse, on n'a pas à choisir.

ALCIPPE.

Adieu, nous vous verrons avec plus de loisir.

DORANTE.

Faites état de moi.

ALCIPPE *à Philiste en s'en allant.*

Je meurs de jalousie.

PHILISTE *à Alcippe.*

Sans raison toutefois vôtre ame en est saisie,
Les signes du festin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE *à Philiste.*

Le lieu s'accorde, & l'heure, & le reste n'est rien.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

MOnsieur, puis-je à present parler sans vous déplaire ?

DORANTE.

Je remets à ton choix de parler ou te taire,
Mais quand tu vois quelqu'un ne fai plus l'insolent.

CLITON.

Vôtre ordinaire est-il de rêver en parlant ?

DORANTE.

Où me vois-tu rêver ?

CLITON.

J'appelle rêveries,
Ce qu'en d'autres qu'un Maître on nomme menteries;
Je parle avec respect.

DORANTE.

Pauvre esprit !

CLITON.

Je le perds
Quand je vous ois parler de guerre, & de concerts.
Vous voïez sans péril nos batailles derniéres,
Et faites des festins qui ne vous coûtent guéres.
Pourquoi depuis un an vous feindre de retour ?

DORANTE.

J'en montre plus de flame, & j'en fais mieux ma cour.

CLITON.

Qu'a de propre la guerre à montrer vôtre flame ?

DORANTE.

O le beau compliment à charmer une Dame,
De lui dire d'abord ; *J'apporte à vos beautez*
Un cœur nouveau venu des Universitez.
Si vous avez besoin de Loix & de Rubriques,
Je sçai le Code entier avec les Authentiques,
Le digeste nouveau, le Vieux, l'Infortiat,
Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat.
Qu'un si riche discours nous rend considerables!
Qu'on amolit par-là des cœurs inexorables!
Qu'un homme à Paragraphe est un joli galand.
On s'introduit bien mieux à titre de vaillant.
Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimaces
A mentir à propos, jurer de bonne grace,
Etaler force mots qu'elles n'entendent pas,
Faire sonner Lamboy, Jean de Vert, & Galas,
Nommer quelques Châteaux de qui les noms barbares,
Plus ils blessent l'oreille, & plus ils semblent rares,
Avoir toûjours en bouche, *angles, lignes, fossez*,
Vedette, contrescarpe, & travaux avancez.
Sans ordre & sans raison, n'importe on les étonne,
On leur fait admirer les bayes qu'on leur donne,
Et tel, à la faveur d'un semblable débit,
Passe pour homme illustre, & se met en crédit.

CLITON.

A qui vous veut oüir vous en faites bien croire.
Mais celle-ci bien-tôt peut sçavoir vôtre histoire.

DORANTE.

J'aurai déja gagné chez elle quelque accez,
Et loin d'en redouter un malheureux succez,
Si jamais un fâcheux nous nuit par sa presence,
Nous pourrons sous ces mots être d'intelligence:
Voilà traiter l'amour, Cliton, & comme il faut.

CLITON.

A vous dire le vrai, je tombe de bien haut,
Mais parlons du festin. Urgande & Mélusine
N'ont jamais sur le champ mieux fourni leur cuisine,
Vous allez au delà de leurs enchantemens,
Vous seriez un grand maître à faire des Romans,

Ayant si bien en main le festin & la guerre,
Vos gens en moins de rien courroient toute la Terre,
Et ce seroit pour vous des travaux fort legers
Que d'y mêler par tout la pompe & les dangers.
Ces hautes fictions vous sont bien naturelles.

DORANTE.

J'aime à braver ainsi les conteurs de Nouvelles,
Et si-tôt que j'en voy quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre a dequoi m'étonner,
Je le sers aussi-tôt d'un conte imaginaire
Qui l'étonne lui-même, & le force à se taire.
Si tu pouvois sçavoir quel plaisir on a lors,
De leur faire rentrer leurs Nouvelles au corps...

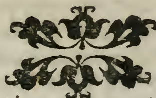
CLITON.

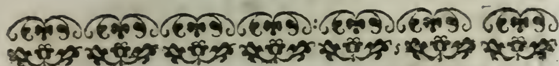
Je le juge assez grand, mais enfin ces pratiques
Vous couvriront de honte en devenant publiques.

DORANTE.

N'en prens point de souci; mais tous ces vains discours
M'empêchent de chercher l'objet de mes amours.
Tâchons de le rejoindre, & sçache qu'à me suivre
Je t'apprendrai bien-tôt d'autres façons de vivre.

Fin du prémier Acte.



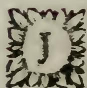


ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.


E sçai qu'il vaut beaucoup étant sorti de vous,
Mais, Monsieur, sans le voir, accepter un Epoux;
Par quelque haut recit qu'on en soit conviée,
C'est grande avidité de se voir mariée.
D'ailleurs, en recevoir visite & compliment,
Et lui permettre accés en qualité d'Amant,
A moins qu'à vos projets un plein effet réponde,
Ce seroit trop donner à discourir au Monde.
Trouvez donc un moïen de me le faire voir
Sans m'exposer au blâme, & manquer au devoir.

GERONTE.

Oüi, vous avez raison, belle & sage Clarice;
Ce que vous m'ordonnez est la même justice,
Et comme c'est à nous à subir vôtre loy,
Je reviens tout à l'heure, & Dorante avec moy.
Je le tiendrai long-temps dessous vôtre fenêtre,
Afin qu'avec loisir vous puissiez le connoître,
Examiner sa taille, & sa mine, & son air,
Et voir quel est l'Epoux que je vous veux donner.
Il vint hier de Poitiers, mais il sent peut l'Ecole,

Et si l'on pouvoit croire un Pere à la parole,
Quelque Ecolier qu'il soit, je dirois qu'aujourd'hui
Peu de nos gens de Cour sont mieux taillez que lui.
Mais vous en jugerez aprés la voix publique,
Je cherche à l'arrêter parce qu'il m'est unique,
Et je brûle sur tout de le voir sous vos loix.

CLARICE.

Vous m'honorez beaucoup d'un si glorieux choix.
Je l'attendray, Monsieur, avec impatience,
Et je l'aime déja sur cette confiance.

SCENE II.

ISABELLE, CLARICE.

ISABELLE.

AInsi vous le verrez, & sans vous engager.

CLARICE.

Mais pour le voir ainsi qu'en pourrai-je juger ?
J'en verrai le dehors, la mine, l'apparence,
Mais du reste, Isabelle, où prendre l'assûrance ?
Le dedans paroît mal en ces miroirs flateurs,
Les visages souvent sont de doux imposteurs.
Que de défauts d'esprit se couvrent de leurs graces,
Et que de beaux semblants cachent des ames basses !
Les yeux en ce grand choix ont la premiére part,
Mais leur déferer tout, c'est tout mettre au hazard.
Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire,
Mais sans leur obéïr, il doit les satisfaire,
En croire leur refus, & non pas leur aveu,
Et sur d'autres conseils laisser naître son feu.
Cette chaîne qui dure autant que nôtre vie,
Et qui devroit donner plus de peur que d'envie,
Si l'on n'y prend bien garde attache assez souvent
Le contraire au contraire, & la mort au vivant ;
Et pour,moi puisqu'il faut qu'elle me donne un Maître,
Avant que l'accepter, je voudrois le connoître,
Mais connoître dans l'ame.

ISABELLE.

ISABELLE.

Et bien, qu'il parle à vous.

CLARICE.

Alcipe le sçachant en deviendroit jaloux.

ISABELLE.

Qu'importe qu'il le soit, si vous avez Dorante ?

CLARICE.

Sa perte ne m'est pas encor indifferente,
Et l'accord de l'Hymen entre nous concerté,
Si son Pere venoit seroit executé.
Depuis plus de deux ans il promet & differe ;
Tantôt c'est maladie, & tantôt quelque affaire,
Le chemin est mal seur, où les jours sont trop courts,
Et le bon homme enfin ne peut sortir de Tours.
Je prends tous ces delais pour une résistance,
Et ne suis pas d'humeur à mourir de constance.
Chaque moment d'attente ôte de nôtre prix,
Et Fille qui vieillit tombe dans le mépris.
C'est un nom glorieux qui se garde avec honte,
Sa défaite est fâcheuse à moins que d'être prompte ;
Le temps n'est pas un Dieu qu'elle puisse braver ;
Et son honneur se perd à le trop conserver.

ISABELLE.

Ainsi vous quitteriez Alcippe pour un autre,
De qui l'humeur auroit dequoi plaire à la vôtre ?

CLARICE.

Oüi, je le quitterois, mais pour ce changement
Il me faudroit en main avoir un autre Amant,
Sçavoir qu'il me fût propre, & que son hymenée
Dût bien-tôt à la sienne unir ma destinée.
Mon humeur sans-cela ne s'y résout pas bien,
Car Alcippe aprés tout vaut toûjours mieux que rien,
Son Pere peut venir, quelque long-temps qu'il tarde.

ISABELLE.

Pour en venir à bout sans que rien s'y hazarde.
Lucrece est vôtre amie, & peut beaucoup pour vous,
Elle n'a point d'Amans qui devienne jalour.
Qu'elle écrive à Dorante, & lui fasse paroître
Qu'elle veut cette nuit le voir par sa fenêtre.

Comme il eſt jeune encor, on l'y verra voler,
Et là, ſous ce faux nom vous pourrez lui parler,
Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adreſſe,
Ni que lui-même penſe à d'autres qu'à Lucrece.

CLARICE.

L'invention eſt belle, & Lucrece aiſément
Se réſoudra pour moi d'écrire un compliment.
J'admire ton adreſſe à trouver cette ruſe.

ISABELLE.

Puis-je vous dire encor que ſi je ne m'abuſe
Tantôt cet inconnû ne vous deplaiſoit pas ?

CLARICE.

Ah ! bon Dieu ! ſi Dorante avoit autant d'appas,
Que d'Alcippe aiſément il obtiendroit la place !

ISABELLE.

Ne parlez point d'Alcippe, il vient.

CLARICE.

Qu'il m'embaraſſe :
Va pour moi chez Lucrece, & lui dy mon projet,
Et tout ce qu'on peut dire en un pareil ſujet.

SCENE III.

CLARICE, ALCIPPE.

ALCIPPE.

AH, Clarice ! ah Clarice ! inconſtante, volage !

CLARICE *bas.*

Auroit-il deviné déja ce mariage?
Alcippe, qu'avez-vous ? qui vous fait ſoûpirer ?

ALCIPPE.

Ce que j'ay, déloyale ? & peux-tu l'ignorer?
Parle à ta conſcience, elle devroit t'apprendre....

CLARICE.

Parlez un peu plus bas, mon Pere va deſcendre.

ALCIPPE.

Ton Pere va deſcendre, ame double & ſans foi !

Confesse que tu n'as un Pere que pour moi.
La nuit sur la riviére ....

CLARICE.

Et bien, sur la riviére?
La nuit? quoi? qu'est-ce enfin?

ALCIPPE.

Oüi, la nuit toute entiere.

CLARICE.

Aprés?

ALCIPPE.

Quoi sans rougir?

CLARICE.

Rougir! à quel propos?

ALCIPPE.

Tu ne meurs pas de honte, entendant ces deux mots!

CLARICE.

Mourir pour les entendre! & qu'ont ils de funeste?

ALCIPPE.

Tu peux donc les oüir, & demander le reste?
Ne sçaurois-tu rougir si je ne te dis tout?

CLARICE.

Quoi, tout?

ALCIPPE.

Tes passe-temps de l'un à l'autre bout.

CLARICE.

Je meure en vos discours si je puis rien comprendre.

ALCIPPE.

Quand je te veux parler ton Pere va descendre,
Il t'en souvient alors, le tour est excelient?
Mais pour passer la nuit auprés de ton Galand....

CLARICE.

Alcippe, êtes-vous fou?

ALCIPPE.

Je n'ay plus lieu de l'être,
A present que le Ciel me fait te mieux connoître.
Oüi, pour passer la nuit en dances & festin,
Etre avec ton galand du soir jusqu'au matin,
(Je ne parle que d'hier) tu n'as point lors de Pere?

CLARICE.

Révez-vous ? raillez-vous ? & quel eſt ce miſtére ?

ALCIPPE.

Ce miſtére eſt nouveau, mais non pas fort ſecret.
Choiſis un autre fois un Amant plus diſcret,
Lui-même il m'a tout dit.

CLARICE.

Qui, lui-même ?

ALCIPPE.

Dorante.

CLARICE.

Dorante !

ALCIPPE.

Continuë, & fay bien l'ignorante.

CLARICE.

Si je le vis jamais, & ſi je le connoy....

ALCIPPE.

Ne viens-je pas de voir ſon Pere avecque toy ?
Tu paſſes, infidelle, ame ingrate & legere,
La nuit avec le Fils, & le jour avec le Pere !

CLARICE.

Son Pere de vieux temps eſt grand Amy du mien.

ALCIPPE.

Cette vieille amitié faiſoit vôtre entretien ?
Tu te ſens convaincuë, & tu m'oſes répondre !
Te faut-il quelque choſe encor pour te confondre ?

CLARICE.

Alcippe, ſi je ſçai quel viſage a le Fils...

ALCIPPE.

La nuit étoit fort noire, alors que tu le vis.
Il ne t'a pas donné quatre chœurs de Muſique,
Une collation ſuperbe, & magnifique,
Six ſervices de rang, douze plats à chacun ?
Son entretien alors t'étoit fort importun ?
Quand ſes feux d'artifices éclairoient le rivage,
Tu n'eus pas le loiſir de le voir au viſage,
Tu n'as pas avec lui dancé juſques au jour,
Et tu ne l'as pas vû pour le moins au retour ?
T'en ay-je dit aſſez ? Rougis & meurs de honte.

CLARICE.

Je ne rougirai point pour le recit d'un conte.

ALCIPPE.

Quoi, je ſuis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux.

CLARICE.

Quelqu'un a pris plaiſir à ſe joüer de vous,
Alcippe, croyez moy,

ALCIPPE.

Ne cherche point d'excuſe,
Je connoy tes détours, & devine tes ruſes.
Adieu, ſuy ton Dorante, & l'aime deſormais,
Laiſſe en repos Alcippe, & n'y penſe jamais.

CLARICE.

Ecoutez quatre mots.

ALCIPPE.

Ton Pere va deſcendre.

CLARICE.

Non, il ne deſcend point, & ne peut nous entendre,
Et j'aurai tout loiſir de vous deſabuſer.

ALCIPPE.

Je ne t'écoute point à moins que m'épouſer,
A moins qu'en attendant le jour du mariage,
M'en donner ta parole, & deux baiſers en gage.

CLARICE.

Pour me juſtifier vous demandez de moy,
Alcippe ?

ALCIPPE.

Deux baiſers, & ta main, & ta foy.

CLARICE.

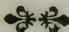
Que cela ?

ALCIPPE.

Réſous-toy, ſans plus me faire attendre.

CLARICE.

Je n'ay pas le loiſir, mon Pere va deſcendre.



SCENE IV.

ALCIPPE.

VA, ry de ma douleur alors que je te perds,
Par ces indignitez romps toy-même mes fers,
Aide mes feux trompez à ſe tourner en glace,
Aide un juſte courroux à ſe mettre en leur glece.
Je cours à la vengeance, & porte à ton Amant
Le vif & prompt effet de mon reſſentiment.
S'il eſt homme de cœur, ce jour même nos armes
Regleront par leur ſort tes plaiſirs ou tes larmes,
Et plûtôt que le voir poſſeſſeur de mon bien,
Puiſſai-je dans ſon ſang voir couler tout le mien.
Le voici ce Rival que ſon Pere t'ameine,
Ma vieille amitié cede à ma nouvelle haine,
Sa vûë accroît l'ardeur dont je me ſens brûler:
Mais ce n'eſt pas ici qu'il faut le quereller,

SCENE V.

GERONTE, DORANTE, CLITON.

GERONTE.

DOrante, arrêtons-nous, le trop de promenade
Me mettroit hors d'aleine, & me feroit malade,
Que l'ordre eſt rare & beau de ces grands bâtimens!

DORANTE.

Paris ſemble à mes yeux un païs de Romans;
J'y croyois ce matin voir une Iſle enchantée;
Je la laiſſai deſerte, & la trouve habitée.
Quelque Amphion nouveau, ſans l'aide des Maçons,
En ſuperbes Palais a changé ſes buiſſons,

GERONTE.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses.
Dans tout le pré-aux-Clercs tu verras mêmes choses,
Et l'Univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux superbes dehors du Palais Cardinal.
Toute une Ville entiére avec pompe bâtie
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,
Et nous fait présumer, à ses superbes toits,
Que tous les habitans sont des Dieux, ou des Rois.
Mais changeons de discours. Tu sçais combien je t'aime ?

DORANTE.

Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.

GERONTE.

Comme de mon hymen il n'est sorti que toy,
Et que je te voy prendre un perilleux employ,
Où l'ardeur pour la gloire à tout oser convie,
Et force à tous momens de négliger la vie ;
Avant qu'aucun malheur te puisse être avenu,
Pour te faire marcher un peu plus retenu,
Je te veux marier.

DORANTE.

O ma chére Lucrece !

GERONTE.

Je t'ay voulu choisir moi-même une Maîtresse,
Honnête, belle, riche,

DORANTE.

Ah, pour la bien choisir,
Mon Pere, donnez-vous un peu plus de loisir.

GERONTE.

Je la connois assez, Clarice est belle & sage,
Autant que dans Paris il en soit de son âge.
Son Pere de tout temps est mon plus grand Amy,
Et l'affaire est concluë.

DORANTE.

Ah, Monsieur, j'en frémy,
D'un fardeau si pesant accabler ma jeunesse !

GERONTE.

Fay ce que je t'ordonne.

DORANTE.

Il faut joüer d'adresse.
Quoi, Monsieur, à present qu'il faut dans les combats
Acquerir quelque nom, & signaler mon bras....

GERONTE.

Avant qu'être au hazard qu'un autre bras t'immole,
Je veux dans ma maison avoir qui m'en console;
Je veux qu'un Petit-Fils puisse y tenir ton rang,
Soûtenir ma vieillesse, & réparer mon sang.
En un mot, je le veux

DORANTE.

Vous êtes inflexible !

GERONTE.

Fay ce que je te dis.

DORANTE.

Mais s'il est impossible ?

GERONTE.

Impossible ! & comment ?

DORANTE.

Souffrez qu'aux yeux de tous
Pour obtenir pardon, j'embrasse vos genoux.
Je suis...,.

GERONTE.

Quoi ?

DORANTE.

Dans Poitiers....

GERONTE.

Parle donc, & te léve.

DORANTE.

Je suis donc marié puisqu'il faut que j'achéve.

GERONTE.

Sans mon consentement ?

DORANTE.

On m'a violenté.
Vous ferez tout casser par vôtre autorité,
Mais nous fûmes tous deux forcez à l'hymenée
Par la fatalité la plus inopinée.
Ah, si vous le sçaviez.

GERONTE.

Dy ne me cache rien.

DORANTE.

Elle eſt de fort bon lieu, mon Pere, & pour ſon bien,
S'il n'eſt du tout ſi grand que vôtre humeur ſouhaite....

GERONTE.

Sçachons à cela prés, puiſque c'eſt choſe faite.
Elle ſe nomme ?

DORANTE.

Orphiſe, & ſon Pere, Armedon.

GERONTE.

Je n'ay jamais oüi ni l'un ni l'autre nom,
Mais pourſui,

DORANTE

Je la vis preſque à mon arrivée.
Une ame de rocher ne s'en fût pas ſauvée,
Tant elle avoit d'appas, & tant ſon œil vainqueur
Par une douce force aſſujettit mon cœur.
Je cherchai donc chez elle à fairé connoiſſance,
Et les ſoins obligeans de ma perſéverance
Sçûrent plaire de ſorte à cet Objet charmant,
Que j'en fus en ſix mois autant aimé qu'Amant.
J'en reçûs des faveurs ſecrettes, mais honnêtes,
Et j'étendis ſi loin mes petites conquètes,
Qu'en ſon quartier ſouvent je me coulois ſans bruit,
Pour cauſer avec elle une part de la nuit.
Un ſoir que je venois de monter dans ſa chambre,
(Cę fut, s'il m'en ſouvient, le ſecond Septembre,
Oüi, ce fut ce jour-là que je fus attrapé)
Ce ſoir même ſon Pere en ville avoit ſoupé,
Il monte à ſon retour, il frappe à la porte; elle
Tranſit, pâlit, rougit, me cache en ſa rüelle,
Ouvre enfin, & d'abord, (qu'elle eut d'eſprit & d'art!)
Elle ſe jette au coû de ce pauvre Vieillard,
Dérobe en l'embraſſant ſon deſordre à ſa vûë.
Il ſe ſied, il lui dit qu'il veut la voir pourvûë,
Lui propoſe un parti qu'on lui venoit d'offrir;
Jugez combien mon cœur avoit lors à ſouffrir.
Par ſa réponſe adroite elle ſçût ſi bien faire

Que ſans m'inquiéter elle plût à ſon Pere.
Ce diſcours ennuïeux enfin ſe termina,
Le bon-homme partoît quand ma Montre ſonna,
Et lui ſe retournant vers la Fille étonnée,
Depuis quand cette Montre ? & qui vous l'a donnée ?
Acaſte mon Couſin me la vient d'envoïer,
Dit-elle, *& veut ici la faire nettoïer*,
N'ayant point d'Horloger au lieu de ſa demeure.
Elle a déja ſonné deux fois en un quart d'heure.
Donnez-la moy, dit-il, *j'en prendrai mieux le ſoin.*
Alors pour me la prendre elle vient en mon coin,
Je la lui donne en main; mais voyez ma diſgrace
Avec le piſtolet le cordon s'embaraſſe,
Fait marcher le déclin, le feu prend, le coup part.
Jugez de nôtre trouble à ce triſte hazard.
Elle tombe par terre, & moi je la crûs morte.
Le Pere épouvanté gagne auſſi-tôt la porte,
Il appelle au ſecours, il crie à l'aſſaſſin.
Son Fils, & deux Valets me coupent le chemin.
Furieux de ma perte, & combatant de rage
Au milieu de tous trois je me faiſois paſſage,
Quand un autre malheur de nouveau me perdit,
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
Deſarmé je recule, & rentre; alors Orphiſe
De ſa fraïeur premiere aucunement remiſe,
Sçait prendre un temps ſi juſte en ſon reſte d'effroy;
Qu'elle pouſſe la porte, & s'enferme avec moy.
Soudain nous entaſſons pour défenſes nouvelles
Bancs, tables, coffres, lits, & juſqu'aux eſcabelles,
Nous nous barricadons, & dans ce premier feu
Nous croïons gagner tout à differer un peu.
Mais comme à ce rampart l'un & l'autre travaille,
D'une chambre voiſine on perce la muraille.
Alors me voyant pris il fallut compoſer.

Ici Clarice les voit de ſa fenêtre, & Lucrece avec Iſabelle les voit auſſi de la ſienne.

GERONTE.

C'eſt-à-dire en François qu'il falut l'épouſer.

DORANTE.

Les ſiens m'avoient trouvé de nuit, ſeul, avec elle,
Ils êtoient les plus forts, elle me ſembloit belle,
Le ſcandale êtoit grand, ſon honneur ſe perdoit,
A ne le faire pas ma têce en répondoit.
Ses grands efforts pour moy, ſon péril, & ſes larmes,
A mon cœur amoureux êtoient de nouveaux charmes.
Donc pour ſauver ma vie ainſi que ſon honneur,
Et me mettre avec elle au comble du bonheur,
Je changeai d'un ſeul mot la tempête en bonace,
Et fis ce que tout autre auroit fait en ma place.
Choiſiſſez maintenant de me voir, ou mourir,
Ou poſſeder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GERONTE.

Non, non, je ne ſuis pas ſi mauvais que tu penſes,
Et trouve en ton malheur de telles circonſtances
Que mon amour t'excuſe, & mon eſprit touché
Te blâme ſeulement de l'avoir trop caché.

DORANTE.

Le peu de bien qu'elle a me faiſoit vous le taire.

GERONTE.

Je prends peu garde au bien, afin d'être bon Pére.
Elle eſt belle, elle eſt ſage, elle ſort de bon lieu,
Tu l'aimes, elle t'aime, il me ſuffit. Adieu.
Je vay me dégager du Pére de Clarice.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

QUe dis-tu de l'hiſtoire, & de mon artifice?
Le bon-homme en tient-il? m'en ſuis-je bien tiré?
Quelque ſot en ma place y ſeroit demeuré,
Il eût perdu le temps à gémir, à ſe plaindre,
Et malgré ſon amour, ſe fût laiſſé contraindre.
O l'utile ſecret que mentir à propos!

CLITON.

Quoi, ce que vous disiez n'est pas vrai?

DORANTE.

Pas deux mots,
Et tu ne viens d'oüir qu'un trait de gentillesse
Pour conserver mon ame & mon cœur à Lucrece.

CLITON.

Quoi? la Montre, l'épée, avec le pistolet?

DORANTE.

Industrie.

CLITON.

Obligez, Monsieur, vôtre Valet.
Quand vous voudrez joüer de ces grands coups de maître,
Donnez lui quelque signe à les pouvoir connoître.
Quoi que bien averti, j'étois dans le panneau.

DORANTE.

Va, n'apprehende pas d'y tomber de nouveau,
Tu seras de mon cœur l'unique Secretaire,
Et de tous mes secrets le grand dépositaire.

CLITON.

Avec ces qualitez j'ose bien espérer
Qu'assez malaisément je pourrai m'en parer.
Mais parlons de vos feux. Certes cette Maîtresse....

SCENE VII.

DORANTE, CLITON, SABINE.

SABINE *luy donnant un billet.*

Lisez ceci, Monsieur.

DORANTE.

D'où vient-il?

SABINE.

De Lucrece.

DORANTE *aprés l'avoir lû.*

Dy-luy que j'y viendrai.

Sabine rentre, & Dorante continuë.

Doute encore, Cliton,
A laquelle des deux appartient ce beau nom.
Lucrece sent sa part des feux qu'elle fait naître,
Et me veut cette nuit parler par sa fenêtre.
Dis encor que c'est l'autre, ou que tu n'es qu'un sot,
Qu'auroit l'autre à m'écrire, à qui je n'ay dit mot?

CLITON.

Monsieur, pour ce sujet n'ayons point de querelle,
Cette nuit à la voix vous sçaurez si c'est elle.

DORANTE.

Coule toy là dedans, & de quelqu'un des siens
Sçache subtilement sa famille & ses biens.

SCENE VIII.

DORANTE, LYCAS.

LYCAS *luy presentant un billet.*

Monsieur.

DORANTE.

Autre Billet.

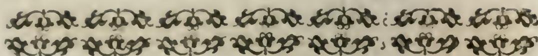
Il continuë aprés avoir lû tout bas le Billet.

J'ignore quelle offence,
Peut d'Alcippe avec moi rompre l'intelligence,
Mais n'importe, dy-lui que j'irai volontiers,
Je te suy.

Lycas rentre, & Dorante continuë.

Je revins hier au soir de Poitiers,
D'aujourd'hui seulement je produis mon visage,
Et j'ay déja querelle, amour, & mariage,
Pour un commencement ce n'est point mal trouvé,
Vienne encore un procez, & je suis achevé.
Se charge qui voudra d'affaires plus pressantes,
Plus en nombre à la fois, & plus embarassantes,
Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler,
Mais allons voir celui qui m'ose quereller.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.



Uy, vous faisiez tous deux en hommes de courage,
Et n'aviez l'un ni l'autre aucun desavantage.
Je rends graces au Ciel de ce qu'il a permis
Que je sois survenu pour vous refaire Amis,
Et que la chose égale ainsi je vous sépare.
Mon heur en est extrême, & l'avanture rare.

DORANTE.

L'avanture est encor bien plus rare pour moy,
Qui lui faisois raison sans avoir sçû de quoy.
Mais Alcippe, à present tirez-moy hors de peine.
Quel sujet aviez-vous de colére, ou de haine ?
Quelque mauvais rapport m'auroit-il pû noircir ?
Dites ; que devant lui je vous puisse éclaircir.

ALCIPPE.

Vous le sçavez assez.

DORANTE.

Plus je me considere,
Moins je découvre en moy ce qui vous peut déplaire.

ALCIPPE.

Et bien puisqu'il vous faut parler plus clairement,
Depuis plus de deux ans j'aime secrettement,

Mon affaire est d'accord, & la chose vaut faite ;
Mais pour quelques raisons nous la tenons secrette.
Cependant à l'Objet qui me tient sous sa loy,
Et qui sans me trahir ne peut être qu'à moy,
Vous avez donné bal, collation, Musique,
Et vous n'ignorez pas combien cela me pique,
Puisque pour me joüer un si sensible tour
Vous m'avez à dessein caché vôtre retour,
Et n'avez aujourd'hui quitté vôtre embuscade
Qu'afin de m'en conter l'histoire par bravade.
Ce procedé m'étonne, & j'ay lieu de penser
Que vous n'avez rien fait, qu'afin de m'offenser.

DORANTE.

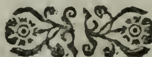
Si vous pouviez encor douter de mon courage,
Je ne vous guérirois, ni d'erreur, ni d'ombrage.
Et nous nous reverrions si nous ètions Rivaux ;
Mais comme vous sçavez tous deux ce que je vaux,
Ecoutez en deux mots l'histoire démêlée.
Celle que cette nuit sur l'eau j'ay régalée
N'a pû vous donner lieu de devenir jaloux,
Car elle est mariée, & ne peut être à vous.
Depuis peu pour affaire elle est ici venuë,
Et je ne pense pas qu'elle vous soit connuë.

ALCIPPE.

Je suis ravi, Dorante, en cette occasion
De voir finir si tôt nôtre division.

DORANTE.

Alcippe, une autrefois donnez moins de croyance
Aux premiers mouvemens de vôtre défiance ;
Jusqu'à mieux sçavoir tout, sçachez-vous retenir,
Et ne commencez plus par où l'on doit finir.
Adieu, je suis à vous.



SCENE II.

ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Ce cœur encor soûpire !

ALCIPPE.

Hélas ! je sors d'un mal pour tomber dans un pire.
Cette collation, qui l'aura pû donner ?
A qui puis-je m'en prendre, & que m'imaginer ?

PHILISTE.

Que l'ardeur de Clarice est égale à vos flames.
Cette galanterie êtoit pour d'autres Dames.
L'erreur de vôtre Page a causé vôtre ennuy,
S'êtant trompé lui même, il vous trompe aprés luy,
J'ay tout sçû de lui-même & des gens de Lucrece.
Il avoit vû chez elle entrer vôtre Maîtresse,
Mais il n'avoit pas sçû qu'Hippolite & Daphné
Ce jour-là par hazard chez elle avoient diné.
Il les en voit sortir, mais à coiffe abbatuë,
Et sans les approcher il suit de ruë en ruë ;
Aux couleurs, au carosse, il ne doute de rien,
Tout êtoit à Lucrece, & le dupe si bien,
Que prenant ces Beautez pour Lucrece & Clarice,
Il rend à vôtre amour un tres-mauvais service.
Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau,
Descendre de carosse, entrer dans un bâteau,
Il voit porter des plats, entend quelque Musique,
(A ce que l'on m'a dit, assez mélancolique)
Mais cessez d'en avoir l'esprit inquieté,
Car enfin le carosse avoit été prêté,
L'avis se trouve faux, & ces deux autres Belles
Avoient en plein repos pass[é] la nuit chez elles.

ALCIPPE.

Quel malheur est le mien ! Ainsi donc sans sujet

J'ay fait ce grand vacarme à ce charmant Objet ?

PHILISTE.

Je ferai vôtre paix, mais sçachez autre chose.
Celui qui de ce trouble est la seconde cause,
Dorante, qui tantôt nous en a tant conté
De son festin superbe & sur l'heure aprêté,
Lui qui depuis un mois nous cachant sa venuë
La nuit *incognitò* visite une inconnuë,
Il vint hier de Poitiers, & sans faire aucun bruit,
Chez lui paisiblement a dormi toute nuit.

ALCIPPE.

Quoi, sa collation....

PHILISTE.

N'est rien qu'un pur mensonge,
Ou quand il l'a donnée, il l'a donnée en songe.

ALCIPPE.

Dorante en ce combat si peu premedité
M'a fait voir trop de cœur pour tant de lâcheté.
La valeur n'aprend point la fourbe en son école,
Tout homme de courage est homme de parole,
A des vices si bas il ne peut consentir,
Et fuit plus que la mort la honte de mentir.
Cela n'est point.

PHILISTE.

Dorante, à ce que je présum
Est vaillant par nature, & menteur par coûtume.
Ayez sur ce sujet moins d'incrédulité,
Et vous même admirez nôtre simplicité.
A nous laisser duper nous sommes bien novices.
Une collation servie à six services,
Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux,
Tout cela cependant prêt en une heure ou deux,
Comme si l'appareil d'une telle cuisine
Fût descendu du Ciel dedans quelque machine;
Quiconque le peut croire ainsi que vous & moi,
S'il n'a manqué de sens, n'a pas manqué de foi,
Pour moy, je voyois bien que tout ce badinage
Répondoit assez mal aux remarques du Page.
Mais vous ?

ALCIPPE.

La jalousie aveugle un cœur atteint,
Et sans examiner croit tout ce qu'elle craint.
Mais laissons là Dorante avecque son audace.
Allons trouver Clarice, & lui demander grace,
Elle pouvoit tantôt m'entendre sans rougir.

PHILISTE.

Attendez à demain, & me laissez agir.
Je veux par ce recit vous préparer la voïe,
Dissiper sa colére ; & lui rendre sa joïe.
Ne vous exposez point, pour gagner un moment,
Aux premiéres chaleurs de son ressentiment.

ALCIPPE.

Si du jour qui s'enfuit la lumiére est fidelle,
Je pense l'entrevoir avec son Isabelle.
Je suivrai vos conseils, & fuïrai son courroux,
Jusqu'à ce qu'elle ait ry de m'avoir vû jaloux.

SCENE III.

CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Isabelle, il est temps, allons trouver Lucrece.

ISABELLE.

Il n'est pas encor tard, & rien ne vous en presse.
Vous avez un pouvoir bien grand sur son esprit,
A peine ay-je parlé, qu'elle a sur l'heure écrit.

CLARICE.

Clarice à la servir ne seroit pas moins prompte.
Mais dy, par sa fenêtre as-tu bien vû Geronte ?
Et sçais-tu que ce Fils qu'il m'avoit tant vanté
Est ce même Inconnu qui m'en a tant conté ?

ISABELLE.

A Lucrece avec moi je l'ay fait reconnoître,
Et si-tôt que Geronte a voulu disparoître,
Le voyant resté seul avec un vieux Valet,
Sabine à nos yeux même a rendu le billet.

Vous parlerez à lui.

CLARICE.

Qu'il est fourbe, Isabelle !

ISABELLE.

Et bien cette pratique est-elle si nouvelle ?
Dorante est-il le seul qui de jeune Ecolier
Pour être mieux reçû s'érige en Cavalier ?
Que j'en sçai comme lui qui parlent d'Allemagne,
Et, si l'on veut les croire ont vû chaque Campagne,
Sur chaque occasion tranchent des entendus,
Content quelque défaite, & des Chevaux perdus,
Qui dans une Gazette apprennant ce langage
S'ils sortent de Paris, ne vont qu'à leur village,
Et se donnent ici pour témoins approuvez
De tous ces grands combats qu'ils ont lûs, ou révez :
Il aura crû sans doute, ou je suis fort trompèe,
Que les Filles de cœur aiment les gens d'épée,
Et vous prenant pour telle, il a jugé soudain
Qu'une plume au chapeau vous plaît mieux qu'à la main.
Ainsi donc pour vous plaire il a voulu paroître,
Non-pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il veut être,
Et s'est osé promettre un traitement plus doux,
Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE.

En matiere de fourbe il est maître, il y pipe,
Aprés m'avoir dupée, il dupe encor Alcippe.
Ce malheureux jaloux s'est blessé le cerveau
D'un festin qu'hier au soir il m'a donné sur l'eau.
(Juge un peu si la piece a la moindre apparence,)
Alcippe cependant m'accuse d'inconstance,
Me fait une querelle, où je ne comprens rien.
J'ay, dit-il, toute nuit souffert son entretien.
Il me parle de bal, de dance, de Musique,
D'une collation superbe, & magnifique,
Servie à tant de plats, tant de fois redoublez,
Que j'en ay la cervelle, & les esprits troublez.

ISABELLE.

Reconnoissez par-là que Dorante vous aime,

Et que dans ſon amour ſon adreſſe eſt extrême.
Il aura ſçû qu'Alcippe étoit bien avec vous,
Et pour l'en éloigner, il l'a rendu jaloux.
Soudain à cet effort il en a joint un autre,
Il a fait que ſon Pere eſt venu voir le vôtre.
Un Amant peut-il mieux agir en un moment,
Que de gagner un Pere, & broüiller l'autre Amant;
Votre Pere l'agrée, & le ſien vous ſouhaite,
Il vous aime, il vous plaît, c'eſt une affaire faite.

CLARICE.

Elle eſt faite de vrai ce qu'elle ſe fera.

ISABELLE.

Quoi, vôtre cœur ſe change, & deſobéïra?

CLARICE.

Tu vas ſortir de garde, & perdre tes meſures,
Explique ſi tu peux encor ſes impoſtures.
Il étoit marié ſans que l'on en ſçeût rien,
Et ſon Pere a repris ſa parole du mien,
Fort triſte de viſage, & fort confus dans l'ame.

ISABELLE.

Ah, je dis à mon tour, *Qu'il eſt fourbe, Madame!*
C'eſt bien aimer la fourbe, & l'avoir bien en main,
Que de prendre plaiſir à fourber ſans deſſein.
Car pour moy plus j'y ſonge, & moins je puis comprendre
Quel fruit auprés de vous il en oſe prétendre.
Mais qu'allez-vous donc faire, & pourquoi lui parler?
Eſt-ce à ce deſſein d'en rire, ou de le quereller?

CLARICE.

Je prendrai du plaiſir du moins à le confondre.

ISABELLE.

J'en prendrois davantage à le laiſſer morfondre.

CLARICE.

Je veux l'entretenir par curioſité
Mais j'entrevoy quelqu'un dans cette obſcurité,
Et ſi c'étoit lui-même, il pourroit me connoître,
Entrons donc chez Lucrece, allons à ſa fenêtre,
Puiſque c'eſt ſous ſon nom que je lui dois parler.
Mon jaloux aprés tout ſera mon pis-aller.

Si sa mauvaise humeur déja n'est appaisée,
Sçachant ce que je sçai, la chose est fort aisée.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

VOici l'heure, & le lieu que marque le billet.

CLITON.

J'ay sçû tout ce détail d'un ancien Valet.
Son Pere est de la Robbe, & n'a qu'elle de Fille,
Je vous ay dit son bien, son âge, & sa famille.
Mais, Monsieur, ce seroit pour me bien divertir,
Si comme vous Lucrece excelloit à mentir.
Le divertissement seroit rare, ou je meure,
Et je voudrois qu'elle eût ce talent pour une heure,
Qu'elle pût un moment vous piper en vôtre art,
Rendre conte pour conte, & martre pour renard.
D'un & d'autre côté j'en entendrois de bonnes.

DORANTE.

Le Ciel fait cette grace à fort peu de personnes.
Il y faut promptitude, esprit, mémoire, soins,
Ne se broüiller jamais, & rougir encor moins.
Mais la fenêtre s'ouvre approchons.

SCENE V.

CLARICE, LUCRECE, ISABELLE *à la fenêtre*, DORANTE, CLITON *en bas*.

CLARICE *à Isabelle*.

Isabelle,
Durant nôtre entretien demeure en sentinelle.

ISABELLE.

Lors que vôtre Vieillard sera prêt à sortir
Je ne manquerai pas de vous en avertir.

Isabelle descend de la fenêtre & ne se montre plus,

LUCRECE *à Clarice.*

Il conte assez au long ton histoire à mon Pére,
Mais parle sous mon nom, c'est à moy de me taire.

CLARICE.

Etes-vous-là, Dorante?

DORANTE.

Oüi, Madame, c'est moy,
Qui veux vivre & mourir sous vôtre seule loy.

LUCRECE *à Clarice.*

Sa fleurette pour toy prend encor même stile.

CLARICE *à Lucrece.*

Il devroit s'épargner cette gêne inutile.
Mais m'auroit-il déja reconnuë à la voix.

CLITON *à Dorante.*

C'est elle, & je me rens Monsieur, à cette fois.

DORANTE *à Clarice.*

Oüi, c'est moi qui voudrois effacer de ma vie
Les jours que j'ay vécu sans vous avoir servie.
Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux!
C'est ou ne vivre point, ou vivre malheureux,
C'est une longue mort, & pour moi je confesse
Que pour vivre, il faut être êsclave à Lucrece.

CLARICE *à Lucrece.*

Chére amie, il en conte à chacun à son tour.

LUCRECE *à Clarice.*

Il aime à promener sa fourbe, & son amour.

DORANTE.

A vos commandemens j'apporte donc ma vie,
Trop heureux si pour vous elle m'étoit ravie.
Disposez-en, Madame, & me dites en quoy
Vous avez résolu de vous servir de moy.

CLARICE.

Je vous voulois tantôt proposer quelque chose,
Mais il n'est plus besoin que je vous la propose,
Car elle est impossible.

DORANTE.

Impossible ! Ah pour vous
Je pourrai tout, Madame, en tous lieux, contre tous.

CLARICE.

Jusqu'à vous marier, quand je sçai que vous l'êtes ?

DORANTE.

Moi marié ! ce sont piéces qu'on vous a faites.
Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir.

CLARICE *à Lucrece.*

Est-il un plus grand fourbe ?

LUCRECE *à Clarice.*

Il ne sçait que mentir.

DORANTE.

Je ne le fus jamais, & si par cette voye
On pense . . . .

CLARICE.

Et vous pensez encor que je vous croye.

DORANTE.

Que le foudre à vos yeux m'écrase si je ments.

CLARICE.

Un menteur est toûjours prodigue de serments.

DORANTE.

Non, si vous avez eu pour moi quelque pensée
Qui sur ce faux rapport puisse être balancée,
Cessez d'être en balance, & de vous défier
De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.

CLARICE *à Lucrece.*

On diroit qu'il dit vray tant son effronterie
Avec naïveté pousse une menterie.

DORANTE.

Pour vous ôter de doute, agréez que demain
En qualité d'Epoux je vous donne la main.

CLARICE.

Et, vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE.

Certes, vous m'allez mettre en credit par la Ville,
Mais en credit si grand, que j'en crains les jaloux.

CLARICE.

C'est tout ce que merite un homme tel que vous,

Un homme qui se dit un grand foudre de guerre,
Et n'en a vû qu'à coups d'écritoire, ou de verre ;
Qui vint hier de Poitiers, & conte à son retour
Que depuis une année il fait ici sa Cour ;
Qui donne toute nuit Festin, Musique, & Dance ,
Bien qu'il l'ait dans son lit passé en tout silence;
Qui se dit marié, puis soudain s'en dédit ;
Sa méthode est jolie à se mettre en crédit.
Vous même apprenez-moy comme il faut qu'on le nomme.

CLITON *à Dorante.*

Si vous vous en tirez, je vous tiens habile homme.

DORANTE *à Cliton.*

Ne t'épouvente point, tout vient en sa saison.

à Clarice.

De ces inventions chacune a sa raison.
Sur toutes quelque jour je vous rendrai contente,
Mais à present je passe à la plus importante.
J'ay donc feint cet hymen (pourquoi desavoüer
Ce qui vous forcera vous-même à me loüer ?)
Je l'ay feint, & ma feinte à vos mépris m'expose ;
Mais si de ces détours vous seule êtiez la cause ?

CLARICE.

Moy ?

DORANTE.

Vous. Ecoute-moy. Ne pouvant consentir....

CLITON *à Dorante.*

De grace, dites moy si vous allez mentir.

DORANTE *à Cliton.*

Ah ! je t'arracherai cette langue importune.

à Clarice.

Donc comme à vous servir j'attache ma fortune,
L'amour que j'ay pour vous ne pouvant consentir
Qu'un Pere à d'autres loix voulût m'assujettir....

CLARICE *à Lucrece.*

Il fait piece nouvelle, écoutons.

DORANTE.

Cette adresse
A conservé mon ame à la belle Lucrece,

Et

Et par ce mariage au besoin inventé
J'ai sçû rompre celui qu'on m'avoit apprêté.
Blâmez moi de tomber en des fautes si lourdes,
Appellez-moi grand fourbe, & grand donneur de bourdes,
Mais loüez-moi du moins d'aimer si puissamment,
Et joignez à ces noms celui de vôtre Amant.
Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres.
J'évite tous leurs fers pour mourir dans les vôtres,
Et libre pour entrer en des liens si doux,
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Vôtre flâme en naissant a trop de violence,
Et me laisse toûjours en juste défiance.
Le moïen que mes yeux eussent de tels appas
Pour qui m'a si peu vûë, & ne me connoît pas?

DORANTE.

Je ne vous connoi pas! vous n'avez plus de Mere,
Périandre est le nom de Monsieur vôtre Pere.
Il est homme de robe, adroit & retenu,
Dix mille écus de rente en font le revenu;
Vous perdîtes un Frere aux guerres d'Italie,
Vous aviez une Sœur qui s'appelloit Julie.
Vous connoi-je à present? dites encor que non.

CLARICE *à Lucrece.*

Cousine, il te connoît, & t'en veux tout de bon.

LUCRECE *en elle-même.*

Plût à Dieu!

CLARICE *à Lucrece.*

Découvrons le fond de l'artifice.

à Dorante.

J'avois voulu tantôt vous parler de Clarice,
Quelqu'un de vos Amis m'en est venu prier.
Dites-moi, seriez-vous pour elle à marier?

DORANTE.

Par cette question n'éprouvez plus ma flame.
Je vous ay trop fait voir jusqu'au fond de mon ame,
Et vous ne pouvez plus desormais ignorer
Que j'ai feint cet hymen, afin de m'en parer.

Je n'ay ni feux, ni vœux que pour vôtre service,
Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE.

Vous êtes, à vray dire, un peu bien dégoûté,
Clarice est de maison, & n'est pas sans beauté.
Si Lucrece à vos yeux paroît un peu plus belle,
De bien mieux faits que vous se contenteroient d'elle,

DORANTE.

Oüi, mais un grand défaut ternit tous ses appas.

CLARICE.

Quel est-il ce défaut?

DORANTE.

Elle ne me plaît pas,
Et plûtôt que l'hymen avec elle me lie,
Je seray marié, si l'on veut, en Turquie.

CLARICE.

Aujourd'hui cependant on m'a dit qu'en plein jour
Vous lui serriez la main, & lui parliez d'amour.

DORANTE.

Quelqu'un auprés de vous m'a fait cette imposture.

CLARICE *à Lucrece.*

Ecoutez l'imposteur, c'est d'hazard s'il n'en jure.

DORANTE.

Que du Ciel. . .

CLARICE *à Lucrece.*

L'ay-je dit!

DORANTE.

J'éprouve le courroux,
Si j'ay parlé, Lucréce, à personne qu'à vous.

CLARICE.

Je ne puis plus souffrir une telle impudence.
Aprés ce que j'ay vû moy-même en ma presence,
Vous couchez d'imposture, & vous osez jurer,
Comme si je pouvois vous croire, ou l'endurer!
Adieu, retirez-vous, & croyez, je vous prie,
Que souvent je m'égaye ainsi par raillerie,
Et que pour me donner des passe-temps si doux,
J'ay donné cette baye à bien d'autres qu'à vous.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

ET bien ? vous le voyez, l'hiſtoire eſt découverte.

DORANTE.

Ah Cliton ! je me trouve à deux doigs de ma perte.

CLITON.

Vous en avez ſans doute un plus heureux ſuccés,
Et vous avez gagné chez elle un grand accés ;
Mais je ſuis ce fâcheux qui nuis par ma preſence,
Et vous fais ſous ces mots être d'intelligence.

DORANTE.

Peut-être, Qu'en crois-tu ?

CLITON.

Le peut-être eſt gaillard.

DORANTE.

Penſes-tu qu'aprés tout j'en quitte encor ma part,
Et tienne tout perdu pour un peu de traverſe ?

CLITON.

Si jamais cette part tomboit dans le commerce,
Et qu'il vous vînt Marchand pour ce tréſor caché,
Je vous conſeillerois d'en faire bon marché.

DORANTE.

Mais pourquoi ſi peu croire un feu ſi veritable ?

CLITON.

A chaque bout de champ vous mentez comme un Diable.

DORANTE.

Je diſois verité.

CLITON.

Quand un Menteur l'a dit,
En paſſant par ſa bouche elle perd ſon crédit.

DORANTE.

Il faut donc eſſaïer ſi par quelqu'autre bouche
Elle pourra trouver un accüeil moins farouche.

Allons sur le chevet réver quelque moïen
D'avoir de l'incredule un plus doux entretien.
Souvent leur belle humeur suit le cours de la Lune ;
Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune,
Et de quelques effets que les siens soient suivis,
Il sera demain jour, & la nuit porte avis.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

CLITON.



Mais, Monsieur, pensez-vous qu'il soit jour chez Lucrece ?
Pour sortir si matin elle a trop de paresse.

DORANTE.

On trouve bien souvènt plus qu'on ne croit trouver,
Et ce lieu pour ma flame est plus propre à rêver.
J'en puis voir sa fenêtre, & de sa chere idée
Mon ame à cet aspect sera mieux possedée.

CLITON.

A propos de rêver, n'avez-vous rien trouvé
Pour servir de remede au desordre arrivé ?

DORANTE.

Je me suis souvenu d'un secret que toi-même
Me donnois hier pour grand, pour rare, pour suprême.
Un Amant obtient tout quand il est liberal.

CLITON.

Le secret est fort beau, mais vous l'appliquez mal.
Il ne fait réüssir qu'auprés d'une Coquette.

DORANTE.

Je sçay ce qu'est Lucrece, elle est sage & discrette
A lui faire present mes efforts seroient vains,
Elle a le cœur trop bon, mais ses gens ont des mains;
Et bien que sur ce point elle les desavoüe,
Avec un tel secret leur langue se denoüe,
Ils parlent, & souvent on les daigne écouter.
A tel prix que ce soit il m'en faut acheter.
Si celle-ci venoit qui m'a rendu sa Lettre,
Aprés ce qu'elle a fait j'ose tout m'en promettre,
Et ce sera hazard si sans beaucoup d'effort
Je ne trouve moïen de lui païer le port.

CLITON.

Certes vous dites vrai, j'en juge par moi-même,
Ce n'est point mon humeur de refuser qui m'aime,
Et comme c'est m'aimer que me faire present,
Je suis toûjours alors d'un esprit complaisant.

DORANTE.

Il est beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON.

Mais, Monsieur, attendant que Sabine survienne,
Et que sur son esprit vos dons fassent vertu,
Il court quelque bruit sourd qu'Alcippe s'est battu.

DORANTE.

Contre qui ?

CLITON.

L'on ne sçait, mais ce confus murmure
D'un air pareil au vôtre à peu près le figure,
Et si de tout le jour je vous avois quitté,
Je vous soupçonnerois de cette nouveauté.

DORANTE.

Tu ne me quittas point, pour entrer chez Lucrece ?

CLITON.

Ah, Monsieur, m'auriez-vous joüé ce tour d'adresse ?

DORANTE.

Nous nous batimes hier, & j'avois fait serment

De ne parler jamais de cet évenement ;
Mais à toy, de mon cœur l'unique ſecretaire,
A toy de mes ſecrets le grand dépoſitaire,
Je ne celerai rien puiſque je l'ay promis.
Depuis cinq ou ſix mois nous ëtions ennemis,
Il paſſa par Poitiers où nous primes querelle,
Et comme on nous fit lors une paix telle qu'elle,
Nous ſçûmes l'un à l'autre en ſecret proteſter
Qu'à la premiére vûë il en faudroit tâter.
Hier nous nous rencontrons, cette ardeur ſe réveille,
Fait de nôtre embraſſade un appel à l'oreille,
Je me défais de toy, j'y cours, je le rejoins,
Nous vuidons ſur le pré l'affaire ſans témoins,
Et le perçant à jour de deux coups d'eſtocade,
Je le mets hors d'état d'être jamais malade,
Il tombe dans ſon ſang.

CLITON.

A ce compte il eſt mort?

DORANTE.

Je le laiſſay pour tel.

CLITON.

Certes, je plains ſon ſort,
Il étoit honnête homme, & le Ciel ne déploïe...

SCENE II.

DORANTE, ALCIPPE, CLITON.

ALCIPPE.

JE te veux, cher ami, faire part de ma joye,
Je ſuis heureux mon Pere....

DORANTE.

Et bien?

ALCIPPE.

Vient d'arriver.

CLITON *à Dorante.*

Cette place pour vous est commode à rêver.

DORANTE.

Ta joye est peu commune, & pour revoir un Pere
Un tel homme que nous ne se réjoüit guere.

ALCIPPE.

Un esprit que la joye entiérement saisit
Présume qu'on l'entend au moindre mot qu'il dit,
Sçache donc que je touche à l'heureuse journée
Qui doit avec Clarice unir ma destinée,
On attendoit mon Pere, afin de tout signer.

DORANTE.

C'est ce que mon esprit ne pouvoit deviner,
Mais je m'en réjoüis. Tu vas entrer chez elle ?

ALCIPPE.

Oüi, je lui vay porter cette heureuse Nouvelle,
Et je t'en ay voulu faire part en passant.

DORANTE.

Tu t'acquiers d'autant plus un cœur reconnoissant.
Enfin donc ton amour ne craint point de disgrace :

ALCIPPE.

Cependant qu'au logis mon Pere se delasse,
J'ay voulu par devoir prendre l'heure du sien.

CLITON *à Dorante.*

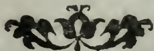
Les gens que vous tuez se portent assez bien.

ALCIPPE.

Je n'ay de part ni d'autre aucune défiance.
Excuse d'un Amant la juste impatience.
Adieu.

DORANTE.

Le Ciel te donne un hymen sans soucy.



SCENE III.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

IL eſt mort ! Quoi, Monſieur, vous m'en donnez auſſi !
A moi de vôtre cœur l'unique ſecretaire !
A moi de vos ſecrets le grand dépoſitaire !
Avec ces qualitez j'avois lieu d'eſperer
Qu'aſſez malaiſément je pourrois m'en parer.

DORANTE.

Quoi, mon combat te ſemble un conte imaginaire ?

CLITON.

Je croiray tout, Monſieur, pour ne vous pas déplaire,
Mais vous en contez tant, à toute heure, en tous lieux,
Qu'il faut bien de l'eſprit avec vous & bons yeux.
More, Juif, ou Chrétien, vous n'épargnez perſonne.

DORANTE.

Alcippe te ſurprend, ſa gueriſon t'étonne,
L'état où je le mis étoit fort perilleux,
Mais il eſt à preſent des ſecrets merveilleux.
Ne t'a-t'on point parlé d'une ſource de vie
Que nomment nos Guerriers poudre de Sympathie :
On en voit tous les jours des effets étonnans.

CLITON.

Encor ne ſont-ils pas du tout ſi ſurprenans,
Et je n'ay point appris qu'elle eût tant d'efficace,
Qu'un homme que pour mort on laiſſe ſur la place,
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part,
Soit dés le lendemain ſi frais & ſi gaillard.

DORANTE.

La poudre que tu dis n'eſt que de la commune,
On n'en fait plus de cas ; mais Cliton, j'en ſçais une,
Qui rapelle ſi tôt des portes du trépas,
Qu'en moins d'une heure ou deux on ne s'en ſouvient pas.

Quiconque la ſçait faire a de grands avantages.

CLITON.

Donnez-m'en le ſecret, & je vous ſers ſans gages.

DORANTE.

Je te le donnerois, & tu ſerois heureux,
Mais le ſecret conſiſte en quelques mots Hebreux,
Qui tous à prononcer ſont ſi fort difficiles,
Que ce ſeroient pour toi des treſors inutiles.

CLITON.

Vous ſçavez donc l'Hebreu!

DORANTE.

L'Hebreu? parfaitement.
J'ay dix langues, Cliton, à mon commandement.

CLITON.

Vous auriez bien beſoin de dix des mieux nourries
Pour fournir tour à tour à tant de menteries.
Vous les hâchez menu comme chair à patez.
Vous avez tout le corps bien plein de veritez,
Il n'en ſort jamais une,

DORANTE.

Ah, cervelle ignorante!
Mais mon Pere ſurvient.

SCENE IV.

GERONTE, DORANTE, CLITON.

GERONTE.

JE vous cherchois Dorante.

DORANTE.

Je ne vous cherchois pas, moy. Que mal-à-propos
Son abord importun vient troubler mon repos,
Et qu'un Pere incommode un homme de mon âge!

GERONTE.

Vû l'étroite union que fait le mariage,

J'estime qu'en effet c'est n'y consentir point,
Que laisser desunis ceux que le Ciel a joint;
La raison le défend, & je sens dans mon ame
Un violent desir de voir ici ta Femme.
J'écris donc à son Pere, écry-lui comme moi.
Je lui demande qu'aprés ce que j'ai sçû de toi,
Je me tiens trop heureux qu'une si belle Fille,
Si sage & si bien née, entre dans ma famille.
J'ajoûte à ce discours que je brûle de voir
Celle qui de mes ans devient l'unique espoir,
Que pour me l'amener tu t'en vas en personne;
Car enfin il le faut, & le devoir l'ordonne,
N'envoïer qu'un Valet sentiroit son mépris.

DORANTE.

De vos civilitez il sera bien surpris,
Et pour moi, je suis prêt; mais je perdrai ma peine,
Il ne souffrira pas encor qu'on vous l'ameine,
Elle est grosse.

GERONTE.

Elle est grosse!

DORANTE.

Et de plus de six mois.

GERONTE.

Que de ravissemens je sens à cette fois!

DORANTE.

Vous ne voudriez pas hazarder sa grossesse?

GERONTE.

Non, j'aurai patience autant que d'allegresse,
Pour hazarder ce gage, il m'est trop précieux.
A ce coup ma priere a penetré les Cieux,
Je pense en le voyant que je mourrai de joïe.
Adieu, je vay changer la lettre que j'envoïe,
En écrire à son Pere un nouveau compliment,
Le prier d'avoir soin de son accouchement,
Comme du seul espoir où mon bonheur se fonde.

DORANTE *à Cliton.*

Le bon-homme s'en va le plus content du monde.

GERONTE *se retournant.*

Ecry-lui comme moi.

DORANTE.

Je n'y manquerai pas.

Qu'il eſt bon !

CLITON.

Taiſez-vous, il revient ſur ſes pas.

GERONTE.

Il ne me ſouvient plus du nom de ton Beau-pere,
Comment s'appelle-t'il?

DORANTE.

Il n'eſt pas néceſſaire.
Sans que vous vous donniez ces ſoucis ſuperflus,
En fermant le paquet, j'écriray le deſſus.

GERONTE.

Etant tout d'une main, il ſera plus honnête.

DORANTE.

Ne lui pourrai-je ôter ce ſouci de la tête ?
Vôtre main, ou la mienne, il n'importe des deux.

GERONTE.

Ces Nobles de Province y ſont un peu fâcheux.

DORANTE.

Son Pere ſçait la Cour.

GERONTE.

Ne me fay plus attendre,
Dy-moy ....

DORANTE.

Que lui diray-je ?

GERONTE.

Il s'appelle ?

DORANTE.

Pyrandre.

GERONTE.

Pyrandre ! tu m'as dit tantôt un autre nom,
C'êtoit je m'en ſouvien, oüi, c'êtoit Armédon.

DORANTE.

Oüi, c'eſt là ſon nom propre, & l'autre d'une Terre,
Il portoit ce dernier quand il fut á la guerre,
Et ſe ſert ſi ſouvent de l'un & l'autre nom,
Que tantôt c'eſt Pyrandre, & tantôt Armêdon.

GERONTE.

C'est un abus commun, qu'autorise l'usage,
Et j'en usois ainsi du temps de mon jeune âge.
Adieu, je vais écrire.

SCENE V.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Enfin j'en suis sorti.

CLITON.

Il faut bonne memoire aprés qu'on a menti.

DORANTE.

L'esprit a secouru le défaut de mémoire.

CLITON.

Mais on éclaircira bien-tôt toute l'histoire.
Aprés ce mauvais pas où vous avez bronché,
Le reste encor lang-temps ne peut être caché.
On te sçait chez Lucrece, & chez cette Clarice,
Qui d'un mépris si grand puiquée avec justice,
Dans son ressentiment prendra l'occasion
De vous couvrir de honte & de confusion.

DORANTE.

Ta crainte est bien fondée, & puisque le temps presse.
Il faut tâcher en hâte à m'engager Lucrece.
Voici tout à propos ce que j'ay souhaité.



SCENE VI.

DORANTE, CLITON, SABINE.

DORANTE.

CHere Amie, hier au ſoir j'étois ſi tranſporté,
Qu'en ce raviſſement je ne pûs me permettre
De bien penſer à toy, quand j'eus lû cette lettre :
Mais tu n'y perdras rien, & voici pour le port.

SABINE.

Ne croïez pas Monſieur....

DORANTE.

Tiens.

SABINE.

Vous me faites tort.
Je ne ſuis pas de...

DORANTE.

Prens.

SABINE.

Hé, Monſieur.

DORANTE.

Prens, te dy-je,
Je ne ſuis point ingrat alors que l'on m'oblige.
Dépêche, tens la main.

CLITON.

Qu'elle y fait de façons!
Je lui veux par pitié donner quelques leçons.
Chere Amie, entre nous, toutes tes revérences
En ces occaſions ne ſont qu'impertinences,
Si ce n'eſt aſſez d'une ouvre toutes les deux,
Le métier que tu fais ne veut point de honteux.
Sans te piquer d'honneur, croy qu'il n'eſt que de prendre,
Et que tenir vaux mieux mille fois que d'attendre.
Cette pluïe eſt fort douce, & quand j'en voy pleuvoir,
J'ouvrirois juſqu'au cœur pour la mieux recevoir.

On prend à toutes mains dans le siecle où nous
sommes,
Et refuser n'est plus le vice des grands hommes.
Retiens bien ma doctrine, & pour faire amitié,
Si tu veux, avec toy je serai de moitié.

SABINE.

Cet article est de trop.

DORANTE.

Vois-tu, je me propose
De faire avec le temps pour toi toute autre chose.
Mais comme j'ay reçû cette lettre de toi,
En voudrois-tu donner la réponse pour moi ?

SABINE.

Je la donnerai bien, mais je n'ose vous dire
Que ma Maîtresse daigne, ou la prendre, ou la lire;
Je ferai mon effort.

CLITON.

Voïez, elle se rend
Plus douce qu'une épouse, & plus souple qu'un gand.

DORANTE.

Le secret a joüé. Presente-la, n'importe,
Elle n'a pas pour moi d'aversion si forte,
Je reviens dans une heure en apprendre l'effet.

SABINE.

Je vous conterai lors tout ce que j'aurai fait.

SCENE VII.

CLITON, SABINE.

CLITON.

Tu vois que les effets préviennent les paroles.
C'est un homme qui fait litiére de pistoles,
Mais comme auprés de lui je puis beaucoup pour toi....

SABINE.

Fais tomber de la pluïe, & laisse faire à moi.

CLITON.

Tu viens d'entrer en goût.

SABINE.

Avec mes reverences
Je ne ſuis pas encor ſi dupe que tu penſes,
Je ſçai bien mon métier, & ma ſimplicité
Joüe auſſi bien ſon jeu, que ton avidité.

CLITON

Si tu ſçais ton métier, dy-moi quelle eſperance
Doit obſtiner mon Maître à la perſeverance.
Sera-t'elle inſenſible ? en viendrons-nous à bout ?

SABINE.

Puiſqu'il eſt ſi brave homme, il te faut dire tout.
Pour te deſabuſer, ſçache donc que Lucrece
N'eſt rien moins qu'inſenſible à l'ardeur qui le preſſe,
Durant toute la nuit elle n'a point dormi,
Et ſi je ne me trompe elle l'aime à demi.

CLITON.

Mais ſur quel privilege eſt-ce qu'elle ſe fonde,
Quand elle aime à demi, de maltraiter le monde ?
Il n'en a cette nuit reçû que des mépris.
Chere Amie, aprés tout, mon Maître vaut ſon prix,
Ces amours à demi ſont d'une étrange eſpece,
Et s'il vouloit me croire, il quitteroit Lucrece.

SABINE.

Qu'il ne ſe hâte point, on l'aime aſſeurément.

CLITON.

Mais on le lui témoigne un peu bien rudement,
Et je ne vis jamais de métodes pareilles.

SABINE.

Elle tient, comme on pit, le loup par les oreilles.
Elle l'aime, & ſon cœur n'y ſçauroit conſentir,
Parce que d'ordinaire il ne fait que mentir.
Hier même elle le vit dedans les Tuileries,
Où tout ce qu'il conta n'étoit que menteries ;
Il en a fait autant depuis à deux ou trois.

CLITON.

Les Menteurs les plus grands diſent vrai quelque fois,

SABINE.

Elle a lieu de douter & d'être en défiance.

CLITON.

Qu'elle donne à ses feux un peu plus de croïance,
Il n'a fait toute nuit que soupirer d'ennui.

SABINE.

Peut-être que tu mens, aussi bien comme lui.

CLITON.

Je suis homme d'honneur, tu me fais injustice.

SABINE.

Mais dy-moy, sçais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice.

CLITON.

Il ne l'aima jamais.

SABINE.

Pour certain?

CLITON.

Pour certain.

SABINE.

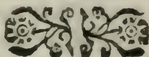
Qu'il ne craigne donc plus de soûpirer en vain.
Aussi-tôt que Lucrece a pû le reconnoître,
Elle a voulu qu'exprés je me sois fait paroître,
Pour voir si par hazard il ne me diroit rien,
Et s'il l'aime en effet, tout le reste ira bien.
Va t'en, & sans te mettre en peine de m'instruire,
Croy que je lui dirai tout ce qu'il lui faut dire.

CLITON,

Adieu, de ton côté si tu fais ton devoir,
Tu dois croire du mien que je ferai pleuvoir.

SABINE *seule.*

Que je vay bien-tôt voir une Fille contente!
Mais la voici déja. Qu'elle est impatiente!
Comme elle a les yeux fins, elle a vû le poulet.



SCENE VIII.

LUCRECE, SABINE.

LUCRECE.

ET bien, que t'ont conté le Maître & le Valet ?

SABINE.

Le Maître & le Valet m'ont dit la même chose,
Le Maître est tout à vous, & voici de sa prose.

LUCRECE *aprés avoir lû.*

Dorante avec chaleur fait le passionné.
Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné.
Et je ne suis pas Fille à suivre ses paroles.

SABINE.

Je ne les croi non plus, mais j'en croi ses pistoles.

LUCRECE.

Il t'a donc fait present ?

SABINE.

Voyez.

LUCRECE.

Et tu l'as pris !

SABINE.

Pour vous ôter du trouble où flotent vos esprits,
Et vous mieux témoigner ses flames veritables,
J'en ay pris les témoins les plus indubitables,
Et je remets, Madame, au jugement de tous,
Si, qui donne à vos gens, est sans amour pour vous,
Et si ce traitement marque une ame commune.

LUCRECE.

Je ne m'oppose pas à ta bonne fortune ;
Mais comme en l'acceptant tu sors de ton devoir,
Du moins une autre fois ne m'en fay rien sçavoir.

SABINE.

Mais à ce liberal que pourrai-je promettre ?

LUCRECE.

Dy-lui que sans la voir j'ay déchiré sa lettre.

SABINE.

O ma bonne fortune, où vous enfuïez-vous?

LUCRECE.

Mêles-y de ta part deux ou trois mots plus doux.
Conte-lui dextrement le naturel des Femmes,
Dy-lui qu'avec le temps on amolit leurs ames,
Et l'averti sur-tout des heures, & des lieux
Où par rencontre il peut se montrer à mes yeux.
Parce qu'il est grand fourbe, il faut que je m'assure.

SABINE.

Ah, si vous connoissiez les peines qu'il endure,
Vous ne douteriez plus si son cœur est atteint.
Toute nuit il soupire, il gemit, il se plaint.

LUCRECE.

Pour appaiser les maux que cause cette plainte,
Donne-lui de l'espoir avec beaucoup de crainte,
Et sçache entre les deux toûjours le moderer,
Sans m'engager à lui, ni le desesperer.

SCENE IX.

CLARICE, LUCRECE, SABINE.

CLARICE.

IL t'en veut tout de bon, & m'en voilà défaite,
Mais je souffre aisément la perte que j'ay faite,
Alcippe la repare, & son Pere est icy.

LUCRECE.

Te voilà donc bien-tôt quitte d'un grand soucy?

CLARICE.

M'en voilà bien-tôt quitte, & toy, te voilà prête
A t'enrichir bien-tôt d'une étrange conquête.
Tu sçais ce qu'il m'a dit.

SABINE.

S'il vous mentoit alors,
A present il dit vrai, j'en répons corps pour corps.

CLARICE.

Peut-être qu'il le dit, mais c'eſt un grand peut-être.

LUCRECE.

Dorante eſt un grand fourbe, & nous la fait connoître:
Mais s'il continuoit encore à m'en conter,
Peut-être avec le temps il me feroit douter.

CLARICE.

Si tu l'aimes, du moins étant bien avertie,
Prens bien garde à ton fait, & fai bien ta partie.

LUCRECE.

C'en eſt trop, & tu dois ſeulement préſumer
Que je panche à le croire, & non pas à l'aimer.

CLARICE.

De le croire à l'aimer la diſtance eſt petite.
Qui fait croire ſes feux fait croire ſon merite ;
Ces deux points en amour ſe ſuivent de ſi prés,
Que qui ſe croit aimée aime bien-tôt aprés.

LUCRECE.

La curioſité ſouvent dans quelques ames
Produit le même effet que produiroient des flames.

CLARICE.

Je ſuis prête à le croire, afin de t'obliger.

SABINE.

Vous me feriez ici toutes deux enrager.
Voyez, qu'il eſt beſoin de tout ce badinage!
Faites moins la ſucrée, & changez de langage,
Ou vous n'en caſſerez, ma foi, que d'une dent.

LUCRECE.

Laiſſons-là cette folle, & dy moi cependant
Quand nous les vîmes hier dedans les Tuileries,
Qu'il te conta d'abord tant de galanteries,
Il fut, ou je me trompe, aſſez bien écouté.
Etoit-ce amour alors, ou curioſité ?

CLARICE.

Curioſité pure, avec deſſein de rire
De tous les complimens qu'il auroit pû me dire.

LUCRECE.

Je fais de ce billet même choſe à mon tour,
Je l'ay, pris, je l'ay lû, mais le tout ſans amour,

Curiosité pure, avec dessein de rire
De tous les complimens qu'il auroit pû m'écrire.

CLARICE.

Ce sont deux que de lire & d'avoir écouté,
L'un est grande faveur, l'autre civilité.
Mais trouves-y ton compte, & j'en serai ravie,
En l'état où je suis j'en parle sans envie.

LUCRECE.

Sabine lui dira que je l'ai déchiré.

CLARICE.

Nul avantage ainsi n'en peut être tiré.
Tu n'és que curieuse.

LUCRECE.

Ajoûte, à ton exemple.

CLARICE.

Soit, mais il est saison que nous allions au Temple.

LUCRECE *à Clarice.*

Allons.

à Sabine.

Si tu le vois agy comme tu sçais.

SABINE.

Ce n'est pas sur ce coup que je fais mes essais,
Je connois à tous deux où tient la maladie,
Et le mal sera grand si je n'y remedie;
Mais sçachez qu'il est homme à prendre sur le vert.

LUCRECE.

Je te croirai.

SABINE.

Mettons cette pluye à couvert.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, PHILISTE.

GERONTE.


E ne pouvois avoir rencontre plus heureuse
Pour satisfaire ici mon humeur curieuse.
Vous avez feüilleté le Digeste à Poitiers,
Et vû, comme mon Fils les gens de ces quartiers ;
Ainsi vous me pouvez facilement apprendre
Quelle est, & la Famille, & le bien de Pyrandre.

PHILISTE.

Quel est-il ce Pyrandre ?

GERONTE.

Un de leurs Citoyens,
Noble à ce qu'on m'a dit, mais un peu mal en biens.

PHILISTE.

Il n'est dans tout Poitiers Bourgeois ni Gentilhomme,
Qui (si je m'en souviens) de la sorte se nomme.

GERONTE.

Vous le connoîtrés mieux peut-être à l'autre nom,
Ce Pyrandre s'appelle autrement Armédon.

PHILISTE.

Aussi peu l'un que l'autre.

GERONTE.

Et le Pere d'Orphise,
Cette rare Beauté qu'en ces lieux même on prise ?
Vous connoissez le nom de cet Objet charmant,

Qui fait de ces cantons le plus digne ornement ?

PHILISTE.

Croyez que cette Orphise, Armédon, & Pyrandre,
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre.
S'il vous faut sur ce point encor quelque garand....

GERONTE

En faveur de mon Fils vous faites l'ignorant,
Mais je ne sçay que trop qu'il aime cette Orphise,
Et qu'aprés les douceurs d'une longue hantise
On l'a seul dans sa chambre avec elle trouvé;
Que par son pistolet un desordre arrivé,
L'a forcé sur le champ d'épouser cette Belle.
Je sçay tout, & de plus ma bonté paternelle
M'a fait y consentir, & vôtre esprit discret
N'a plus d'occasion de m'en faire un secret.

PHILISTE.

Quoi, Dorante a fait donc un secret mariage ?

GERONTE.

Et comme je suis bon je pardonne à son âge.

PHILISTE.

Qui vous l'a dit ?

GERONTE.

Lui - même.

PHILISTE.

Ah, puisqu'il vous l'a dit
Il vous fera du reste un fidelle récit,
Il en sçait mieux que moi toutes les circonstances.
Non qu'il vous faille en prendre aucunes défiances,
Mais il a le talent de bien imaginer,
Et moi, je n'eus jamais celui de deviner.

GERONTE.

Vous me feriez par-là soupçonner son histoire.

PHILISTE.

Non, sa parole est seure, & vous pouvez l'en croire;
Mais il nous servit hier d'une collation
Qui partoit d'un esprit de grande invention,
Et si ce mariage est de même métode,
La piece est fort complette, & des plus à la mode.

GERONTE.

Prenez-vous du plaisir à me mettre en couroux?

PHILISTE.

Ma foy vous en tenez aussi bien comme nous,
Et pour vous en parler avec plus de franchise,
Si vous n'avez jamais pour Bru que cette Orphise,
Vos chers Collateraux s'en trouveront fort bien.
Vous m'entendez, adieu, je ne vous dis plus rien.

SCENE II.

GERONTE.

O Vieillesse facile! ô jeunesse impudente!
O de mes cheveux gris honte trop évidente!
Est-il dessous le Ciel Pere plus malheureux?
Est-il affront plus grand pour un cœur genereux?
Dorante n'est qu'une fourbe, & cet ingrat que j'aime,
Après m'avoir fourbé, me fait fourber moi-même,
Et d'un discours en l'air qu'il forge en imposteur,
Il me fait le trompette, & le second auteur.
Comme si c'étoit peu pour mon reste de vie
De n'avoir à rougir que de son infamie,
L'infame se joüant de mon trop de bonté,
Me fait encor rougir de ma crédulité.

SCENE III.

GERONTE, DORANTE, CLITON.

GERONTE.

ETes-vous Gentilhomme?

DORANTE.

Ah, rencontre fâcheuse!
Etant sorti de vous, la chose est peu douteuse.

GERONTE.

Croïez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi ?

DORANTE.

Avec toute la France aisément je le croi.

GERONTE.

Et ne sçavez-vous pas avec toute la France,
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang.

DORANTE.

J'ignorerois un point que n'ignore personne,
Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne.

GERONTE.

Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné, le vice aussi le pert.
Ce qui naît d'un moïen perit par son contraire,
Tout ce que l'un a fait l'autre peut le défaire,
Et dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus Gentilhomme, êtant sorti de moi.

DORANTE.

Moi ?

GERONTE.

Laisse moi parler, toy de qui l'imposture
Soüille honteusement ce don de la Nature.
Qui se dit Gentilhomme, & ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit, & ne le fut jamais.
Est-il vice plus bas, est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire ?
Est-il quelque foiblesse, est-il quelque action
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,
Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie,
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
Et si dedans le sang il ne lave l'affront
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front ?

DORANTE.

Qui vous dit que je mens ?

GERONTE.

Qui me le dit, infame?
Dy-moi, si tu le peux, dy le nom de ta Femme ;

Le conte qu'hier au ſoir tu m'en fis publier.

CLITON *à Dorante.*

Dites que le ſommeil vous l'a fait oublier.

GERONTE.

Ajoûte, ajoûte encor avec effronterie
Le nom de ton Beau-pere, & de ſa Seigneurie.
Invente à m'éblouïr quelques nouveaux détours.

CLITON *à Dorante.*

Appellez la mémoire, ou l'eſprit au ſecours.

GERONTE.

De quel front cependant faut-il que je confeſſe
Que ton effronterie a ſurpris ma vieilleſſe ;
Qu'un homme de mon âge a crû legerement
Ce qu'un homme du tien débite impudemment ?
Tu me fais donc ſervir de fable & de riſée,
Paſſer pour eſprit foible, & pour cervelle uſée !
Mais dy moi, te portois-je à la gorge un poignard ?
Voïois-tu violence, ou couroux de ma part ?
Si quelque averſion t'éloignoit de Clarice,
Quel beſoin avois-tu d'un ſi lâche artifice ?
Et pouvois-tu douter que mon conſentement
Ne dût tout accorder à ton contentement,
Puiſque mon indulgence au dernier point venuë
Approuvoit à tes yeux l'hymen d'une Inconnuë ?
Ce grand excés d'amour que je t'ay témoigné
N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné.
Ingrat, tu m'as païé d'une impudente feinte,
Et tu n'as eu pour moi reſpect, amour, ni crainte.
Va, je te deſavouë.

DORANTE.

Eh, mon Pere, écoutez.

GERONTE.

Quoi, des contes en l'air, & ſur l'heure inventez ?

DORANTE.

Non, la verité pure.

GERONTE.

En eſt-il dans ta bouche ?

CLITON *à Dorante.*

Voici pour vôtre adreſſe une aſſez rude touche.

DORANTE.

Epris d'une Beauté qu'à peine j'ay pû voir
Qu'elle a pris ſur mon ame un abſolu pouvoir
De Lucrece en un mot, vous la pouvez connoître.

GERONTE.

Dy vrai, je la connois, & ceux qui l'ont fait naître,
Son Pere eſt mon Ami.

DORANTE.

Mon cœur en un moment
Etant de ſes regards charmé ſi puiſſamment,
Le choix que vos bontez avoient fait de Clarice,
Si-tôt que je le ſcûs, me parut un ſupplice.
Mais comme j'ignorois ſi Lucrece & ſon ſort
Pouvoient avec le vôtre avoir quelque raport,
Je n'oſai pas encor vous découvrir ſa flame
Que venoient ſes beautez d'allumer dans mon ame,
Et j'avois ignoré, Monſieur, juſqu'à ce jour
Que l'addreſſe d'eſprit fût un crime en amour,
Mais ſi je vous oſois demander quelque grace,
A preſent que je ſçais, & ſon bien, & ſa race,
Je vous conjurerois par les nœuds les plus doux
Dont l'amour & le ſang puiſſent m'unir à vous,
De ſeconder mes vœux auprés de cette Belle ;
Obtenez-la d'un Pere, & je l'obtiendrai d'elle.

GERONTE.

Tu me fourbes encor.

DORANTE.

Si vous ne m'en croïez,
Croïez-en, pour le moins, Cliton que vous voïez,
Il ſçait tout mon ſecret.

GERONTE.

Tu ne meurs point de honte
Qu'il faille que de lui je faſſe plus de compte,
Et que ton Pere même en doute de ta foy
Donne plus de croïance à ton Valet, qu'à toi ?
Ecoute, je ſuis bon, & malgré ma colere,
Je veux encor un coup montrer un cœur de Pere,
Je veux encor un coup pour toy me hazarder.
Je connoy ta Lucrece, & la vay demander,

Mais si de ton côté le moindre obstacle arrive....

DORANTE.

Pour vous mieux assurer souffrez que je vous suive.

GERONTE.

Demeure ici, demeure, & ne sui point mes pas,
Je doute, je hazarde, & je ne te croy pas.
Mais sçache que tantôt si pour cette Lucrece
Tu fais la moindre fourbe, ou la moindre finesse,
Tu peux bien fuir mes yeux, & ne me voir jamais,
Autrement, souviens toy du serment que je fais.
Je jure les raïons du jour qui nous éclaire,
Que tu ne mourras point que de la main d'un Pere,
Et que ton sang indigne à mes pieds répandu
Rendra prompte justice à mon honneur perdu.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Je crains peu les effets d'une telle menace.

CLITON.

Vous vous rendez trop-tôt, & de mauvaise grace,
Et cet esprit adroit qui l'a dupé deux fois,
Devoit en galant homme aller jusques à trois.
Toutes tierces, dit-on, sont bonnes ou mauvaises.

DORANTE.

Cliton, ne raille point, que tu ne me déplaise;
D'un trouble tout nouveau, j'ay l'esprit agité.

CLITON.

N'est-ce point du remord d'avoir dit vérité?
Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse;
Car je doute à present si vous aimez Lucrece,
Et vous voy si fertile en semblables discours,
Que, quoique vous disiez, je l'entens au rebours.

DORANTE.

Je l'aime, & sur ce point ta défiance est vaine;

Mais je hazarde trop, & c'est ce qui me gêne,
Si son Pere & le mien ne tombent point d'accord,
Tout commerce est rompu, je fais naufrage au port;
Et d'ailleurs, quand l'affaire entre-eux seroit concluë,
Suis-je seur que la Fille y soit bien resoluë ?
J'ay tantôt vû passer cet objet si charmant;
Sa Compagne, où je meure, a beaucoup d'agrément.
Aujourd'hui que mes yeux l'ont mieux examinée,
De mon premier amour j'ay l'ame un peu gênée,
Mon cœur entre les deux est presque partagé,
Et celle-cy l'auroit s'il n'êtoit engagé.

CLITON.

Mais pourquoi donc montrer une flame si grande,
Et porter vôtre Pere à faire une demande ?

DORANTE.

Il ne m'auroit pas crû si je ne l'avois fait.

CLITON.

Quoi même en disant vrai vous mentiez en effet ?

DORANTE.

C'êtoit le seul moïen d'appaiser sa colere.
Que maudit soit quiconque a détrompé mon Pere !
Avec ce faux hymen j'aurois eu le loisir
De consulter mon cœur, & je pourrois choisir.

CLITON

Mais sa Compagne enfin, n'est autre que Clarice.

DORANTE.

Je me suis donc rendu moi-même un bon office.
O qu'Alcippe est heureux, & que je suis confus !
Mais Alcippe, aprés tout, n'aura que mon refus.
N'y pensons plus, Cliton, puisque la place est prise.

CLITON.

Vous en voila défait aussi bien que d'Orphise.

DORANTE.

Reportons à Lucrece un esprit ébranlé,
Que l'autre à ses yeux même avoit presque volé.
Mais Sabine survient.

SCENE V.

DORANTE, SABINE, CLITON.

DORANTE.

QU'as-tu fait de ma lettre ?
En de si belles mains as-tu sçû la remettre ?

SABINE.

Oüi, Monsieur, mais....

DORANTE.

Quoi mais?

SABINE.

Elle a tout déchiré,

DORANTE.

Sans lire ?

SABINE.

Sans rien lire.

DORANTE.

Et tu l'as enduré ?

SABINE.

Ah, si vous aviez vû comme elle m'a grondée.
Elle me va chasser, l'affaire en est vuidée.

DORANTE.

Elle s'appaisera, mais pour s'en consoler,
Tens la main.

SABINE.

Eh, Monsieur.

DORANTE.

Ose encor lui parler,
Je ne perds pas si tôt toutes mes esperances.

CLITON.

Voïez la bonne piece avec ses reverences.
Comme ses déplaisirs sont déja consolez !
Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

DORANTE.

Elle a donc déchiré mon billet ſans le lire ?

SABINE.

Elle m'avoit donné charge de vous le dire ;
Mais à parler ſans fard....

CLITON.

Sçait-elle ſon métier ?

SABINE.

Elle n'en a rien fait, & l'a lû tout entier,
Je ne puis ſi long-temps abuſer un brave homme.

CLITON.

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

DORANTE.

Elle ne me hait pas à ce compte ?

SABINE.

Elle ? non,

DORANTE.

M'aime-t'elle ?

SABINE.

Non-plus.

DORANTE.

Tout de bon ?

SABINE.

Tout de bon.

DORANTE.

Aime-'elle quelqu'autre ?

SABINE.

Encor moins.

DORANTE.

Qu'obtiendrai-je ?

SABINE.

Je ne ſçai.

DORANTE.

Mais enfin, dy moi.

SABINE.

Que vous dirai-je ?

DORANTE.

Vérité.

SABINE.

Je la dis.

DORANTE.

Mais elle m'aimera ?

SABINE.

Peut-être.

DORANTE.

Et quand encor ?

SABINE.

Quand elle vous croira.

DORANTE.

Quand elle me croira ? Que ma joïe est extrême !

SABINE.

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE

Je le dis déja donc, & m'en ose vanter,
Puisque ce cher Objet n'en sçauroit plus douter.
Mon Pere...

SABINE.

La voici qui vient avec Clarice.

SCENE VI.

CLARICE, LUCRECE, DORANTE, SABINE, CLITON.

CLARICE *à Lucrece.*

IL peut te dire vrai, mais ce n'est pas son vice',
Comme tu le connois, ne précipite rien.

DORANTE *à Clarice.*

Beauté qui pouvez seule & mon mal & mon bien....

CLARICE *à Lucrece.*

On diroit qu'il m'en veut, & c'est moi qu'il regarde.

LUCRECE *à Clarice.*

Quelques regards sur toi sont tombez par mégarde,
Voïons s'il continuë.

DORANTE *à Clarice.*

Ah que loin de vos yeux
Les momens à mon cœur deviennent ennuyeux,
Et que je reconnoy par mon experience
Quel ſupplice aux Amans eſt une heure d'abſence !

CLARICE *à Lucrece.*

Il continuë encor.

LUCRECE *à Clarice.*

Mais voy ce qu'il m'écrit.

CLARICE *à Lucrece.*

Mais écoute.

LUCRECE *à Clarice.*

Tu prens pour toy ce qu'il me dit.

CLARICE.

Eclairciſſons-nous-en. Vous m'aimez donc, Dorante?

DORANTE *à Clarice.*

Helas! que cet Amour vous eſt indifferente ?
Depuis que vos regards m'ont mis ſous vôtre loi....

CLARICE *à Lucrece.*

Crois-tu que le diſcours s'adreſſe encor à toi ?

LUCRECE *à Clarice.*

Je ne ſcai où j'en ſuis.

CLARICE *à Lucrece.*

Oïons la fourbe entiére.

LUCRECE *à Clarice.*

Vû ce que nous ſçavons elle eſt un peu groſſiére.

CLARICE *à Lucrece.*

C'eſt ainſi qu'il partage entre nous ſon amour ;
Il te flate de nuit, & m'en compte le jour.

DORANTE *à Clarice.*

Vous conſultez enſemble ! Ah, quoi qu'elle vous die,
Sur de meilleurs conſeils diſpoſez de ma vie.
Le ſien auprés de vous me ſeroit trop fatal,
Elle a quelque ſujet de me vouloir du mal.

LUCRECE *en elle-même.*

Ah, je n'en ay que trop, & ſi je ne me venge....

CLARICE *à Dorante.*

Ce qu'elle me diſoit eſt de vrai fort étrange.

DORANTE.

C'eſt quelque invention de ſon eſprit jaloux.

CLARICE.

Je le croy, mais enfin me reconnoiſſez-vous ?

DORANTE.

Si je vous reconnois ? Quittez ces railleries,
Vous que j'entretins hier dedans les Tuileries,
Que je fis auſſi-tôt maitreſſe de mon ſort.

CLARICE.

Si je veux toutefois en croire ſon raport.
Pour une autre déja vôtre ame inquietée....

DORANTE.

Pour un autre déja je vous aurois quittée ?
Que plûtôt à vos pieds mon cœur ſacrifié....

CLARICE.

Bien plus, ſi je la croi, vous êtes marié.

DORANTE.

Vous me joüez, Madame, & ſans doute pour rire
Vous prenez du plaiſir à m'entendre redire,
Qu'à deſſein de mourir en des liens ſi doux
Je me fais marié pour tout autre que vous.

CLARICE.

Mais avant qu'avec moy le nœud d'hymen vous lie,
Vous ſerez marié, ſi l'on veut en Turquie ?

DORANTE.

Avant qu'avec tout autre on me puiſſe engager,
Je ſerai marié, ſi l'on veut en Alger.

CLARICE.

Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice ?

DORANTE.

Mais enfin vous ſçavez le nœud de l'artifice,
Et que pour être à vous je fais ce que je puis.

CLARICE.

Je ne ſcai plus moi-même à mon tour où j'en ſuis.
Lucrece, écoute un mot.

DORANTE *à Cliton.*

Lucrece ! que dit-elle ?

CLITON *à Dorante.*

Vous en tenez, Monſieur, Lucrece eſt la plus belle,

Mais laquelle des deux, j'en ay le mieux jugé,
Et vous auriez perdu, si vous aviez gagé.

DORANTE *à Cliton.*

Cette nuit à la voix j'ay crû la reconnoître.

CLITON *à Dorante.*

Clarice sous son nom parloit à sa fenêtre,
Sabine m'en a fait un secret entretien.

DORANTE.

Bonne bouche, j'en tiens, mais l'autre la vaut bien,
Et comme dés tantôt je la trouvois bien faite,
Mon cœur déja panchoit où mon erreur le jette.
Ne me découvre point, & dans ce nouveau feu
Tu me vas voir, Cliton, joüer un nouveau jeu;
Sans changer de discours, changeons de baterie.

LUCRECE *à Clarice.*

Voïons le dernier point de son effronterie,
Quand tu lui diras tout, il sera bien surpris.

CLARICE *à Dorante.*

Comme elle est mon Amie, elle m'a tout appris,
Cette nuit vous l'aimiez, & m'avez m'éprisée.
Laquelle de nous deux avez-vous abusée ?
Vous lui parliez d'amour en termes assez doux.

DORANTE.

Moy ! depuis mon retour je n'ay parlé qu'à vous.

CLARICE.

Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrece ?

DORANTE.

Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adresse,
Et je ne vous ay point reconnuë à la voix ?

CLARICE.

Nous diroit-il bien vrai pour la premiere fois ?

DORANTE.

Pour me vanger de vous j'eus assez de malice
Pour vous laisser joüir d'un si lourd artifice,
Et vous laissant passer pour ce que vous vouliez,
Je vous en donnai plus que vous ne m'en donniez.
Je vous embarassai, n'en faites point la fine.
Choisissez un peu mieux vos dupes à la mine;
Vous pensiez me joüer, & moi je vous joüois;

Mais par de faux mépris que je desavoüois ;
Car enfin je vous aime, & je hay de ma vie
Les jours que j'ay vécu sans vous avoir servie.

CLARICE.

Pourquoi, si vous m'aimiez, feindre un himen en l'air,
Quand un Pere pour vous est venu me parler ?
Quel fruit de cette fourbe osez-vous vous promettre ?

LUCRECE *à Dorante.*

Pourquoi, si vous l'aimez, m'écrire cette lettre ?

DORANTE *à Lucrece.*

J'aime de ce couroux les principes cachez,
Je ne vous déplais pas puisque vous vous fâchez.
Mais j'ay moi-même enfin assez joüé d'adresse,
Il faut vous dire vrai, je n'aime que Lucrece.

CLARICE *à Lucrece.*

Est-il un plus grand fourbe, & peux-tu l'écouter ?

DORANTE *à Lucrece.*

Quand vous m'aurez oüi, vous n'en pourrez douter.
Sous vôtre nom, Lucrece, & par vôtre fenêtre,
Clarice m'a fait piece, & je l'ay sçû connoître ;
Comme en y consentant vous m'avez affligé,
Je vous ay mise en peine, & je m'en suis vangé.

LUCRECE.

Mais que disiez-vous hier dedans les Tuileries ?

DORANTE.

Clarice fut l'objet de mes galanteries.

CLARICE *à Lucrece.*

Veux-tu long-temps encor écouter ce mocqueur ?

DORANTE *à Lucrece.*

Elle avoit mes discours, mais vous aviez mon cœur,
Où vos yeux faisoient naître un feu que j'ay fait taire,
Jusqu'à ce que ma flame ait eu l'aveu d'un Pere,
Comme tout ce discours n'étoit que fiction,
Je cachois mon retour & ma condition.

CLARICE *à Lucrece.*

Voy que fourbe sur fourbe à nos yeux il entasse,
Et ne fait que joüer de tours de passe-passe.

DORANTE *à Lucrece.*

Vous seule êtes l'Objet dont mon cœur est charmé.

LUCRECE *à Dorante.*

C'est ce que les effets m'ont fort mal confirmé.

DORANTE.

Si mon Pere à present porte parole au vôtre,
Après son témoignage en voudrez-vous quelqu'autre ?

LUCRECE.

Après son témoignage, il faudra consulter
Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter.

DORANTE. *à Lucrece.*

Qu'à de telles clartez vôtre erreur se dissipe.

à Clarice.

Et vous, belle Clarice, aimez toujours Alcippe,
Sans l'hymen de Poitiers il ne tenoit plus rien.
Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien ;
Mais entre vous, & moy, vous sçavez le mystere.
Le voici qui s'avance, & j'apperçoy mon Pere.

SCENE VII.

GERONTE, DORANTE, ALCIPPE, CLARICE, LUCRECE, ISABELLE, SABINE, CLITON.

ALCIPPE *sortant de chez Clarice, & parlant à elle,*

NOs Parens sont d'accord, & vous étes à moy.

GERONTE *sortant de chez Lucrece & parlant à elle.*

Vôtre Pere à Dorante engage vôtre foy.

ALCIPPE *à Clarice.*

Un mot de vôtre main l'affaire est terminée.

GERONTE *à Lucrece.*

Un mot de vôtre bouche achéve l'hyménée.

DORANTE *à Lucrece.*

Ne soyez pas rebelle à seconder mes vœux.

ALCIPPE.

Etes-vous aujourd'hui muettes toutes deux ?

CLARICE.

Mon Pere a sur mes vœux une entiere puissance.

Le devoir d'une Fille est dans l'obéïssance.

GERONTE *à Lucrece.*

Venez donc recevoir ce doux commandement.

ALCIPPE *à Clarice.*

Venez donc ajoûter ce doux consentement.

Alcippe rentre chez Clarice avec elle, & Isabelle, & le reste rentre chez Lucrece.

SABINE *à Dorante comme il rentre.*

Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus gueres.

DORANTE.

Je changerai pour toy cette pluïe en rivieres.

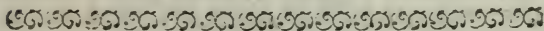
SABINE.

Vous n'aurez pas loisir seulement d'y penser,
Mon métier ne vaut rien, quand on s'en peut passer.

CLITON *seul.*

Comme en sa propre fourbe un Menteur s'embarrasse!
Peu sçauroient comme luy s'en tirer avec grace.
Vous autres qui doutiez s'il en pourroit sortir,
Par un si rare exemple apprenez à mentir.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

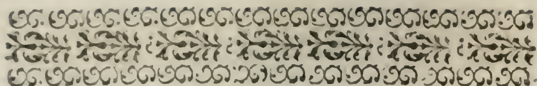


EXAMEN DU MENTEUR.

CEtte piéce est en partie traduite, en partie imitée de l'Espagnol. Le Sujet m'en semble si spirituel & si bien tourné, que j'ay dit souvent que je voudrois avoir donné les deux plus belles que j'aïe faites, & qu'il fût de mon invention. On l'a attribué au fameux Lope de Végue, mais il m'est tombé depuis peu entre les mains un Volume de Dom Juan d'Alarcon, où il prétend que cette Comedie est à luy, & se plaint des Imprimeurs qui l'ont fait courir sous le nom d'un autre. Si c'est son bien, je n'empêche pas qu'il ne s'en resaisisse. De quelque main que parte cette Comedie, il est constant qu'elle est tres-ingenieuse, & je n'ay rien vû dans cette Langue qui m'ait satisfait davantage. J'ay tâché de la réduire

re à nôtre usage, & dans nos Regles; mais il m'a fallu forcer mon aversion pour les *A parte*; dont je n'aurois pû la purger sans lui faire perdre une bonne partie de ses beautez. Je les ay faits les plus courts que j'ay pû, & je me les suis permis rarement, sans laisser deux Acteurs ensemble, qui s'entretiennent tout bas, pendant que d'autres disent ce que ceux-là ne doivent pas écouter. Cette duplicité d'action particuliére ne rompt point l'unité de la principale; mais elle gêne un peu l'attention de l'Auditeur, qui ne sçait à laquelle s'attacher, & qui se trouve obligé de separer aux deux ce qu'il est accoûtumé de donner à une. L'unité du lieu s'y trouve en ce que tout s'y passe dans Paris, mais le premier Acte est dans les Tuileries, & le reste à la place Royale. Celle de jour n'y est pas forcée pourvû qu'on lui laisse les vingt & quatre heures entieres. Quant à celle d'action, je ne sçai s'il n'y a point quelque chose à dire en ce que Dorante aime Clarice dans toute la piece, & épouse Lucrece à la fin, qui par là ne répond pas à la Protase. L'Auteur Espagnol lui donne ainsi le change pour punition de ses menteries, & le réduit à épouser par force cette Lucrece qu'il n'aime point. Comme il se méprend toûjours au nom, & croit que Clarice porte celui-là, il lui presente la main quand on lui a accordé l'autre, & dit hautement, lors qu'on l'avertit de son erreur, que s'il s'est trompé au nom, il ne se trompe point à la personne. Surquoi le Pere de Lucrece le menace de le tuër, s'il n'épouse sa Fille aprés l'avoir demandée & obtenuë, & le sien propre lui fait la même menace. Pour moi, j'ay trouvé cette maniére de finir un peu dure, & crû qu'un mariage moins violenté seroit plus au goût de nôtre Auditoire. C'est ce qui m'a obligé à lui donner une pente vers la personne de Lucrece au cinquiéme Acte, afin qu'aprés qu'il a reconnu sa méprise aux noms, il fasse de necessité vertu de meilleure grace, & que la Comédie se termine avec pleine tranquillité de tous côtez.

LA SUITE
DU
MENTEUR,
COMEDIE.



ACTEURS.

DORANTE.

CLITON, Valet de Dorante.

CLEANDRE, Gentilhomme de Lyon.

MELISSE, Sœur de Cleandre.

PHILISTE, Ami de Dorante, & Amoureux de Mélisse.

LISE, Femme de Chambre de Mélisse.

UN PREVOST.

La Scene est à Lyon.



LA SUITE DU MENTEUR, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

Dorante paroit écrivant dans une Prison, & le Géolier ouvrant la porte à Cliton, & le luy montrant.

CLITON.



H ! Monsieur, c'est donc vous ?

DORANTE,

Cliton, je te revoy !

CLITON.

Je vous trouve, Monsieur, dans la maison du Roy !
Quel charme, quel désordre, ou quelle raillerie
Des prisons de Lyon fait vôtre hostellerie ?

DORANTE.

Tu le sçauras tantôt, mais qui t'amene ici ?

CLITON.

Les soins de vous chercher.

DORANTE.

Tu prens trop de souci,
Et bien qu'aprés deux ans ton devoir s'en avise,
Ta rencontre me plaît, j'en aime la surprise.
Ce devoir, quoi que tard, enfin s'est éviellé.

CLITON.

Et qui sçavoit, Monsieur, où vous êtiez allé ?
Vous ne nous témoigniez qu'ardeur, & qu'allegresse,
Qu'impatiens desirs de posseder Lucrece,
L'argent êtoit touché, les accords publiez,
Le festin commandé, les Parens conviez,
Les violons choisis, ainsi que la journée.
Rien ne sembloit plus seur qu'un si proche hyménée,
Et parmi ces apprêts, la nuit d'auparavant
Vous sçûtes faire gille, & fendites le vent.
Comme il ne fut jamais d'Eclypse plus obscure,
Chacun sur ce départ forma sa conjecture.
Tous s'entre-regardoient, êtonnez, ébaïs ;
L'un disoit, *il est jeune, il veut voir le païs*,
L'autre, *il s'est allé battre, il a quelque querelle.*
L'autre d'une autre idée embroüilloit sa cervelle,
Et tel vous soupçonnoit de quelque guérison
D'un mal privilégié dont je tairai le nom.
Pour moi, j'écoutois tout, & mis dans mon caprice
Qu'on ne devinoit rien que par vôtre artifice.
Ainsi ce qui chez eux prenoit plus de crédit
M'êtoit aussi suspect, que si vous l'eussiez dit,
Et tout simple & doucet, sans chercher de finesse,
Attendant le boiteux, je consolois Lucrece.

DORANTE.

Je l'aimois, je te jure, & pour la posseder
Mon amour mille fois voulut tout hazarder ;
Mais quand j'eus bien pensé que j'allois à mon âge
Au sortir de Poitiers entrer au mariage,
Que j'eus consideré ses chaînes de plus prés,

Son visage à ce prix n'eut plus pour moi d'attraits.
L'horreur d'un tel lieu m'en fit de la Maîtresse,
Je crûs qu'il falloit mieux emploïer ma jeunesse,
Et que quelques appas qui pussent me ravir,
C'êtoit mal en user que si-tôt m'asservir.
Je combats toutefois, mais le temps qui s'avance
Me fait précipiter en cette extravagance,
Et la tentation de tant d'argent touché
M'achéve de pousser où j'êtois trop panché.
Que l'argent est commode à faire une folie!
L'argent me fait résoudre à courir l'Italie,
Je pars de nuit en poste, & d'un soin diligent
Je quitte la Maîtresse, & j'emporte l'argent.
Mais dy moi, que fit-elle & que dit lors son Pere?
Le mien, ou je me trompe, êtoit fort en colere?

CLITON.

D'abord de part & d'autre on vous attend sans bruit?
Un jour se passe, deux, trois, quatre, cinq, six, huit.
Enfin n'esperant plus, on éclate, ou foudroïe,
Lucrece par dépit témoigne de la joïe,
Chante, dance, discourt, rit, mais sur mon honneur
Elle enrageoit, Monsieur, dans l'ame, & de bon cœur.
Ce grand bruit s'accommode, & pour plâtrer l'affaire
La pauvre délaissée épouse vôtre Pere,
Et rongeant dans son cœur son déplaisir secret,
D'un visage content prend le change à regret.
L'éclat d'un tel affront l'ayant trop décriée,
Il n'est à son avis que d'être mariée,
Et comme en un naufrage on se prend où l'on peut,
En Fille obéïssante elle veut ce qu'on veut.
Voilà donc le bon homme enfin à sa seconde,
C'est-à dire qu'il prend la poste à l'autre Monde
Un peu moins de deux mois le met dans le cercueil

DORANTE.

J'ay sçû sa mort à Rome, où j'en ay pris le dueil.

CLITON.

Elle a laissé chez-vous un diable de ménage
Ville prise d'assaut n'est pas mieux au pillage,
La Veuve & les Cousins, chacun y fait pour soi

Comme fait un Traitant pour les deniers du Roy;
Où qu'ils jettent la main, ils font rafles entiéres,
Ils ne pardonnent pas même au plomb des goutiéres,
Et ce sera beaucoup, si vous trouvez chez vous,
Quand vous y rentrerez, deux gonds, & quatre cloux.
J'apprens qu'on vous a vû cependant à Florence.
Pour vous donner avis, je pars en diligence,
Et je suis étonné qu'en entrant dans Lyon
Je voy courir du Peuple avec émotion;
Je veux voir ce que c'est, & je voy, ce me semble,
Pousser dans la prison quelqu'un qui vous ressemble,
On m'y permet l'entrée, & vous trouvant ici
Je trouve en même temps mon voïage accourci.
Voilà mon avanture, apprenez moy la vôtre.

DORANTE.

La mienne est bien étrange, on me prend pour un autre.

CLITON.

J'eusse osé le gager. Est-ce meurtre, ou larcin?

DORANTE.

Suis-je fait en Voleur, ou bien en assassin?
Traître, en ay-je l'habit, ou la mine, ou la taille?

CLITON.

Connoit-on à l'habit aujourd'hui la canaille,
Et n'est-il point, Monsieur, à Paris de Filoux,
Et de taille, & de mine, aussi bonne que vous?

DORANTE.

Tu dis vrai, mais écoute. Aprés une querelle
Qu'à Florence un jaloux me fit pour quelque Belle,
J'eus avis que ma vie y couroit du danger,
Ainsi donc sans trompette il fallut déloger.
Je pars seul, & de nuit, & prens ma route en France,
Où si-tôt que je suis en Païs d'assurance,
Comme d'avoir couru je me sens un peu las,
J'abandonne la poste, & viens au petit pas,
Approchant de Lyon, je voy dans la campagne...

CLITON *bas*.

N'aurons-nous point ici de guerres d'Allemagne?

DORANTE.

Que dis-tu?

CLITON.

Rien, Monſieur, je gronde entre mes dents
Du malheur qui ſuivra ces rares incidents ;
J'en ay l'ame déja toute préoccupée.

DORANTE.

Donc à deux Cavaliers je voy tirer l'épée.
Et pour en empêcher l'événement fatal,
J'y cours la mienne au poing, & deſcens de cheval.
L'un & l'autre voïant à quoi je me prépare,
Se hâte d'achever avant qu'on les ſépare,
Preſſe ſans perdre temps, ſi bien qu'à mon abord
D'un coup que l'un allonge il bleſſe l'autre à mort.
Je me jette au bleſſé, je l'embraſſe, & j'eſſaïe,
Pour arrêter ſon ſang, de luy bander ſa plaïe.
L'autre ſans perdre temps en cet événemeut,
Saute ſur mon cheval, le preſſe vivement,
Diſparoit, & mettant à couvert le coupable,
Me laiſſe auprès du Mort faire le charitable.
Ce fut en cet état, les doigts de ſang ſoüillez,
Qu'au bruit de ce duel trois Sergens éveillez,
Tout gonflez de l'eſpoir d'une bonne lipée.
Me découvrirent ſeul & la main à l'épée.
Lors, ſuivant du métier le ſerment ſolemnel,
Mon argent fut pour eux le premier criminel,
Et s'en étant ſaiſis aux premieres approches,
Ces Meſſieurs pour priſon luy donnerent leurs poches
Et moy non ſans couleurs, encor qu'injuſtement,
Je fus conduit par eux en cet appartement.
Qui te fait ainſi rire, & qu'eſt ce que tu penſes ?

CLITON.

Je trouve ici, Monſieur, beaucoup de circonſtances.
Vous en avez ſans doute un treſor infini.
Vôtre hymen de Poitiers n'en fut pas mieux fourni,
Et le cheval ſur tout vaut en cette rencontre
Le piſtolet enſemble, & l'épée & la Montre.

DORANTE.

Je me ſuis bien défait de ces traits d'Ecolier,
Dont l'uſage autrefois m'étoit ſi familier,
Et maintenant, Cliton, je vis en honnête homme,

CLITON.

Vous êtes amendé du voïage de Rome,
Et vôtre ame en ce lieu réduite au repentir
Fait mentir le Proverbe, en cessant de mentir:
Ah! j'aurois plûtôt crû....

DORANTE.

Le temps m'a fait connoître
Quelle indignité c'est, & quel mal en peut naître.

CLITON.

Quoi? ce düel, ces coups si justement portez,
Ce cheval, ces Sergens.,..

DORANTE.

Autant de veritez.

CLITON.

J'en suis fâché pour vous, Monsieur, & sur tout d'une,
Que je ne compte pas à petite infortune.
Vous êtes prisonnier, & n'avez point d'argent;
Vous serez criminel,

DORANTE.

Je suis trop innocent.

CLITON.

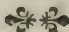
Ah! Monsieur, sans Argent est-il de l'innocence?

DORANTE.

Fort peu, mais dans ces murs Philiste a pris naissance,
Et comme il est parent des premiers Magistrats,
Soit d'argent, soit d'amis, nous n'en manquerons pas.
J'ay sçû qu'il est en Ville, & lui venois d'écrire
Lors qu'ici le Concierge est venu t'introduire.
Va lui porter ma lettre.

CLITON.

Avec un tel secours,
Vous serez innocent avant qu'il soit deux jours,
Mais je ne comprens rien à ces nouveaux mistéres,
Les Filles doivent être ici fort volontaires,
Jusque dans la prison elles cherchent les gens.



SCENE II.

DORANTE, CLITON, LISE.

CLITON *à Lise.*

IL ne fait que sortir des mains de trois Sergens,
Je t'en veux avertir, un fol espoir te trouble,
Il cajole des mieux, mais il n'a pas le double.

LISE.

J'en apporte pour lui.

CLITON.

Pour lui ! tu m'as dupé,
Et je doute sans toy si nous aurions soupé.

LISE *montrant une bourse.*

Avec ce passe-port suis-je la bien venuë ?

CLITON.

Tu nous vas à tous deux donner dedans la vûë.

LISE.

Ay-je bien pris mon temps ?

CLITON.

Le mieux qu'il se pouvoit,
C'est une honnête Fille, & Dieu nous la devoit,
Monsieur, écoutez-la.

DORANTE.

Que veut-elle ?

LISE.

Une Dame
Vous offre en cette lettre un cœur tout plein de flame.

DORANTE.

Une Dame ?

CLITON.

Lisez sans faire de façon.
Dieu nous aime, Monsieur, comme nous sommes bons,
Et ce n'est pas là tout, l'amour ouvre son coffre,
Et l'argent qu'elle tient vaut bien le cœur qu'elle offre.

DORANTE *lit.*

Au bruit du monde qui vous conduisoit prisonnier, j'ay mis les yeux à la fenêtre, & vous ay trouvé de si bonne mine, que mon cœur est allé dans la même prison que vous, & n'en veut point sortir, tant que vous y serez. Je ferai mon possible pour vous en tirer au plûtôt. Cependant obligez-moy de vous servir de ces cent pistoles que je vous envoye; vous en pouvez avoir besoin en l'état où vous êtes, & il m'en demeure assez d'autres à vôtre service.

DORANTE *continuë.*

Cette lettre est sans nom.

CLITON.

Les mots en sont François.

à Lise.

Dy-moy, sont ce Loüis, ou pistoles de poids?

DORANTE.

Tai-toi.

LISE *à Dorante.*

Pour ma Maîtresse, il est de consequence
De vous taire deux jours son nom, & sa naissance.
Ce secret trop tôt sçû peut la perdre d'honneur.

DORANTE.

Je serai cependant aveugle en mon bonheur,
Et d'un si grand bien fait j'ignorerai la source?

CLITON *à Dorante.*

Curiosité bas, prenons toûjours la bourse.
Souvent c'est perdre tout, que vouloir tout sçavoir,

LISE *à Dorante.*

Puis-je la lui donner?

CLITON *à Lise.*

Donne, j'ay tout pouvoir,
Quand même ce seroit le tresor de Venise.

DORANTE.

Tout-beau, tout-beau, Cliton, il nous faut....

CLITON.

Lâcher prise?
Quoi, c'est ainsi Monsieur....

DORANTE.

Parleras-tu toûjours ?

CLITON.

Et voulez-vous du Ciel renvoyer le secours ?

DORANTE.

Accepter de l'argent porte en soy quelque honte.

CLITON.

Je m'en charge pour vous, & le prens pour mon compte.

DORANTE *à Lise.*

Ecoute un mot.

CLITON.

Je tremble, il va la refuser.

DORANTE.

Ta Maîtresse m'oblige.

CLITON.

Il en veut mieux user.

Oïons.

DORANTE.

Sa courtoisie est extrême, & m'étonne,

Mais....

CLITON.

Le Diable de Mais.

DORANTE.

Mais qu'elle me pardonne...

CLITON.

Je me meurs, je suis mort.

DORANTE.

Si j'en change l'effet,

Et reçoit comme un prêt le don qu'elle me fait.

CLITON

Je suis ressuscité, prêt, ou don ne m'importe.

DORANTE *à Cliton, & ensuite à Lise.*

Prens. Je le lui rendrai, même avant que je sorte.

CLITON *à Lise.*

Ecoute un mot. Tu peux t'en aller à l'instant,
Et revenir demain avec encor autant.
Et vous, Monsieur, songez à changer de demeure,

Vous serez innocent avant qu'il soit une heure.

DORANTE *à Cliton, & puis à Lise.*

Ne me romps plus la tête ; & toy tarde un moment.
J'écris à ta Maîtresse un mot de compliment.

Dorante va ècrire sur la table,

CLITON.

Dirons-nous cependant deux mots de guerre ensemble?

LISE.

Disons.

CLITON.

Contemple-moy.

LISE.

Toy ?

CLITON.

Oüi, moy. Que t'en semble ?
Dy.

LISE.

Que tout vert & rouge ainsi qu'un Perroquet,
Tu n'és que bien en cage, & n'as que du caquet.

CLITON.

Tu ris. Cette action, qu'est-elle ?

LISE.

Ridicule.

CLITON.

Et cette main ?

LISE.

De taille à bien ferrer la mule.

CLITON.

Cette jambe, ce pied ?

LISE

Si tu sors des prisons,
Dignes de t'instaler aux Petites Maisons.

CLITON.

Ce front ?

LISE.

Est un peu creux.

CLITON.

Cette tête ?

LISE.

Un peu folle.

CLITON.

Ce ton de voix enfin avec cette parole?

LISE.

Ah! c'est-là que mes sens demeurent étonnez;
Le ton de voix est rare, aussi bien que le nez.

CLITON.

Je meure, ton humeur me semble si jolie,
Que tu me vas résoudre à faire une folie.
Touche, je veux t'aimer, tu seras mon souci,
Nos Maîtres font l'amour, nous le ferons aussi.
J'aurai mille beaux mots tous les jours à te dire,
Je coucherai de feux, de sanglots, de martyre,
Je te dirai, *je meurs, je suis dans les abois,*
Je brûle.....

LISE.

Et tout cela de ce beau ton de voix!
Ah! si tu m'entreprens deux jours de cette sorte,
Mon cœur est déconfit, & je me tiens pour morte.
Si tu me veux en vie, affoiblis ces attraits,
Et retiens pour le moins la moitié de leurs traits.

CLITON.

Tu sçais même charmer alors que tu te moques,
Gouverne doucement l'ame que tu m'excroques,
On a traité mon Maître avec moins de rigueur,
On n'a pris que sa bourse, & tu prens jusqu'au cœur.

LISE.

Il est riche ton Maître?

CLITON.

Assez.

LISE.

Et Gentilhomme?

CLITON.

Il le dit.

LISE.

Il demeure?

CLITON.

A Paris.

LISE.

Et ſe nomme?

DORANTE *foüillant dans la bourſe.*

Porte-lui cette lettre, & reçoit...,

CLITON *luy retenant le bras.*

Sans compter?

DORANTE.

Cette part de l'argent que tu viens d'apporter.

CLITON.

Elle n'en prendra pas, Monſieur, je vous proteſte.

LISE.

Celle qui vous l'envoye en a pour moi de reſte.

CLITON.

Je vous le diſois bien, elle a le cœur trop bon.

LISE.

Lui pourrai-je, Monſieur, apprendre vôtre nom?

DORANTE.

Il eſt dans mon billet, mais prens, je t'en conjure.

CLITON.

Vous faut-il dire encor que c'eſt lui faire injure?

LISE.

Vous perdez temps, Monſieur, je ſçay trop mon devoir.
Adieu, dans peu de temps je viendrai vous revoir,
Et porte tant de joïe à celle qui vous aime,
Qu'elle rapportera la réponſe elle-même.

CLITON.

Adieu, belle railleuſe.

LISE.

Adieu, cher babillard.



SCENE III.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

CEtte Fille eſt jolie, elle a l'eſprit gaillard.

CLITON.

J'en eſtime l'humeur, j'en aime le viſage,
Mais plus que tout les deux, j'adore ſon meſſage.

DORANTE.

C'eſt celle dont il vient qu'il en faut eſtimer ;
C'eſt elle qui me charme, & que je veux aimer.

CLITON.

Quoi? vous voulez, Monſieur, aimer cette Inconnuë ?

DORANTE.

Oüi, je la veux aimer, Cliton.

CLITON.

Sans l'avoir vûë ?

DORANTE

Un ſi rare bien-fait en un beſoin preſſant
S'empare puiſſamment d'un cœur reconnoiſſant,
Et comme de ſoi-même il marque un grand merite,
Deſſous cette couleur il parle, il ſollicite,
Peint l'objet auſſi beau, qu'on le voit genereux,
Et ſi l'on eſt ingrat, il faut être amoureux.

CLITON.

Vôtre amour va toûjours d'un étrange caprice.
Dés l'abord autrefois vous aimâtes Clerice.
Celle-ci ſans la voir. Mais, Monſieur, vôtre nom,
Lui deviez-vous l'apprendre, & ſi-tôt?

DORANTE.

Pourquoi non ?
J'ay crû le devoir faire, & l'ay fait avec joye.

CLITON.

Il eſt plus décrié que la fauſſe monnoye.

DORANTE.

Mon nom ?

CLITON.

Oüi, dans Paris en langage commun
Dorante, & le Menteur à present ce n'est qu'un,
Et vous y possedez ce haut degré de gloire,
Qu'en une Comedie on a mis vôtre histoire.

DORANTE.

En une Comedie ?

CLITON.

Et si naivement,
Que j'ay crû, la voyant, voir un enchantement.
On y voit un Dorante avec vôtre visage ;
On le prendroit pour vous, il a vôtre air, vôtre âge.
Vos yeux, vôtre action, vôtre maigre embonpoint,
Et paroît comme vous adroit au dernier point.
Comme à l'evenement j'ay part à la peinture.
Aprés vôtre portrait on produit ma figure,
Les Heros de la Farce, un certain Jodelet
Fait marcher aprés vous vôtre digne Valet,
Il a jusqu'à mon nez, & jusqu'à ma parole,
Et nous avons tous deux appris en même Ecole.
C'est l'Original même, il vaut ce que je vaux,
Si quelqu'autre s'en mêle, on peut s'inscrire en faux,
Et tout autre que lui dans cette Comedie
N'en fera jamais voir qu'une fausse copie.
Pour Clarice, & Lucrece, elles en ont quelque air,
Philiste avec Alcippe y vient vous accorder,
Vôtre feu Pere même est joüé sous le masque.

DORANTE.

Cette Piéce doit être, & plaisante, & fantasque :
Mais son nom ?

CLITON.

Vôtre nom de guerre, LE MENTEUR.

DORANTE.

Les Vers en sont-ils bons ? Fait-on cas de l'Auteur ?

CLITON.

La Piéce a réüssi, quoi que foible de stile,
Et d'un nouveau Proverbe elle enrichit la Ville,

De ſorte qu'aujourd'hui preſque en tous les quartiers,
On dit quand quelqu'un ment, qu'il revient de Poitiers.
Et pour moi, c'eſt bien pis, je n'oſe plus paroître.
Ce maraut de Farceur m'a fait ſi bien connoître,
Que les petits enfans, ſi-tôt qu'on m'apperçoit,
Me courent dans la ruë, & me montrent au doigt,
Et chacun rit de voir les Courtauts de boutique,
Groſſiſſant à l'envi leur chienne de Muſique,
Se rompre le goſier dans cette belle humeur,
A crier aprés moi, LE VALET DU MENTEUR.
Vous en riez vous-même ?

DORANTE.

Il faut bien que j'en rie.

CLITON.

Je n'y trouve que rire, & cela vous décrie,
Mais ſi bien, qu'à preſent voulant vous marier,
Vous ne trouveriez pas la Fille d'un Huiſſier,
Pas celle d'un Records, pas d'un Cabaret même.

DORANTE.

Il faut donc avancer prés de celle qui m'aime.
Comme Paris eſt loin, ſi je ne ſuis déçû,
Nous pourrons réüſſir avant qu'elle ait rien ſçû.
Mais quelqu'un vient à nous, & j'entens du murmure.

SCENE IV.

LE PREVOST, CLEANDRE, DORANTE, CLITON.

CLEANDRE *au Prevôt.*

AH ! je ſuis innocent, vous me faites injure.

LE PREVOST *à Cléandre.*

Si vous l'êtes, Monſieur, ne craignez aucun mal ;
Mais comme enfin le Mort étoit vôtre Rival,

Et que le Prisonnier proteste d'innocence,
Je doy sur ce soupçon vous mettre en sa présence.

CLEANDRE *au Prevôt.*

Et si pour s'affranchir il ose me charger?

LE PREVOST *à Cléandre.*

La Justice entre vous en sçaura bien juger;
Souffiez paisiblement que l'ordre s'execute.

à Dorante.

Vous avez vû, Monsieur, le coup qu'on vous impute,
Voyez ce Cavalier, en seroit-il l'auteur?

CLEANDRE *bas.*

Il va me reconnoître. Ah Dieu! je meurs de peur.

DORANTE *au Prevôt.*

Souffiez que j'examine à loisir son visage.

bas.

C'est lui, mais il n'a fait qu'en homme de courage.
Ce seroit lâcheté, quoi qu'il puisse arriver,
De perdre un si grand cœur, quand je puis le sauver.
Ne le découvrons point.

CLEANDRE *bas.*

Il me connoît: je tremble.

DORANTE *au Prevôs.*

Ce Cavalier, Monsieur, n'a rien qui lui ressemble,
L'autre est de moindre taille, il a le poil plus blond,
Le teint plus coloré, le visage plus rond,
Et je le connois moins, tant plus je le contemple.

CLEANDRE *bas.*

O generosité qui n'eut jamais d'exemple!

DORANTE.

L'habit même est tout autre.

LE PREVOST.

Enfin ce n'est pas lui?

DORANTE.

Non, il n'a point de part au duël d'aujourd'huy.

LE PREVOST *à Cléandre.*

Je suis ravi, Monsieur, de voir vôtre innocence
Asseurée à present par sa reconnoissance.
Sortez quand vous voudrez, vous avez tout pouvoir;

Excusez la rigueur qu'à voulu mon devoir.
Adieu.

CLEANDRE *au Prevôt.*
Vous avez fait le dû de vôtre office.

SCENE V.

DORANTE, CLEANDRE, CLITON.

DORANTE *à Cléandre.*
MOn Cavalier pour vous je me fais injustice,
Je vous tiens pour brave homme, & vous reconnoi bien,
Faites vôtre devoir, comme j'ay fait le mien.

CLEANDRE.
Monsieur....

DORANTE.
Point de réplique, on pourroit nous entendre.

CLEANDRE.
Sçachez donc seulement qu'on m'appelle Cléandre,
Que je sçay mon devoir, que j'en prendrai souci,
Et que je périrai pour vous tirer d'ici.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.
N'Est-il pas vrai, Cliton, que ç'eût été dommage
De livrer au malheur ce genereux courage?
J'avois entre mes mains, & sa vie, & sa mort,
Et je me viens de voir arbitre de son sort.

CLITON.
Quoi? c'est là donc, Monsieur....

DORANTE.

Oüi, c'eſt là le coupable.

CLITON.

L'homme à vôtre cheval !

DORANTE.

Rien n'eſt ſi veritable.

CLITON.

Je ne ſçais où j'en ſuis, & deviens tout confus.
Ne m'avez-vous pas dit que vous ne mentiez plus ?

DORANTE.

J'ay vû ſur ſon viſage un noble caractere,
Qui me parlant pour lui m'a forcé de me taire,
Et d'une voix connuë entre les gens de cœur
M'a dit, qu'en le perdant je me perdrois d'honneur ;
J'ay crû devoir mentir, pour ſauver un brave homme.

CLITON.

Et c'eſt ainſi, Monſieur, que l'on s'amende à Rome ;
Je me tiens au Proverbe, oüi, courez, voyagez,
Je veux être Guenon ſi jamais vous changez,
Vous mentirez toûjours, Monſieur, ſur ma parole.
Croïez-moy, que Poitiers eſt une bonne école,
Pour le bien du Public je veux le publier,
Les leçons qu'on y prend ne peuvent s'oublier.

DORANTE.

Je ne mens plus Cliton, je t'en donne aſſeurance,
Mais en un tel ſujet l'occaſion diſpenſe.

CLITON.

Vous en prendrez autant comme vous en verrez.
Menteur vous voulez vivre, & menteur vous mourrez'
Et l'on dira de vous pour Oraiſon funébre :
C'étoit en menterie un Auteur tres-celebre,
Qui ſçût y raffiner de ſi digne façon,
Qu'aux maîtres du métier il en eût fait léçon,
Et qui tant qu'il vécut, ſans craindre aucune riſque,
Aus plus forts d'aprés luy pût donner quinze & biſque.

DORANTE.

Je n'ay plus qu'à mourir, mon Epitaphe eſt fait,

Et tu m'érigeras en Cavalier parfait.
Tu ferois violence à l'humeur la plus triste :
Mais sans plus badiner, va-t'en chercher Philiste,
Donne-lui cette lettre, & moi sans plus mentir
Avec les Prisonniers j'iray me divertir.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MELISSE, LISE.

MELISSE *tenant une lettre ouverte dans sa main.*



Certes il écrit bien, sa lettre est excellente.

LISE.

Madame, sa personne est encor plus galante.
Tout est charmant en lui, sa grace, son maintien, ...

MELISSE.

Il semble que déja tu lui veüilles du bien ?

LISE.

J'en trouve, à dire vray, la rencontre si belle,
Que je voudrois l'aimer, si j'étois Demoiselle.
Il est riche, & de plus il demeure à Paris,
Où des Dames, dit-on, est le vrai Paradis,
Et ce qui vaut bien mieux que toutes ces richesses,
Les Maris y sont bons, & les Femmes maîtresses.

Je vous le dis encor, je m'y pafferois bien,
Et fi j'étois fon fait, il feroit fort le mien.

MELISSE.

Tu n'és pas dégoûtée. Enfin Life, fans rire,
C'eft un homme bien fait ?

LISE.

Plus que je ne puis dire.

MELISSE.

A la lettre il paroît qu'il a beaucoup d'efprit ;
Mais dy-moy, parle-t'il auffi-bien qu'il ecrit ?

LISE.

Pour lui faire en difcours montrer fon éloquence,
Il lui faudroit des gens de plus de conféquence ;
C'eft à vous d'éprouver ce que vous demandez.

MELISSE.

Et que croit-il de moi ?

LISE.

Ce que vous lui mandez,
Que vous l'avez tantôt vû par vôtre fenêtre,
Que vous l'aimez déja.

MELISSE.

Cela pourroit bien être.

LISE.

Sans l'avoir jamais vû ?

MELISSE.

J'écris bien fans le voir.

LISE.

Mais vous fuivez d'un Frére un abfolu pouvoir,
Qui vous ayant conté par quel bonheur étrange
Il s'eft mis à couvert de la mort de Florange,
Se fert de cette feinte, en cachant vôtre nom,
Pour lui donner fecours dedans cette prifon.
L'y voyant en fa place il fait ce qu'il doit faire.

MELISSE.

Je n'écrivois tantôt qu'à deffein de lui plaire,
Mais, Life, maintenant j'ay pitié de l'ennui
D'un homme fi bien fait, qui fouffre pour autruy,
Et par quelques motifs que j'en vienne d'écrire,
Il eft de mon honneur de ne m'en pas dédire.

La lettre eſt de ma main, elle parle d'amour ;
S'il ne ſçait qui je ſuis, il peut l'apprendre un jour,
Un tel gage m'oblige à lui tenir parole,
Ce qu'on met par écrit paſſe un amour frivole,
Puiſqu'il a du mérite, on ne m'en peut blâmer,
Et je lui doy mon cœur, s'il daigne l'eſtimer.
Je m'en forme en idée une image ſi rare
Qu'elle pourroit gagner l'ame la plus barbare,
L'amour en eſt le peintre, & ſon rapport flateur
En fournit les couleurs à ce doux enchanteur.

LISE.

Tout comme vous l'aimez, vous verrez qu'il vous aime.
Si vous vous engagez, il s'engage de méme,
Et ſe forme de vous un tableau ſi parfait,
Que c'eſt lettre pour lettre, & portrait pour portrait.
Il faut que vôtre amour plaiſamment s'entretienne ;
Il ſera vôtre Idée, & vous ſerez la ſienne,
L'alliance eſt mignarde, & cette nouveauté,
Sur tout dans une lettre, aura grande beauté,
Quand vous y ſouſcrirez pour Dorante ou Méliſſe,
Vôtre tres-humble Idée à vous rendre ſervice.
Vous vous mocquez, Madame, & loin d'y conſentir,
Vous n'en parlez ainſi que pour vous divertir.

MELISSE.

Je ne me mocque point.

LISE.

Et que fera, Madame,
Cet autre Cavalier dont vous poſſedez l'ame,
Vôtre Amant ?

MELISSE.

Qui ?

LISE.

Philiſte.

MELISSE.

Ah ! ne préſume pas
Que ſon cœur ſoit ſenſible au peu que j'ay d'appas.
Il fait mine d'aimer, mais ſa galanterie
N'eſt qu'un amuſement, & qu'une raillerie.

LISE.

Il est riche, & Parent des premiers de Lyon.

MELISSE.

Et c'est ce qui le porte à plus d'ambition.
S'il me voit quelquefois, c'est comme par surprise,
Dans ses civilitez on diroit qu'il méprise,
Qu'un seul mot de sa bouche est un rare bonheur,
Et qu'un de ses regards est un excés d'honneur.
L'amour même d'un Roi me seroit importune,
S'il falloit la tenir à si haute fortune ;
La sienne est un tresor qu'il fait bien d'épargner,
L'avantage est trop grand, j'y pourrois trop gagner.
Il n'entre point chez nous, & quand il me rencontre,
Il semble qu'avec peine à mes yeux il se montre,
Et prend l'occasion avec une froideur
Qui craint en me parlant d'abaisser sa Grandeur.

LISE.

Peut-être il est timide, & n'ose davantage.

MELISSE.

S'il craint, c'est que l'amour trop avant ne l'engage,
Il voit souvent mon Frere, & ne parle de rien.

LISE.

Mais vous le recevez, ce me semble, assez bien ?

MELISSE.

Comme je ne suis pas en amour des plus fines,
Faute d'autre, j'en souffre, & je lui rends ses mines;
Mais je commence à voir que de tels cajoleurs
Ne font qu'effaroucher les partis les meilleurs,
Et ne dois plus souffrir qu'avec cette grimace
D'un veritable Amant il occupe la place.

LISE.

Je l'ay vû, pour vous voir, faire beaucoup de tours.

MELISSE.

Qui l'empêche d'entrer, & me voir tous les jours ?
Cette façon d'agir est-elle plus polie ?
Croit-il....

LISE.

Les amoureux ont chacun leur folie.
La sienne est de vous voir avec tant de respect,

Qu'il passe pour superbe, & vous devient suspect,
Et la vôtre un dégoût de cette retenuë ;
Qui vous fait mépriser la personne connuë,
Pour donner vôtre estime, & chercher avec soin
L'amour d'un Inconnu, parce qu'il est de loin.

SCENE II.

CLEANRDE, MELISSE, LISE.

CLEANDRE.

ENvers ce prisonnier as-tu fait cette feinte,
Ma Sœur ?

MELISSE.

Sans me connoître il me croit l'ame atteinte;
Que je l'ay vû conduire en ce triste séjour,
Que ma lettre, & l'argent sont des effets d'amour,
Et Lise qui l'a vû m'en dit tant de merveilles,
Qu'elle fait presque entrer l'amour par les oreilles.

CLEANDRE.

Ah, si tu sçavois tout !

MELISSE.

Elle ne laisse rien,
Elle en vante l'esprit, la taille, & le maintien,
Le visage attrayant, & la façon modeste.

CLEANDRE.

Ah, que c'est peu de chose au prix de ce qui reste !

MELISSE.

Que reste-t'il à dire ? un courage invaincu ?

CLEANDRE.

C'est le plus généreux qui jamais ait vécu.
C'est le cœur le plus noble, & l'ame la plus haute....

MELISSE.

Quoi ? vous voulez, mon Frére, ajoûter à sa faute,
Percer avec ces traits un cœur qu'il a blessé.
Et vous-même achever ce qu'elle a commencé ?

CLEANDRE.

Ma Sœur, à peine ſçai-je encor comme il ſe nomme,
Et je ſçai qu'on n'a vû jamais plus honnête homme,
Et que ton Frere enfin périroit aujourd'huy,
Si nous avions affaire à tout autre qu'à luy.
Quoi que nôtre partie ait été ſi ſecrette
Que j'en duſſe eſperer une ſeure retraite,
Et que Florange & moi (comme je t'ay conté)
Afin que ce düel ne pût être éventé,
Sans prendre de ſeconds, l'euſſions faite de ſorte,
Que chacun pour ſortir choiſit diverſe porte,
Que nous n'euſſions enſemble été vûs de huit jours,
Que preſque tout le monde ignorât nos amours,
Et que l'occaſion me fût ſi favorable,
Que je vis l'innocent ſaiſi pour le coupable;
(Je croy te l'avoir dit, qu'il nous vint ſeparer,
Et que ſur ſon cheval je ſçûs me retirer)
Comme je me montrois, afin que ma preſence
Donnât lieu d'en juger une entiére innocence,
Sur un bruit épandu, que le Deffunt & moy,
D'une même beauté nous adorions la loy,
Un Prevôt ſoupçonneux me ſaiſit dans la ruë,
Me mene au Priſonnier, & m'expoſe à ſa vûë.
Juge quels troubles j'eûs de me voir en ces lieux!
Ce Cavalier me voit, m'examine des yeux,
Me reconnoît, je tremble encor à te le dire,
Mais apprens ſa vertu, chére Sœur, & l'admire.
Ce grand cœur me voyant ſon deſtin en la main,
Devient pour me ſauver à lui-même inhumain.
Lui, qui ſouffre pour moi, ſçait mon crime, & le nie,
Dit que ce qu'on m'impute eſt une calomnie,
Dépeint le criminel de toute autre façon,
Oblige le Prevôt à ſortir ſans ſoupçon,
Me promet amitié, m'aſſûre de ſe taire.
Voilà ce quil a fait, voy ce que je doy faire.

MELISSE.

L'aimer, le ſecourir, & tous deux avoüer
Qu'une telle vertu ne ſe peut trop loüer.

CLEANDRE.

Si je l'ay plaint tantôt de souffrir pour mon crime,
Cette pitié, ma Sœur, êtoit bien légitime :
Mais ce n'est plus pitié, c'est obligation,
Et le devoir succéde à la compassion.
Nos plus puissans secours ne sont qu'ingratitude.
Mets à les redoubler ton soin, & ton êtude ;
Sous ce même prétexte, & ces déguisemens
Ajoûte à ton argent perles, & diamans,
Qu'il ne manque de rien, & pour sa délivrance
Je vay de mes Amis faire agir sa puissance.
Que si tous les efforts ne peuvent le tirer,
Pour m'acquiter vers lui j'irai me déclarer.
Adieu, de ton côté prens souci de me plaire,
Et voy ce que tu dois à qui te sauve un Frére.

MELISSE.

Je vous obéïrai tres-ponctuellement.

SCENE III.

MELISSE, LISE.

LISE.

Vous pouviez dire encor tres-volontairement,
Et la faveur du Ciel vous a bien conservée,
Si ces derniers discours ne vous ont achevée.
Le party de Philiste a dequoi s'appuïer ;
Je n'en suis plus, Madame, il n'est bon qu'à noïer,
Il ne valut jamais un cheveu de Dorante.
Je puis vers la prison apprendre une Courante ?

MELISSE.

Oüi tu peux te résoudre encor à te croter.

LISE.

Quels de vos diamans me faut-il lui porter ?

MELISSE.

Mon Frére va trop vîte, & sa chaleur l'emporte
Jusqu'à connoître mal des gens de cette sorte.

Auſſi comme ſon but eſt different du mien,
Je doy prendre un chemin fort éloigné du ſien.
Il eſt reconnoiſſant, & je ſuis amoureuſe,
Il a peur d'être ingrat, & je veux être heureuſe.
A force de preſens il ſe croit acquiter,
Mais le redoublement ne fait que rebuter.
Si le premier oblige un homme de merite,
Le Second l'importune, & le reſte l'irrite,
Et paſſé le beſoin, quoi qu'on lui puiſſe offrir,
C'eſt un accablement qu'il ne ſçauroit ſouffrir.
L'amour eſt liberal, mais c'eſt avec adreſſe,
Le prix de ſes preſens eſt en leur gentilleſſe,
Et celui qu'à Dorante exprés tu vas porter,
Je veux qu'il le dérobe au lieu de l'accepter.
Ecoute une pratique aſſez ingenieuſe.

LISE.

Elle doit être belle, & fort miſtérieuſe.

MELISSE.

Au lieu de diamans dont tu viens de parler;
Avec quelques douceurs il faut le régaler,
Entrer ſous ce prétexte, & trouver quelque voïe
Par où ſans que j'y ſois, tu faſſes qu'il me voïe.
Porte lui mon Portrait, & comme ſans deſſein
Fay qu'il puiſſe aiſément le ſurprendre en ton ſein.
Feins lors pour le ravoir un déplaiſir extrême.
S'il le rend, c'en eſt fait, s'il le retient, il m'aime.

LISE.

A vous dire le vrai, vous en ſçavez beaucoup.

MELISSE.

L'amour eſt un grand maître, il inſtruit tout d'un coup.

LISE.

Il vient de vous donner de belles tablatures.

MELISSE.

Viens querir mon Portrait avec des confitures.
Comme pourra Dorante en uſer bien, ou mal,
Nous réſoudrons aprés touchant l'original.

SCENE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON *dans la prison.*

DORANTE.

VOilà, mon cher Ami, la véritable histoire
D'une avanture étrange, & difficile à croire;
Mais puisque je vous voy, mon sort est assez doux.

PHILISTE.

L'avanture est étrange, & bien digne de vous,
Et si je n'en voïois la fin trop véritable,
J'aurois bien de la peine à la trouver croyable.
Vous me seriez suspect si vous êtiez ailleurs.

CLITON.

Ayez pour lui, Monsieur, des sentimens meilleurs,
Il s'est bien converti dans un si long voyage,
C'est tout un autre esprit sous le même visage,
Et tout ce qu'il debite est pure vérité,
S'il ne ment quelquefois par génerosité.
C'est le même qui prit Clarice pour Lucrece,
Qui fit jaloux Alcippe avec sa noble adresse,
Et malgré tout cela, le méme toutefois,
Depuis qu'il est ici, n'a menti qu'une fois.

PHILISTE.

En voudrois-tu jurer ?

CLITON.

Oüi, Monsieur, & j'en jure
Par le Dieu des Menteurs, dont il est créature,
Et s'il vous faut encor un serment plus nouveau,
Par l'hymen de Poitiers, & le festin sur l'eau.

PHILISTE.

Laissant là ce badin, Ami, je vous confesse
Qu'il me souvient toûjours de vos traits de jeunesse.
Cent fois en cette Ville aux meilleures maisons
J'en ay fait un bon conte en déguisant les noms,

J'en ay ry de bon cœur, & j'en ay bien fait rire,
Et quoi que maintenant je vous entende dire,
Ma mémoire toûjours me les vient présenter,
Et m'en fait un rapport qui m'invite à douter.

DORANTE.

Formez en ma faveur de plus saines pensées.
Ces petites humeurs sont aussi-tôt passées,
Et l'air du Monde change en bonnes qualitez
Ces teintures qu'on prend aux Universitez.

PHILISTE.

Dés-lors, à cela prés, vous êtiez en estime
D'avoir une ame noble, & grande, & magnanime.

CLITON.

Je le disois dés-lors, sans cette qualité
Vous n'eussiez pû jamais le païer de bonté.

DORANTE.

Ne te tairas-tu point ?

CLITON.

Dis-je rien qu'il ne sçache,
Et fais je à vôtre nom quelque nouvelle tache ?
N'ètoit-il pas, Monsieur, avec Alcippe, & vous,
Quand ce festin en l'air le rendit si jaloux ?
Lui qui fut le témoin du conte que vous fites,
Lui qui vous sépara lors que vous vous batites,
Ne sçait-il pas encor les plus rusez détours,
Dont vôtre esprit adroit bricola vos amours ?

PHILISTE.

Amy, ce flux de langue est trop grand pour se taire,
Mais sans plus l'écouter, parlons de vôtre affaire.
Elle me semble aisée, & jose me vanter
Qu'assez facilement je pourrai l'emporter ;
Ceux dont elle dépend sont de ma connoissance,
Et même à la plûpart je touche de naissance.
Le Mort ètoit d'ailleurs fort peu consideré,
Et chez les gens d'honneur on ne l'a point pleuré.
Sans perdre plus de temps, souffrez que j'aille apprendre
Pour en venir à bout, quel chemin il faut prendre,
Ne vous chagrinez point cependant en prison;

On aura ſoin de vous, comme en vôtre maiſon,
Le concierge en a l'ordre, il tient de moy ſa place,
Et ſi-tôt que je parle, il n'eſt rien qu'il ne faſſe.

DORANTE.

Ma joïe eſt de vous voir, vous me l'allez ravir.

PHILISTE.

Je prens congé de vous, pour vous aller ſervir,
Cliton divertira vôtre mélancolie.

SCENE V.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

COmment va maintenant l'amour, ou la folie?
Cette Dame obligeante, au viſage inconnu,
Qui s'empare des cœurs avec ſon revenu,
Eſt-elle encore aimable? a-t'elle encor des charmes?
Par génerosité, lui rendrons-nous les armes?

DORANTE.

Cliton, je la tiens belle, & m'oſe figurer
Qu'elle n'a rien en ſoy qu'on ne puiſſe adorer.
Qu'en imagines-tu?

CLITON.

J'en fais des conjectures,
Qui s'accordent fort mal avecque vos figures.
Vous païer par avance, & vous cacher ſon nom,
Quoi que vous préſumiez, ne marque rien de bon:
A voir ce qu'elle a fait, & comme elle procéde,
Je jurerois, Monſieur, qu'elle eſt ou vieille, ou laíde,
Peut-être l'une & l'autre, & vous a regardé
Comme un galant commode, & fort incommodé.

DORANTE.

Tu parles en brutal.

CLITON.

Vous en viſionnaire,
Mais ſi je diſois vrai, que prétendez-vous faire?

DORANTE.

Envoïer & la Dame & les amours au vent.

CLITON.

Mais vous avez reçû, quiconque prend ſe vend.

DORANTE.

Quitte pour lui jetter ſon argent à la tête.

CLITON,

Le compliment eſt doux, & la défaite honnête.
Tout de bon à ce coup vous êtes converti,
Je le ſoûtiens, Monſieur, le Proverbe a menti.
Sans ſcrupule autrefois, témoin vôtre Lucrece,
Vous emportiez l'argent & quittiez la Maîtreſſe;
Mais Rome vous a fait ſi grand homme de bien,
Qu'à preſent vous voulez rendre à chacun le ſien.
Vous vous êtes inſtruit des cas de conſcience.

DORANTE.

Tu m'embroüilles l'eſprit faute de patience.
Deux ou trois jours peut-être, un peu plus, un peu moins,
Eclairciront ce trouble, & purgeront ces ſoins.
Tu ſçais qu'on m'a promis que la Beauté qui m'aime
Viendra me rapporter la réponſe elle-même.
Voy déja ſa Servante, elle revient.

CLITON.

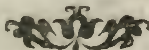
Tant pis,
Dûſſiez-vous enrager, c'eſt ce que je vous dis.
Si fréquente embaſſade, & Maîtreſſe inviſible,
Sont de ma conjecture une preuve infaillible.
Voïons ce qu'elle veut, & ſi ſon paſſe-port
Eſt auſſi bien fourni comme au premier abord.

DORANTE.

Veux-tu qu'à tous momens il pleuve des piſtoles?

CLITON.

Qu'avons-nous ſans cela, beſoin de ſes paroles?



SCENE VI.

DORANTE, LISE, CLITON.

DORANTE *à Lise.*

JE ne t'esperois pas si soudain de retour.

LISE.

Vous jugerez par là d'un cœur qui meurt d'amour.
De vos civilitez ma Maîtresse est ravie,
Elle seroit venuë, elle en brûloit d'envie,
Mais une compagnie au logis la retient.
Elle viendra bien-tôt, & peut-être elle vient,
Et je me connoi mal à l'ardeur qui l'emporte,
Si vous ne la voïez, même avant que je sorte.
Acceptez cependant quelque peu de douceurs
Fort propres en ces lieux à conforter les cœurs.
Les séches sont dessous, celles-ci sont liquides.

CLITON.

Les amours de tantôt me sembloient plus solides.
Si tu n'as autre chose épargne mieux tes pas,
Cette inégalité ne me satisfait pas ;
Nous avons le cœur bon, & dans nos avantures
Nous ne fûmes jamais hommes à confitures.

LISE.

Badin, qui te demande ici ton sentiment ?

CLITON.

Ah ! tu me fais l'amour un peu bien rudement.

LISE.

Est-ce à toi de parler ? que n'attens-tu ton heure ?

DORANTE.

Sçaurons-nous cette fois son nom, ou sa demeure ?

LISE.

Non pas encor si-tôt.

DORANTE.

Mais te vaut-elle bien ?
Parle-moi franchement, & ne deguise rien.

LISE.

A ce compte, Monſieur, vous me trouvez paſſable?

DORANTE.

Je te trouve de taille & d'eſprit agréable,
Tant de grace en l'humeur, & tant d'attraits aux yeux,
Qu'à te dire le vray, je ne voudrois pas mieux.
Elle me charmera pourvû qu'elle te vaille.

LISE.

Ma Maîtreſſe n'eſt pas tout-à-fait de ma taille,
Mais elle me ſurpaſſe en eſprit, en beauté,
Autant, & plus encor, Monſieur, qu'en qualité.

DORANTE.

Tu ſçais adroitement couler ta flaterie.
Que ce bout de ruban à de galenterie!
Je le veux dérober, mais qu'eſt-ce qui le ſuit!

LISE.

Rendez-le-moy, Monſieur, j'ay hâte, il s'en va nuit.

DORANTE.

Je verray ce que c'eſt.

LISE.

C'eſt une mignature.

DORANTE.

O le charmant Portrait! l'adorable peinture!
Elle eſt faite à plaiſir.

LISE.

Aprés le naturel.

DORANTE.

Je ne croy pas jamais avoir rien vû de tel.

LISE.

Ces quatre diamans dont elle eſt enrichie
Ont ſous eux quelque feuille, ou mal nette, ou blanchie,
Et je cours de ce pas y faire regarder.

DORANTE.

Et quel eſt ce portrait?

LISE.

Le faut-il demander,
Et doutez-vous ſi c'eſt ma Maîtreſſe elle-même?

DORANTE

DORANTE.

Quoi, celle qui m'écrit ?

LISE.

Oüi, celle qui vous aime,
A l'aimer tant ſoit peu, vous l'auriez deviné.

DORANTE.

Un ſi rare bonheur ne m'eſt pas deſtiné,
Et tu me veux flater par cette fauſſe joye.

LISE.

Quand je dis vrai, Monſieur; je prétens qu'on me croïe.
Mais je m'amuſe trop, l'Orfévre eſt loin d'ici.
Donnez-moi, je perds temps.

DORANTE.

Laiſſe-moi ce ſouci.
Nous avons un Orfévre arrêté pour ces dettes,
Qui ſçaura tout remettre au poiut que tu ſouhaites.

LISE.

Vous m'en donnez, Monſieur,

DORANTE.

Je te le ferai voir.

LISE.

A-t'il la main fort bonne ?

DORANTE.

Autant qu'on peut l'avoir.

LISE.

Sans mentir?

DORANTE.

Sans mentir.

CLITON.

Il eſt trop jeune, il n'oſe.

LISE.

Je voudrois bien pour vous faire ici quelque choſe,
Mais vous le montrerez.

DORANTE.

Non, à qui qúe ce ſoit.

LISE.

Vous me ferez chaſſer ſi quelqu'autre le voit.

DORANTE.

Va, dors en ſeureté.

LISE.

Mais enfin à quand rendre ?

DORANTE.

Dés demain.

LISE.

Demain donc je viendrai le reprendre,
Je ne puis me réſoudre à vous deſobliger.

CLITON *à Dorante, puis à Liſe.*

Elle ſe met pour vous en un tres-grand danger.
Dirons-nous rien nous deux ?

LISE.

Non.

CLITON.

Comme tu mépriſes !

LISE.

Je n'ay pas le loiſir d'entendre tes ſottiſes.

CLITON.

Avec cette rigueur tu me feras mourir.

LISE.

Peut-être à mon retour je ſçaurai te guérir,
Je ne puis mieux pour l'heure, adieu.

CLITON *à Dorante.*

Tout vous ſuccede.

SCENE VII.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Viens, Cliton, & regarde. Eſt-elle vieille ou laide ?
Voit-on des yeux plus vifs ? voit-on des traits plus doux ?

CLITON.

Je ſuis un peu moins dupe, & plus fûté que vous.
C'eſt un leurre, Monſieur, la choſe eſt toute claire,

Elle a fait tout du long les mines qu'il faut faire.
On amorce le monde avec de tels portraits,
Pour les faire ſurprendre, on les apporte exprés,
On s'en fâche, on fait bruit, ou vous les redemande,
Mais on tremble toûjours de crainte qu'on les rende,
Et pour derniere adreſſe une telle Beauté
Ne ſe voit que de nuit, & dans l'obſcurité,
De peur qu'en un moment l'amour ne s'eſtropie,
A voir l'original ſi loin de la copie.
Mais laiſſons ce diſcours qui peut vous ennuyer.
Vous feray-je venir l'Orfévre priſonnier ?

DORANTE *lit.*

Simple; n'as-tu point vû que c'êsoit une feinte,
Un effet de l'amour dont mon ame eſt atteinte ?

CLITON.

Bon; en voici déja de deux en même jour,
Par devoir d'honnête homme, & par effet d'amour.
Avec un peu de temps nous en verrons bien d'autres,
Chacun a ſes talens, & ce ſont-là les vôtres.

DORANTE.

Tay-toy, tu m'étourdis de tes ſottes raiſons.
Allons prendre un peu d'air dans la Cour des Priſons.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLEANDRE, DORANTE, CLITON.

Cet Acte se passe dans la Prison.

DORANTE.


E vous en prie encor, discourons d'autre chose,
Et sur un tel sujet ayons la bouche close ;
On peut nous écouter, & vous surprendre ici,
Et si vous vous perdez, vous me perdez aussi.
La parfaite amitié que pour vous j'ay conçûë,
Quoi qu'elle soit l'effet d'une premiére vûë,
Joint mon peril au vôtre, & les unit si bien,
Qu'au cours de vôtre sort elle attache le mien.

CLEANDRE.

N'ayez aucune peur, & sortez d'un tel doute.
J'ay des gens là dehors qui gardent qu'on écoute,
Et je puis vous parler en toute seureté
De ce que mon malheur doit à vôtre bonté.
Si d'un bien-fait si grand qu'on reçoit sans merite
Qui s'avouë insolvable aucunement s'acquite,
Pour m'acquiter vers vous autant que je le puis,
J'avoüe, & hautement, Monsieur, que je le suis,
Mais si cette amitié par l'amitié se paie,
Ce cœur qui vous doit tout vous en rend une vraye,

La vôtre la devance à peine d'un moment,
Elle attache mon sort au vôtre également,
Et l'on n'y trouvera que cette difference,
Qu'en vous elle est faveur, en moi reconnoissance.

DORANTE.

N'appellez point faveur ce qui fut un devoir,
Entre les gens de cœur il suffit de se voir.
Par un effort secret de quelque sympathie
L'un à l'autre aussi-tôt un certain nœud les lie,
Chacun d'eux sur son front porte écrit ce qu'il est,
Et quand on lui ressemble, on prend son interêt.

CLITON.

Par exemple, voïez; aux traits de ce visage
Mille Dames m'ont pris pour homme de courage,
Et si-tôt que je parle, on devine à demi
Que le sexe jamais ne fut mon ennemi,

CLEANDRE.

Cet homme a de l'humeur.

DORANTE.

C'est un vieux Domestique,
Qui comme vous voïez, n'est pas mélancolique.
A cause de son âge il se croit tout permis;
Il se rend familier avec tous mes Amis,
Mêle par tout son mot, & jamais, quoi qu'on die,
Pour donner son avis il n'attend qu'on le prie.
Souvent il importune, & quelquefois il plaît.

CLEANDRE.

J'en voudrois connoître un de l'humeur dont il est.

CLITON,

Croïez qu'à le trouver vous auriez de la peine.
Le Monde n'en voit pas quatorze à la douzaine,
Et je jurerois bien, Monsieur, en bonne foi,
Qu'en France il n'en est point que Jodelet, & moi,

DORANTE,

Voilà de ses bons mots les galantes surprises;
Mais qui parle beaucoup dit beaucoup de sottises,
Et quand il a dessein de se mettre en crédit,
Plus il y fait d'effort, moins il sçait ce qu'il dit.

CLITON.

On appelle cela des Vers à ma loüange.

CLEANDRE.

Presque insensiblement nous avons pris le change;
Mais revenons, Monsieur, à ce que je vous dois.

DORANTE.

Nous en pourrons parler encor quelqu'autre fois,
Il suffit pour ce coup.

CLEANDRE.

Je ne sçaurois vous taire
En quel heureux état se trouve vôtre affaire.
Vous sortirez bien-tô, & peut-être demain.
Mais un si prompt secours ne vient pas de ma main,
Les amis de Philiste en ont trouvé la voïe.
J'en doy rougir de honte au milieu de ma joye,
Et je ne sçaurois voir, sans être un peu jaloux,
Qu'il m'ôte les moïens de m'employer pour vous.
Je cede avec regret à cet Ami fidelle;
S'il a plus de pouvoir, il n'a pas plus de zele,
Et vous m'obligerez au sortir de prison
De me faire l'honneur de prendre ma maison.
Je n'attens point le temps de vôtre délivrance,
De peur qu'encor un coup Philiste me devance.
Comme il m'ôte aujourd'hui l'espoir de vous servir,
Vous loger est un bien que je lui veux ravir.

DORANTE.

C'est un excés d'honneur que vous me voulez rendre,
Et je croirois faillir de m'en vouloir défendre.

CLEANDRE.

Je vous en reprirai quand vous pourrez sortir.
Alors nous tâcherons à vous bien divertir,
Et vous faire oublier l'ennui que je vous cause.
Auriez-vous cependant besoin de quelque chose?
Vous êtes Voyageur, & pris par des Sergens,
Et quoy que ces Messieurs soient fort honnêtes gens,
Il en est quelques uns....

CLITON.

Les siens en sont du nombre,
Ils ont, en le prenant, pillé jusqu'à son ombre,

Et n'étoit que le Ciel a ſçû le ſoulager,
Vous le verriez encor fort net & fort leger.
Mais comme je pleurois ſes triſtes aventures,
Nous avons reçû lettre, argent, & confitures.

CLEANDRE.

Et de qui?

DORANTE.

Pour le dire, il faudroit deviner.
Jugez ce qu'en ma place on peut s'imaginer.
Une Dame m'écrit, me flate, me régale,
Me promet une amour qui n'eut jamais d'égale,
Me fait force preſens.

CLEANDRE.

Et vous viſite?

DORANTE.

Non.

CLEANDRE.

Vous ſçavez ſon logis?

DORANTE.

Non-pas même ſon nom.
Ne ſoupçonnez-vous point ce que ce pourroit être?

CLEANDRE.

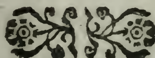
A moins que de la voir, je ne la puis connoître.

DORANTE.

Pour un ſi bon Ami je n'ay point de ſecret.
Voyez, connoiſſez-vous les traits de ce portrait?

CLEANDRE.

Elle ſemble éveillée, & paſſablement belle;
Mais je ne vous en puis dire aucune nouvelle,
Et je ne connoi rien à ces traits que je voy.
Je vas vous préparer une chambre chez moy.
Adieu.



SCENE II.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

CE brusque adieu marque un trouble dans l'ame.
Sans doute il la connoît.

CLITON.

C'est peut-être sa Femme.

DORANTE.

Sa Femme !

CLITON.

Oüi, c'est sans doute elle qui vous écrit ;
Et vous venez de faire un coup de grand esprit.
Voilà de vos secrets, & de vos confidences.

DORANTE.

Nomme-les par leur nom, dy de mes imprudences.
Mais seroit-ce en effet celle que tu me dis ?

CLITON.

Envoïez vos Portraits à de tels étourdis,
Ils gardent un secret avec extrême adresse.
C'est sa Femme, vous dis-je, ou du moins sa Maîtresse.
Ne l'avez-vous pas vû tout changé de couleur ?

DORANTE.

Je l'ay vû comme atteint d'une vive douleur
Faire de vains efforts pour cacher sa surprise.
Son desordre, Cliton, montre ce qu'il déguise,
Il a pris un prétexte à sortir promptement,
Sans se donner loisir d'un mot de compliment.

CLITON.

Qu'il sera dangereux rencontrer sa colere !
Il va tout renverser, si l'on le laisse faire,
Et je vous tiens pour mort, si sa fureur se croit ;
Mais sur tout ses Valets peuvent bien marcher droit.

Malheureux le premier qui fâchera son Maître.
Pour autres cent Loüis je ne voudrois par l'être.

DORANTE.

La chose est sans remede, en soit ce qui pourra,
S'il fait tant le mauvais, peut-être on le verra.
Ce n'est pas qu'aprés tout, Cliton, si c'est sa Femme,
Je ne sçache étouffer cette naissante flame.
Ce seroit lui prêter un fort mauvais secours,
Que lui ravir l'honneur en conservant ses jours.
D'une belle action j'en ferois une noire,
J'en ay fait mon Ami, je prens part à sa gloire,
Et je ne voudrois pas qu'on pût me reprocher
De servir un brave homme au prix d'un bien si cher.

CLITON.

Et s'il est son Amant ?

DORANTE.

Puisqu'elle me préfere,
Ce que j'ay fait pour lui vaut bien qu'il me défere;
Sinon, il a du cœur, il en sçait bien les loix,
Et je suis résolu de défendre son choix.
Tandis pour un moment tréve de raillerie,
Je veux entretenir un peu ma rêverie.

Il prend le Portrait de Mélisse.

Merveille qui m'as enchanté,
Portrait à qui je rens les armes,
As-tu bien autant de bonté
Comme tu me fais voir de charmes ?
Hélas ! au lieu de l'esperer,
Je ne fais que me figurer
Que tu te plains à cette Belle,
Que tu lui dis mon procedé,
Et que je te fus infidelle
Si-tôt que je t'eus possedé.
Garde mieux le secret que moi,
Daigne en ma faveur te contraindre;
Si j'ay pû te manquer de foi,
C'est m'imiter que de t'en plaindre.
Ta colere en me punissant
Te fait criminel d'innocent,

Sur toy retombent les vangeances. ...

CILTON *luy ôtant le portrait.*

Vous ne dites, Monſieur, que des extravagances,
Et parlez juſtement le langage des fous,
Donnez, j'entretiendrai ce Portrait mieux que vous.
Je veux vous en montrer de meilleures méthodes,
Et lui faire des vœux plus courts & plus commodes.
Adorable & riche beauté,
Qui joins les effets aux paroles;
Merveille qui m'as enchanté
Par tes douceurs & tes piſtoles;
Sçache un peu mieux les partager,
Et ſi tu nous veux obliger
A dépeindre aux races futures
L'éclat de tes faits inoüis,
Garde pour toy les confitures;
Et nous accable de Loüis.
Voilà parler en homme.

DORANTE.

Arête tes ſaillies,
Ou va du moins ailleurs débiter tes folies.
Je ne ſuis pas toûjours d'humeur à écouter.

CLITON.

Et je ne ſuis jamais d'humeur à vous flater,
Je ne vous puis ſouffrir de dire une ſottiſe;
Par un double interêt je prens cette franchiſe:
L'un, vous êtes mon Maître, & j'en rougis pour vous,
L'autre, c'eſt mon talent, & j'en deviens jaloux.

DORANTE.

Si c'eſt-là ton talent, ma faute eſt ſans exemple.

CLITON.

Ne me l'enviez point, le vôtre eſt aſſez ample,
Et puiſqu'enfin le Ciel m'a voulu départir
Le don d'extravaguer, comme à vous de mentir,
Comme je ne mens point devant vôtre Excellence,
Ne dites à mes yeux aucune extravagance;
N'entreprenez ſur moy, non plus que moy ſur vous.

DORANTE.

Tay-toy, le Ciel m'envoye un entretien plus doux,

L'Ambaſſade revient.

CLITON.

Que nous apporte-t'elle ?

DORANTE.

Maraut, veux-tu toûjours quelque douceur nouvelle ?

CLITON.

Non pas. mais le paſſé m'a rendu curieux,
Je lui regarde aux mains, un peu plûtôt qu'aux yeux.

SCENE III.

DORANTE, MELISSE, *déguiſée en Servante, cachant ſon viſage ſous une coëffe.* CLITON, LISE.

CLITON *à Liſe.*

MOntre ton Paſſe-port. Quoi ! tu viens les mains vuides !

à Dorante.

Ainſi détruit le temps les biens les plus ſolides,
Et moins d'un jour réduit tout vôtre heur & le mien,
Des Loüis aux douceurs, & des douceurs à rien,

LISE.

Si j'apportai tantôt, à preſent je demande.

DORANTE.

Que veux-tu ?

LISE.

Ce Portrait que je veux qu'on me rende.

DORANTE.

As-tu pris du ſecours pour faire plus de bruit ?

LISE.

J'amene ici ma Sœur, parce qu'il s'en va nuit.
Mais vous penſez en vain chercher une défaite.
Demandez-lui, Monſieur, qu'elle vie on m'a faite.

DORANTE.

Quoi, ta Maîtreſſe ſçait que tu me l'as laiſſé ?

LISE.

Elle s'en eſt doutée, & je l'ay confeſſé.

DORANTE.

Elle s'en eſt donc miſe en colere?

LISE.

Et ſi forte,
Que je n'oſe rentrer ſi je ne le rapporte.
Si vous vous obſtinez à me le retenir,
Je ne ſçai dés ce ſoir, Monſieur, que devenir:
Ma fortune eſt perduë, & dix ans de ſervice.

DORANTE.

Ecoute il n'eſt pour toi choſe que je ne fiſſe,
Si je te nuis ici, c'eſt avec grand regret,
Mais on aura mon cœur avant que ce Portrait.
Va dire de ma part à celle qui t'envoye
Qu'il fait tout mon bonheur, qu'il fait toute ma joye,
Que rien n'approcheroit de mon raviſſement,
Si je le poſſedois de ſon conſentement;
Qu'il eſt l'unique bien où mon eſpoir ſe fonde,
Qu'il eſt le ſeul tréſor qui me ſoit cher au monde,
Et quant à ta fortune, il eſt en mon pouvoir
De la faire montrer par de là ton eſpoir.

LISE.

Je ne veux point de vous, ni de vos récompenſes.

DORANTE.

Tu me dédaignes trop.

LISE.

Je le doy.

CLITON.

Tu l'offenſes.
Mais voulez-vous, Monſieur, me croire, & vous vanger?
Rendez-lui ſon Portrait, pour la faire enrager.

LISE.

O le grand habile homme! il y connoît fineſſe.
C'eſt donc ainſi, Monſieur, que vous tenez promeſſe?
Mais puis qu'auprés de vous j'ay ſi peu de crédit,
Demandez à ma Sœur ce qu'elle m'en a dit,
Et ſi c'eſt ſans raiſon que j'ay tant l'épouvante.

DORANTE.

Tu verras que ta Sœur sera plus obligeante ;
Mais si ce grand couroux lui donne autant d'effroy,
Je ferai tout autant pour elle, que pour toy.

LISE.

N'importe, parlez-lui, du moins vous sçaurez d'elle;
Avec quelle chaleur j'ay pris vôtre querelle.

DORANTE *à Mélisse.*

Son ordre est-il si rude ?

MELISSE.

Il est assez exprés,
Mais sans mentir ma Sœur vous presse un peu de prés.
Quoi qu'elle ait commandé, la chose a deux visages.

CLITON.

Comme toutes les deux joüent leurs personnages :

MELISSE.

Souvent tout cet effort à r'avoir un Portrait
N'est que pour voir l'amour par l'état qu'on en fait.
C'est peut-être aprés tout le dessein de Madame ;
Ma Sœur, non plus que moi, ne lit pas dans son ame,
En ces occasions il fait bon hazarder,
Et de force, ou de gré, je sçaurois le garder.
Si vous l'aimez, Monsieur, croyez qu'en son courage
Elle vous aime assez, pour vous laisser ce gage;
Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur,
Puisqu'avant ce Portrait on aura vôtre cœur,
Et je la trouverois d'une humeur bien étrange,
Si je ne lui faisois accepter cet échange.
Je l'entreprens pour vous, & vous répondrai bien
Qu'elle aimera ce gage, autant comme le sien.

DORANTE.

O Ciel ! & de quel nom faut-il que je te nomme ?

CLITON.

Ainsi font deux Soldats logez chez le bon homme,
Quand l'un veut tout tuer, l'autre rabat les coups,
L'un jure comme un Diable, & l'autre file doux.
Les belles, n'en déplaise à tout vôtre grimoire,
Vous vous entr'entendez, comme larron en foire,

MELISSE.

Que dit cet insolent!

DORANTE.

C'est un fou qui me sert.

CLITON.

Vous dites que ....

DORANTE *à Cliton.*

Tai-toy, ta sottise me pert.

à Mélisse.

Je suivray ton conseil, il m'a rendu la vie.

LISE.

Avec sa complaisance à flater vôtre envie,
Dans le cœur de Madame elle croit penétrer,
Mais son front en rougit, & n'ose se montrer.

MELISSE *se découvrant.*

Mon front n'en rougit point, & je veux bien qu'il voye,
D'où lui vient ce conseil qui lui rend tant de joïe.

DORANTE.

Mes yeux, que vois-je? où suis je? êtes vous des flateurs?
Si le Portrait dit vrai, les habits sont menteurs.
Madame, c'est ainsi que vous sçavez surprendre!

MELISSE.

C'est ainsi que je tâche à ne point méprendre,
A voir si vous m'aimez, & sçavez mériter
Cette parfaite amour que je vous veux porter.
Ce Portrait est à vous, vous l'avez sçû défendre.
Et de plus sur mon cœur vous pouvez tout prétendre;
Mais par quelque motif que vous l'eussiez rendu,
L'un & l'autre à jamais êtoit pour vous perdu,
Je retirois le cœur en retirant ce gage,
Et vous n'eussiez de moi jamais vû que l'image,
Voilà le vrai sujet de mon déguisement,
Pour ne rien hazarder, j'ay pris ce vêtement,
Pour entrer sans soupçon, pour sortir tout de même,
Et ne me point montrer, qu'ayant vû si l'on m'aime.

DORANTE.

Je demeure immobile, & pour vous répliquer,

Je pers la liberté même de m'expliquer.
Surpris, charmé, confus d'une telle merveille,
Je ne ſçai ſi je dors, je ne ſçai ſi je veille,
Je ne ſçai ſi je vis, & je ſçai toutefois
Que ma vie eſt trop peu pour ce que je vous dois.
Que tous mes jours uſez à vous rendre ſervice,
Que tout mon ſang pour vous offrt en ſacrifice,
Que tout mon cœur brûlé d'amour pour vos appas,
Envers vôtre beauté ne m'acquiteroient pas.

MELISSE.

Sçachez pour arrêter ce diſcours qui me flate,
Que je n'ay pû moins faire à moins que d'ètre ingrate.
Vous avez fait pour moy plus que vous ne ſçavez,
Et je vous dois bien plus que vous ne me devez.
Vous m'entendrez un jour. A preſent je vous quitte,
Et malgré mon amour je romps cette viſite,
Le ſoin de mon honneur veut que j'en uſe ainſi;
Je crains à tous momens qu'on me ſurprenne ici,
Encor que déguiſée, on pourroit me connoître.
Je vous puis cette nuit parler par ma fenêtre,
Du moins ſi le Concierge eſt homme à conſentir,
A force de preſens, que vous puiſſiez ſortir.
Un peu d'argent fait tout chez les gens de ſa ſorte.

DORANTE.

Mais aprés que les dons m'auront ouvert la porte,
Où dois-je vous chercher ?

MELISSE.

Ayant ſçû la maiſon.
Vous pourriez aiſément vous informer du nom,
Encor un jour, ou deux, il me faut vous le taire;
Mais vous n'êtes pas homme à me vouloir déplaire.
Je loge en Belle-cour, environ au milieu,
Dans un grand pavillon. N'y manquez pas, adieu.

DORANTE.

Donnez quelque ſignal pour plus certaine adreſſe.

LISE.

Un linge ſervira de marque plus expreſſe,
J'en prendrai ſoin,

MELISSE.

On ouvre, & quelqu'un vous vient voir.
Si vous m'aimez, Monsieur....

Elles abaissent toutes deux leurs coëffes.

DORANTE.

Je sçai bien mon devoir.
Sur ma discretion prenez toute asseurance.

SCENE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON.

PHILISTE.

Amy, nôtre bonheur passe nôtre esperance.
Vous avez Compagnie! Ah, voyons s'il vous plaît.

DORANTE.

Laissez-les s'échaper, je vous dirai qui c'est.
Ce n'est qu'une Lingére. Allant en Italie
Je la vis en passant, & la trouvai jolie,
Nous fîmes connoissance, & me sçachant ici,
Comme vous le voyez, elle en a pris souci.

PHILISTE.

Vous trouvez en tous lieux d'assez bonnes fortunes.

DORANTE.

Celle.ci pour le moins n'est pas des plus communes.

PHILISTE.

Elle vous semble belle, à ce compte.

DORANTE.

A ravir.

PHILISTE.

Je n'en suis point jaloux.

DORANTE.

M'y voulez-vous servir?

PHILISTE.

Je suis trop mal adroit pour un si noble rolle.

DORANTE.

Vous n'avez seulement qu'à dire une parole.

PHILISTE.

Qu'une ?

DORANTE.

Non. Cette nuit j'ay promis de la voir,
Seur que vous obtiendrez mon congé pour ce soir.
Le Concierge est à vous.

PHILISTE.

C'est une affaire faite.

DORANTE.

Quoi, vous me refusez un mot que je souhaite ?

PHILISTE.

L'ordre tout au contraire en est déja donné,
Et vôtre esprit trop prompt n'a pas bien deviné.
Comme je vous quittois avec peine à vous croire,
Quatre de mes Amis m'ont conté vôtre histoire.
Ils marchoient aprés vous deux ou trois mille pas,
Ils vous ont vû courir, tomber le Mort à bas,
L'autre vous démonter, & fuir en diligence ;
Ils ont vût tout cela de sur une éminence,
Et n'ont connu personne, êtant trop éloignez.
Voilà, quoi qu'il en soit, tous nos procés gagnez,
Et plûtôt de beaucoup que je n'osois prétendre.
Je n'ai point perdu temps, & les ay fait entendre.
Si bien que sans chercher d'autre éclaircissement,
Vos Juges m'ont promis vôtre élargissement.
Mais quoi qu'il soit constant qu'on vous prend pour un autre,
Il faudra caution, & je serai la vôtre.
Ce sont formalitez que pour vous dégager
Les Juges disent-ils, sont tenus d'exiger.
Mais sans doute ils en font ainsi que bon leur semble.
Tandis, ce soir chez moi nous souperons ensemble;
Dans un moment ou deux vous y pourrez venir,
Nous aurons tout loisir de nous entretenir,
Et vous prendrez le temps de voir vôtre Lingére.
Ils m'ont dit toutefois qu'il seroit nécessaire
De coucher pour la forme une nuit en prison,
Et m'en ont sur le champ rendu quelque raison ;
Mais c'est si peu mon jeu que de telles matiéres,

Que j'en perds aussi-tôt les plus belles lumieres.
Vous sortirez demain, il n'est rien de plus vrai.
C'est tout ce que j'en aime, & tout ce que j'en sçai.

DORANTE.

Que ne vous doy-je point pour de si bons offices ?

PHILISTE.

Ami, ce ne sont-là que de petits services,
Je voudrois pouvoir mieux, tout me seroit fort doux.
Je vay chercher du monde à souper avec vous,
Adieu, je vous attens au plus tard dans une heure.

SCENE V.

DORANTE, LISE, CLITON.

DORANTE.

Tu ne dis mot, Cliton,

CLITON.

Elle est belle, ou je meure.

DORANTE.

Elle te semble belle ?

CLITON.

Et si parfaitement,
Que j'en suis même encor dans le ravissement;
Encor dans mon esprit je la vois & l'admire,
Et je n'ay sçû depuis trouver le mot à dire.

DORANTE.

Je suis ravi de voir que mon élection
Ait enfin mérité ton approbation.

CLITON.

Ah, plût à Dieu, Monsieur, que ce fût la Servante !
Vous verriez comme quoi je la trouve charmante,
Et comme pour l'aimer je ferois le mutin.

DORANTE.

Admire en cet amour la force du Destin.

CLITON.

J'admire bien plûtôt vôtre adresse ordinaire,

Qui change en un moment cette Dame en Lingére.

DORANTE.

C'étoit néceſſité dans cette occaſion,
De crainte que Philiſte eût quelque viſion,
S'en formât quelque idée, & la pût reconnoître.

CLITON.

Cette métamorphoſe eſt de vos coups de Maître.
Je n'en parlerai plus, Monſieur, que cette fois,
Mais en un demi-jour comptez déja pour trois.
Un coupable honnête homme, un Portrait, une
Dame,
A ſon prémier métier rendent ſoudain vôtre ame;
Et vous ſçavez mentir par générosité,
Par adreſſe d'amour, & par néceſſité.
Quelle converſion!

DORANTE.

Tu fais bien le ſevere.

CLITON.

Non, non, à l'avenir je fais vœu de m'en taire,
J'aurois trop à compter.

DORANTE.

Conſerver un ſecret,
Ce n'eſt pas tant mentir, qu'être amoureux diſcret,
L'honneur d'une Maîtreſſe aiſément y diſpoſe.

CLITON.

Ce n'eſt qu'autre prétexte, & non pas autre choſe.
Croyez-moy, vous mourrez, Monſieur, dans vôtre
peau,
Et vous meriterez cet illuſtre tombeau,
Cette digne oraiſon que n'aguére j'ay faite.
Vous vous en ſouvenez, ſans que je la repéte?

DORANTE.

Pour de pareils ſecrets peut-on s'en garantir?
Et toy même à ton tour ne crois-tu point mentir?
L'occaſion convie, aide, engage, diſpenſe,
Et pour ſervir un autre, on ment ſans qu'on y penſe.

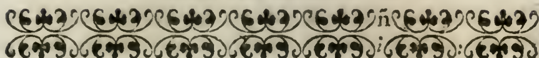
CLITON.

Si vous m'y ſurprenez, étrillez-y moy bien.

DORANTE.

Allons trouver Philiste, & ne jurons de rien.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MELISSE, LISE.

MELISSE.



'En tremble encor de peur, & n'en suis pas remise.

LISE.

Aussi bien comme vous je pensois étre prise.

MELISSE.

Non, Philiste n'est fait que pour m'incommoder,
Voïez ce qu'en ces lieux il venoit demander,
S'il est heure si tard de faire une visite.

LISE.

Un Ami veritable à toute heure s'acquite,
Mais un Amant fâcheux, soit de jour, soit de nuit,
Toûjours à contre-temps à nos yeux se produit,
Et depuis qu'une fois il commence à déplaire,
Il ne manque jamais d'occasion contraire;
Tant son mauvais destin semble prendre de soins
A mêler sa presence, où l'on la veut le moins.

MELISSE

Quel desordre eût-ce été, Lise, s'il m'eût connuë?

LISE.

Il vous auroit donné fort avant dans la vûë.

MELISSE.

Quel bruit, & quel éclat n'eût point fait son courroux?

LISE.

Il eût été peut-être aussi honteux que vous.
Un homme un peu content, & qui s'en fait accroire,
Se voyant méprisé, rabat bien de sa gloire,
Et surpris qu'il en est en telle occasion,
Toute sa vanité tourne en confusion.
Quand il a de l'esprit il sçait rendre le change,
Loin de s'en émouvoir en raillant il se vange,
Affecte des mépris comme pour reprocher
Que la perte qu'il fait ne vaut pas s'en fâcher;
Tant qu'il peut-il témoigne une ame indifferente.
Quoi qu'il en soit enfin, vous avez vû Dorante,
Et fort adroitement je vous ay mise en jeu.

MELISSE.

Et fort adroitement tu m'as fait voir son feu.

LISE.

Et bien? mais que vous semble encor du personnage?
Vous en ay je trop dit?

MELISSE.

J'en ay vû davantage.

LISE.

Avez-vous du regret d'avoir trop hazardé?

MELISSE.

Je n'ay qu'un déplaisir d'avoir si peu tardé.

LISE.

Vous l'aimez?

MELISSE.

Je l'adore.

LISE.

Et croïez qu'il vous aime?

MELISSE.

Qu'il m'aime, & d'une amour comme la mienne extrême.

LISE.

Une premiere vûë, un moment d'entretien

Vous fait ainſi tout croire, & ne douter de rien!

MELISSE.

Quand les ordres du Ciel nous ont faits l'un pour l'autre,
Liſe, c'eſt un accord bien-tôt fait que le nôtre.
Sa main entre les cœurs par un ſecret pouvoir
Séme l'intelligence avant que de ſe voir?
Il prépare ſi bien l'Amant & la Maîtreſſe
Que leur ame au ſeul nom s'émeut & s'intereſſe,
On s'eſtime, on ſe cherche? on s'aime en un moment.
Tout ce qu'on s'entredit perſuade aiſément,
Et ſans s'inquiéter d'aucunes peurs frivoles,
La foy ſemble courir au devant des paroles.
La langue en peu de mots en explique beaucoup,
Les yeux plus éloquens font tout voir tout d'un coup,
Et dequoi qu'à l'envi tous les deux nous inſtruiſent,
Le cœur en entend plus, que tous les deux ne diſent.

LISE.

Si comme dit Sylvandre, une ame en ſe formant,
Ou deſcendant du Ciel, prend d'une autre l'Aimant,
La ſienne a pris la vôtre, & vous a rencontrée.

MELISSE.

Quoy, tu lis les Romans?

LISE.

Je puis bien lire Aſtrée,
Je ſuis de ſon Village, & j'ay de bons garans
Qu'elle & ſon Céladon étoient de nos Parens.

MELISSE.

Quelle preuve en as-tu?

LISE.

Ce vieux Saule, Madame,
Où chacun d'eux cachoit ſes lettres & ſa flame,
Quand le jaloux Sémire en fit un faux témoin,
Du pré de mon Grand pere il fait encor le coin,
Et l'on m'a dit que c'eſt un infaillible ſigne
Que d'un ſi rare hymen je viens en droite ligne.
Vous ne m'en croyez pas?

MELISSE.

De vrai c'eſt un grand point.

LISE

Aurois-je tant d'eſprit ſi cela n'étoit point ?
D'où viendroit cette adreſſe à faire vos meſſages,
A joüer avec vous de ſi bons perſonnages,
Ce tréſor de lumiére, & de vivacité,
Que d'un ſang amoureux que j'ay d'eux herité ?

MELISSE.

Tu le diſois tantôt, chacun a ſa folie,
Les uns l'ont importune, & la tienne eſt jolie.

SCENE II.

CLEANRDE, MELISSE, LISE.

CLEANDRE.

JE viens d'avoir querelle avec ce Priſonnier,
Ma Sœur.

MELISSE.

Avec Dorante ? Avec ce Cavalier,
Dont vous tenez l'honneur, dont vous tenez la vie ?
Qu'avez-vous fait ?

CLEANDRE.

Un coup dont tu ſeras ravie.

MELISSE.

Qu'à cette lâcheté je puiſſe conſentir !

CLEANDRE.

Bien plus, tu m'aideras à le faire mentir.

MELISSE.

Ne le préſumez pas, quelque eſpoir qui vous flate,
Si vous êtes ingrat, je ne puis être ingrate.

CLEANDRE.

Tu ſembles t'en fâcher !

MELISSE.

Je m'en fâche pour vous,
D'un mot il peut vous perdre, & je crains ſon courroux.

CLEANDRE.

Il eſt trop genereux, & d'ailleurs la querelle,
Dans les termes qu'elle eſt, n'eſt pas ſi criminelle.
Ecoute. Nous parlions des Dames de Lyon,
Elles ſont aſſez mal en ſon opinion ;
Il confeſſe de vrai qu'il a peu vû la Ville,
Mais il ſe l'imagine en Beautez fort ſterile,
Et ne peut ſe réſoudre à croire qu'en ces lieux
La plus belle ait dequoi captiver de bons yeux.
Pour l'honneur du païs j'en nomme trois ou quatre,
Mais à moins que de voir, il n'en veut rien rabattre,
Et comme il ne le peut étant dans la priſon,
J'ay crû par un Portrait le mettre à la raiſon,
Et ſans chercher plus loin ces beautez qu'on admire,
Je ne veux que le tien pour le faire dédire
Me le déniras-tu, ma Sœur pour un moment ?

MELISSE.

Vous me joüez, mon Frere, aſſez accortement,
La querelle eſt adroite, & bien imaginée.

CLEANDRE.

Non, je m'en ſuis vanté, ma parole eſt donnée.

MELISSE.

S'il faut ruſer ici, j'en ſçais autant que vous,
Et vous ſerez bien fin ſi je ne romps vos coups.
Vous penſez me ſurprendre, & je n'en fais que rire.
Dites donc tout d'un coup ce que vous voulez dire.

CLEANDRE.

Et bien, je viens de voir ton Portrait en ſes mains.

MELISSE.

Et c'eſt ce qui vous fâche ?

CLEANDRE.

Et c'eſt dont je me plains.

MELISSE.

J'ay crû vous obliger, & l'ay fait pour vous plaire,
Vôtre ordre étoit exprés.

CLEANDRE.

Quoy ? je te l'ay fait faire ?

MELISSE.

Ne m'avez-vous pas dit, *Sous ces déguiſemens*

Ajoûte à ton argent, perles, & diamans ?
Ce sont vos propres mots & vous en étes cause.

CLEANDRE.

Et quoi ? de ce Portrait disent-ils quelque chose ?

MELISSE.

Puisqu'il est enrichi de quatre diamans,
N'est-ce pas obeïr à vos commandemens ?

CLEANDRE.

C'est fort bien expliquer le sens de mes priéres ;
Mais, ma Sœur, ces faveurs sont un peu singulieres.
Qui donne le Portrait promet l'Original.

MELISSE.

C'est encore vôtre ordre, ou je m'y connoy mal.
Ne m'avez-vous pas dit, *prend souci de me plaire,*
Et voy ce que tu dois à qui te sauve un Frére.
Puisque vous luy devez, & la vie, & l'honneur,
Pour vous en revancher, dois-je moins que mon cœur,
Et doutez vous encor à quel point je vous aime,
Quand pour vous acquiter je me donne moy-même ?

CLEANDRE.

Certes pour m'obéïr avec plus de chaleur,
Vous donnez à mon ordre une étrange couleur,
Et prenez un grand soin de bien païer mes dettes ;
Non que mes volontez en soient mal satisfaites,
Loin d'éteindre ce feu je voudrois l'allumer,
Qu'il eût dequoi vous plaire, & voulut vous aimer,
Je tiendrois à bonheur de l'avoir pour Beau-frére,
J'en cherche les moïens, j'y fait ce qu'on peut faire,
Et c'est à ce dessein qu'au sortir de prison
Je viens de l'obliger à prendre ma maison,
Afin que l'entretien produise quelque flames
Qui forme doucement l'union de vos ames.
Mais vous sçavez trouver des chemins plus aisez,
Sans sçavoir s'il vous plaît, ni si vous luy plaisez,
Vous pensez l'engager en luy donnant ces gages,
Et luy donnez sur vous de trop grands avantages.
Que sera-ce, ma Sœur, si quand vous le verrez,
Vous n'y rencontrez pas ce que vous esperez ;
Si quelque aversion vous prend pour son visage ;

Si le vôtre le choque, ou qu'un autre l'engage,
Et que de ce Portrait donné legérement
Il érige un trophée à quelque Objet charmant;

MELISSE.

Sans l'avoir jamais vû, je conn oy ſon courage.
Qu'importe après cela quel en ſoit le viſage?
Tout le reſte me plaît, ſi le cœur en eſt haut,
Et ſi l'ame eſt parfaite il n'a point de défaut.
Ajoûtez que vous-même après vôtre avanture
Ne m'en avez pas fait une laide peinture;
Et comme vous devez vous y connoître mieux,
Je m'en rapporte à vous, & choiſis par vos yeux.
N'en doutez nullement, je l'aimerai, mon Frere,
Et ſi ces foibles traits n'ont point dequoi lui plaire,
S'il aime en autre lieu, n'en apprehendez rien,
Puiſqu'il eſt génereux, il en uſera bien.

CLEANDRE.

Quoi qu'il en ſoit, ma Sœur ſoïez plus retenuë
Alors qu'à tous momens vous ſerez à ſa vûë.
Vôtre amour me ravit, je veux le couronner,
Mais ſouffrez qu'il ſe donne, avant que vous donner.
Il ſortira demain, n'en ſoïez point en peine.
Adieu, je vais une heure entretenir Climéne.

SCENE III.

MELISSE, LISE.

LISE.

VOus en voila défaite & quitte à bon marché,
Encor eſt-il traitable, alors qu'il eſt fâché,
Sa colere a pour vous une douce méthode,
Et ſur la remontrance il n'eſt pas incommode.

MELISSE.

Auſſi qu'ay-je commis pour en donner ſujet;
Me ranger à ſon choix, ſans ſçavoir ſon projet,
Deviner ſa penſée, obeïr par avance,

Sont-ce, Lise, envers lui des crimes d'importance?

LISE.

Obéïr par avance est un jeu délicat,
Dont tout autre que lui feroit un mauvais plat,
Mais ce nouvel Amant dont vous faites vôtre ame,
Avec un grand secret menage vôtre flame,
Devoit-il exposer ce Portrait à ses yeux?
Je le tiens indiscret.

MELISSE.

Il n'est que curieux,
Et ne montreroit pas si grande impatience,
S'il me considéroit avec indifference.
Outre qu'un tel secret peut souffrir un Ami.

LISE.

Mais un homme qu'à peine il connoît à demi?

MELISSE.

Mon Frére lui doit tant qu'il a lieu d'en attendre;
Tout ce d'un ami tout autre peut prétendre.

LISE

L'amour excuse tout dans un cœur enflammé,
Et tout crime est leger, dont l'auteur est aimé.
Je serois plus sévére, & tiens qu'à juste titre
Vous lui pouvez tantôt en faire un bon chapitre.

MELISSE.

Ne querellons personne, & puisque tout va bien,
De crainte d'avoir pis, ne nous plaignons de rien.

LISE.

Que vous avez de peur que le marché n'échape!

MELISSE.

Avec tant de façons que veux-tu que j'attrape!
Je possede son cœur, je ne veux rien de plus,
Et je perdrois le temps en debats superflus.
Quelquefois en amour trop de finesse abuse.
S'excusera-t'il mieux, que mon feu ne l'excuse?
Allons, allons l'attendre, & sans en murmurer,
Ne pensons qu'aux moïens de nous en assûrer.

LISE.

Vous ferez-vous connoître?

MELISSE.

Oüi, s'il ſçait de mon Frére
Ce que juſqu'à preſent j'avois voulu lui taire;
Sinon quand il viendra prendre ſon logement,
Il ſe verra ſurpris plus agréablement.

SCENE IV.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

DORANTE.

Me reconduire encor cette cérémonie
D'entre les vrais Amis devroit être bannie.

PHILISTE.

Juſques-en Belle-cour je vous ay reconduit
Pour voir une Maîtreſſe en faveur de la nuit.
Le temps eſt aſſez doux, & je la voy paroître
En de ſemblables nuits ſouvent à la fenêtre,
J'attendrai le hazard un moment en ce lieu,
Et vous laiſſe aller voir vôtre Lingére. Adieu.

DORANTE.

Que je vous laiſſe ici de nuit ſans compagnie!

PHILISTE.

C'eſt faire à vôtre tour trop de cérémonie.
Peut-être qu'à Paris j'aurois beſoin de vous,
Mais je ne crains ici, ni Rivaux, ni Filoux.

DORANTE.

Ami, pour des Rivaux, chaque jour en fait naître,
Vous en pouvez avoir, & ne les pas connoître.
Ce n'eſt pas que je veuille entrer dans vos ſecrets,
Mais nous nous tiendrons loin, en confidens diſcrets.
J'ay du loiſir aſſez.

PHILISTE.

Si l'heure ne vous preſſe,
Vous ſçaurez mon ſecret touchant cette Maîtreſſe.
Elle demeure, Ami, dans ce grand pavillon.

CLITON *bas.*

Tout ſe prépare mal à cet échantillon.

DORANTE.

Eſt-ce où je penſe voir un linge qui voltige?

PHILISTE.

Juſtement.

DORANTE.

Elle eſt belle?

PHILISTE.

Aſſez.

DORANTE.

Et vous oblige?

PHILISTE.

Je ne ſçaurois encor, s'il faut tout avouër,
Ni m'en plaindre beaucoup, ni beaucoup m'en louër.
Son accueil n'eſt pour moi, ni trop doux, ni trop rude,
Il eſt, & ſans faveur, & ſans ingratitude,
Et je la voy toûjours dedans un certain point,
Qui ne m'en chaſſe pas, & ne l'engage point.
Mais je me trompe fort, ou ſa fenêtre s'ouvre.

DORANTE.

Je me trompe moi-même, ou quelqu'un s'y découvre.

PHILISTE.

J'avance, approchez-vous, mais ſans ſuivre mes pas,
Et prenez un détour qui ne vous montre pas;
Vous jugerez quel fruit je puis eſperer d'elle;
Pour Cliton, il peut faire ici la ſentinelle.

DORANTE *parlant à Cliton, aprés que Philiſte s'eſt éloigné.*

Que me vient-il de dire, & qu'eſt ce que je voy?
Cliton, ſans doute il aime en même lieu que moy.
O Ciel! que mon bonheur eſt de peu de durée.

CLITON.

S'il prend l'occaſion qui vous eſt préparée,
Vous pouvez diſputer avec vôtre Valet
A qui mieux de vous deux gardera le mulet.

DORANTE.

Que de confuſion & de trouble en mon ame!

CLITON.

Allez prêter l'oreille aux diſcours de la Dame,
Au bruit que je ferai prenez bien vôtre temps,
Et nous lui donnerons de jolis paſſe-temps.

Dorante va auprés de Philiſte.

SCENE V.

MELISSE, LISE *à la fenêtre*, PHILISTE, DORANTE, CLITON.

MELISSE.

Est-ce vous ?

PHILISTE.

Oüi, Madame.

MELISSE.

Ah ! que j'en ſuis ravie !
Que mon ſort cette nuit devient digne d'envie ?
Certes je n'oſois plus eſpérer ce bon-heur.

PHILISTE.

Manquerois-je à venir, où j'ay laiſſé mon cœur ;

MELISSE.

Qu'ainſi je ſois aimée, & que de vous j'obtienne
Un amour ſi parfait, & pareille à la mienne !

PHILISTE.

Ah ! s'il en eſt beſoin, j'en jure, & par vos yeux.

MELISSE.

Vous revoir en ce lieu m'en perſuade mieux,
Et ſans autre ſerment cette ſeule viſite
M'aſſûre d'un bonheur qui paſſe mon mérite.

CLITON.

A l'aide.

MELISSE.

J'oïs du bruit.

CLITON.

A la force, au ſecours.

PHILISTE.

C'eſt quelqu'un qu'on maltraite, excuſez ſi j'y cours.
Madame, je reviens.

CLITON *s'éloignant toûjours derriére le théatre.*

On m'égorge, on me tuë.
Au meurtre.

PHILISTE.

Il eſt déja dans la prochaine ruë.

DORANTE.

C'eſt Cliton, retournez, il ſuffira de moi.

PHILISTE.

Je ne vous quitte point, allons.

Ils ſortent tous deux.

MELISSE.

Je meurs d'effroy.

CLITON *derriere le théatre.*

Je ſuis mort.

MELISSE.

Un Rival lui fait cette ſurpriſe.

LISE.

C'eſt plûtôt quelque yvrogne, ou quelqu'autre ſottiſe
Qui ne méritoit pas rompre vôtre entretien.

MELISSE.

Tu flates mes deſirs.

SCENE VI.

DORANTE, MELISSE, LISE.

DORANTE.

MAdame, ce n'eſt rien.
Des marauts dont le vin embrouilloit la cervelle
Vuidoient à coups de poing une vieille querelle,
Ils ètoient trois contre un, & le pauvre battu
A trier de la ſorte exerçoit ſa vertu.

bas.

Si Cliton m'entendoit, il compteroit pour quatre.

MELISSE.

Vous n'avez donc point eu d'ennemis à combatre?

DORANTE.

Un coup de plat d'épée a tout fait écouler.

MELISSE.

Je mourois de fraïeur vous y voyant aller.

DORANTE.

Que Philiste est heureux! qu'il doit aimer la vie!

MELISSE.

Vous n'avez pas sujet de lui porter envie.

DORANTE.

Vous lui parliez n'aguére en termes assez doux.

MELISSE.

Je pense d'aujourd'hui n'avoir parlé qu'à vous.

DORANTE.

Vous ne lui parliez pas avant tout ce vacarme?
Vous ne lui disiez pas que son amour vous charme?
Qu'aucuns feux à vos feux ne peuvent s'égaler?

MELISSE.

J'ay tenu ce discours, mais j'ay crû vous parler.
N'êtes-vos pas Dorante?

DORANTE.

Oüi, je le suis, Madame,
Le malheureux témoin de vôtre peu de flame.
Ce qu'un moment fit naître un autre l'a détruit,
Et l'ouvrage d'un jour le perd en une nuit.

MELISSE.

L'erreur n'est pas un crime, & vôtre aimable idée
Regnant sur mon esprit m'a si bien possedée,
Que dans ce cher Objet le sien s'est confondu,
Et lors qu'il m'a parlé je vous ay répondu.
En sa place tout autre eût passé pour vous-même.
Vous verrez par la suite à quel point je vous aime.
Pardonnez cependant à mes esprits déçûs,
Daignez prendre pour vous les vœux qu'il a reçûs,
Ou si manque d'amour vôtre soupçon persiste....

DORANTE.

N'en parlons plus, de grace, & parlons de Philiste,
Il vous sert, & la nuit me l'a trop découvert.

MELISSE.

Dites qu'il m'importune & non pas qu'il me sert,
N'en craignez rien, adieu, j'ay peur qu'il ne revienne.

DORANTE.

Où voulez-vous demain que je vous entretienne?
Je dois être élargi.

MELISSE.

Je vous ferai sçavoir
Dés demain chez Cléandre où vous me pourrez voir.

DORANTE.

Et qui vous peut si-tôt apprendre ces Nouvelles?

MELISSE.

Et ne sçavez-vous pas que l'amour a des aîles?

DORANTE.

Vous avez habitude avec ce Cavalier?

CLITON.

Non, je sçai tout cela d'un Esprit Familier.
Soyez moins curieux, plus secret, plus modeste,
Sans ombrage, & demain nous parlerons du reste.

DORANTE *seul.*

Comme elle est ma Maîtresse, elle m'a fait leçon,
Et d'un soupçon je tombe en un autre soupçon.
Lors que je crains Cléandre, un Ami me traverse.
Mais nous avons bien fait de rompre le commerce.
Je croy l'entendre,

SCENE VII.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE.

AMi vous m'avez tôt quitté

DORANTE.

Sçachant fort peu la Ville, & dans l'obscurité,
En moins de quatre pas j'ay tout perdu de vûë,
Et m'êtant égaré dés la premiére ruë,
Comme je sçais un peu ce que c'est que l'amour,
J'ay crû qu'il vous falloit attendre en Belle-cour;
Mais je n'ay plus trouvé personne à la fenêtre.
Dites-moi cependant, qui massacroit ce traitre?
Qui le faisoit crier?

PHILISTE.

A quelque mille pas
Je l'ay rencontré seul tombé sur des plâtras.

DORANTE.

Maraut, ne criois-tu que pour nous mettre en peine?

CLITON.

Souffrez encor un peu que je reprenne haleine.
Comme à Lyon le Peuple aime fort les Laquais,
Et leur donne souvent de dangereux paquets,
Deux coquins me trouvant tantôt en sentinelle,
Ont laissé choir sur moi leur haine naturelle,
Et si-tôt qu'ils ont vû mon habit rouge & vert....

DORANTE.

Quand il est nuit sans Lune, & qu'il fait temps couvert,
Connoît-on les couleurs? Tu donnes une bourde.

CLITON.

Ils portoient sous le bras une lanterne sourde.
C'êtoit fait de ma vie, ils me traînoient à l'eau,
Mais sentant du secours ils ont craint pour leur peau,
Et joüant des talons tous deux en gens habiles,
Ils m'ont fait trébucher sur un monceau de tuiles,
Chargé de tant de coups, & de poing & de pié,
Que je croi tout au moins en être estropié.
Puissai-je voir bien-tôt la canaille noïée.

PHILISTE.

Si jeusse pû les joindre; ils me l'eussent païée,
L'heureuse occasion, dont je n'ay pû joüir,
Et que cette sottise a fait évanoüir.
Vous en êtes témoins, cette belle adorable
Ne me pourroit jamais être plus favorable.

Jamais je n'en reçûs d'accueil si gracieux ;
Mais j'ay bien-tôt perdu ces momens précieux.
Adieu, je prendrai soin demain de vôtre affaire,
Il est saison pour vous de voir vôtre Lingere.
Puissiez-vous recevoir dans ce doux entretien
Un plaisir plus solide, & plus long que le mien.

SCENE VIII.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

CLiton, si tu le peux, regarde-moi sans rire.

CLITON.

J'entens à demi-mot. & ne m'en puis dédire.
J'ay gagné vôtre mal.

DORANTE.

Et bien, l'occasion?

CLITON.

Elle fait le Menteur, ainsi que le Larron,
Mais si j'en ay donné, c'est pour vôtre service.

DORANTE.

Tu l'as bien fait courir avec cet artifice.

CLITON.

Si je ne fusse chû, je l'eusse mené loin ;
Mais sur tout j'ay trouvé la lanterne au besoin,
Et sans ce prompt secours votre feinte importune
M'eût bien embarrassé de vôtre nuit sanr Lune.
Sçachez une autrefois que ces difficultez
Ne se proposent point qu'entre gens concertez.

DORANTE.

Pour le mieux éblouïr je faisois le sévére.

CLITON.

C'étoit un jeu tout propre à gâter le mistére.
Dites-moi cependant, êtes-vous satisfait ?

DORANTE.

Autant comme on peut l'être.

CLITON.

En effet ?

DORANTE.

En effet.

CLITON.

Et Philiste ?

DORANTE.

Il se tient conblé d'heur, & de gloire,
Mais on l'a pris pour moi dans une nuit si noire.
On s'excuse du moins avec cette couleur.

CLITON.

Ces fenêtres toûjours vous ont porté malheur.
Vous y prîtes jadis Clarice pour Lucrece,
Aujourd'hui même erreur trompe cette Maîtresse;
Et vous n'avez point eu de pareils rendez-vous,
Sans faire une jalouse, ou devenir jaloux.

DORANTE.

Je n'ay pas lieu de l'être, & n'en sors pas fort triste.

CLITON.

Vous pourrez maintenant sçavoir tout de Philiste.

DORANTE.

Cliton, tout au contraire, il me faut l'éviter,
Tout est perdu pour moi, s'il me va tout conter.
De quel front oserois-je aprés sa confidence
Souffrir que mon amour se mît en évidence ?
Aprés les soins qu'il prend de rompre ma prison,
Aimer en même lieu semble une trahison.
Voïant cette chaleur qui pour moi l'intéresse,
Je rougis en secret de servir sa Maîtresse,
Et croy devoir du moins ignorer son amour,
Jusqu'à ce que le mien ait pû paroître au jour.
Déclaré le prémier je l'oblige à se taire,
Ou si de cette flame il ne se peut défaire,
Il ne peut refuser de s'en remettre au choix
De celle dont tous deux nous adorons les loix.

CLITON.

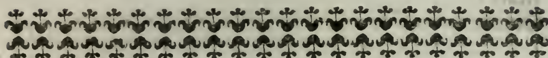
Quand il vous préviendra, vous pouvez le défendre
Aussi bien contre lui, comme contre Cléandre.

DORANTE.

Contre Cléandre & lui je n'ay pas même droit.

Je dois autant à l'un, comme l'autre me doit,
Et tout homme d'honneur n'est qu'en inquiétude,
Pouvant être suspect de quelque ingratitude.
Allons nous réposer; la nuit & le sommeil
Nous pourront inspirer quelque meilleur conseil.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISE, CLITON.

CLITON.



Ous voici bien logez, Lise, & sans raillerie,
Je ne souhaittois pas meilleure hôtellerie.
Enfin nous voyons clair à ce que nous faisons,
Et je puis à loisir te conter mes raisons.

LISE.

Tes raisons, c'est-à-dire, autant d'extravagances?

CLITON.

Tu me connois déja!

LISE.

Bien mieux que tu ne penses.

CLITON.

J'en débite beaucoup.

LISE.

Tu sçais les prodiguer.

CLITON.

Mais sçais-tu que l'amour me fait extravaguer ?

LISE.

En tiens-tu donc pour moi ?

CLITON.

J'en tiens, je le confesse.

LISE.

Autant comme ton Maître en tient pour ma Maîtresse ?

CLITON.

Non pas encor si fort, mais dés ce même instant
Il ne tiendra qu'à toy que je n'en tienne autant.
Tu n'as qu'à l'imiter, pour étre autant aimée.

LISE.

Si son ame est en feu, la mienne est enflamée,
Et je croy jusqu'ici ne l'imiter pas mal.

CLITON.

Tu manques à vrai dire, encor au principal.

LISE.

Ton secret est obscur.

CLITON.

Tu ne veux pas l'entendre ;
Voi quelle est sa méthode, & tâche de la prendre.
Ses attraits tout-puissans ont des avant-coureurs
Encor plus souverains à lui gagner les cœurs.
Mon Maître se rendit à ton prémier message ;
Ce n'est pas qu'en effet je n'aime ton visage,
Mais l'amour aujourd'hui dans les cœurs les plus vains
Entre moins par les yeux, qu'il ne fait par les mains,
Et quand l'Objet aimé voit les siennes garnies,
Il voit en l'autre Objet des graces infinies.
Pourrois-tu te résoudre à m'attaquer ainsi ?

LISE.

J'en voudrois être quitte à moins d'un grand-merci.

CLITON.

Ecoute, je n'ay pas une ame interessée,
Et je te veux ouvrir le fond de ma pensée.
Aimons nous but-à-but, sans soupçon, sans rigueur,
Donnons ame pour ame, & rendons cœur pour cœur.

LISE.

J'en veux bien à ce prix.

CLITON.

Donc ſans plus de langage,
Tu veux bien m'en donner quelques baiſers pour gage?

LISE.

Pour l'ame, & pour le cœur, tant que tu le voudras,
Mais pour le bout du doigt ne le demande pas.
Un amour délicat hait ces faveurs groſſiéres,
Et je t'ay bien donné des preuves plus entiéres.
Pourquoi me demander des gages ſuperflus ?
Aïant l'ame & le cœur, que te faut-il de plus ?

CLITON.

J'ay le goût fort groſſier en matiére de flame.
Je ſçai que c'eſt beaucoup qu'avoir le cœur, & l'ame,
Mais je ne ſçai pas moins qu'on a fort peu de fruit.
Et de l'ame, & du cœur, ſi le reſte ne ſuit.

LISE.

Et quoi, pauvre ignorant, ne ſçais-tu pas encore
Qu'il faut ſuivre l'humeur de celle qu'on adore,
Se rendre complaiſant, vouloir ce qu'elle veut ?

CLITON.

Si tu n'en veux changer c'eſt ce qui ne ſe peut.
Dequoi me guériroient ces gages inviſibles ?
Comme j'ay l'eſprit lourd, je les veux plus ſenſibles,
Autrement, marché nul.

LISE.

Ne deſeſpere point.
Chaque choſe a ſon ordre, & tout vient à ſon point,
Peut-être avec le temps nous pourrons nous connoître.
Apprens-moi cependant qu'eſt devenu ton Maître.

CLITON.

Il eſt avec Philiſte allé remercier.
Ceux que pour ſon affaire il a voulu prier.

LISE.

Je croi qu'il eſt ravi de voir que ſa Maîtreſſe.
Eſt la ſœur de Cléandre, & devient ſon Hôteſſe ?

CLITON.

Il a raiſon de l'eſtre & de tout eſpérer.

LISE.

Avec toute aſſûrance il peut ſe déclarer.
Autant comme la Sœur, le Frére le ſouhaite,
Et s'il l'aime en effet, je tiens la choſe faite.

CLITON.

Ne doute point s'il l'aime, aprés qu'il meurt d'amour.

LISE.

Il ſemble toute fois fort triſte à ſon retour.

SCENE II.

DORANTE, CLITON, LISE.

DORANTE.

Tout eſt perdu, Cliton, il faut plier bagage.

CLITON.

Je fais ici, Monſieur, l'amour de bon courage,
Au lieu de m'y troubler, allez-en faire autant.

DORANTE.

N'en parlons plus.

CLITON.

Entrez, vous dis-je, on vous attend.

DORANTE.

Que m'importe?

CLITON.

On vous aime.

DORANTE.

Helas!

CLITON.

On vous adore.

DORANTE.

Je le ſçai.

CLITON.

D'où vient donc l'ennui qui vous devore?

DORANTE.

Que je te trouve heureux!

CLITON.

Le Destin m'est si doux
Que vous avez sujet d'en être fort jaloux.
Alors qu'on vous caresse à grands coups de pistoles,
J'obtiens tout doucement paroles pour paroles.
L'avantage est fort rare, & me rend fort heureux.

DORANTE.

Il faut partir, te dis-je.

CLITON.

Oüi, dans un an, ou deux.

DORANTE.

Sans tarder un moment.

LISE.

L'amour trouve des charmes
A donner quelquefois de pareilles alarmes.

DORANTE *lit.*

Lise, c'est tout de bon.

LISE.

Vous n'en avez pas lieu,

DORANTE.

Ta Maîtresse survient, il faut lui dire adieu.
Puisse en ses belles mains ma douleur immortelle
Laisser toute mon ame en prenant congé d'elle.

SCENE III.

DORANTE, MELISSE, LISE, CLITON.

MELISSE.

AU bruit de vos soûpirs tremblante & sans couleur,
Je viens sçavoir de vous mon crime, ou mon malheur,
Si j'en suis le sujet, si j'en suis le remede,
Si je puis le guérir, ou s'il faut que j'y céde,
Si je dois, ou vous plaindre, ou me justifier,
Et de quels ennemis il faut me défier.

DORANTE.

De mon mauvais destin, qui seul me persécute.

MELISSE.

A ses injustes loix que faut-il que j'impute ?

DORANTE.

Le coup le plus mortel dont il m'eût pû fraper.

MELISSE.

Est ce un mal que mes yeux ne puissent dissiper ?

DORANTE.

Vôtre amour le fait naître, & vos yeux le redoublent.

MELISSE.

Si je ne puis calmer les soucis qui vous troublent,
Mon amour avec vous sçaura les partager.

DORANTE.

Ah, vous les aigrissez les voulant soulager
Puis-je voir tant d'amour avec tant de mérite,
Et dire sans mourir qu'il faut que je vous quitte ?

MELISSE.

Vous me quittez ! ô Ciel ! Mais, Lise, soûtenez,
'e sens-manquer la force à mes sens êtonnez.

DORANTE.

Ie croissez point ma plaïe elle est assez ouverte,
Vous me montrez en vain la grandeur de ma perte,
Ce grand excés d'amour que font voir vos douleurs
Triomphe de mon cœur, sans vaincre mes malheurs.
On ne m'arrête pas pour redoubler mes chaînes,
On redouble ma flame, ou redouble mes peines :
Mais tous ces nouveaux feux qui viennent m'embraser
Me donnent seulement plus de fers à briser.

MELISSE.

Donc à m'abandonner vôtre ame est résolué ?

D.ORANTE.

Je céde à la rigueur d'une force absoluë.

MELISSE.

Vôtre manque d'amour vous y fait consentir.

DORANTE.

Traitez moi de volage, & me laissez partir,
Vous me serez plus douce, en m'êtant plus cruelles.
Je ne parts toutefois que pour être fidelle ;

A quelques loix par là qu'il me faille obéïr,
Je m'en revolterois, si je pouvois trahir.
Sçachez-en le sujet, & peut-être, Madame,
Que vous même avoûrez, en lisant dans mon ame,
Qu'il faut planidre Dorante, au lieu de l'accuser,
Que plus il quitte en vous, plus il est à priser,
Et que tant de faveurs dessus lui répanduës
Sur un indigne objet ne sont pas descenduës.
Je ne vous redis point combien il m'étoit doux
De vous connoître enfin, & de loger chez vous,
Ni comme avec transport je vous ay rencontrée.
Par cette porte, hélas! mes maux ont pris entrée,
Par ce dernier bonheur, mon bonheur se détruit,
Ce funeste départ en est l'unique fruit,
Et ma bonne fortune à moy-méme contraire
Me fait perdre la Sœur, par la faveur du Frére.
Le cœur enflé d'amour & de ravissement
J'allois rendre à Philiste un mot de compliment,
Mais lui tout aussi-tôt sans le vouloir entendre,
Cher Ami, m'a-t'il dit, *vous logez chez Cléandre,*
Vous aurez vû sa Sœur, je l'aime, & vous pouvez
Me rendre beaucoup plus que vous ne me devez,
En faveur de mes feux parlez à cett Belle,
Et comme mon amour a peu d'accés chez elle,
Faites l'occasion quand je vous irai voir.
A ces mots j'ay frémi sous l'horreur du devoir.
Par ce que je lui dois, jugez de ma misere,
Voyez ce que je puis, & ce que je dois faire;
Ce cœur qui le trahit, s'il vous aime aujourd'hui,
Ne vous trahit pas moins, s'il vous parle pour lui.
Ainsi pour n'offenser son amour, ni le vôtre,
Ainsi pour n'être ingrat, ni vers l'un ni vers l'autre,
J'ôte de vôtre vûë un Amant malheureux,
Qui ne peut plus vous voir sans vous trahir tous deux,
Lui, puisqu'à son amour j'oppose ma presence,
Vous, puisqu'en sa faveur je m'impose silence.

MELISSE.

C'est à Philiste donc que vous m'abandonnez?
Ou plûtôt c'est Philiste à qui vous me donnez!

Vôtre amitié trop ferme, ou vôtre amour trop lâche,
M'ôtant ce qui me plaît, me rend ce qui me fâche?
Que c'est à contre-temps faire l'Amant discret,
Qu'en ces occasions conserver un secret!
Il falloit découvrir... Mais simple, je m'abuse,
Un amour si leger eût mal servi d'excuse,
Un bien acquis sans peine est un tresor en l'air,
Ce qui coûte si peu ne vaut pas en parler,
La garde en importune, & la perte console,
Et pour le retenir, c'est trop qu'une parole.

DORANTE.

Quelle excuse, Madame, & quel remerciment,
Et quel compte eût-il fait d'un amour d'un moment,
Allumé d'un coup d'œil? car lui dire autre chose,
Lui conter de vos feux la veritable cause,
Que je vous sauve un Frére, & qu'il me doit le jour,
Que la reconnoissance a produit vôtre amour,
C'ètoit mettre en sa main le destin de Cléandre,
C'ètoit trahir ce Frere en voulant vous défendre,
C'ètoit me repentir de l'avoir conservé,
C'ètoit l'assassiner aprés l'avoir sauvé,
C'ètoit desavouër ce généreux silence,
Qu'au peril de mon sang garda mon innocence,
Et perdre en vous forçant à ne plus m'estimer,
Toutes les qualitez qui vous firent m'aimer.

MELISSE.

Hélas tout ce discours ne sert qu'à me confondre,
Je n'y puis consentir, & ne sçai qu'y répondre.
Mais je découvre enfin l'adresse de vos coups,
Vous parlez pour Philiste, & vous faites pour vous.
Vos Dames de Paris vous r'appellent vers elles,
Nos Provinces pour vous n'en ont point d'assez belles.
Si dans vôtre prison vous avez fait l'Amant,
Je ne vous y servois que d'un amusement.
A peine en sortez vous que vous changez de stile,
Pour quitter la Maîtresse, il faut quitter la Ville,
Je ne vous retiens plus, allez.

DORANTE.

Puisse à vos yeux

M'écraser à l'instant la colere des Cieux,
Si j'adore autre objet que celui de Mélisse,
Si je conçoy des vœux que pour vôtre service,
Et si pour d'autres yeux on m'entend soûpirer,
Tant que je pourrai voir quelque lieu d'esperer.
Oüi, Madame, souffrez que cet amour persiste,
Tant que l'hymen engage, ou Mélisse, ou Philiste.
Jusque-là les douceurs de vôtre souvenir
Avec un peu d'espoir sçauront m'entretenir.
J'en jure par vous même, & ne suis pas capable,
D'un serment, ni plus saint, ni plus inviolable.
Mais j'offense Philiste avec un tel serment,
Pour guérir vos soupçons je nuis à vôtre Amant,
J'effacerai ce crime avec cette priére.
Si vous devez le cœur à qui vous sauve un Frére,
Vous ne devez pas moins au généreux secours
Dont tient le jour celui qui conserva ses jours,
Aimez en ma faveur un ami qui vous aime,
Et possedez Dorante en un autre lui même.
Adieu, contre vos yeux c'est assez combatu,
Je sens à leurs regards chanceler ma vertu,
Et dans le triste état où mon ame est réduite
Pour sauver mon honneur, je n'ay plus que la fuite.

SCENE IV.

DORANTE, PHILISTE, MELISSE, LISE, CLITON.

PHILISTE.

Ami, je vous rencontre assez heureusement.
Vous sortiez?

DORANTE.

Oüi, je sors, Ami, pour un moment,
Entrez, Mélisse est seule, & je pourrois vous nuire.

PHILISTE.

Ne m'échapez donc point avant que m'introduire,

Aprés, ſur le diſcours vous prendrez vôtre temps,
Et nous ſerons ainſi l'un & l'autre contens.
Vous me ſemblez troublé ?

DORANTE.

J'ay bien raiſon de l'être,
Adieu.

PHILISTE.

Vous ſoûpirez & voulez diſparoître !
De Méliſſe, ou de vous, je ſçaurai vos malheurs.
Madame, puis-je.... O Ciel ! elle-même eſt en pleurs!
Je ne voy des deux parts que des ſujets d'alarmes !
D'où viennent ces ſoûpirs, & d'où naiſſent vos larmes ?
Quel accident vous fâche & le fait retirer ?
Qu'ay-je à craindre pour vous, ou qu'ay-je à déplorer ?

MELISSE.

Philiſte, il eſt tout vrai... Mais retenez Dorante,
Sa preſence au ſecret eſt la plus importante.

DORANTE.

Vous me perdez, Madame.

MELISSE.

Il faut tout hazarder,
Pour un bien qu'autrement je ne puis plus garder,

LISE.

Cléandre entre.

MELISSE.

Le Ciel à propos nous l'envoïe.

SCENE V.

DORANTE, PHILISTE, CLEANDRE, MELISSE, LISE, CLITON.

CLEANDRE.

MA Sœur, auriez-vous crû Vous montrez peu de joïe !
En ſi bon entretien qui vous peut attriſter!

MELISSE *à Cléandre.*

J'en contois le sujet, vous pouvez l'écouter.

à Philiste.

Vous m'aimez, je l'ay sçû, de vôtre propre bouche,
Je l'ay sçû de Dorante, & vôtre amour me touche,
Si trop peu, pour vous rendre un amour tout pareil,
Assez pour vous donner un fideile conseil.
Ne vous obstinez plus à cherir une ingrate,
J'aime ailleurs, c'est en vain qu'un faux espoir vous flate,
J'aime & je suis aimée, & mon Frére y consent,
Mon choix est aussi beau, que mon amour puissant,
Vous l'auriez fait pour moy si vous étiez mon Frere.
C'est Dorante en un mot qui seul à pû me plaire.
Ne me demandez point, ni quelle occasion
Ni quel temps entre nous a fait cette union,
S'il la faut appeller, ou surprise, ou constance,
Je ne vous en puis dire aucune ucirconstance.
Contentez-vous de voir que mon Frere aujourd'huy
L'estime & l'aime assez pour le loger chez luy,
Et d'apprendre de moy que mon cœur se propose
Le change & le tombeau pour une même chose.
Lors que nôtre destin nous sembloit le plus doux,
Vous l'avez obligé de me parler pour vous,
Il l'a fait, & s'en va pour vous quitter la place.
Jugez par ce discours quel malheur nous menace.
Voilà cet accident qui le fait retirer,
Voila ce qui le trouble, & qui me fait pleurer,
Voilà ce que je crains, & voilà les alarmes
D'où viennent ses soupirs, & d'où naissent mes larmes.

PHILISTE.

Ce n'est pas là, Dorante, agir en Cavalier.
Sur ma parole encor vous êtes prisonnier,
Vôtre liberté n'est qu'une prison plus large,
Et je réponds de vous s'il survient quelque charge.
Vous partez cependant, & sans m'en avertir!
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

DORANTE.

Allons je suis tout prêt d'y laisser une vie

Plus digne de pitié qu'elle n'étoit d'envie,
Mais aprés le bonheur que je vous ay cédé
Je méritois peut-être un plus doux procédé

PHILISTE.

Un Ami tel que vous n'en merite point d'autre.
Je vous dis mon ſecret, vous me cachez le vôtre,
Et vous ne craignez point d'irriter mon couroux
Lors que vous me jugez moins genereux que vous !
Vous pouvez me ceder un Objet qui vous aime,
Et j'ay le cœur trop bas, pour vous traiter de même,
Pour vous en céder un à qui l'amour me rend,
Sinon trop mal voulu, du moins indifferent!
Si vous avez pû naître, & noble, & magnanime,
Vous ne me deviez pas tenir en moindre eſtime ;
Malgré nôtre amitié je m'en dois reſſentir,
Rentrez dans la priſon dont vous vouliez ſortir.

CLEANDRE

Vous prenez pour mépris ſon trop de déférence,
Dont il ne faut tirer qu'une pleine aſſurance
Qu'un Ami ſi parfait que vous oſez blâmer
Vous aime plus que luy, ſans vous moins eſtimer.
Si pour luy vôtre foy ſert aux Juges d'ôtage,
Permettez qu'auprés d'eux la mienne la dégage,
Et ſortant du peril d'en être inquiété
Remettez-luy, Monſieur, toute ſa liberté,
Ou ſi mon mauvais ſort vous rend inéxorable,
Au lieu de l'innocent, arrétez le coupable.
C'eſt moy qui me ſçûs hier ſauver ſur ſon cheval,
Après avoir donné la mort à mon Rival.
Ce duel fut l'effet de l'amour de Climéne,
Et Dorante ſans vous ſe fût tiré de peine,
Si devant le Prevôt ſon cœur trop généreux
N'eût voulu méconnoître un homme malheureux

PHILISTE.

Je ne demande plus quel ſecret a pû faire,
Et l'amour de la ſœur & l'amitié du Frére,
Ce qu'il a fait pour vous eſt digne de vos ſoins.
Vous luy devez beaucoup, vous ne rendez pas moins,
D'un plus haut ſentiment la vertu n'eſt capable;

Et

Et puisque ce duel vous avoit fait coupable,
Vous ne pouviez jamais envers un innocent
Etre plus obligé, ni plus reconnoissant.
Je ne m'oppose point à vôtre gratitude,
Et si je vous ay mis en quelque inquietude,
Si d'un si prompt départ j'ay paru me piquer.
Vous ne m'entendiez pas, & je vay m'expliquer.
On nomme une prison le nœud de l'hymenée,
L'Amour même a des fers dont l'ame est enchaînée,
Vous les rompiez pour moy, je n'y puis consentir,
Rentrez dans la Prison dont vous vouliez sortir.

DORANTE.

Ami, c'est-là le but qu'avoit vôtre colere?

PHILISTE.

Ami, je fais bien moins que vous ne vouliez faire.

CLEANDRE.

Comme à lui je vous dois, & la vie, & l'honneur.

MELISSE.

Vous m'avez fait trembler pour croître mon bonheur.

PHILISTE *à Mélisse.*

J'ay voulu voir vos pleurs pour mieux voir vôtre flame,
Et la crainte a trahy les secrets de vôtre ame;
Mais quittons desormais des complimens si vains.

à Cléandre.

Vôtre secret, Monsieur, est seur entre mes mains.
Recevez-moy pour tiers d'une amitié si belle,
Et croïez qu'à l'envy je vous serai fidelle.

CLITON *seul.*

Ceux qui sont las debout se peuvent aller seoir;
Je vous donne en passant cet avis, & bon soir.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



EXAMEN DE LA SUITE du Menteur.

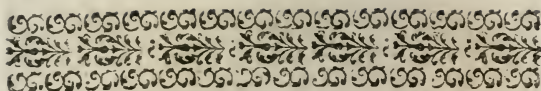
L'Effet de cette Piéce n'a pas été si avantageux que celui de la précedente, bien qu'elle soit mieux écrite. L'original Espagnol est de Lope de Vegue sans contredit, & a ce défaut, que ce n'est que le Valet qui fait rire, au lieu qu'en l'autre les principaux agrémens sont dans la bouche du Maître. L'on a pû voir par les divers succés, quelle difference il y a entre les railleries spirituelles d'un honnête homme de bonne humeur, & les boufonneries froides d'un plaisant à gages. L'obscurité que fait en celle-ci le rapport à l'autre a pû contribuër quelque chose à sa disgrace, y ayant beaucoup de choses qu'on ne peut entendre, si l'on n'a l'idée presente du Menteur. Elle a encore quelques défauts particuliers. Au second Acte Cléandre raconte à sa Sœur la generosité de Dorante qu'on a vûë au premier, contre la Maxime, qu'il ne faut jamais faire raconter ce que le Spectateur a déja vû. Le cinquiéme est trop sérieux pour une Piéce si enjoüée, & n'a rien de plaisant que la premiére Scene entre un Valet & une Servante. Cela plaît si fort en Espagne, qu'ils font souvent parler bas les Amans de condition, pour donner lieu à ces sortes de gens de s'entredire des badinages; mais en France ce n'est pas le goût de l'Auditoire. Leur entretien est plus supportable au premier Acte cependant que Dorante écrit; car il ne faut jamais laisser le Théatre sans qu'on y agisse, & l'on n'y agit qu'en parlant. Ainsi Dorante qui écrit ne le remplit pas assez, & toutes les fois que cela arrive, il faut fournir l'action par d'autres gens qui parlent. Le second débute par une adresse digne d'être remarquée, & dont on

peut former cette Régle, que quand on a quelque occasion de loüer une Lettre, un Billet, ou quelque autre Piece éloquente ou spirituelle, il ne faut jamais la faire voir : parce qu'alors c'est une propre loüange que le Poëte se donne à soy même, & souvent le merite de la chose répond si mal aux Eloges qu'on en fait, que j'ay vû des Stances presentées à une Maîtresse, qu'elle vantoit d'une haute excellence, bien qu'elles fussent tres-médiocres, & cela devenoit ridicule. Mélisse loüe ici la Lettre que Dorante lui a écrite, & comme elle ne la lit point, l'Auditeur a lieu de croire qu'elle est aussi bien faite qu'elle le dit. Bien que d'abord cette Piece n'eut pas grande approbation, quatre ou cinq ans aprés, la Troupe du Marais la rémit sur le Théatre avec un succés plus heureux ; mais aucunes des Troupes qui courent les Provinces ne s'en est chargé. Le contraire est arrivé de Theodore, que les Troupes de Paris n'y ont point rétablie depuis sa disgrace, mais que celles des Provinces y ont fait assez passablement réussir.



POMPÉE,

TRAGEDIE.



ACTEURS.

JULES CESAR.

MARC ANTOINE.

LEPIDE.

CORNELIE, Femme de Pompée.

PTOLOMÉE, Roy d'Egypte.

CLEOPATRE, Sœur de Ptolomée.

PHOTIN, Chef du Conseil d'Egypte.

ACHILLAS, Lieutenant general des Armées du Roy d'Egypte.

SEPTIME, Tribun Romain à la solde du Roy d'Egypte.

CHARMION, Dame d'honneur de Cleopatre.

ACHORÉE, Ecuyer de Cleopatre.

PHILIPPE, Affranchy de Pompée.

TROUPE DE ROMAINS.

TROUPE D'EGYPTIENS.

La Scene est en Alexandrie dans le Palais de Ptolomée.



POMPÉE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMÉE, PHOTIN, ACHILLAS, SEPTIME.

PTOLOMÉE.



E Destin se déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du Beau-pere & du Gendre.
Quand les Dieux étonnez sembloient se partager,
Pharsale a decidé ce qu'ils n'osoient juger.
Ses fleuves teints de sang, & rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides,
Cet horrible débris d'Aigles, d'armes, de chars,
Sur ses champs empestez confusement épars,
Ces montagnes de Morts privez d'honneurs suprêmes,
Que la Nature force à se venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les Vents

Dequoy faire la guerre au reste des Vivans,
Sont les titres affreux dont le Droit de l'épée
Justifiant César, a condamné Pompée,
Ce déplorable Chef du parti le meilleur,
Que sa Fortune lasse abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, & laisse à la mémoire
Des changemens du Sort une éclatante histoire.
Il fuit, lui qui toûjours triomphant & vainqueur
Vit ses prospéritez égaler son grand cœur;
Il fuit, & dans nos Ports, dans nos murs, dans nos Villes,
Et contre son beau-pere ayant besoin d'aziles,
Sa déroute orgueilleuse en cherche aux mêmes lieux,
Où contre les Titans en trouvérent les Dieux.
Il croit que ce climat, en dépit de la guerre,
Ayant sauvé le Ciel, sauvera bien la Terre,
Et dans son desespoir à la fin se mêlant,
Pourra prêter l'épaule au Monde chancelant.
Oüi, Pompée avec lui porte le sort du monde,
Et veut que nôtre Egypte en miracles féconde
Serve à sa liberté de sepulchre, ou d'appui,
Et releve sa chûte, ou trébûche sous lui.
C'est dequoi, mes Amis, nous avons à résoudre,
Il apporte en ces lieux les palmes, ou la foudre,
S'il couronna le Pére, il hazarde le Fils,
Et nous l'ayant donnée, il expose Memphis.
Il faut le recevoir, ou hâter son supplice,
Le suivre, ou le pousser dedans le précipice.
L'un me semble peu seur, l'autre peu généreux,
Et je crains d'être injuste, ou d'être malheureux;
Quoi que je fasse enfin, la Fortune ennemie
M'offre bien des périls, ou beaucoup d'infamie.
C'est à moy de choisir, c'est à vous d'aviser
A quel choix vos conseils doivent me disposer.
Il s'agit de Pompée, & nous aurons la gloire
D'achever de César, ou troubler la victoire,
Et je puis dire enfin que jamais Potentat
N'eût à déliberer d'un si grand coup d'Etat.

PHOTIN.

Seigneur, quand par le fer les choses sont vuidées,
La Justice & le Droit sont de vaines idées,
Et qui veut être juste en de telles saisons,
Balance le pouvoir, & non pas les raisons.
Voyez donc vôtre force, & regardez Pompée,
Sa fortune abatuë, & sa valeur trompée.
César n'est pas le seul qu'il fuïe en cet état,
Il fuit & le reproche & les yeux du Sénat,
Dont plus de la moitié piteusement étale
Une indigne curée aux vautours de Pharsale.
Il fuit Rome perduë, il fuit tous les Romains
A qui par sa défaite il met les fers aux mains.
Il fuit le desespoir des Peuples & des Princes,
Qui vangeroient sur lui le sang de leurs Provinces,
Leurs Etats & d'argent & d'hommes épuisez,
Leurs trônes mis en cendre, & leurs sceptres brisez;
Auteur des maux de tous, il est à tous en bute,
Et fuit le Monde entier écrasé sous sa chûte.
Le défendrez-vous seul contre tant d'ennemis?
L'espoir de son salut en lui seul étoit mis,
Lui seul pouvoit pour soy, cédez alors qu'il tombe,
Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,
Sous qui tout l'Univers se trouve foudroïé,
Sous qui le grand Pompée a lui méme ploïé?
Quand on veut soûtenir ceux que le Sort accable,
A force d'être juste on est souvent coupable,
Et la fidelité qu'on garde imprudemment,
Aprés un peu d'éclat, traîne un long châtiment,
Trouve un noble revers, dont les coups invincibles,
Pour être glorieux, ne sont pas moins sensibles,
Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux,
Rangez-vous du parti des Destins & des Dieux,
Et sans les accuser d'injustice, ou d'outrage,
Puisqu'ils font les heureux, adorez leur ouvrage,
Quels que soient leurs decrets, déclarez-vous pour eux,
Et pour leur obéïr, perdez le malheureux.
Pressé de toutes parts des coléres célestes
Il en vient dessus vous faire fondre les restes,

Et sa tête qu'à peine il a pû dérober,
Toute prête de choir, cherche avec qui tomber,
Sa retraite chez vous en effet n'est qu'un crime,
Elle marque sa haine, & non pas son estime,
Il ne vient que vous perdre en venant prendre port ;
Et vous pouvez douter s'il est digne de mort !
Il devoit mieux remplir nos vœux & nôtre attente,
Faire voir sur ses nefs la victoire flotante ;
Il n'eût ici trouvé que joye, & que festins,
Mais puisqu'il est vaincu, qu'il s'en prenne aux Destins.
J'en veux à sa disgrace, & non à sa personne,
J'execute à regret ce que le Ciel ordonne,
Et du même poignard pour César destiné
Je perce en soupirant son cœur infortuné.
Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de sa tête
Mettre à l'abry la vôtre, & parer la tempête.
Laissez nommer sa mort un injuste attentat,
La Justice n'est pas une vertu d'Etat.
Le choix des actions, ou mauvaises ou bonnes,
Ne fait qu'anéantir la force des Couronnes,
Le droit des Rois consiste à ne rien épargner.
La timide équité détruit l'art de regner,
Quand on craint d'être injuste on a toûjours à craindre,
Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfraindre,
Fuir comme un deshonneur la vertu qui le pert,
Et voler sans scrupule au crime qui lui sert.
C'est là mon sentiment ; Achillas & Septime
S'attacheront peut-être à quelqu'autre maxime,
Chacun a son avis, mais quel que soit le leur,
Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.

ACHILLAS

Seigneur, Photin dit vrai ; mais quoi que de Pompée
Je voye & la fortune & la valeur trompée,
Je regarde son sang comme un sang précieux,
Qu'au milieu de Pharsale ont respecté les Dieux.
Non qu'en un coup d'Etat je n'approuve le crime,
Mais s'il n'est nécessaire, il n'est point légitime.

Et quel besoin ici d'une extrême rigueur ?
Qui n'est point au vaincu, ne craint point le vainqueur.
Neutre jusqu'à present vous pouvez l'être encore,
Vous pouvez adorer César si l'on l'adore ;
Mais quoy que vos encens le traite d'Immortel,
Cette grande victime est trop pour son Autel,
Et sa tête immolée au Dieu de la victoire
Imprime à vôtre nom une tache trop noire ;
Ne le pas secourir suffit sans l'opprimer.
En usant de la sorte on ne vous peut blâmer.
Vous lui devez beaucoup, par lui Rome animée
A fait rendre le Sceptre au feu Roy Ptolomée ;
Mais la reconnoissance & l'hospitalité
Sur les ames des Rois n'ont qu'un droit limité.
Quoy que doive un Monarque, & dût-il sa couronne,
Il doit à ses Sujets encor plus qu'à personne,
Et cesse de voir, quand la dette est d'un rang
A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur sang.
S'il est juste d'ailleurs que tout se considere,
Que hazardoit Pompée en servant vôtre Pere ?
Il se voulut par là faire voir tout-puissant,
Et vit croître sa gloire en le rétablissant.
Il le servit enfin, mais ce fut de la langue,
La bourse de César fit plus que sa harangue,
Sans ses mille talens Pompée & ses discours
Pour rentrer en Egypte étoient un froid secours.
Qu'il ne vante donc plus ses merites frivoles,
Les effets de César valent bien ses paroles,
Et si c'est un bien-fait qu'il faut rendre aujourd'hui
Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui.
Ainsi vous le pouvez, & devez reconnoître.
Le recevoir chez vous, c'est recevoir un Maître,
Qui tout vaincu qu'il est bravant le nom de Roy,
Dans vos propres Etats vous donneroit la loy
Fermez-lui donc vos Ports, mais épargnez sa tête.
S'il le faut toutefois ma main est toute prête,
J'obéis avec joye, & je serois jaloux
Qu'autre bras que le mien portât les premiers coups.

SEPTIME.

Seigneur, je ſuis Romain; je connoy l'un & l'autre;
Pompée a beſoin d'aide, il vient chercher la vôtre,
Vous pouvez comme maître abſolu de ſon ſort,
Le ſervir, le chaſſer, le livrer vif, ou mort.
Des quatre le premier vous ſeroit trop funeſte;
Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reſte.
Le chaſſer, c'eſt vous faire un puiſſant ennemi,
Sans obliger par-là le vainqueur qu'à demi,
Puiſque c'eſt lui laiſſer, & ſur Mer & ſur Terre,
La ſuite d'une longue & difficile guerre,
Dont peut-être tous deux également laſſez
Se vangeroient ſur vous de tous les maux paſſez.
Le livrer à Céſar n'eſt que la même choſe;
Il lui pardonnera s'il faut qu'il en diſpoſe,
Et s'armant à regret de générоſité,
D'une fauſſe clémence il fera vanité;
Heureux de l'aſſervir en lui donnant la vie,
Et de plaire par là même à Rome aſſervie,
Cependant que forcé d'épargner ſon Rival,
Auſſi bien que Pompée, il vous voudra du mal.
Il faut le délivrer du péril & du crime,
Aſſurer ſa puiſſance, & ſauver ſon eſtime,
Et du parti contraire en ce grand Chef détruit,
Prendre ſur vous le crime, & lui laiſſer le fruit.
C'eſt-là mon ſentiment, ce doit être le vôtre.
Par-là vous gagnez l'un, & ne craignez plus l'autre,
Mais ſuivant d'Achillas le conſeil hazardeux,
Vous n'en gagnez aucun, & les perdez tous deux.

PTOLOME'E.

N'examinons donc plus la juſtice des cauſes,
Et cédons au torrent qui roule toutes choſes.
Je paſſe au plus de voix, & de mon ſentiment
Je veux bien avoir part à ce grand changement.
Aſſez & trop long-temps l'arrogance de Rome
A crû qu'être Romain c'étoit être plus qu'homme.
Abatons ſa ſuperbe avec ſa liberté,
Dans le ſang de Pompée éteignons ſa fierté,
Tranchons l'unique eſpoir où tant d'orgueil ſe fonde,

Et donnons un Tyran à ces Tyrans du Monde.
Secondons le Destin qui les veut mettre aux fers,
Et prètons-lui la main pour vanger l'Univers.
Rome, tu serviras, & ces Rois que tu braves,
Et que ton insolence ose traiter d'esclaves,
Adoreront César avec moins de douleur,
Puisqu'il sera ton Maître aussi bien que le leur.
Allez donc, Achillas, allez avec Septime
Nous immortaliser par cet illustre crime;
Qu'il plaise au Ciel, ou non, laissez-m'en le souci,
Je croy qu'il veut sa mort puisqu'il l'amene ici.

ACHILLAS.

Seigneur, je croy tout juste alors qu'un Roy l'ordonne.

PTOLOME'E.

Allez, & hâtez-vous d'assurer ma Couronne,
Et vous ressouvenez que je mets en vos mains
Le destin de l'Egypte, & celui des Romains.

SCENE II.

PTOLOME'E, PHOTIN.

PTOLOME'E.

PHotin, ou je me trompe, ou ma Sœur est déçûë,
De l'abord de Pompée elle espere autre issuë;
Sçachant que de mon Pére il a le testament,
Elle ne doute point de son couronnement,
Elle se croit déja souveraine Maîtresse
D'un scéptre partagé que sa bonté lui laisse,
Et se promettant tout de leur vieille amitié,
De mon trône en son ame elle prénd la moitié,
Où de son vain orgueil les cendres rallumées
Poussent déja dans l'air de nouvelles fumées.

PHOTIN.

Seigneur, c'est un motif que je ne disois pas,
Qui devoit de Pompée avancer le trépas.
Sans doute il jugeroit de la Sœur & du Frére

Suivant le testament du feu Roy vôtre Pére,
Son Hôte & son Ami, qui l'en daigna saisir;
Jugez aprés cela de vôtre déplaisir.
Ce n'est pas que je veüille, en vous parlant contre elle,
Rompre les sacrez nœuds d'une amour fraternelle.
Du Trône, & non du cœur, je la veux éloigner,
Car c'est ne regner pas qu'être deux à regner.
Un Roy qui s'y résout est mauvais Politique,
Il détruit un pouvoir quand il le communique,
Et les raisons d'Etat.... Mais, Seigneur, la voici.

SCENE III.

PTOLOME'E, CLEOPATRE, PHOTIN.

CLEOPATRE.

SEigneur, Pompée arrive, & vous êtes ici!

PTOLOME'E.

J'attens dans mon Palais ce Guerrier magnanime,
Et lui viens d'envoyer Achillas & Septime.

CLEOPATRE.

Quoy! Septime à Pompée, à Pompée Achillas!

PTOLOME'E.

Si ce n'est assez d'eux, allez, suivez leurs pas.

CLEOPATRE.

Donc pour le recevoir c'est trop que de vous-même?

PTOLOME'E.

Ma Sœur, je dois garder l'honneur du Diadême.

CLEOPATRE.

Si vous en portez un, ne vous en souvenez
Que pour baiser la main de qui vous la tenez,
Que pour en faire hommage aux pieds d'un si grand homme.

PTOLOME'E.

Au sortir de Pharsale est-ce ainsi qu'on le nomme,

CLEOPATRE.

Fût-il dans son malheur de tous abandonné,
Il est toûjours Pompée, & vous a couronné.

PTOLOME'E.

Il n'en est plus que l'ombre, & couronna mon Pere,
Dont l'Ombre,& non pas moi, lui doit ce qu'il espere.
Il peut aller, s'il veut, dessus son monument
Recevoir ses devoirs, & son remerciment.

CLEOPATRE.

Aprés un tel bien-fait, c'est ainsi qu'on le traite?

PTOLOME'E.

Je m'en souviens, ma Sœur, & je voy sa défaite.

CLEOPATRE.

Vous la voïez de vrai, mais d'un œil de mépris.

PTOLOMEE.

Le temps de chaque chose ordonne & fait le prix.
Vous qui l'estimez tant, allez lui rendre hommage;
Mais songez qu'au Port même il peut faire naufrage.

CLEOPATRE.

Il peut faire naufrage, & même dans le Port!
Quoi? vous auriez osé lui préparer la mort?

PTOLOME'E.

J'ay fait ce que les Dieux m'ont inspiré de faire,
Et que pour mon Etat j'ay jugé nécessaire.

CLEOPATRE.

Je ne le voy que trop, Photin & ses pareils
Vous ont empoisonné de leurs lâches conseils;
Ces ames que le Ciel ne forma que de bouë....

PHOTIN.

Ce sont de nos Conseils, oüi, Madame, & j'avouë....

CLEOPATRE.

Photin, je parle au Roy, vous répondrez pour tous
Quand je m'abaisserai jusqu'à parler à vous.

PTOLOME'E *à Photin.*

Il faut un peu souffrir de cette humeur hautaine.
Je sçay vôtre innocence & je connoy sa haine;
Aprés tout c'est ma Sœur, oïez sans répartir,

CLEOPATRE.

Ah, s'il est encor temps de vous en repentir,

Affranchiſſez-vous d'eux & de leux tyrannie,
Rappellez la vertu par leurs conſeils bannie,
Cette haute vertu, dont le Ciel & le ſang
Enflent toûjours les cœurs de ceux de nôtre rang.

PTOLOME'E.

Quoi! d'un frivole eſpoir déja préoccupée,
Vous me parlez en Reine en parlant de Pompée,
Et d'un faux zéle ainſi vôtre orgueil revêtu
Fait agir l'interêt ſous le nom de vertu!
Confeſſez le, ma Sœur, vous ſçauriez vous en taire,
N'ètoit le teſtament du feu Roy nôtre Pére,
Vous ſçavez qu'il le garde.

CLEOPATRE.

Et vous ſçaurez auſſi
Que la ſeule vertu me fait parler ainſi,
Et que ſi l'interêt m'avoit préoccupée,
J'agirois pour Céſar, & non pas pour Pompée.
Apprenez un ſecret que je voulois cacher,
Et ceſſez deſormais de me rien reprocher.
Quand ce Peuple inſolent qu'enferme Alexandrie
Fit quitter au feu Roy ſon Trône & ſa Patrie,
Et que juſque dans Rome il alla du Sénat
Implorer la pitié contre un tel attentat,
Il nous mena tous deux pour toucher ſon courage.
Vous, aſſez jeune encor, moy, déja dans un âge,
Où ce peu de beauté que m'ont donné les Cieux
D'un aſſez vif éclat faiſoit briller mes yeux.
Céſar en fut épris, & du moins j'eus la gloire.
De le voir hautement donner lieu de le croire;
Mais voyant contre lui le Sénat irrité,
Il fit agir Pompée & ſon autorité
Ce dernier nous ſervit à ſa ſeule priere,
Qui de leur amitié fut la preuve derniere.
Vous en ſçavez l'effet, & vous en joüiſſez;
Mais pour un tel Amant ce ne fut pas aſſez.
Aprés avoir pour nous emploïé ce grand homme,
Qui nous gagna ſoudain toutes les voix de Rome,
Son amour en voulut ſeconder les efforts,
Et nous ouvrant ſon cœur, nous ouvrit ſes treſors,

Nous eûmes de ses feux, encore en leur naissance,
Et les nerfs de la guerre, & ceux de la puissance,
Et les mille talens qui lui sont encor dûs,
Remirent en nos mains tous nos Etats perdus.
Le Roy qui s'en souvint à son heure fatale,
Me laissa comme à vous la Dignité Royale,
Et par son testament il vous fit cette loy,
Pour me rendre une part de ce qu'il tint de moy.
C'est ainsi qu'ignorant d'où vint ce bon office,
Vous appellez faveur ce qui n'est que justice,
Et l'osez accuser d'une aveugle amitié,
Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

PTOLOMEE.

Certes, ma Sœur, le conte est fait avec adresse.

CLEOPATRE.

César viendra bien-tôt, & j'en ay lettre expresse,
Et peut être aujourd'hui vos yeux seront témoins,
De ce que vôtre esprit s'imagine le moins.
Ce n'est pas sans sujet que je parlois en Reine.
Je n'ay reçû de vous que mépris & que haine,
Et de ma part du Sceptre indigne ravisseur,
Vous m'avez plus traitée en Esclave qu'en Sœur;
Même pour éviter des effets plus sinistres,
Il m'a fallu flater vos insolens Ministres,
Dont j'ay craint jusqu'ici le fer, ou le poison;
Mais Pompée ou César m'en va faire raison,
Et quoi qu'avec Photin Achillas en ordonne,
Ou l'une ou l'autre main me rendra ma Couronne.
Cependant mon orgueil vous laisse à démêler
Quel étoit l'interêt qui me faisoit parler.



SCENE IV.

PTOLOME'E, PHOTIN.

PTOLOME'E.

QUe dites-vous, Ami, de cette ame orgueilleuse ?

PHOTIN.

Seigneur, cette surprise est pour moy merveilleuse,
Je n'en sçai que penser, & mon cœur ètonné
D'un secret que jamais il n'auroit soupçonné,
Inconstant & confus dans son incertitude,
Ne se résout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLOME'E.

Sauverons-nous Pompée ?

PHOTIN.

Il faudroit faire effort,
Si nous l'avions sauvé, pour conclure sa mort.
Cléopatre vous hait, elle est fiere, elle est belle,
Et si l'heureux César a de l'amour pour elle,
La tête de Pompée est l'unique present
Qui vous fasse contr'elle un rempart suffisant.

PTOLOME'E.

Ce dangereux esprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN.

Son artifice est peu contre un si grand service.

PTOLOME'E.

Mais, si tout grand qu'il est, il céde à ses appas ?

PHOTIN.

Il la faudra flater ; mais ne m'en croïez pas,
Et pour mieux empêcher qu'elle ne vous opprime,
Consultez-en encor Achillas & Septime.

PTOLOME'E.

Allons donc les voir faire, & montons à la Tour,
Et nous en résoudrons ensemble à leur retour.

Fin du prémier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE, CHARMION.

CLEOPATRE.



E l'aime, mais l'éclat d'une si belle flame,
Quelque brillant qu'il soit, n'éblouït point mon ame,
Et toûjours ma vertu retrace dans mon cœur
Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le Vainqueur.
Aussi qui l'ose aimer porte une ame trop haute,
Pour souffrir seulement le soupçon d'une faute,
Et je le traiterois avec indignité,
Si j'aspirois à lui par une lâcheté.

CHARMION.

Quoi! vous aimez César, & si vous êtiez crûë,
L'Egypte pour Pompée armeroit à sa vûë,
En prendroit la défense, & par un prompt secours
Du destin de Pharsale arrêteroit le cours!
L'Amour certes sur vous a bien peu de puissance.

CLEOPATRE.

Les Princes ont cela de leur haute naissance,
Leur ame dans leur sang prend des impressions
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions.
Leur generosité soumet tout à leur gloire,
Tout est illustre en eux, quand ils daignent se croire,
Et si le Peuple y voit quelques déreglemens,
C'est quand l'avis d'autrui corrompt leurs sentimens,

Ce malheur, de Pompée acheve la ruine,
Le Roy l'eût ſecouru, mais Photin l'aſſaſſine;
Il croit cette ame baſſe & ſe montre ſans foy,
Mais s'il croïoit la ſienne il agiroit en Roy.

CHARMION.

Ainſi donc de Céſar l'Amante & l'Ennemie. ..

CLEOPATRE.

Je lui garde ma flame exempte d'infamie,
Un cœur digne de lui.

CHARMION

Vous poſſedez le ſien?

CLEOPATRE.

Je croy le poſſeder.

CHARMION.

Mais le ſçavez-vous bien?

CLEOPATRE.

Apprens qu'une Princeſſe aimant ſa renommée,
Quand elle dit qu'elle aime, eſt ſeure d'être aimée,
Et que les plus beaux feux dont ſon cœur ſoit épris,
N'oſeroient l'expoſer aux hontes d'un mépris.
Nôtre ſejour à Rome enflama ſon courage.
Là j'eus de ſon amour le premier témoignage,
Et depuis juſqu'ici chaque jour ſes Couriers
M'apportent en tribut ſes vœux & ſes lauriers.
Par tout, en Italie, aux Gaules, en Eſpagne,
La Fortune le ſuit, & l'Amour l'accompagne.
Son bras ne dompte point de Peuples ni de lieux,
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux,
Et de la même main dont il quitte l'épée,
Fumante encore du ſang des Amis de Pompée,
Il trace des ſoupirs, & d'un ſtile plaintif
Dans ſon champ de victoire il ſe dit mon captif.
Oüi, tout victorieux il m'écrit de Pharſale,
Et ſi ſa diligence à ſes feux eſt égale,
Ou plûtôt ſi la Mer ne s'oppoſe à ſes feux,
L'Egypte le va voir me preſenter ſes vœux.
Il vient, ma Charmion, juſques dans nos murailles
Chercher auprés de moy le prix de ſes batailles,
M'offrir toute ſa gloire, & ſoumettre à mes loix

Ce cœur & cette main qui commandent aux Rois,
Et ma rigueur mêlée aux faveurs de la guerre
Feroit un malheureux du Maître de la Terre.

CHARMION.

J'oserois bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas,
Et que le grand César n'a rien qui l'importune,
Si vos seules rigueurs ont droit sur sa fortune.
Mais quelle est vôtre attente, & que pretendez-vous,
Puisque d'une autre Femme il est déja l'Epoux,
Et qu'avec Calphurnie un paisible hymenée
Par des liens sacrez tient son ame enchainée ?

CLEOPATRE.

Le Divorce d'aujourd'hui si commun aux Romains
Peut rendre en ma faveur tous ces obstacles vains.
César en sçait l'usage & la ceremonie,
Un divorce chez lui fit place à Calphurnie.

CHARMION.

Par cette même voye il pourra vous quitter.

CLEOPATRE.

Peut-être mon bonheur sçaura mieux l'arrêter,
Peut-être mon amour aura quelque avantage
Qui sçaura mieux que moy ménager son courage.
Mais laissons au hazard ce qui peut arriver,
Achevons cet hymen, s'il se peut achever.
Ne durât-il qu'un jour, ma gloire est sans seconde,
D'être du moins un jour la Maîtresse du Monde.
J'ay de l'ambition, & soit vice, ou vertu,
Mon cœur sous son fardeau veut bien être abatu,
J'en aime la chaleur, & la nomme sans cesse
La seule passion digne d'une Princesse.
Mais je veux que la gloire anime ses ardeurs,
Qu'elle mene sans honte au faiste des grandeurs,
Et je la desavoüe, alors que sa manie
Nous présente le Trône avec ignominie.
Ne t'étonne donc plus, Charmion, de me voir
Défendre encor Pompée, & suivre mon devoir :
Ne pouvant rien de plus pour sa vertu séduite,
Dans mon ame en secret je l'exhorte à la fuite

Et voudrois qu'un orage écartant ses vaisseaux
Malgré lui l'enlevât aux mains de ses bourreaux.
Mais voici de retour le fidelle Achorée,
Par qui j'en apprendrai la Nouvelle asseurée.

SCENE II.

CLEOPATRE, ACHORE'E, CHARMION.

CLEOPATRE.

En est-ce déja fait, & nos bords malheureux
Sont-ils déja soüillez d'un sang si genereux?

ACHORE'E.

Madame, j'ay couru par vôtre ordre au rivage.
J'ay vû la trahison, j'ay vû toute sa rage,
Du plus grand des Mortels j'ay vû trancher le sort;
J'ay vû dans son malheur la gloire de sa mort,
Et puisque vous voulez qu'ici je vous raconte
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,
Ecoutez, admirez, & plaignez son trépas.
Ses trois vaisseaux en rade avoient mis voile bas,
Et voyant dans le Port préparer nos Galeres,
Il croïoit que le Roy touché de ses miseres,
Par un beau sentiment d'honneur & de devoir,
Avec toute sa Cour le venoit recevoir.
Mais voyant que ce Prince ingrat à ses mérites
N'envoyoit qu'un esquif rempli de Satellites,
Il soupçonne aussi-tôt son manquement de foy,
Et se laisse surprendre à quelque peu d'effroy.
Enfin voyant nos bords & nôtre Flote en armes,
Il condamne en son cœur ces indignes alarmes,
Et réduit tous les soins d'un si pressant ennuy
A ne hazarder pas Cornélie avec luy.
N'exposons, lui dit-il, *que cette seule tête,*
A la réception que l'Egypte m'apprête,
Et tandis que moy seul j'encourrai le danger,

Songe à prendre la fuite afin de me vanger.
Le Roy Juba nous garde une foy plus sincére.
Chez luy tu trouveras, & mon Fils, & ton Pere,
Mais quand tu le verrois descendre chez Pluton,
Ne desespere point du vivant de Caton.
Tandis que leur amour en cet adieu conteste,
Achillas à son bord joint son esquif funeste,
Septime se presente, & lui tendant la main,
Le saluë Empereur en langage Romain,
Et comme député de ce jeune Monarque;
Passez, Seigneur, dit-il, *passez dans cette barque,*
Les sables & les bancs cachez dessous les eaux
Rendent l'accés mal sûr à des plus grands vaisseaux.
Ce Heros voit la fourbe, & s'en moque dans l'ame,
Il reçoit les adieux des siens & de sa Femme,
Leur défend de le suivre, & s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donnoit les Etats.
La même Majesté sur son visage empreinte,
Entre ces Assassins montre un esprit sans crainte,
Sa Vertu toute entiére à la mort le conduit;
Son Affranchi Philippe est le seul qui le suit,
C'est de lui que j'ay sçû ce que je viens de dire,
Mes yeux ont vû le reste, & mon cœur en soupire,
Et croit que César même à de si grands malheurs
Ne pourra refuser des soupirs & des pleurs.

CLEOPATRE.

N'épargnez pas les miens, achevez, Achorée,
L'histoire d'une mort que j'ay déja pleurée.

ACHORE'E.

On l'améne, & du Port nous le voïons venir,
Sans que pas un d'entr'eux daigne l'entretenir.
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.
Si-tôt qu'on a pris terre, on l'invite à descendre,
Il se leve, & soudain pour signal Achillas
Derriere ce Héros tirant son coutelas;
Septime & trois des siens, lâches enfans de Rome,
Percent à coups pressez les flancs de ce grand Homme,
Tandis qu'Achillas même épouvanté d'horreur,
De ces quatre enragez admire la fureur.

CLEOPATRE.

Vous qui livrez la Terre aux diſcordes civiles,
Si vous vangez ſa mort, Dieux, épargnez nos Villes,
N'imputez rien aux lieux, reconnoiſſez les mains,
Le crime de l'Egypte eſt fait par des Romains.
Mais que fait, & que dit ce genereux courage ?

ACHORE'E.

D'un des pans de ſa robe il couvre ſon viſage,
A ſon mauvais deſtin en aveugle obéït,
Et dédaigne de voir le Ciel qui le trahit,
De peur que d'un coup d'œil contre une telle offenſe,
Il ne ſemble implorer ſon aide ou ſa vangeance.
Aucun gémiſſement à ſon cœur échapé
Ne le montre en mourant digne d'être frapé;
Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle
Ce qu'eut de beau ſa vie, & ce qu'on dira d'elle,
Et tient la trahiſon que le Roy leur preſcrit
Trop au deſſous de lui pour y prêter l'eſprit.
Sa vertu dans leur crime augmente ainſi ſon luſtre,
Et ſon dernier ſoupir eſt un ſoupir illuſtre,
Qui de cette grande ame achevant les deſtins,
Etale tout Pompée aux yeux des Aſſaſſins.
Sur les bords de l'eſquif ſa tête enfin panchée,
Par le traître Septiéme indignement tranchée,
Paſſe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
Ainſi qu'un grand trophée aprés de grands combats.
On deſcend, & pour comble à ſa noire avanture,
On donne à ce Héros la Mer pour ſepulture,
Et le tronc ſous les flots roule doreſnavant,
Au gré de la Fortune, & de l'Onde & du Vent.
La triſte Cornélie, à cet affreux ſpectacle,
Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obſtacle,
Défend ce cher Epoux de la voix & des yeux,
Puis n'eſperant plus rien, leve les mains au Cieux,
Et cédant tout à coup à la douleur plus forte,
Tombe dans ſa galére évanoüie, ou morte.
Les ſiens en ce deſaſtre, à force de ramer,
L'éloignent de la rive, & regagnent la Mer;
Mais ſa fuite eſt mal ſeure, & l'infame Septime

Qui se voit dérober la moitié de son crime,
Afin de l'achever prend six vaisseaux au Port,
Et poursuit sur les eaux Pompée après sa mort.
Cependant Achillas porte au Roi sa conquête ;
Tout le Peuple tremblant en détourne la tête.
Un effroi general offre à l'un sous ses pas
Des abîmes ouverts pour vanger ce trépas,
L'autre entend le tonnerre, & chacun se figure
Un desordre soudain de toute la Nature,
Tant l'excès du forfait troublant leurs jugemens
Presente à leur terreur l'excès des châtimens.
Philippe d'autre-part montrant sur le rivage
Dans une ame servile un genereux courage,
Examine d'un œil & d'un soin curieux
Où les vagues rendront ce dépôt précieux,
Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,
Dans quelque Urne chetive en ramasser la cendre,
Et d'un peu de poussiére élever un tombeau,
A celui qui du Monde eut le sort le plus beau.
Mais comme vers l'Afrique on poursuit Cornelie,
On voit d'ailleurs Cesar venir de Thessalie.
Une Flote paroît qu'on a peine à compter.

CLEOPATRE.

C'est lui-même, Achorée, il n'en faut point douter.
Tremblez, tremblez, méchans, voici venir la foudre,
Cléopatre a dequoi vous mettre tous en poudre,
Cesar vient, elle est Reine, & Pompée est vangé,
La tyrannie est bas, & le Sort a changé,
Admirons cependant le destin des grands hommes,
Plaignons-les, & par eux jugeons ce que nous sommes.
Ce Prince d'un Sénat Maître de l'Univers,
Dont le bonheur sembloit au dessus du revers,
Lui que sa Rome a vû plus craint que le tonnerre,
Triompher & trois fois des trois parts de la Terre,
Et qui voïoit encor en ces derniers hazards
L'un & l'autre Consul suivre ses étendarts ;
Si-tôt que d'un malheur sa fortune est suivie,

Les Monstres de l'Egypte ordonnent de sa vie.
On voit un Achilas, un Septime, un Photin,
Arbitres souverains d'un si noble destin.
Un Roy qui de ses mains a reçû la Couronne,
A ces pestes de Cour lâchement l'abandonne.
Ainsi finit Pompée, & peut-être qu'un jour
César éprouvera même sort à son tour.
Rendez l'augure faux, Dieux qui voïez mes larmes,
Et secondez par tout, & mes vœux, & ses armes,

CHARMION

Madame, le Roy vient qui pourra vous oüir.

SCENE III.

PTOLOME'E, CLEOPATRE, CHARMION.

PTOLOME'E.

Sçavez-vous le bonheur dont nous allons joüir.
Ma Sœur?

CLEOPATRE.

Oüi, je le sçai, le grand César arrive,
Sous les loix de Photin je ne suis plus Captive.

PTOLOME'E.

Vous haïssez toûjours ce fidelle Sujet.

CLEOPATRE.

Non, mais en liberté je ris de son projet.

PTOLOME'E.

Quel projet faisoit-il dont vous puissiez vous plaindre?

CLEOPATRE.

J'en ay souffert beaucoup, & j'avois plus à craindre.
Un si grand Politique est capable de tout,
Et vous donnez les mains à tout ce qu'il résout.

PTOLOME'E.

Si je suis ses conseils, j'en connoy la prudence.

CLEOPATRE.

Si j'en crains les effets, j'en voy la violence.

PTOLOME'E.

Pour le bien de l'Etat tout eſt juſte en un Roy.

CLEOPATRE.

Ce genre de juſtice eſt à craindre pour moy.
Aprés ma part du Sceptre à ce titre uſurpée,
Il en coûte la vie, & la tête à Pompée.

PTOLOME'E.

Jamais un coup d'Etat ne fut mieux entrepris.
Le voulant ſecourir, Ceſar nous eût ſurpris,
Vous voïez ſa viteſſe, & l'Egypte troublée,
Avant qu'être en défenſe, en ſeroit accablée.
Mais je puis maintenant à cet heureux Vainqueur
Offrir en ſûreté mon Trône, & vôtre cœur.

CLEOPATRE.

Je ferai mes preſens, n'aïez ſoin que des vôtres,
Et dans vos interêts n'en confondez point d'autres.

PTOLOME'E.

Les vôtres ſont les miens, étant de même ſang.

CLEOPATRE.

Vous pouvez dire encor étant de même rang.
Etant Rois l'un & l'autre ; & toutefois je penſe
Que nos deux interêts ont quelque difference.

PTOLOME'E.

Oüi, ma Sœur, car l'Etat dont mon cœur eſt content
Sur quelques bords du Nil à grand peine s'étend;
Mais Céſar à vos loix ſoûmettant ſon courage,
Vous va faire regner ſur le Gange & le Tage.

CLEOPATRE.

J'ay de l'ambition, mais je la ſçai regler,
Elle peut m'éblouïr, & non pas m'aveugler.
Ne parlons point ici du Tage, ni du Gange,
Je connoy ma portée, & ne prens point le change.

PTOLOME'E.

L'occaſion vous rit, & vous en uſerez.

CLEOPATRE.

Si je n'en uſe bien, vous m'en accuſerez.

PTOLOME'E.

J'en espere beaucoup, vû l'amour qui l'engage,

CLEOPATRE.

Vous la craignez peut-être encore davantage ;
Mais quelque occasion qui me rie aujourd'hui,
N'aïez aucune peur je ne veux rien d'autrui,
Je ne garde pour vous ni haine ni colere,
Et je suis bonne Sœur, si vous n'êtes bon Frere.

PTOLOME'E.

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

CLEOPATRE.

Le temps de chaque chose ordonne & fait le prix.

PTOLOME'E.

Vôtre façon d'agir le fait assez connoître.

CLEOPATRE.

Le grand César arrive, & vous avez un Maître.

PTOLOME'E.

Il l'est de tout le monde, & je l'ay fait le mien.

CLEOPATRE.

Allez lui rendre hommage, & j'attendrai le sien.
Allez, ce n'est pas trop pour lui que de vous même,
Je garderai pour vous l'honneur du Diadême.
Photin vous vient aider à le bien recevoir,
Consultez avec lui quel est vôtre devoir.

SCENE IV.

PTOLOME'E, PHOTIN.

PTOLOME'E.

J'Ay suivi tes conseils, mais plus je l'ay flatée,
Et plus dans l'insolence elle s'est emportée,
Si bien qu'enfin outré de tant d'indignitez,
Je m'allois emporter dans les extrémitez.
Mon bras dont ses mépris forçoient la retenuë
N'eût plus consideré César, ni sa venuë,
Et l'eût mise en état, malgré tout son appui,

De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.
L'arrogante ! à l'oüir elle est déja ma Reine,
Et si César en croit son orgüeil & sa haine,
Si, comme elle s'en vante, elle est son cher objet,
De son Frere & son Roy je deviens son Sujet.
Non, non, prévenons-là, c'est foiblesse d'attendre
Le mal qu'on voit venir, sans vouloir s'en défendre.
Otons-lui les moïens de nous plus dedaigner,
Otons-lui les moïens de plaire & de regner,
Et ne permettons pas qu'aprés tant de bravades
Mon Sceptre soit le prix d'une de ses œillades.

PHOTIN.

Seigneur, ne donnez point de prétexte à Cesar
Pour attacher l'Egypte aux pompes de son char.
Ce cœur ambitieux qui par toute la Terre
Ne cherche qu'à porter l'esclavage & la guerre,
Enflé de sa victoire, & des ressentimens
Qu'une perte pareille imprime aux vrais Amans,
Quoi que vous ne rendiez que justice à vous-même;
Prendroit l'occasion de venger ce qu'il aime,
Et pour s'assujettir & vos Etats & vous,
Imputeroit à crime un si juste couroux.

PTOLOME'E.

Si Cleopatre vit, s'il la voit, elle est Reine.

PHOTIN.

Si Cleopatre meurt, vôtre perte est certaine.

PTOLOME'E.

Je perdrai qui me perd, ne pouvant me sauver;

PHOTIN.

Pour la perdre avec joïe il faut vous conserver.

PTOLOME'E.

Quoi ? pour voir sur sa tête éclater ma couronne ?
Sceptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,
Passe, passe plûtôt en celle du vainqueur.

PHOTIN.

Vous l'arracherez mieux de celle d'une Sœur.
Quelques feux que d'abord il lui fasse paroître,
Il partira bien-tôt, & vous serez le Maître,
L'amour à ses pareils ne donne point d'ardeur

Qui ne céde aisément aux soins de leur grandeur.
Il voit encor l'Afrique & l'Espagne occupées
Par Juba, Scipion, & les jeunes Pompées;
Et le Monde à ses Loix n'est point assujetti,
Tant qu'il verra durer ces restes du Parti.
Au sortir de Pharsale un si grand Capitaine
Sçauroit mal son métier s'il laissoit prendre haleine,
Et s'il donnoit loisir à des cœurs si hardis
De relever du coup dont ils sont étourdis.
S'il les vainc, s'il parvient où son desir aspire,
Il faut qu'il aille à Rome établir son Empire,
Joüir de sa fortune, & de son attentat,
Et changer à son gré la forme de l'Etat.
Jugez durant ce temps ce que vous pourrez faire.
Seigneur, voïez César, forcez-vous à lui plaire.
Et lui déferant tout veüillez vous souvenir
Que les évenemens régleront l'avenir.
Remettez en ses mains, Trône, Sceptre, Couronne,
Et sans en murmurer souffrez qu'il en ordonne.
Il en croïra sans doute ordonner justement
En suivant du feu Roy l'ordre & le testament.
L'importance d'ailleurs de ce dernier service
Ne permet pas d'en craindre une entiére injustice.
Quoi qu'il en fasse enfin, feignez d'y consentir,
Loüez son jugement & laissez le partir.
Aprés, quand nous verrons le temps propre aux vengeances,
Nous aurons, & la force, & les intelligences.
Jusque-là reprimez ces transports violens
Qu'excitent d'une Sœur les mépris insolens;
Les bravades enfin sont des discours frivoles,
Et qui songe aux effets néglige les paroles.

PTOLOME'E.

Ah! tu me rens la vie, & le sceptre à la fois,
Un sage Conseiller est le bonheur des Rois.
Cher appui de mon Trône, allons sans plus attendre
Offrir tout à César afin de tout reprendre,
Avec toute ma Flote allons le recevoir,
Et par ces vains honneurs séduire son pouvoir.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHARMION, ACHORE'E.

CHARMION,



Uy, tandis que le Roy va lui-méme en personne
Jusqu'aux pieds de César prosterner sa Couronne,
Cléopatre s'enferme en son appartement,
Et sans s'en émouvoir attend son compliment.
Comment nommerez-vous une humeur si hautaine ?

ACHORE'E.

Un orgueil noble & juste, & digne d'une Reine,
Qui soûtient avec cœur & magnanimité
L'honneur de sa naissance & de sa Dignité.
Lui pourrai-je parler ?

CHARMION.

Non, mais elle m'envoïe
Sçavoir à cet abord ce qu'on a vû de joïe,
Ce qu'à ce beau present César a témoigné,
S'il a paru content, ou s'il l'a dédaigné,
S'il traite avec douceur, s'il traite avec empire,
Ce qu'à nos Assassins enfin il a sçû dire.

ACHORE'E.

La tête de Pompée a produit des effets
Dont ils n'ont pas sujet d'être fort satisfaits.
Je ne sçai si César prendroit plaisir à feindre,
Mais pour eux jusqu'ici je trouve lieu de craindre;

S'ils aimoient Ptolomée, ils l'ont fort mal servi.
Vous l'avez vû partir, & moy je l'ay suivi.
Ses Vaisseaux en bon ordre ont éloigné la Ville,
Et pour joindre Cesar n'ont avancé qu'un mille.
Il venoit à plein voile, & si dans les hazards
Il éprouva toûjours pleine faveur de Mars,
Sa Flote qu'à l'envi favarisoit Neptune
Avoit le vent en poupe ainsi que sa fortune.
Dès le premier abord nôtre Prince étonné
Ne s'est plus souvenu de son front couronné.
Sa fraïeur a paru sous sa fausse allegresse,
Toutes ses actions ont senti la bassesse,
J'en ay rougi moy-même, & me suis plaint à moy
De voir là Ptolomée, & n'y voir point de Roy.
Et César qui lisoit sa peur sur son visage
Le flatoit par pitié pour lui donner courage.
Lui d'une voix tremblante offrant ce don fatal,
Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, *de Rival*;
Ce que n'ont pû les Dieux dans vôtre Thessalie,
Je vay mettre en vos mains Pompée & Cornélie,
En voici déja l'un, & pour l'autre elle fuit,
Mais avec six Vaisseaux un des miens la poursuit.
A ces mots Achillas découvre cette tête.
Il semble qu'à parler encore elle s'aprête,
Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur
En sanglots mal formez exhale sa douleur.
Sa bouche encor ouverte & sa vûë égarée
Rappelle sa grande ame à peine separée,
Et son couroux mourant fait un dernier effort
Pour reprocher aux Dieux sa defaite & sa mort.
Cesar à cet aspect comme frapé du foudre,
Et comme ne sçachant que croire ou que resoudre,
Immobile, & les yeux sur l'objet attachez,
Nous tient assez long-temps ses sentimens cachez;
Et je dirai, si j'ose en faire conjecture,
Que par un mouvement commun à la Nature;
Quelque maligne joïe en son cœur s'élevoit,
Dont sa gloire indignée à peine le sauvoit.
L'aise de voir la Terre à son pouvoir soûmise

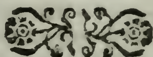
Chatoüilloit malgré lui son ame avec surprise,
Et de cette douceur son esprit combatu
Avec un peu d'effort rassûroit sa vertu.
S'il aime sa grandeur, il hait la perfidie,
Il se juge en autrui, se tâte, s'étudie,
Examine en secret sa joïe & ses douleurs,
Les balance, choisit, laisse couler des pleurs,
Et forçant sa vertu d'être encor la maîtresse,
Se montre genereux par un trait de Foiblesse.
En suite il fait ôter ce present de ses yeux,
Léve les mains ensemble & les regards aux Cieux,
Lâche deux ou trois mots contre cette insolence,
Puis tout triste & pensif il s'obstine au silence,
Et même à ses Romains ne daigne repartir
Que d'un regard farouche, & d'un profond soûpir.
Enfin ayant pris terre avec trente Cohortes,
Il se saisit du Port, il se saisit des Portes,
Met des Gardes par tout, & des ordres secrets,
Fait voir sa défiance ainsi que ses regrets,
Parle d'Egypte en Maître, & de son adversaire,
Non plus comme Ennemi, mais comme son Beau-pere,
Voilà ce que j'ay vû

CHARMION.

Voilà ce qu'attendoit,
Ce qu'au juste Osiris la Reine demandoit.
Je vay bien la ravir avec cette Nouvelle,
Vous, continuez-lui ce service fidelle.

ACHORE'E.

Qu'elle n'en doute point. Mais Cesar, vient; allez,
Peignez-lui bien nos gens pâles & désolez,
Et moy, soit que l'issuë en soit douce, ou funeste,
J'irai l'entretenir quand j'aurai vû le reste.



SCENE II.

CESAR, PTOLOME'E, LEPIDE, PHOTIN, ACHORE'E, Soldats Romains, Soldats Egyptiens.

PTOLOME'E.

SEigneur, montez au trône & commandez ici.

CESAR.

Connoiſſez-vous Céſar de lui parler ainſi ?
Que m'offriroit de pis la fortune ennemie,
A moy qui tiens le trône égal à l'infamie ?
Certes Rome à ce coup pourroit bien ſe vanter
D'avoir eu juſte lieu de me perſécuter,
Elle qui d'un même œil les donne & les dédaigne,
Qui ne voit rien aux Rois qu'elle aime, ou qu'elle craigne,
Et qui verſe en nos cœurs avec l'ame & le ſang,
Et la haine du nom, & le mépris du rang.
C'eſt ce que de Pompée il vous falloit apprendre;
S'il en eût aimé l'offre, il eût ſçû s'en défendre,
Et le thrône & le Roy ſe ſeroient ennoblis,
A ſoûtenir la main qui les a rétablis.
Vous euſſiez pû tomber, mais tout couvert de gloire,
Vôtre chûte eût valu la plus haute victoire,
Et ſi vôtre deſtin n'eût pû vous en ſauver,
Céſar eût pris plaiſir à vous en relever.
Vous n'avez pû former une ſi noble envie ;
Mais quel droit aviez-vous ſur cette illuſtre vie ?
Que vous devoit ſon ſang pour y tremper vos mains,
Vous qui devez reſpect au moindre des Romains ?
Ay-je vaincu pour vous dans les champs de Pharſale ?
Et par une victoire aux vaincus trop fatale,
Vous ay-je acquis ſur eux en ce dernier effort
La puiſſance abſoluë & de vie & de mort ?

Moy qui n'ay jamais pû la souffrir à Pompée,
La souffrirai-je en vous sur lui même usurpée,
Et que de mon bonheur vous aïez abusé,
Jusqu'à plus attenter que je n'aurois osé ?
De quel nom aprés tout pensez-vous que je nomme
Ce coup où vous tranchez du souverain de Rome,
Et qui sur un seul Chef lui fait bien plus d'affront,
Que sur tant de milliers ne fit le Roy de Pont ?
Pensez-vous que j'ignore, ou que je dissimule ;
Que vous n'auriez pas eu pour moy plus de scrupule,
Et que s'il m'eût vaincu, vôtre esprit complaisant
Lui faisoit de ma tête un semblable present ?
Graces à ma victoire, on me rend des hommage,
Où ma fuite eût reçû toutes sortes d'outrages,
Au vainqueur, non à moy, vous faites tout l'honneur,
Si Cesar en joüit, ce n'est que par bonheur.
Amitié dangereuse, & redoutable zéle,
Que régle la Fortune, & qui tourne avec elle ?
Mais parlez, c'est trop être interdit & confus.

PTOLOME'E.

Je le suis, il est vrai, si jamais je le fus,
Et vous même avoüez que j'ay sujet de l'être.
Etant né Souverain je vois ici mon Maître,
Ici, dis-je, où ma Cour tremble en me regardant,
Où je n'ay point encor agi qu'en commandant.
Je vois une autre Cour sous une autre puissance ;
Et ne puis plus agir qu'avec obéïssance.
De vôtre seul aspect je me suis vû surpris,
Jugez si vos discours rasseurent mes esprits,
Jugez par quels moïens je puis sortir d'un trouble
Que forme le respect que la crainte redouble,
Et ce que vous peut dire un Prince épouvanté
De voir tant de colere, & tant de majesté.
Dans ces étonnemens dont mon ame est frapée
De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,
Il me souvient pourtant que s'il fut nôtre appui,
Nous vous dûmes déslors autant & plus qu'à lui.
Vôtre faveur pour nous éclata la premiere,
Tout ce qu'il fit aprés fut à vôtre priere :

Il émut le Senat pour des Rois outragez,
Que sans cétte priere il auroit négligez.
Mais de ce grand Senat les saintes ordonnances
Eussent peu fait pour nous, Seigneur, sans vos finances;
Par là de nos mutins le feu Roy vint à bout,
Et pour en bien parler nous vous devons le tout,
Nous avons honoré vôtre Ami, vôtre Gendre,
Jusqu'à ce qu'à vous-même il ait osé se prendre:
Mais voïant son pouvoir de vos succés jaloux
Passer en tyrannie, & s'armer contre vous...

CESAR

Tout beau; que vôtre haine en son sang assouvie
N'aille point à sa gloire, il suffit de sa vie.
N'avancez rien ici que Rome ose nier,
Et justifiez-vous sans le calomnier.

PTOLOME'E.

Je laisse donc au Dieux à juger ses pensées,
Et dirai seulement qu'en vos guerres passées,
Où vous fûtes forcé par tant d'indignitez,
Tous nos vœux ont été pour vos prosperitez:
Que comme il vous traitoit en mortel adversaire,
J'ay crû sa mort pour vous un malheur nécessaire,
Et que sa haine injuste augmentant tous les jours,
Jusques dans les Enfers chercheroit du secours,
Ou qu'enfin, s'il tomboit dessous vôtre puissance,
Il nous falloit pour vous craindre vôtre clémence,
Et que le sentiment d'un cœur trop genereux,
Usant mal de vos droits vous rendît malheureux.
J'ay donc consideré qu'en ce peril extrême
Nous vous devions, Seigneur, servir malgré vous-même,
Et sans attendre d'ordre en cette occasion,
Mon zele ardent l'a prise à ma confusion.
Vous m'en desavoüez, vous l'imputez à crime,
Mais pour servir César rien n'est illégitime.
J'en ay soüillé mes mains pour vous en preserver,
Vous pouvez en joüir & le desaprouver,
Et j'ay plus fait pour vous, plus l'action est noire,
Puisque c'est d'autant plus vous immoler ma gloire,

Et que ce ſacrifice offert par mon devoir
Vous aſſeure la vôtre avec vôtre pouvoir.

CESAR.

Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de ruſes
De mauvaiſes couleurs, & de froides excuſes,
Vôtre zele étoit faux, ſi ſeul il redoutoit,
Ce que le Monde entier à pleins vœux ſouhaitoit,
Et s'il vous a donné ſes craintes trop ſubtiles,
Qui m'ôtent tout le fruit de nos Guerres civiles,
Où l'honneur ſeul m'engage, & que pour terminer,
Je ne veux que celui de vaincre & pardonner,
Où mes plus dangereux & plus grands adverſaires,
Si-tôt qu'ils ſont vaincus, ne ſont plus que mes Freres,
Et mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant dompté leur haine, à vivre, & m'embraſſer.
O combien d'allegreſſe une ſi triſte guerre
Auroit-elle laiſſé deſſus toute la Terre,
Si Rome avoit pû voir marcher en même char
Vainqueurs de leur diſcorde & Pompée & Ceſar !
Voilà ces grands malheurs que craignoit vôtre zele.
O crainte ridicule autant que criminelle !
Vous craignez ma clemence ! ah ! n'ayez plus ce ſoin,
Souhaitez-la plûtôt, vous en avez beſoin.
Si je n'avois égard qu'aux loix de la juſtice,
Je m'appaiſerois Rome avec vôtre ſupplice,
Sans que ni vos reſpects, ni vôtre repentir,
Ni vôtre dignité vous puſſent garantir.
Vôtre trône lui-même en ſeroit le Theatre :
Mais voulant épargner le ſang de Cléopatre,
J'impute à vos flateurs toute la trahiſon,
Et je veux voir comment vous m'en ferez raiſon.
Suivant les ſentimens dont vous ſerez capable,
Je ſçaurai vous tenir innocent ou coupable.
Cependant à Pompée élevez des Autels,
Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux Immortels,
Par un prompt ſacrifice expiez tous vos crimes,
Et ſur tout penſez bien au choix de vos victimes.

Allez-y donner ordre, & me laissez ici
Entretenir les miens sur quelque autre souci.

SCENE III.

CESAR, ANTOINE, LEPIDE.

CESAR.

ANtoine, avez-vous vû cette Reine adorable ?

ANTOINE.

Oüi, Seigneur, je l'ay vûë, elle est incomparable.
Le Ciel n'a point encor par de si doux accords
Uni tant de vertus aux graces d'un beau corps.
Une majesté douce épand sur son visage
Dequoi s'assujettir le plus noble courage,
Ses yeux sçavent ravir, son discours sçait charmer;
Et si j'étois César, je la voudrois aimer.

CESAR.

Comme a-t'elle reçû les offres de ma flame ?

ANTOINE.

Comme n'osant la croire, & la croïant dans l'ame;
Par un refus modeste & fait pour inviter,
Elle s'en dit indigne, & croit la mériter.

CESAR.

En pourrai-je être aimé ?

ANTOINE.

Douter qu'elle vous aime,
Elle qui de vous seul attend son Diademe,
Qui n'espere qu'en vous ! douter de ses ardeurs,
Vous qui pouvez la mettre au faîte des grandeurs !
Que vôtre amour sans crainte à son amour prétende,
Au vainqueur de Pompée il faut que tout se rende,
Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des Rois,
Et sur tout elle craint l'amour de Calphurnie :
Mais l'une & l'autre crainte à vôtre aspect bannie,
Vous ferez succeder un espoir assez doux,

Lors que vous daignerez lui dire un mot pour vous.

CESAR.

Allons donc l'affranchir de ces frivoles craintes,
Lui montrer de mon cœur les ſenſibles atteintes.
Allons ne tardons plus.

ANTOINE.

Avant que de la voir
Sçachez que Cornélie eſt en vôtre pouvoir.
Septime vous l'améne orgueilleux de ſon crime,
Et penſe auprés de vous ſe mettre en haute eſtime.
Dès qu'ils ont abordé, vos Chefs par vous inſtruits,
Sans leur rien témoigner, les ont ici conduits.

CESAR.

Qu'elle entre. Ah, l'importune & facheuſe nouvelle!
Qu'à mon impatience elle ſemble cruelle!
O Ciel! & ne pourrai je enfin à mon amour
Donner en liberté ce qui reſte du jour?

SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, ANTOINE, LEPIDE, SEPTIME.

SEPTIME.

SEigneur....

CESAR.

Allez, Septime, allez vers vôtre Maître.
Ceſar ne peut ſouffrir la preſence d'un traître,
D'un Romain lâche aſſez pour ſervir ſous un Roy,
Aprés avoir ſervi ſous Pompée, & ſous moy.

Septime rentre.

CORNELIE.

Céſar, car le Deſtin que dans tes fèrs je brave,
Me fait ta priſonniere, & non pas ton eſclave,
Et tu ne prétens pas qu'il m'abate le cœur
Juſqu'à te rendre hommage, & te nomme Seigneur.

De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frapée,
Veuve du jeune Crasse, & veuve de Pompée,
Fille de Scipion, & pour dire encor plus,
Romaine, mon courage est encor au dessus,
Et de tous les assauts que sa rigueur me livre;
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ay vû mourir Pompée, & ne l'ay pas suivi,
Et bien que le moïen m'en ait été ravi,
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes
M'ait ôté le secours, & du fer, & des ondes,
Je dois rougir pourtant après un tel malheur
De n'avoir pû mourir d'un excès de douleur.
Ma mort étoit ma gloire, & le destin m'en prive
Pour croître mes malheurs, & me voir ta captive.
Je dois bien toutefois rendre graces aux Dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que Cesar y commande, & non pas Ptolomée.
Helas! & sous quel astre, ô Ciel, m'as-tu formée;
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plûtôt qu'aux mains d'un Prince
Qui doit à mon Epoux son Trône & sa Province?
César, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit.
Je l'ay porté pour dot chez Pompée & chez Crasse.
Deux fois du Monde entier j'ay causé la disgrace,
Deux fois de mon hymen le nœud mal assorti
A chassé tous les Dieux du plus juste parti.
Heureuse en mes malheurs, si ce triste hymenée
Pour le bonheur de Rome à César m'eût donnée,
Et si j'eusse avec moy porté dans ta maison
D'un astre envenimé l'invincible poison.
Car enfin n'attens pas que j'abaisse ma haine,
Je te l'ay déja dit, Cesar je suis Romaine,
Et quoi que ta captive, un cœur comme le mien
De peur de s'oublier ne te demande rien.
Ordonne, & sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
Souviens-toy seulement que je suis Cornélie.

CESAR.

O d'un illuſtre Epoux noble & digne moitié,
Dont le courage étonne, & le ſort fait pitié !
Certes vos ſentimens font aſſez reconnoître
Qui vous donna la main, & qui vous donna l'être,
Et l'on juge aiſément au cœur que vous portez,
Où vous êtes entrée, & de qui vous ſortez.
L'ame du jeune Craſſe & celle de Pompée,
L'une & l'autre vertu par le malheur trompée,
Le ſang des Scipions protecteur de nos Dieux,
Parlent par vôtre-bouche, & brillent dans vos yeux,
Et Rome dans ſes murs ne voit point de famille,
Qui ſoit plus honorée, ou de Femme ou de Fille.
Plût au grand Jupiter, plût à ces mêmes Dieux,
Qu'Annibal eût bravez jadis ſans vos Ayeux,
Que ce Héros ſi cher dont le Ciel vous ſepare
N'eût pas ſi mal connu la Cour d'un Roy Barbare,
Ni mieux aimé tenter une incertaine foy,
Que la vieille amitié qu'il eût trouvé en moy ;
Qu'il eût voulu ſouffrir qu'un bonheur de mes armes
Eût vaincu ſes ſoupçons, diſſipé ſes alarmes,
Et qu'enfin m'attendant ſans plus ſe défier,
Il m'eût donné moïen de me juſtifier.
Alors foulant aux pieds la Diſcorde & l'Envie,
Je l'euſſe conjuré de ſe donner la vie,
D'oublier ma victoire, & d'aimer un Rival
Heureux d'avoir vaincu pour vivre ſon égal.
J'euſſe alors regagné ſon ame ſatisfaite,
Juſqu'à lui faire aux Dieux pardonner ſa défaite:
Il eût fait à ſon tour, en me rendant ſon cœur,
Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur.
Mais puiſque par ſa perte à jamais ſans ſeconde
Le Sort a derobé cette allegreſſe au Monde,
Ceſar s'efforcera de s'acquiter vers vous
De ce qu'il voudroit rendre à cet illuſtre Epoux.
Prenez donc en ces lieux liberté toute entiére,
Seulement pour deux jours ſoïez ma priſonniére,
Afin d'être témoin comme aprés nos debats
Je chéris ſa memoire & vange ſon trépas,

Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie
De quel orgueil nouveau m'enfle la Theſſalie.
Je vous laiſſe à vous même & vous quitte un moment.
Choiſiſſez-lui, Lépide, un digne appartement,
Et qu'on l'honore ici, mais en Dame Romaine,
C'eſt-à-dire un peu plus qu'on n'honore la Reine.
Commandez, & chacun aura ſoin d'obéïr.

CORNELIE.

O Ciel! que de vertus vous me faites haïr.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PTOLOME'E, ACHILAS, PHOTIN.

PTOLOME'E.

QUoy, de la même main & de la même épée
Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée,
Septime par César indignement chaſſé,
Dans un tel deſeſpoir à vos yeux a paſſé?

ACHILAS.

Oüi, Seigneur, & ſa mort a dequoi vous apprendre
La honte qu'il prévient, & qu'il vous faut attendre.
Jugez quel eſt Céſar à ce courroux ſi lent.

Un moment pousse & rompt un transport violent.
Mais l'indignation qu'on prend avec étude
Augmente avec le temps, & porte un coup plus rude,
Ainsi n'esperez pas de le voir moderé,
Par adresse il se fâche aprés s'être asseuré,
Sa puissance établie, il a soin de sa gloire.
Il poursuivoit Pompée, & chérit sa mémoire;
Et veut tirer à soy par un couroux accort
L'honneur de sa vengeance, & le fruit de sa mort.

PTOLOME'E.

Ah, si je t'avois crû, je n'aurois pas de Maître,
Je serois dans le Trône où le Ciel m'a fait naître,
Mais c'est une imprudence assez commune aux Rois,
D'écouter trop d'avis & se tromper au choix.
Le Destin les aveugle au bord du précipice,
Ou si quelque lumiére en leur ame se glisse,
Cette fausse clarté dont il les éblouït,
Les plonge dans un gouffre, & puis s'évanouït.

PHOTIN.

J'ay mal connu César, mais puisqu'en son estime
Un si rare service est un énorme crime,
Il porte dans son flanc dequoi nous en laver,
C'est-là qu'est nôtre grace, il nous l'y faut trouver.
Je ne vous parle plus de souffrir sans murmure,
D'attendre son départ pour venger cette injure;
Je sçai mieux conformer les remedes au mal,
Justifions sur lui la mort de son Rival,
Et nôtre main alors également trempée
Et du sang de César, & du sang de Pompée,
Rome, sans leur donner de titres differens,
Se croira par vous seul libre de deux Tyrans.

PTOLOME'E.

Oüi, par là seulement ma perte est évitable,
C'est trop craindre un Tyran que j'ay fait redoutable.
Montrons que sa fortune est l'œuvre de nos mains,
Deux fois en même jour disposons des Romains,
Faisons leur liberté comme leur esclavage.
César, que tes exploits n'enflent plus ton courage,
Considere les miens, tes yeux en sont témoins,

Pompée étoit mortel; & tu ne l'és pas moins,
Il pouvoit plus que toy, tu lui portois envie,
Tu n'as, non plus que lui, qu'une ame & qu'une vie,
Et son sort que tu plains te doit faire penser
Que ton cœur est sensible, & qu'on peut le percer.
Tonne, tonne à ton gré, fais peur de ta justice;
C'est à moy d'appaiser Rome par ton supplice,
C'est à moy de punir ta cruelle douceur,
Qui n'épargne en un Roy que le sang de sa Sœur.
Je n'abandonne plus ma vie & ma puissance
Au hazard de sa haine, ou de ton inconstance.
Ne croi pas que jamais tu puisses à ce prix
Recompenser sa flame, ou punir ces mépris,
J'emploirai contre toy de plus nobles maximes.
Tu m'as prescrit tantôt de choisir des victimes,
De bien penser au choix, j'obéïs. & je voy
Que je n'en puis choisir de plus digne que toy,
Ni dont le sang offert, la fumée, & la cendre
Puissent mieux satisfaire aux Manes de ton Gendre.
Mais ce n'est pas assez, Amis, de s'irriter,
Il faut voir quels moïens on a d'executer;
Toute cette chaleur est peut être inutile.
Les Soldats du Tiran sont Maîtres de la Ville.
Que pouvons-nous contr'eux, & pour les prevenir,
Quel temps devons-nous prendre, & que ordre tenir?

ACHILLAS.

Nous pouvons tout, Seigneur, en l'état où nous sommes.
A deux mille d'ici vous avez six mille hommes,
Que depuis quelques jours, craignant les remûmens,
Je faisois tenir prêts à tous évenemens.
Quelques soins qu'ait Cesar, sa prudence est déçûë.
Cette Ville a sous terre une secrette issuë,
Par où fort aisément on les peut cette nuit
Jusque dans le Palais introduire sans bruit.
Car contre sa fortune aller à force ouverte,
Ce seroit trop courir vous meme à vôtre perte;
Il nous le faut surprendre au milieu du festin,
Enyvré de douceurs de l'amour & du vin,

Tout le Peuple est pour nous ; tantôt à son entrée
J'ay remarqué l'horreur que ce peuple a montrée
Lors qu'avec tant de faste il a vû ses Faisceaux
Marcher arrogamment, & braver nos Drapeaux.
Au spectacle insolent de ce pompeux outrage,
Ses farouches regards étinceloient de rage,
Je voïois sa fureur à peine se dompter,
Et pour peu qu'on le pousse, il est prêt d'éclater.
Mais sur tout les Romains que commandoit Septime,
Pressez de la terreur que sa mort leur imprime,
Ne cherchent qu'à vanger par un coup genereux
Le mépris qu'en leur Chef ce superbe a fait d'eux.

PTOLOME'E.

Mais qui pourra de nous approcher sa personne,
Si durant le festin sa Garde l'environne ?

PHOTIN.

Les gens de Cornelie, entre qui vos Romains
Ont déja reconnu des Freres, des germains ,
Dont l'âpre déplaisir leur a laissé paroître
Une soif d'immoler leur Tyran à leur Maître.
Ils ont donné parole, & peuvent mieux que nous
Dans les flancs de César porter les premiers coups.
Son faux art de clémence ou plûtôt sa folie
Qui pense gagner Rome en flatant Cornélie
Leur donnera sans doute un assez libre accès,
Pour de ce grand dessein asseurer le succès.
Mais voici Cléopatre , agissez avec feinte,
Seigneur , & ne montrez que foiblesse & que crainte,
Nous allons vous quitter, comme objets odieux ,
Dont l'aspect importun offenseroit ses yeux.

PTOLOME'E.

Allez , je vous rejoins.



SCENE II.

PTOLOME'E, CLEOPATRE, ACHORE'E, CHARMION.

CLEOPATRE.

J'Ay vû César, mon Frere,
Et de tout mon pouvoir combatu sa colére.

PTOLOME'E.

Vous êtes genereuse, & j'avois attendu
Cet office de Sœur que vous m'avez rendu.
Mais cet illustre Amant vous a bien-tôt quittée.

CLEOPATRE.

Sur quelque broüillerie en la Ville excitée,
Il a voulu lui-même appaiser les debats,
Qu'avec nos Citoïens ont eu quelques Soldats ;
Et moi, j'ay bien voulu moi-même vous redire
Que vous ne craigniez rien pour vous ni vôtre Empire,
Et que le grand César blâme vôtre action
Avec moins de couroux que de compassion.
Il vous plaint d'écouter ces lâches Politiques,
Qui n'inspirent aux Rois que des mœurs tyranniques.
Ainsi que la naissance ils ont les esprits bas,
En vain on les eleve à regir des Etats,
Un cœur né pour servir sçait mal comme on commande,
Sa puissance l'accable alors qu'elle est trop grande,
Et sa main que le crime en vain fait redouter,
Laisse choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

PTOLOME'E.

Vous dites vrai, ma Sœur, & ces effets sinistres
Me font bien voir ma faute au choix de mes Ministres,
Si j'avois écouté de plus nobles conseils,
Je vivrois dans la gloire où vivent mes parcils,
Je meriterois mieux cette amitié si pure.

Que pour un Frére ingrat vous donne la Nature,
César embrasseroit Pompée en ce Palais,
Nôtre Egypte à la Terre auroit rendu la Paix,
Et verroit son Monarque encor à juste titre
Ami de tous les deux, & peut-être l'arbitre.
Mais puisque le passé ne peut se revoquer,
Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'ose expliquer.
Je vous ay maltraitée, & vous êtes si bonne
Que vous me conservez la vie & la Couronne ;
Vainquez vous tout-à-fait, & par un digne effort
Arrachez Achillas & Photin à la mort.
Elle leur est bien dûë, ils vous ont offensée,
Mais ma gloire en leur perte est trop interessée :
Si César les punit des crimes de leur Roy,
Toute l'ignominie en rejaillit sur moy,
Il me punit en eux, leur supplice est ma peine.
Forcez en ma faveur une trop juste haine.
Dequoi peut satisfaire un cœur si genereux
Le sang abjet & vil de ces deux malheureux ?
Que je vous doive tout, César cherche à vous plaire,
Et vous pouvez d'un mot desarmer sa colere.

CLEOPATRE.

Si j'avois en mes mains leur vie & leur trépas,
Je les méprise assez pour ne m'en vanger pas ;
Mais sur le grand César je puis fort peu de chose,
Quand le sang de Pompée à mes desirs s'oppose.
Je ne me vante pas de pouvoir le fléchir,
J'en ay déja parlé, mais il a sçû gauchir.
En tournant le discours sur une autre matiére,
Il n'a, ni refusé, ni souffert ma priere,
Je veux bien toutefois encor m'y hazarder,
Mes efforts redoublez pourront mieux succeder,
Et j'ose croire....

PTOLOME'E.

Il vient, souffrez que je l'évite,
Je crains que ma persence à vos yeux ne l'irrite,
Que son courroux émû ne s'aigrisse à me voir,
Et vous agirez seule avec plus de pouvoir.

SCENE III.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, CHARMION, ACHORE'E, Romains.

CESAR.

Reine, tout est paisible, & la Ville calmée
Qu'un trouble assez leger avoit trop alarmée,
N'a plus à redouter le divorce intestin
Du Soldat insolent, & du Peuple mutin.
Mais, ô Dieux ! ce moment que je vous ay quittée
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée,
Et ses soins importuns qui m'arrachoient de vous
Contre ma grandeur même allumoient mon courroux.
Je lui voulois du mal de m'être si contraire,
De rendre ma presence ailleurs si necessaire ;
Mais je lui pardonnois au simple souvenir
Du bonheur qu'à ma flame elle fait obtenir.
C'est elle dont je tiens cette haute esperance,
Qui flate mes desirs d'une illustre apparence,
Et fait croire à Cesar qu'il peut former des vœux,
Qu'il n'est pas tout-à-fait indigne de vos feux,
Et qu'il peut en prétendre une juste conquête,
N'aïant plus que les Dieux au dessus de sa tête.
Oüi, Reine, si quelqu'un dans ce vaste Univers
Pouvoit porter plus haut la gloire de vos fers ;
S'il étoit quelque Trône où vous puissiez paroître
Plus dignement assise en captivant son Maître,
J'irois, j'irois à lui, moins pour le lui ravir,
Que pour lui disputer le droit de vous servir,
Et je n'aspirerois au bonheur de vous plaire,
Qu'aprés avoir mis bas un si grand Adversaire.
C'étoit pour acquerir un droit si précieux
Que combatoit par tout mon bras ambitieux,

Et dans Pharsale même il a tiré l'épée
Plus pour le conserver, que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, Princesse, & le Dieu des combats
M'y favorisoit moins que vos divins appas.
Ils conduisoient ma main, ils enfloient mon courage,
Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage,
C'est l'effet des ardeurs qu'ils daignoient m'inspirer;
Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait soupirer,
Pour faire que vôtre ame avec gloire y réponde,
M'ont rendu le premier, & de Rome, & du Monde.
C'est ce glorieux titre, à present effectif,
Que je viens ennoblir par celui de Captif,
Heureux, si mon esprit gagne tant sur le vôtre,
Qu'il en estime l'un, & me permette l'autre.

CLEOPATRE.

Je sçai ce que je dois au souverain bonheur
Dont me comble & m'accable un tel excès d'honneur.
Je ne vous tiendrai plus mes passions secrettes,
Je sçai ce que je suis, je sçai ce que vous êtes.
Vous daignâtes m'aimer dès mes plus jeunes ans,
Le Sceptre que je porte est un de vos presens,
Vous m'avez par deux fois rendu le Diadéme,
J'avouë après cela, Seigneur, que je vous aime,
Et que mon cœur n'est point à l'épreuve des traits,
Ni de tant de vertus, ni de tant de bien faits.
Mais, hélas! ce haut rang, cette illustre naissance,
Cet Etat de nouveau rangé sous ma puissance,
Ce Scèptre par vos mains dans les miennes remis,
A mes vœux innocens sont autant d'ennemis.
Ils allument contr'eux une implacable haine,
Ils me font méprisable alors qu'ils me font Reine,
Et si Rome est encor telle qu'auparavant,
Le Trône où je me sieds m'abaisse en m'élevant,
Et ces marques d'honneur, comme titres infames,
Me rendent à jamais indigne de vos flâmes.
J'ose encor toutefois, voyant vôtre pouvoir,
Permettre à mes desirs un genereux espoir.
Aprés tant de combats, je sçai qu'un si grand homme
A droit de triompher des caprices de Rome,

Et que l'injuste horreur qu'elle eut toûjours des Rois
Peut céder par vôtre ordre à de plus justes loix.
Je sçai que vous pouvez forcer d'autres obstacles,
Vous me l'avez promis, & j'attens ces miracles,
Vôtre bras dans Pharsale a fait de plus grands coups,
Et je ne les demande à d'autres Dieux qu'à vous.

CESAR.

Tout miracle est facile où mon pouvoir s'applique.
Je n'ay plus qu'à courir les côtes de l'Afrique,
Qu'à montrer mes Drapeaux au reste épouvanté
Du parti malheureux qui m'a persecuté
Rome n'ayant plus lors d'Ennemis à me faire,
Par impuissance enfin prendra soin de me plaire,
Et vos yeux la verront par un superbe accueil
Immoler à vos pieds sa haine & son orgueil.
Encor une défaite, & dans Alexandrie
Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie,
Et qu'un juste respect conduisant ses regards,
A vôtre chaste amour demande des Césars.
C'est l'unique bonheur où mes desirs prétendent,
C'est le fruit que j'attens des lauriers qui m'attendent,
Heureux, si mon destin encor un peu plus doux
Me les faisoit cueillir sans m'éloigner de vous.
Mais, las! contre mon feu mon feu me sollicite,
Si je veux être à vous il faut que je vous quitte;
En quelques lieux qu'on fuye, il me faut y courir,
Pour achever de vaincre, & de vous conquérir.
Permettez cependant qu'à ces douces amorces
Je prenne un nouveau cœur, & de nouvelles forces,
Pour faire dire encor aux Peuples pleins d'effroy,
Que venir, voir, & vaincre, est même chose en moy.

CLEOPATRE.

C'est trop, c'est trop, Seigneur, souffrez que j'en abuse
Vôtre amour fait ma faute, il fera mon excuse.
Vous me rendez le Sceptre & peut-être le jour;
Mais si j'ose abuser de cet excès d'amour,
Je vous conjure encor par ses plus puissans charmes,
Par ce juste bonheur qui suit toûjours vos armes,
Par tout ce que j'espere, & que vous attendez,

De n'ensanglanter pas ce que vous me rendez.
Faites grace, Seigneur, ou souffrez que j'en fasse,
Et montre à tous par-là que j'ai repris ma place.
Achillas & Photin sont gens à dédaigner,
Ils sont assez punis en me voyant regner,
Et leur crime....

CESAR.

Ah! prenez d'autres marques de Reine.
Dessus mes volontez vous êtes souveraine,
Mais si mes sentimens peuvent être écoutez,
Choisissez des sujets dignes de vos bontez;
Ne vous donnez sur moi qu'un pouvoir legitime,
Et ne me rendez point complice de leur crime.
C'est beaucoup que pour vous j'ose épargner le Roi,
Et si mes feux n'étoient....

SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, CLEOPATRE, ACHORE'E, ANTOINE, LEPIDE, CHARMION, Romains.

CORNELIE.

César, prens garde à toi,
Ta mort est résoluë, on la jure, on l'apprête;
A celle de Pompée on veut joindre ta tête.
Prens-y garde, César, ou ton sang répandu
Bien-tôt parmi le sien se verra confondu.
Mes Esclaves en sont, apprens de leurs indices
L'auteur de l'attentat, & l'ordre, & les complices.
Je te les abandonne.

CESAR.

O cœur vraiment Romain,
Et digne du Héros qui vous donna la main!
Ses Manes, qui du Ciel ont vû de quel courage
Je préparois la mienne à vanger son outrage,

Mettant leur haine bas, me sauvent aujourd'hui
Par la moitié qu'en Terre il nous laisse de lui.
Il vit, il vit encor en l'objet de sa flâme,
Il parle par sa bouche, il agit dans son ame,
Il la pousse, & s'oppose à cette indignité,
Pour me vaincre par elle en generosité.

CORNELIE.

Tu te flates, César, de mettre en ta croyance
Que la haine ait fait place à la reconnoissance.
Ne le présume plus, le sang de mon Epoux
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.
J'attens la liberté qu'ici tu m'as offerte,
Afin de l'employer toute entiere à ta perte,
Et je te chercherai par tout des Ennemis,
Si tu m'oses tenir ce que tu m'as promis.
Mais avec cette soif que j'ai de ta ruine,
Je me jette audevant du coup qui t'assassine,
Et forme des desirs avec trop de raison,
Pour en aimer l'effet par une trahison.
Qui la sçait & la souffre a part à l'infamie,
Si je veux ton trépas, c'est en juste Ennemie,
Mon Epoux a des Fils, il aura des Neveux.
Quand ils te combattront, c'est là que je le veux,
Et qu'une digne main par moi même animée
Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton Armée,
T'immole noblement, & par un digne effort,
Aux Manes du Héros dont tu vanges la mort.
Tous mes soins, tous mes vœux hâtent cette vengeance,
Ta perte la recule, & ton salut l'avance.
Quelque espoir qui d'ailleurs me l'ose ou puisse offrir,
Ma juste impatience auroit trop à souffrir,
La vangeance éloignée est à demi perduë,
Et quand il faut l'attendre elle est trop cher venduë.
Je n'irai point chercher sur les bords Afriquains
Le foudre souhaité que je vois en tes mains,
La tête qu'il menace en doit être frapée.
J'ai pû donner la tienne au lieu d'elle à Pompée,
Ma haine avoit le choix, mais cette haine enfin

Sépare ſon vainqueur d'avec ſon aſſaſſin,
Et ne croit avoir droit de punir ta victoire,
Qu'aprés le châtiment d'une action ſi noire.
Rome le veut ainſi, ſon adorable front
Auroit dequoi rougir d'un trop honteux affront,
De voir en même jour aprés tant de conquétes
Sous un indigne fer ſes deux plus nobles têtes.
Son grand cœur qu'à tes loix en vain tu crois ſoumis
En veut aux criminels plus qu'à ſes ennemis,
Et tiendroit à malheur le bien de ſe voir libre,
Si l'attentat du Nil affranchiſſoit le Tybre.
Comme autre qu'un Romain n'a pû l'aſſujettir,
Autre auſſi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberois ici ſans être ſa victime,
Au lieu d'un châtiment ta mort ſeroit un crime,
Et ſans que tes pareils en conçûſſent d'effroy,
L'exemple que tu dois périroit avec toy.
Vange-la de l'Egypte à ſon appui fatale,
Et je la vangerai ſi je puis, de Pharſale.
Va, ne perds point de temps, il preſſe. Adieu, tu peux
Te vanter qu'une fois j'ay fait pour toy des vœux.

SCENE V.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHORE'E, CHARMION.

CESAR.

SOn courage m'étonne autant que leur audace,
Reine, voïez pour qui vous me demandiez grace.

CLEOPATRE.

Je n'ay rien à vous dire, allez, Seigneur, allez
Vanger ſur ces méchans tant de droits violez.
On m'en veut plus qu'à vous, c'eſt ma mort qu'ils reſpirent,
C'eſt contre mon pouvoir que les traitres conſpirent,

Leur rage pour l'abatre attaque mon soûtien,
Et par vôtre trépas cherche un passage au mien.
Mais parmi ces transports d'une juste colere,
Je ne puis oublier que leur chef est mon Frere.
Le sçaurez-vous, Seigneur, & pourrai-je obtenir
Que ce cœur irrité daigne s'en souvenir ?

CESAR.

Oüi, je me souviendrai que ce cœur magnanime
Au bonheur de son sang veut pardonner son crime.
Adieu, ne craignaz rien. Achillas, & Photin
Ne sont pas gens à vaincre un si puissant Destin.
Pour les mettre en déroute, eux & tous leurs complices,
Je n'ay qu'à déploïer l'appareil des supplices,
Et pour Soldats choisirs envoïer des bourreaux,
Qui portent hautement mes Haches pour Drapeaux.

César rentre avec les Romains.

CLEOPATRE.

Ne quittez pas César ; allez, cher Achorée,
Repousser avec lui ma mort qu'on a jurée,
Et quand il punira nos lâches ennemis,
Faites-le souvenir de ce qu'il m'a promis.
Ayez l'œil sur le Roy dans la chaleur des armes,
Et conservez son sang pour épargner mes larmes.

ACHORE'E.

Madame, asseurez-vous qu'il ne peut y périr
Si mon zele & mes soins peuvent le secourir.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CORNELIE, *tenant une petite Urne en sa main*, PHILIPPE.

CORNELIE.


Es yeux, puis-je vous croire, & n'est-ce point un songe
Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge?
Te renvoy-je, Philippe, & cet Epoux si cher
A-t'il reçû de toy les honneurs du bucher?
Cette Urne que je tiens contient-elle sa cendre?
O vous, à ma douleur objet terrible & tendre,
Eternel entretien de haine & de pitié,
Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié.
N'attendez point de moy de regrets ni des larmes,
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.
Les foibles deplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.
Moy, je jure des Dieux la puissance suprême,
Et pour dire encor plus, je jure par vous-mêmes
Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé,
Que le respect des Dieux qui l'ont mal protegé.
Je jure donc par vous, ô pitoyable reste,
Ma Divinité seule aprés ce coup funeste,
Par vous, qui seule ici pouvez me soulager,

De n'éteindre jamais l'ardeur de le vanger.
Ptolomée à Cesar par un lâche artifice,
Rome de ton Pompée a fait un sacrifice,
Et je n'entrerai point dans tes murs desolez,
Que le Prêtre & le Dieu ne lui soient immolez.
Faites-m'en souvenir, & soûtenez ma haine,
O cendres mon espoir aussi bien que ma peine,
Et pour m'aider un jour à perdre son vainqueur,
Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon cœur.
Toy, qui l'as honorée sur cette infame rive
D'une flame pieuse autant comme chetive,
Dy moy quel bon Demon a mis en ton pouvoir
De rendre à ce Héros ce funebre devoir,

PHILIPPE.

Tout couvert de son sang, & plus mort que lui même,
Aprés avoir cent fois maudit le Diademe,
Madame, j'ay porté mes pas & mes sanglots
Du côté que le vent poussoit encor les flots
Je cours long-temps, en vain, mais enfin d'une roche
J'en découvre le tronc vers un sable assez proche,
Où la vague en couroux sembloit prendre plaisir
A feindre de le rendre, & puis s'en ressaisir.
Je m'y jette & l'embrasse, & le pousse au rivage,
Et ramassant sous lui le débris d'un naufrage,
Je lui dresse un bucher à la hâte, & sans art,
Tel que je pûs sur l'heure, & qu'il plût au hazard.
A peine brûloit-il, que le Ciel plus propice
M'envoye un compagnon en ce pieux office.
Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux,
Retournant de la Ville y détourne les yeux,
Et n'y voyant qu'un tronc dont la tête est coupée,
A cette triste marque il reconnit Pompée.
Soudain la larme à l'œil, *ô toy, qui que tu sois,*
A qui le Ciel permet de si dignes emplois,
Ton sort est bien, dit-il, *autre que tu ne penses.*
Tu crains des châtimens, attens des recompenses.
Cesar est en Egypte, & vange hautement
Celuy pour qui ton zele a tant de sentiment.
Tu peux faire éclater les soins qu'on t'en voit prendre,

Tu peux même à ſa Veuve en raporter la cendre.
Son vainqueur l'a reçûë avec tout le reſpect
Qu'un Dieu pourroit ici trouver à ſon aſpect.
Acheve, je reviens. Il part & m'abandonne,
Et rapporte auſſi-tôt ce vaſe qu'il me donne,
Où ſa main & la mienne enfin ont renfermé
Ces reſtes d'un Héros par le feu conſumé.

CORNELIE.

O que ſa pieté merite de loüanges!

PHILIPPE.

En entrant j'ay trouvé des deſordres étranges.
J'ay vû fuïr tout un peuple en foule vers le Port,
Où le Roy, diſoit-on, s'étoit fait le plus fort.
Les Romains pourſuivoient, & Céſar dans la Place
Ruiſſelante du ſang de cette populace,
Montroit de ſa juſtice un exemple aſſez beau,
Faiſant paſſer Photin par les mains d'un bourreau.
Auſſi-tôt qu'il me voit il daigne me connoître,
Et prenant de ma main les cendres de mon Maître;
Reſtes d'un demi-Dieu, dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis,
De vos traîtres, dit-il, *voyez punir les crimes.*
Attendant des Autels recevez ces victimes,
Bien d'autres vont le ſuivre, & toy, cours au Palais
Porter à ſa moitié ce don que je lui fais.
Porte à ſes déplaiſirs cette foible allégeance,
Et dy-luy que je cours achever ſa vengance.
Ce grand homme à ces mots me quitte en ſoupirant,
Et baiſe avec reſpect ce vaſe qu'il me rend.

CORNELIE.

O ſoupirs! ô reſpect! ô qu'il eſt doux de plaindre
Le ſort d'un Ennemi, quand il n'eſt plus à craindre!
Qu'avec chaleur, Philippe on court à le vanger,
Lors qu'on s'y voit forcé par ſon propre danger,
Et que cet interêt qu'on prend pour ſa mémoire
Fait nôtre ſeureté comme il croit nôtre gloire!
Céſar eſt genereux, j'en veux être d'accord,
Mais le Roy le veut perdre, & ſon Rival eſt mort.
Sa vertu laiſſe lieu de douter à l'Envie

De ce qu'elle feroi-, s'il le voïoit envie.
Pour grand qu'en soit le prix, son pe il en rabat ;
Cette ombre qui la couvre en affoiblit l'éclat,
L'amour même s'y mèle, & le force à combattre,
Quand il vange Pompée il défend Cleopatre.
Tant d'interêts sont joints à ceux de mon Epoux,
Que je ne devrois rien à ce qu'il fait pour nous,
Si comme par soy-même un grand cœur juge un autre,
Je n'aimois mieux juger sa vertu par la nôtre.
Et croire que nous seuls armons ce Combatant,
Parce qu'au point qu'il est j'en voudrois faire autant.

SCENE II.

CLEOPATRE, CORNELIE, PHILIPPE, CHARMION.

CLEOPATRE.

JE ne viens pas ici pour troubler une plainte
Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte;
Je viens pour rendre hommage aux cendres d'un Héros
Qu'un fidelle Affranchi vient d'arracher aux flots,
Pour le plaindre avec vous, & vous jurer, Madame,
Que j'aurois conservé ce Maître de vôtre ame,
Si le Ciel qui vous traite avec trop de rigueur
M'en eût donné la force aussi bien que le cœur.
Si pourtant à l'aspect de ce qu'il vous renvoïe,
Vos douleurs laissoient place à quelque peu de joïe,
Si la vengeance avoit dequoi vous soulager,
Je vous dirois aussi qu'on vient de vous vanger.
Que le traître Photin... vous le sçavez, peut-être ?

CORNELIE.

Oüi, Princesse, je sçai qu'on a puni ce traître.

CLEOPATRE.

Un si prompt châtiment vous doit être bien doux.

CORNELIE.

S'il a quelque douceur, elle n'est que pour vous.

CLEOPATRE.

Tous les cœurs trouvent doux le ſuccés qu'ils eſperent.

CORNELIE.

Comme nos interêts nos ſentimens different.
Si Ceſar à ſa mort joint celle d'Achillas,
Vous êtes ſatisfaite, & je ne la ſuis pas.
Aux Manes de Pompée il faut une autre offrande,
La victime eſt trop baſſe, & l'injure trop grande,
Et ce n'eſt pas un ſang que pour la réparer
Son Ombre & ma douleur daignent conſiderer.
L'ardeur de le vanger dans mon ame allumée,
En attendant Ceſar, demande Ptolomée.
Tout indigne qu'il eſt de vivre & de regner,
Je ſçai bien que Ceſar ſe force à l'épargner ;
Mais quoi que ſon amour ait osé vous promettre,
Le Ciel plus juſte enfin n'oſera le permettre,
Et s'il peut une fois écouter tous mes vœux,
Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux.
Mon ame à ce bonheur, ſi le Ciel me l'envoye,
Oublira ſes douleurs pour s'ouvrir à la joye ;
Mais ſi ce grand ſouhait demande trop pour moy,
Si vous n'en perdez qu'un, ó Ciel perdez le Roy.

CLEOPATRE.

Le Ciel ſur nos ſouhaits ne regle pas les choſes.

CORNELIE.

Le Ciel regle ſouvent les effets ſur les cauſes,
Et rend aux criminels ce qu'ils ont merité.

CLEOPATRE.

Comme de la juſtice il a de la bonté.

CORNELIE.

Oüi, mais il fait juger à voir comme il commence
Que ſa juſtice agit, & non pas ſa clemence.

CLEOPATRE.

Souvent de la juſtice il paſſe à la douceur.

CORNELIE.

Reine, je parle en Veuve, & vous parlez en Sœur.
Chacune a ſon ſujet d'aigreur, ou de tendreſſe,
Qui dans le ſort du Roy juſtement l'intereſſe.

Apprenons par le sang qu'on aura répandu,
A quels souhaits le Ciel a le mieux répondu.
Voici vôtre Achorée.

SCENE III.

CORNELIE, CLEOPATRE, ACHORE'E, PHILIPPE, CHARMION.

CLEOPATRE.

Helas ! sur son visage
Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais présage.
Ne nous déguisez rien, parlez sans me flater,
Qu'ay-je à craindre, Achorée, ou qu'ay-je à regreter ?

ACHORE'E.

Aussi tôt que Cesar eut sçû la perfidie...

CLEOPATRE.

Ce ne sont pas ses soins que je veux qu'on me díe.
Je sçai qu'il fit trancher & clorre ce conduit
Par où ce grand secours devoit être introduit ;
Qu'il manda tous les siens pour s'asseurer la place
Où Photin a reçû le prix de son audace ;
Que d'un si prompt supplice Achillas étonné,
S'est aisément saisi du Port abandonné,
Que le Roy l'a suivi, qu'Antoine a mis à terre
Ce qui dans ses Vaisseaux restoient de gens de Guerre;
Que Cesar l'a rejoint, & je ne doute pas
Qu'il n'ait sçû vaincre encor, & punir Achillas.

ACHORE'E.

Oüi, Madame, on a vû son bonheur ordinaire...,

CLEOPATRE.

Dites-moy seulement s'il a sauvé mon Frere,
S'il m'a tenú promesse.

ACHORE'E.

Oüi, de tout son pouvoir.

CLEOPATRE.

C'est-là l'unique point que je voulois sçavoir.
Madame, vous voïez, les Dieux m'ont écoutée.

CORNELIE.

Ils n'ont que differé la peine meritée.

CLEOPATRE.

Vous la vouliez sur l'heure, ils l'en ont garanti.

ACHORE'E.

Il faudroit qu'à nos vœux il eût mieux consenti.

CLEOPATRE.

Que disiez-vous n'aguere, & que viens-je d'entendre?
Accordez ces discours que j'ay peine à comprendre.

ACHORE'E.

Aucuns ordres ni soins n'ont pû le secourir,
Malgré Cesar & nous il a voulu périr;
Mais il est mort, Madame, avec toutes les marques
Que puissent laisser d'eux les plus dignes Monarques.
Sa vertu rappellée a soûtenu son rang,
Et sa perte aux Romains a coûté bien du sang.
Il combatoit Antoine avec tant de courage,
Qu'il emportoit déja sur lui quelque avantage,
Mais l'abord de Cesar a changé le destin.
Aussi-tôt Achillas suit le sort de Photin,
Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traitre,
Les armes à la main en défendant son Maître.
Le Vainqueur crie en vain qu'on épagne le Roy,
Ces mots au lieu d'espoir lui donnent de l'effroy;
Son esprit alarmé les croit un artifice
Pour réserver sa tête à l'affront d'un supplice.
Il pousse dans nos rangs, il les perce, & fait voir
Ce que peut la vertu qu'arme le desespoir,
Et son cœur emporté par l'erreur qui l'abuse
Cherche par tout la mort que chacun lui refuse.
Enfin perdant haleine aprés ces grands efforts,
Prêt d'être environné, ses meilleurs soldats morts,
Il voit quelques fuïards sauter dans une barque,
Il s'y jette, & les siens qui suivent leur Monarque
D'un si grand nombre en foule accablent ce Vaisseau,
Que la Mer l'engloutit avec tout son fardeau.

C'est ainsi que sa mort lui rend toute sa gloire,
A vous toute l'Egypte, à Cesar la Victoire.
Il vous proclame Reine, & bien qu'aucun Romain
Du sang que vous pleurez n'ait vû rougir sa main,
Il nous fait voir à tous un déplaisir extrême,
Il soupire, il gemit : mais le voici lui même,
Qui pourra mieux que moy vous montrer la douleur
Que lui donne du Roy l'invincible malheur.

SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHORE'E, CHARMION, PHILIPPE.

CORNELIE.

CEsar, tiens-moy parole, & me rens mes Galeres.
Achillas & Photin ont reçû leurs salaires,
Leur Roy n'a pû joüir de ton cœur adouci,
Et Pompée est vangé ce qu'il peut l'être ici.
Je n'y sçaurois plus voir qu'un funeste rivage
Qui de leur attentat m'offre l'horrible image,
Ta nouvelle victoire, & le bruit éclatant
Qu'aux changemens de Roy pousse un Peuple inconstant,
Et parmi ces objets ce qui le plus m'afflige,
C'est d'y revoir toûjours l'ennemi qui m'oblige.
Laisse-moy m'affranchir de cette indignité,
Et souffre que ma haine agisse en liberté.
A cet empressement j'ajoûte une requête :
Voy l'Urne de Pompée, il y manque sa tête,
Ne me la retiens plus ; c'est l'unique faveur
Dont je te puis encor prier avec honneur.

CESAR.

Il est juste, & Cesar est tout prêt de vous rendre
Ce reste où vous avez tant de droit de prétendre ;
Mais il est juste aussi qu'aprés tant de sanglots

A ſes Manes errans nous rendions le repos,
Qu'un bucher allumé par ma main & la vôtre
Le vange pleinement de la honte de l'autre,
Que ſon Ombse s'appaiſe en voïant nôtre ennui,
Et qu'une Urne plus digne & de vous & de lui,
Aprés la flame êteinte & les pompes finies,
Renferme avec élat ſes cendres réünies.
De cette même main dont il fut combatu.
Il verra des Autels dreſſez à ſa vertu,
Il recevra des vœux de l'encens des victimes,
Sans recevoir par-là d'honneurs que légitimes,
Pour ces juſtes devoirs je ne veux que demain.
Ne me refuſez pas ce bonheur ſouverain,
Faites un peu de force à vôtre impatience.
Vous êtes libre aprés, partez en diligence,
Portez à nôtre Rome ſi digne tréſor,
Portez....

CORNELIE.

Non-pas, Ceſar, non-pas à Rome encor,
Il faut que ta défaite & que tes funerailles
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles,
Et quoi qu'elle la tienne auſſi chere que moy,
Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toy.
Je la porte en Afrique, & c'eſt là que j'eſpere
Que les Fils de Pompée, & Caton, & mon Pere,
Secondez par l'effort d'un Roy plus genereux,
Ainſi que la Juſtice auront le Sort pour eux.
C'eſt-là que tu verras ſur la Terre & ſur l'Onde
Le débri de Pharſale armer une autre monde,
Et c'eſt-là que j'iray, pour hâter tes malheurs,
Porter de rang en rang ces cendres & mes pleurs.
Je veux que de ma haine ils reçoivent des regles,
Qu'ils ſuivent au combat des Urnes au lieu d'Aigles,
Et que ce triſte objet porte en leur ſouvenir
Les ſoins de le vanger, & ceux de te punir
Tu veux à ce Heros rendre un devoir ſuprême.
L'honneur que tu lui rens rejaillit ſur toy-méme;
Tu m'en veux pour témoin, j'obéïs au vainqueur;
Mais ne préſume pas toucher par-là mon cœur.

La perte que j'ay faite est trop irréparable.
La source de ma haine est trop inépuisable,
A l'égal de mes jours je la ferai durer,
Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.
Je t'avoüerai pourtant, comme vraiment Romaine,
Que pour toy mon estime est égale à ma haine,
Que l'un & l'autre est juste, & montre le pouvoir,
L'une de ta vertu, l'autre de mon devoir ;
Que l'une est genereuse, & l'autre interessée,
Et que dans mon esprit l'une & l'autre est forcée.
Tu vois que ta vertu qu'en vain on veut trahir
Me force de priser ce que je dois haïr.
Juge ainsi de la haine où mon devoir me lie,
La Veuve de Pompée y force Cornelie.
J'iray, n'en doute point, au sortir de ces lieux
Soûlever contre toy les hommes & les Dieux.
Ces Dieux qui t'ont flaté, ces Dieux qui m'ont trompée,
Ces Dieux qui dans Pharsale ont mal servi Pompée,
Qui la foudre à la main l'ont pû voir égorger;
Ils connoîtront leur faute, & le voudront vanger.
Mon zéle à leur refus aidé de sa memoire
Te sçaura bien sans eux arracher la victoire,
Et quand tout mon effort se trouvera rompu,
Cleopatre fera ce que je n'auray pû
Je sçai quelle est ta flame, & quelles sont ses forces,
Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces,
Que ton amour t'aveugle, & que pour l'épouser
Rome n'a point de loix que tu n'oses briser ;
Mais sçache aussi qu'alors la jeunesse Romaine
Se croira tout permis sur l'Epoux d'une Reine,
Et que de cet hymen tes Amis indignez
Vangeront sur ton sang leurs avis dédaignez.
J'empêche ta ruine empêchant tes caresses.
Adieu, j'attens demain l'effet de tes promesses.

SCENE V.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHOREE' CHARMION.

CLEOPATRE.

PLûtôt qu'à ces perils je vous puisse exposer,
Seigneur, perdez en moy ce qui les peut causer;
Sacrifiez ma vie au bonheur de la vôtre,
Le mien sera trop grand, & je n'en veux point d'autre,
Indigne que je suis d'un Cesar pour Epoux,
Qui de vivre en vôtre ame étant morte pour vous.

CESAR.

Reine, ces vains projets sont le seul avantage
Qu'un grand cœur impuissant a du Ciel en partage.
Comme il a peu de force il a beaucoup de soins,
Et s'il pouvoit plus faire, il souhaiteroit moins.
Les Dieux empêcheront l'effet de ces augures,
Et mes felicitez n'en seront pas moins pures,
Pourvû qne vôtre amour gagne sur vos douleurs
Qu'en faveur de Cesar vous tarissiez vos pleur,
Et que vôtre bonté sensible à ma Priere,
Pour un fidelle Amant oublie un mauvais Frere.
On aura pû vous dire avec quel déplaisir
J'ay vû le désespoir qu'il a voulu choisir,
Avec combien d'efforts j'ay voulu le défendre
Des paniques terreurs qui l'avoient pû surprendre.
Il s'est de mes bontez jusqu'au bout défendu,
Et de peur de se perdre, s'il s'est enfin perdu.
O honte pour Cesar, qu'avec tant de puissance,
Tant de soins de vous rendre entiere obéissance,
Il n'ait pû toute-fois en ces évenemens
Obéïr au premier de vos commandemens!
Prenez-vous-en au Ciel, dont les ordres sublimes
Malgré tous nos efforts sçavent punir les crimes.

Sa rigueur envers lui vous ouvre un ſort plus doux,
Puiſque par cette mort l'Egypte eſt toute à vous.

CLEOPATRE.

Je ſçai que j'en reçois un nouveau Diademe,
Qu'on en peut accuſer que les Dieux, & lui-même;
Mais comme il eſt, Seigneur, de la fatalité
Que l'aigreur ſoit mêlée à la felicité,
Ne vous offenſez pas ſi cet heur de vos armes
Qui me rend tant de biens, me coûte un peu de larmes,
Et ſi voyant ſa mort dûë à ſa trahiſon
Je donne à la Nature ainſi qu'à la raiſon.
Je n'ouvre point les yeux ſur ma grandeur ſi proche,
Qu'auſſi-tôt à mon cœur mon ſang ne le reproche.
J'en reſſens dans mon ame un murmure ſecret,
Et ne puis remonter au Trône ſans regret.

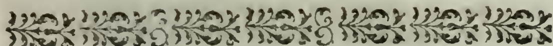
ACHORE'E.

Un grand Peuple, Seigneur, dont cette Cour eſt pleine,
Par des cris redoublez demandent à voir ſa Reine,
Et tout impatient déja ſe plaint aux Cieux
Qu'on lui donne trop tard un bien ſi précieux.

CESAR.

Ne lui refuſons plus le bonheur qu'il deſire,
Princeſſe, allons par là commencer vôtre Empire.
Faſſe le juſte Ciel propice à mes deſirs,
Que ces longs cris de joïe étouffent vos ſoupirs,
Et puiſſent ne laiſſer dedans vôtre penſée
Que l'image des traits dont mon ame eſt bleſſée.
Cependant, qu'à l'envi ma ſuite & vôtre Cour
Prépare pour demain la pompe d'un beau jour,
Où dans un digne employ l'une & l'autre occupée
Couronne Cleopatre, & m'appaiſe Pompée,
Eleve à l'une un Trône, à l'autre des Autels,
Et jure à tous les deux des reſpects immortels.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



EXAMEN DE POMPE'E.

A Bien considerer cette Piéce, je ne croy pas qu'il y en ait sur le Theatre, où l'Histoire soit plus conservée, & plus falsifiée toute ensemble. Elle est si connuë, que je n'ay osé en changer les évenemens; mais il s'y en trouvera peu qui soient arrivez comme je les fais arriver. Je n'y ay ajoûté que ce qui regarde Cornelie, qui semble s'y offrir d'elle-même, puisque dans la verité Historique elle êtoit dans le même Vaisseau que son Mary, lors qu'il aborda en Egypte, qu'elle le vit descendre dans la Barque où il fut assassiné à ses yeux par Septime, & qu'elle fut poursuivie sur Mer par les ordres de Ptolomée. C'est ce qui m'a donné occasion de feindre qu'on l'atteignit, & qu'elle fut ramenée devant Cesar, bien que l'Histoire n'en parle point. La diversité des lieux où les choses se sont passées, & la longueur du temps qu'elles ont consumé dans la verité Historique, m'ont reduit à cette falsification, pour les ramener dans l'unité du jour & du lieu. Pompée fut massacré devant les murs de Pélusium, qu'on appelle aujourd'hui Damiette, & Cesar prit terre à Alexandrie. Je n'ay nommé ni l'une ni l'autre Ville, de peur que le nom de l'une n'arrerât l'imagination de l'Auditeur, & ne lui fist remarquer malgré lui la fausseté de ce qui s'est passé ailleurs. Le lieu particulier est comme dans Polyeucte, un grand Vestibule commun à tous les appartemens du Palais Royal, & cette unité n'a rien que de vrai semblable, pourvû qu'on se détache de la verité Historique. Le premier, le troisiéme & le quatriéme Acte y ont leur justesse manifeste; il y peut avoir quelque difficulté pour le second & le cinquiéme, dont Cleopatre ouvre l'un, & Cornelie l'au.

tie. Elles sembleroient toutes deux avoir plus de raison de parler dans leur Appartement ; mais l'impatience de la curiosité féminine les en peut faire sortir ; l'une pour apprendre plûtôt les Nouvelles de la mort de Pompée, ou par Achorée qu'elle a envoyé en être témoin, ou par le premier qui entrera dans ce Vestibule ; & l'autre pour en sçavoir du combat de Cesar & des Romains contre Ptolomée & les Egiptiens, pour empêcher que ce Heros n'en aille donner à Cleopatre avant qu'à elle, & pour obtenir de lui d'autant plûtôt la permission de partir. Enquoi on peut remarquer que comme elle sçait qu'il est amoureux de cette Reine, & qu'elle peut douter qu'au retour de son combat, les trouvant ensemble, il ne lui fasse le premier compliment, le soin qu'elle a de conserver la dignité Romaine lui fait prendre la parole la premiere, & obliger par-là Cesar à lui répondre avant qu'il puisse dire rien à l'autre.

Pour le temps, il m'a fallu réduire en soulevement tumultuaire une Guerre qui n'a pû durer gueres moins d'un an, puisque Plutarque rapporte qu'incontinent aprés que Cesar fut parti d'Alexandrie, Cleopatre accoucha de Césarion. Quand Pompée se presenta pour entrer en Egypte, cette Princesse & le Roy son Frere avoient chacun leur Armée prête à en venir aux mains l'une contre l'autre, & n'avoient garde ainsi de loger dans le même Palais. César dans ses Commentaires ne parle point de ses amours avec elle, ni que la tête de Pompée lui fût presentée quand il arriva. C'est Plutarque & Lucain qui apprennent l'un & l'autre, mais ils ne lui font presenter cette tête que par un des Ministres du Roy, nommé Theodote, & non pas par le Roy même, comme je l'ay fait.

Il y a quelque chose d'extraordinaire dans le titre de ce Poëme, qui porte le nom d'un Heros qui n'y parle point, mais il ne laisse pas d'en être en quelque sorte le principal Acteur, puisque sa mort est la

cause unique de tout ce qui s'y passe. J'ay justifié ailleurs l'unité d'action qui s'y rencontre, par cette raison, que les évenemens y ont une telle dépendance l'un de l'autre, que la Tragedie n'auroit pas été complete, si je ne l'eusse poussée jusqu'au terme où je la fais finir. C'est à ce dessein que dès le premier Acte je fais connoître la venuë de César, à qui la Cour d'Egypte immole Pompée pour gagner les bonnes graces du Victorieux, & ainsi il m'a fallu nécessairement faire voir quelle reception il feroit à leur lâche & cruelle Politique. J'ay avancé l'âge de Ptolomée afin qu'il pût agir, & que portant le titre de Roy, il tâchât d'en soûtenir le caractere. Bien que les Historiens & le Poëte Lucain l'appellent communément *Rex puer*, *le Roy enfant*; il ne l'étoit pas à tel point, qu'il ne fût en état d'épouser sa Sœur Cléopatre, comme l'avoit ordonné son Pere. Hirtius dit qu'il étoit *puer jam adulta ætate*, & Lucain appelle Cleopatre incestueuse, dans ce Vers qu'il adresse à ce Roy par apostrophe.

Incestæ sceptris cessure sororis.

Soit qu'elle eût déja contracté ce Mariage incestueux, soit à cause qu'aprés la guerre d'Alexandrie & la mort de Ptolomée, Cesar la fit épouser à son jeune Frere, qu'il rétablit dans le Trône : d'où l'on peut tirer une consequence infaillible, que si le plus jeune des deux Freres étoit en âge de se marier quand Cesar partit d'Egypte, l'ainé en étoit capable quand il y arriva, puis qu'il n'y tarda pas plus d'un an.

Le caractere de Cleopatre garde une ressemblance ennoblie par ce qu'on y peut imaginer de plus illustre. Je ne la fais amoureuse que par ambition, & en sorte qu'elle semble n'avoir point d'amour, qu'entant qu'il peut servir à sa grandeur. Quoi que la réputation qu'elle a laissée la fasse passer pour une femme lascive & abandonnée à ses plaisirs, & que Lucain, peut être en haine de Cesar, la nomme en quelque

endroit *meretrix Regina*, & faſſe dire ailleurs à l'Eunuque Photin qui gouvernoit ſous le nom de ſon Frere Ptolomée.

Quem non è nobis credit Cleopatra nocentem,
A quo caſta fuit?

Je trouve qu'à bien examiner l'Hiſtoire, elle n'avoit que de l'ambition ſans amour, & que par Politique elle ſe ſervoit des avantages de ſa beauté, pour affermir ſa fortune. Cela paroît viſible, en ce que les Hiſtoriens ne marquent point qu'elle ſe ſoit donnée qu'aux deux premiers hommes du monde, Ceſar & Antoine, & qu'après la déroute de ce dernier, elle n'épargna aucun artifice pour engager Auguſte dans la même paſſion qu'ils avoient euë pour elle, & fit voir par là qu'elle ne s'étoit attachée qu'à la haute puiſſance d'Antoine, & non pas à ſa perſonne.

Pour le ſtile, il eſt plus élevé en ce Poëme qu'en aucun des miens, & ce ſont ſans contredit les Vers les plus pompeux que j'aye faits. La gloire n'en eſt pas toute à moi. J'ai traduit de Lucain tout ce que j'y ai trouvé de propre à mon ſujet, & comme je n'ai point fait de ſcrupule d'enrichir nôtre Langue du pillage que j'ai pû faire chez lui, j'ai tâché pour le reſte à entrer ſi bien dans ſa maniere de former ſes pensées & de s'expliquer, que ce qu'il m'a fallu y joindre du mien ſentît ſon Génie, & ne fût pas indigne d'être pris pour un larcin que je lui euſſe fait. J'ai parlé en l'Examen de Polyeucte de ce que je trouve à dire en la confidence que fait Cleopatre à Charmion au ſecond Acte. Il ne me reſte qu'un mot touchant les Narrations d'Achorée, qui ont toûjours paſſé pour fort belles; en quoi je ne veux pas aller contre le jugement du Public; mais ſeulement faire remarquer de nouveau que celui qui les fait, & les perſonnes qui les écoutent, ont l'eſprit aſſez tranquille pour avoir toute la patience qu'il y faut donner. Celle du troiſiéme Acte qui eſt à mon gré la plus

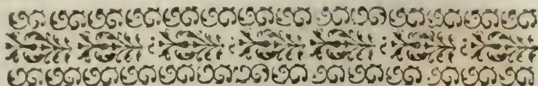
magnifique, a été accusée de n'être pas reçûë par une personne digne de la recevoir : mais bien que Charmion qui l'écoute ne soit qu'une Domestique de Cleopatre, qu'on peut toutefois prendre pour sa Dame d'honneur, étant envoyée exprès par cette Reine pour l'écouter, elle tient lieu de cette Reine même, qui cependant montre un orgueil digne d'elle, d'attendre la visite de Cesar dans sa Chambre, sans aller au devant de luy. D'ailleurs Cleopatre eût rompu tout le reste de ce troisiéme Acte, si elle s'y fût montrée, & il m'a fallu la cacher par adresse de Theatre, & trouver pour cela dans l'action un prétexte qui fût glorieux pour elle, & qui ne laissât point paroître le secret de l'Art, qui m'obligeoit à l'empêcher de se produire.



THEODORE

THEODORE,
VIERGE
ET MARTYRE.

TRAGEDIE CHRETIENNE.



ACTEURS.

VALENS, Gouverneur d'Antioche.

PLACIDE, Fils de Valens, & Amoureux de Theodore.

CLEOBULE, Ami de Placide.

DIDYME, Amoureux de Theodore.

PAULIN, Confident de Valens.

LYCANTE, Capitaine d'une Cohorte Romaine.

MARCELLE, Femme de Valens.

TREODORE, Princesse d'Antioche.

STEPHANIE, Confidente de Marcelle.

La Scéne est à Antioche dans le Palais du Gouverneur.



THEODORE, VIERGE ET MARTYRE.

TRAGEDIE CHRE'TIENNE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PLACIDE, CLEOBULE.

PLACIDE.



L est vrai, Cleobule, & je veux l'avoüer,
La fortune me flate assez pour m'en loüer.
Mon Pere est Gouverneur de toute la Syrie :
Et comme si c'êtoit trop peu de flaterie,
Moy même elle m'embrasse, & vient de me donner,
Tout jeune que je suis, l'Egypte à gouverner.
Certes si je m'enflois de ces vaines fumées,
Dont on voit à la Cour tant d'ames si charmées,
Si l'éclat des grandeurs avoit pû me ravir.

J'aurois dequoi me plaire, & dequoi m'assouvir.
Au dessous des Cesars je suis ce qu'on peut être,
A moins que de leur rang le mien ne sçauroit croître,
Et pour haut qu'on ait mis des titres si sacrez,
On y monte souvent par des moindres degrez.
Mais ces honneurs pour moi ne sont qu'une infamie,
Parce que je les tiens d'une main ennemie,
Et leur plus doux appas, qu'un excès de rigueur,
Parce que pour échange on veut avoir mon cœur.
On perd temps toutefois, ce cœur n'est point à vendre.
Marcelle, en vain par là tu crois gagner un Gendre,
Ta Flavie à mes yeux fait toûjours même horreur.
Ton Frere Marcellin peut tout sur l'Empereur,
Mon Pere est ton Epoux, & tu peux sur son ame
Ce que sur un Mary doit pouvoir une Femme.
Va plus ou outre, & par zele, ou par dexterité
Joins le vouloir des Dieux à leur autorité,
Assemble leur faveur, assemble leur colere,
Pour aimer je n'écoute Empereur, Dieux, ni Pere,
Et je la trouverois un objet odieux
Des mains de l'Empereur, & d'un Pere, & des Dieux.

CLEOBULE.

Quoi que pour vous Marcelle ait le nom de Marâtre,
Considerez, Seigneur, qu'elle vous idolâtre.
Voïez d'un œil plus sain ce que vous lui devez,
Les biens & les honneurs qu'elle vous a sauvez.
Quand Diocletian fut Maître de l'Empire....

PLACIDE.

Mon Pere étoit perdu, c'est ce que tu veux dire.
Si-tôt qu'à son parti le bonheur eut manqué,
Sa tête fut proscrite & son bien confisqué,
On vit à Marcellin sa dépoüille donnée,
Il sçeut la racheter par ce triste hyménée,
Et forçant son grand cœur à ce honteux lien,
Lui-même il se livra pour rançon de son bien.
Deslors on asservit jusques à mon enfance,
De Flavie avec moy l'on conclut l'alliance,

Et dépuis ce moment Marcelle a fait chez nous
Un destin que tout autre auroit trouvé fort doux.
La Dignité du Fils comme celle du Pere
Descend du haut pouvoir que lui donne ce Frere ;
Mais a la regarder de l'œil dont je la voy,
Ce n'est qu'un joug pompeux qu'on veut jetter sur moy.
On éleve chez nous un Trône pour sa Fille,
On y séme l'éclat dont on veut qu'elle brille,
Et dans tous ces honneurs je ne vois en effet
Qu'un infame dépôt des presens qu'on lui fait.

CLEOBULE.

S'ils ne sont qu'un dépôt du bien qu'on lui veut faire,
Vous en ètes, Seigneur, mauvais dépositaire,
Puisqu'avec tant d'effort on vous voit travailler
A mettre ailleurs l'éclat dont elle doit briller.
Vous aimez Theodore, & vôtre ame ravie
Lui veut donner ce Trône élevé pour Flavie.
C'est là le fondement de vôtre aversion.

PLACIDE.

Ce n'est point un secret que cette passion.
Flavie au lit malade en meurt de jalousie,
Et dans l'âpre dépit dont sa Mere est saisie,
Elle tonne, foudroïe, & pleine de fureur,
Menace de tout perdre auprés de l'Empereur.
Comme de ses faveurs, je ris de sa colere,
Quoi qu'elle ait fait pour moy, quoi qu'elle puisse faire,
Le passé sur mon cœur ne peut rien obtenir,
Et je laisse au hazard le soin de l'avenir ;
Je me plais à braver cet orgueilleux courage,
Chaque jour pour l'aigrir je vai jusqu'à l'outrage;
Son ame imperieuse, & prompte à fulminer
Ne sçauroit me haïr jusqu'à m'abandonner.
Souvent elle me flate alors que je l'offense,
Et quand je l'ay poussée à quelque violence,
L'amour de la Flavie en rompt tous les effets,
Et l'éclat s'en termine à de nouveaux bien-faits.
Je la plains toutefois, & plus à plaindre qu'elle,

Comme elle aime un ingrat, j'adore une cruelle.
Dont la rigueur la vange, & rejettant ma foy,
Me rend tous les mépris que Flavie a de moy.
Mon sort des deux côtez mérite qu'on le plaigne,
L'une me persecute, & l'autre me dédaigne,
Je hai qui m'idolatre, & j'aime qui me fuit,
Et je poursuis en vain, ainsi qu'on me poursuit.
Telle est demon destin la fatale injustice,
Telle est la tyrannie ensemble, & le caprice
Du Démon aveuglé, qui sans discrétion
Verse l'antipathie, & l'inclination.
Mais puisqu'à d'autres yeux je parois trop aimable,
Que peut voir Theodore en moy de méprisable?
Sans doute elle aime ailleurs, & s'impute à bonheur
De préferer Didyme au Fils du Gouverneur.

CLEOBULE.

Comme elle je suis né, Seigneur, dans Antioche,
Et par les droits du sang je lui suis assez proche
Je connoi son courage, & vous répondrai bien
Qu'étant sourde à vos vœux, elle n'écoute rien,
Et que cette rigueur dont vôtre amour l'accuse,
Ne donne point ailleurs ce qu'elle vous refuse.
Ce malheureux Rival dont vous êtes jaloux,
En reçoit chaque jour plus de mépris que vous.
Mais quand même ses feux répondroient à vos flames,
Qu'une amour mutuelle uniroit vos deux ames,
Voïez où cette amour vous peut précipiter,
Quel orage sur vous elle doit exciter,
Ce que dira Valens, ce que fera Marcelle.
Souffiez que son Parent vous dise enfin pour elle....

PLACIDE.

Ah! si je puis encor quelque chose sur toi,
Ne me dy rien pour elle, & dy-lui tout pour moi.
Dy-lui que je suis seur des bontez de mon Pere,
Ou que s'il se rendoit d'une humeur trop severe,
L'Egypte où l'on m'envoïe est un azyle ouvert
Pour mettre nôtre flame, & nôtre heur à couvert.
Là, saisis d'un raïon des puissances suprèmes

Nous ne recevrons plus de loix que de nous mémes;
Quelques noires vapeurs que puissent concevoir
Et la mere & la Fille ensemble au desespoir,
Tout ce qu'elles pourront enfanter de tempêtes,
Sans venir jusqu'à nous crevera sur leurs têtes,
Et nous érigerons en cet heureux sejour
De leur rage impuissante un trophée à l'amour.
Parle, parle pour moy, presse, agy, persuade,
Fay quelque chose enfin pour mon esprit malade.
Fay-lui voir mon pouvoir, fay-lui voir mon ardeur:
Son dedain est peut-être un effet de sa peur,
Et si tu lui pouvois arracher cette crainte,
Tu pourrois dissiper cette froideur contrainte,
Tu pourrois... Mais je vois Marcelle qui survient.

SCENE II.

MARCELLE, PLACIDE, CLEOBULE, STEPHANIE.

MARCELLE.

CE mauvais conseiller toûjours vous entretient,

PLACIDE.

Vous dites vrai, Madame, il tâche à me surprendre,
Son conseil est mauvais, mais je sçai m'en défendre.

MARCELLE.

Il vous parle d'aimer?

PLACIDE.

Contre mon sentiment

MARCELLE.

Levez, levez le masque, & parlez franchement:
De vôtre Théodore il est l'Agent fidelle;
Pour vous mieux engager elle fait la cruelle,
Vous chasse en apparence, & pour vous retenir,
Par ce Parent adroit vous fait entretenir?

PLACIDE.

Par ce fidel Agent elle eſt donc mal ſervie.
Loin de parler pour elle, il parle pour Flavie,
Et ce Parent adroit en matiere d'amour
Agi contre ſon ſang, pour mieux faire ſa cour.
C'eſt, Madame, en effet le mal qu'il me conſeille,
Mais j'ay le cœur trop bon, pour lui prêter l'oreille.

MARCELLE.

Dites le cœur trop bas, pour aimer en bon lieu.

PLACIDE.

L'Objet où vont mes vœux ſeroit digne d'un Dieu.

MARCELLE.

Il eſt digne de vous, d'une ame vile & baſſe.

PLACIDE.

Je fais donc ſeulement ce qu'il faut que je faſſe.
Ne blâmez que Flavie ; un cœur ſi bien placé
D'une ame vile & baſſe eſt trop embaraſſé ;
D'un choix qui lui fait honte il faut qu'elle s'irrite,
Et me prive d'un bien qui paſſe mon mérite.

MARCELLE.

Avec quelle arrogance oſez-vous me parler ?

PLACIDE.

Au deſſous de Flavie ainſi me ravaler,
C'eſt de cette arrogance un mauvais témoignage
Je ne me puis, Madame, abaiſſer davantage.

MARCELLE.

Vôtre reſpect eſt rare, & fait voir clairement
Que vôtre humeur modeſte aime l'abaiſſement.
Et bien, puiſqu'à preſent j'en ſuis mieux avertie,
Il faudra ſatisfaire à cette modeſtie,
Avec un peu de temps nous en viendrons à bout.

PLACIDE.

Vous ne m'ôterez rien puiſque je vous doy tout.
Qui n'a que ce qu'il doit a peu de perte à faire.

MARCELLE.

Vous pourrez bien-tôt prendre un ſentiment contraire.

PLACIDE.

Je n'en changerai point pour la perte d'un bien,
Qui me rendra celui de ne vous devoir rien.

MARCELLE.

Ainsi l'ingratitude en soi même se flate.
Mais je sçaurai punir cette ame trop ingrate,
Et pour mieux abaisser vos esprits soulevez,
Je vous ôterai plus que vous ne me devez.

PLACIDE.

La menace est obscure, expliquez la, de grace.

MARCELLE.

L'effet expliquera le sens de la menace.
Tandis, souvenez-vous, malgré tous vos mépris,
Que j'ay fait ce que sont, & le Pere, & le Fils.
Vous me devez l'Egypte, & Valens Antioche.

PLACIDE.

Nous ne vous devons rien aprés un tel reproche,
Un bien-fait perd sa grace à le trop publier ;
Qui veut qu'on s'en souvienne il le doit oublier.

MARCELLE.

Je l'oublirois ingrat, si pour tant de puissance
Je recevois de vous quelque reconnoissance.

PLACIDE.

Et je m'en souviendrois jusqu'aux derniers abois,
Si vous vous contentiez de ce que je vous dois.

MARCELLE.

Aprés tant de bien faits osai-je trop prétendre ?

PLACIDE.

Ce ne sont plus bien-faits alors qu'on veut les vendre.

MARCELLE.

Que doit donc un grand cœur aux faveurs qu'il reçoit ?

PLACIDE.

S'avoüant redevable, il rend tout ce qu'il doit.

MARCELLE.

Tous les ingrats en foule iront à vôtre école,
Puisqu'on y devient quitte en païant de parole.

PLACIDE.

Je vous dirai donc plus, puisque vous me pressez.
Nous ne vous devons pas tout ce que vous pensez,

MARCELLE.

Que feriez-vous fans moy ?

PLACIDE.

Sans vous ? ce que nous fommes :
Nôtre Empereur eft jufte, & fçait choifir les hommes,
Et mon Pere aprés tout ne fe trouve qu'au rang
Où l'auroient mis fans vous fes vertus & fon fang.

MARCELLE.

Ne vous fouvient-il plus qu'on profcrivit fa tête ?

PLACIDE.

Par là vôtre artifice en fit vôtre conquête.

MARCELLE.

Ainfi de ma faveur vous nommez les effets ?

PLACIDE.

Un autre Ami peut-être auroit bien fait fa paix,
Et fi vôtre faveur pour lui s'eft emploïée,
Par fon hymen, Madame, il vous a trop païée.
On voit peu d'unions de deux telles moitiez,
Et la faveur à part, on fçait qui vous êtiez.

MARCELLE.

L'ouvrage de mes mains avoir tant d'infolence !

PLACIDE.

Elle m'ont mis trop haut, pour fouffrir une offence.

MARCELLE.

Quoi, vous tranchez ici du nouveau Gouverneur ?

PLACIDE.

De mon rang en tous lieux je foutiendrai l'honneur.

MARCELLE.

Confiderez donc mieux quelle main vous y porte,
L'hymen feul de Flavie en eft pour vous la porte.

PLACIDE.

Si je n'y puis entrer qu'acceptant cette loi,
Reprenez vôtre Egypte, & me laiffez à moi.

MARCELLE.

Plus il me doit d'honneurs, plus fon orgueil me brave ?

PLACIDE.

Plus je reçois d'honneurs, moins je dois être ef-
clave.

MARCELLE.

Conservez ce grand cœur, vous en aurez besoin,

PLACIDE.

Je le conserverai, Madame, avec grand soin,
Et vôtre grand pouvoir en chassera la vie,
Avant que d'y surprendre aucun lieu pour Flavie,

MARCELLE.

J'en chasserai du moins l'ennemi qui me nuit,

PLACIDE.

Vous ferez peu d'effet, avec beaucoup de bruit.

MARCELLE.

Je joindrai de si prés l'effet à la menace,
Que sa perte aujourd'hui me quittera la place,

PLACIDE.

Vous perdrez aujourd'hui....

MARCELLE.

Theodore à vos yeux.
M'entendez-vous Placide ? Oüi, j'en jure les Dieux,
Qu'aujourd'hui mon couroux armé contre son crime,
Au pied de leurs Autels en fera ma victime.

PLACIDE.

Et je jure à vos yeux ces mêmes Immortels,
Que je la vangerai jusque sur leurs Autels.
Je jure plus encor, que si je pouvois croire
Que vous eussiez dessein d'une action si noire,
Il n'est point de respect qui pût me retenir
D'en punir la pensée, & de vous prévenir,
Et que pour garantir une tête si chere,
Je vous irois chercher jusqu'au lit de mon Pere.
M'entendez-vous, Madame ? Adieu, pensez-y bien
N'épargnez pas mon sang, si vous versez le sien ;
Autrement ce beau sang en fera verser d'autre,
Et ma fureur n'est pas pour se borner au vôtre,



SCENE III.

MARCELLE, STEPHANIE.

MARCELLE.

AS-tu vû, Stephanie, un plus farouche orgueil?
As-tu vû des mépris plus dignes du cercueil?
Et pourrois je épargner cette insolente vie,
Si sa perte n'étoit la perte de Flavie,
Dont le cruel destin prend un si triste cours,
Qu'aux jours de ce barbare il attache ses jours?

STEPHANIE.

Je tremble encor de voir où sa rage l'emporte.

MARCELLE.

Ma colere en devient, & plus juste, & plus forte,
Et l'aveugle fureur dont ses discours sont pleins,
Ne m'arrachera pas ma vangeance des mains.

STEPHANIE.

Aprés vôtre vengeance apprehendez la sienne.

MARCELLE.

Qu'une indigne épouvante à present me retienne!
De ce feu turbulent l'éclat impetueux
N'est qu'un foible avorton d'un cœur présomptueux.
La menace à grand bruit ne porte aucune atteinte,
Elle n'est qu'un effet d'impuissance, & de crainte;
Et qui si prés du mal s'amuse à menacer,
Veut amollir le coup qu'il ne peut répousser.

STEPHANIE.

Theodore vivant, il craint vôtre colere,
Mais voïez qu'il ne craint que parce qu'il espere,
Et c'est à vous, Madame, à bien considerer
Qu'il cessera de craindre, en cessant d'esperer,

MARCELLE.

Si l'espoir fait sa peur nous n'avons qu'à l'éteindre,
Il cessera d'aimer aussi-bien que de craindre.
L'amour va rarement jusque dans un tombeau

S'unir au reste affreux de l'objet le plus beau.
Hazardons, je ne voy que ce conseil à prendre.
Theodore vivant, il n'en faut rien prétendre,
Et Theodore morte, on peut encor douter
Quel sera le succès que tu veux redouter.
Quoi qu'il arrive enfin, de la sorte outragée,
C'est un plaisir bien doux, que de se voir vangée.
Mais dy-moi, ton indice est-il bien asseuré ?

STEPHANIE.

J'en répons sur ma tête, & l'ay trop averé.

MARCELLE.

Ne t'oppose donc plus à ce moment de joye
Qu'aujourd'hui par ta main le juste Ciel m'envoye.
Valens vient à propos, & sur des bons avis
Je vay forcer le Pere à me vanger du Fils.

SCENE IV.

VALENS, MARCELLE, PAULIN, STEPHANIE.

MARCELLE

JUsques à quand, Seigneur, voulez-vous qu'abusée
Au mépris d'un ingrat je demeure exposée,
Et qu'un Fils arrogant sous vôtre autorité
Outrage vôtre Femme avec impunité ?
Sont-ce-là les douceurs, sont-ce-là les caresses,
Qu'en faisoient à ma Fille esperer vos promesses ?
Et faut-il qu'un amour conçû par vôtre aveu
Lui coûte enfin la vie, & vous touche si peu ?

VALENS.

Plût aux Dieux que mon sang eût dequoi satisfaire
Et l'amour de la Fille, & l'espoir de la Mere,
Et qu'en le répandant je lui pusse gagner
Ce cœur dont l'insolence ose la dédaigner.
Mais de ses volontez le Ciel est le seul Maître,
J'ai promis de l'amour, il le doit faire naître ;

Si ſon ordre n'agit, l'effet ne s'en peut voir,
Et je penſe être quitte, y faiſant mon pouvoir.

MARCELLE.

Faire vôtre pouvoir avec tant d'indulgence,
C'eſt avec ſon orgueil être d'intelligence.
Auſſi bien que le Fils le Pere m'eſt ſuſpect,
Et vous manquez de foy, comme lui de reſpect.
Ah ! ſi vous déployiez cette haute puiſſance,
Que donnent aux Parens les droits de la naiſſance....

VALENS.

Si la haine & l'amour lui doivent obéïr,
Déploïez la, Madame, à le faire haïr.
Quel que ſoit le pouvoir d'un Pere en ſa famille,
Puis-je plus ſur mon Fils, que vous ſur vôtre Fille,
Et ſi vous n'en pouvez vaincre la paſſion,
Doy-je plus obtenir ſur tant d'averſion ?

MARCELLE.

Elle tâche à ſe vaincre, & ſon cœur y ſuccombe,
Et l'effort qu'elle y fait la jette ſous la tombe.

VALENS.

Elle n'a toutefois que l'amour à dompter,
Et Placide bien moins ſe pourroit ſurmonter,
Puiſque deux paſſions le font être rebelle,
L'amour pour Theodore, & la haine pour elle.

MARCELLE.

Otez lui Theodore, & ſon amour dompté,
Vous dompterez ſa haine avec facilité.

VALENS.

Pour l'ôter à Placide, il faut qu'elle ſe donne.
Aime-t'elle quelqu'autre ?

MARCELLE.

Elle n'aime perſonne,
Mais qu'importe, Seigneur, qu'elle écoute aucuns vœux ?
Ce n'eſt pas ſon hymen, c'eſt ſa mort que je veux.

VALENS.

Quoi, Madame, abuſer ainſi de ma puiſſance ?
A vôtre paſſion immoler l'innocence !
Les Dieux m'en puniroient.

MARCELLE

Trouvent-ils innocens
Ceux dont l'impieté leur refuse l'encens ?
Prenez leur interet, Theodore est Chrétienne,
C'est la cause des Dieux, & ce n'est plus la mienne,

VALENS.

Souvent la calomnie....

MARCELLE.

Il n'en faut plus parler,
Si vous vous préparez à le dissimuler.
Devenez protecteur de cette Secte impie
Que l'Empereur jamais ne crût digne de vie.
Vous pouvez en ces lieux vous en faire l'appui,
Mais songez qu'il me reste un Frere auprés de lui.

VALENS.

Sans en importuner l'autorité suprême,
Si je vous suis suspect n'en croïez que vous-même.
Agissez en ma place, & faites-la venir ;
Quand vous la convaincrez, je sçaurai la punir,
Et vous reconnoîtrez que dans le fond de l'ame
Je prens comme je doy l'interêt d'une Femme.

MARCELLE.

Puisque vous le voulez, j'oserai la mander.
Allez-y, Stephanie, allez sans plus tarder,

Stephanie s'en va, & Marcelle continuë à parler à Valens.

Et si l'on m'a flatée avec un faux indice,
Je vous irai moi-même en demander justice.

VALENS.

N'oubliez pas alors que je la dois à tous,
Et même à Theodore, aussi bien comme à vous.

MARCELLE.

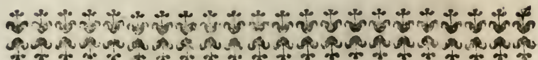
N'oubliez pas non plus quelle est vôtre promesse.

Valens s'en va, & Marcelle continuë.

Il est temps que Flavie ait part à l'allegresse,
Avec cette esperance allons la soulager.
Et vous, Dieux, qu'avec moy j'entreprens de vanger,
Agréez ma victima, & pour finir ma peine,

Jettez un peu d'amour où regne tant de haine,
Ou si c'est trop pour nous qu'il soupire à son tour,
Jettez un peu de haine où regne tant d'amour.

Fin du prémier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THEODORE, CLEOBULE, STEPHANIE.

STEPHANIE.

Marcelle n'est pas loin, & je me persuade
Que son amour l'attache auprés de sa Malade ;
Mais je vay l'avertir que vous êtes ici.

THEODORE.

Vous m'obligerez fort d'en prendre le souci,
Et de lui témoigner avec quelle franchise
A ses commandemens vous me voïez soumise.

STEPHANIE.

Dans un moment ou deux vous la verrez venir.



SCENE II.

CLEOBULE, THEODORE.

CLEOBULE.

Tandis, permettez-moy de vous entretenir,
Et de blâmer un peu cette vertu farouche,
Cette insensible humeur qu'aucun objet ne touche,
D'où naissent tant de feux, sans pouvoir l'enflamer,
Et qui semble haïr quiconque l'ose aimer.
Je veux bien avec vous que dessous vôtre empire
Toute nôtre jeunesse en vain brûle, & soupire,
J'approuve les mépris que vous rendez à tous,
Le Ciel n'en a point fait qui soient dignes de vous;
Mais je ne puis souffrir que la grandeur Romaine,
S'abaissant à vos pieds, ait part à cette haine,
Et que vous égaliez par vos durs traitemens,
Ces Maîtres de la Terre, aux vulgaires Amans.
Quoi qu'une âpre vertu du nom d'amour s'irrite,
Elle trouve sa gloire à ceder au mérite,
Et sa severité ne lui fait point de loix
Qu'elle n'aime à briser pour un illustre choix.
Voïez ce qu'est Valens, voïez ce qu'est Placide,
Voïez sur quels Etats l'un & l'autre préside,
Où le Pere & le Fils peuvent un jour regner,
Et cessez d'être aveugle, & de le dédaigner.

THEODORE.

Je ne suis point aveugle, & voy ce qu'est un homme,
Qu'élevent la naissance, & la Fortune, & Rome,
Je rens ce que je dois à l'éclat de son sang,
J'honore son merite, & respecte son rang.
Mais vous connoissez mal cette vertu farouche,
De vouloir qu'aujourd'hui l'ambition la touche,
Et qu'une ame insensible aux plus saintes ardeurs
Cede honteusement à l'éclat des grandeurs.
Si cette fermeté dont elle est ennoblie

Par quelques traits d'amour pouvoir être affoiblie ;
Mon cœur plus incapable encor de vanité
Ne feroit point de choix que dans l'égalité,
Et rendant aux grandeurs un respect légitime,
J'honorerois Placide, & j'aimerois Didyme.

CLEOBULE.

Didyme, que sur tous vous semblez dédaigner !

THEODORE.

Didyme, que sur tous je tâche d'éloigner,
Et qui verroit bien-tôt sa flame couronnée
Si mon ame à mes sens étoit abandonnée,
Et se laissoit conduire à ces impressions
Que forment en naissant les belles passions.
Comme cet avantage est digne qu'on le craigne,
Plus je panche à l'aimer, & plus je le dédaigne,
Et m'arme d'autant plus, que mon cœur en secret
Voudroit s'en laisser vaincre, & combat à regret
Je me fais tant d'effort, lors que je le méprise,
Que par mes propres sens je crains d'être surprise,
J'en crains une révolte, & que las d'obéïr,
Comme je les trahis, ils ne m'osent trahir.
Voilà, pour vous montrer mon ame toute nuë,
Ce qui m'a fait bannir Didyme de ma vûë,
Je crains d'en recevoir quelque coup d'œil fatal,
Et chasse un ennemi dont je me défens mal.
Voilà quelle je suis, & quelle je veux être,
La raison quelque jour s'en fera mieux connoître.
Nommez-la cependant vertu, caprice, orgueil,
Ce dessein me suivra jusque dans le cercueil.

CLEOBULE.

Il peut vous y pousser, si vous n'y prenez garde.
D'un œil envenimé Marcelle vous regarde,
Et se prenant à vous du mauvais traitement
Que sa Fille à ses yeux reçoit de vôtre Amant,
Sa jalouse fureur ne peut être assouvie,
A moins de vôtre sang, à moins de vôtre vie.
Ce n'est plus en secret, que frémit son courroux,
Elle en parle tout haut, elle s'en vante à nous,
Elle en jure les Dieux, & ce que j'apprehende,

Pour ce triste sujet sans doute elle vous mande,
Dans un peril si grand faites un Protecteur.

THEODORE.

Si je suis en peril, Placide en est l'Auteur.
L'amour qu'il a pour moy lui seul m'y précipite,
C'est par là qu'on me haït, c'est par là qu'on s'irrite.
On n'en veut qu'à sa flame, on n'en veut qu'à son choix,
C'est contre lui qu'on arme, ou la force, ou les loix;
Tous les vœux qu'il m'adresse avancent ma ruïne,
Et par autre main c'est lui qui m'assassine.
Je sçai quel est mon crime, & je ne doute pas
Du pretexte qu'aura l'arrêt de mon trépas.
Je l'attens sans fraïeur, mais dequoi qu'on m'accuse,
S'il portoit à Flavie un cœur que je refuse,
Qui veut finir mes jours, les voudroit proteger,
Et par ce changement, il feroit tout changer,
Mais mon péril le flate, & son cœur en espere
Ce que jusqu'à present tous ses soins n'ont pû faire,
Il attend que du mien j'achete son appui.
J'en trouverai peut-être un plus puissant que lui;
Et s'il me faut perir, dites-lui qu'avec joye
Je cours à cette mort où son amour m'envoye,
Et que par un exemple assez rare à nommer,
Je perirai pour lui, si je ne puis l'aimer.

CLEOBULE.

Ne vous pas mieux servir d'un amour si fidelle,
C'est . . .

THEODORE.

Quittons ce discours, je voy venir Marcelle.



SCENE III.

MARCELLE, THEODORE, CLEOBULE, STEPHANIE.

MARCELLE *à Cleobule.*

QUoi, toûjours l'un ou l'autre est par vous obsedé?
Qui vous amene ici? vous avois-je mandé,
Et ne pourrai-je voir Theodore, ou Placide,
Sans que vous leur serviez d'interprête, ou de guide?
Cette assiduité marque un zele imprudent,
Et ce n'est pas agir en adroit confident.

CLEOBULE.

Je croy qu'on me doit voir d'une ame indifferente
Accompagner ici Placide, & ma Parente.
Je fais ma Cour à l'un à cause de son rang,
Et rens à l'autre un soin, où m'oblige le sang.

MARCELLE.

Vous êtes bon Parent.

CLEOBULE.

Elle m'oblige à l'être.

MARCELLE.

Vôtre humeur genereuse aime à le reconnoître,
Et sensible aux faveurs que vous en recevez,
Vous rendez à tous deux ce que vous leur devez.
Un si rare service aura sa récompense,
Plus grande qu'on n'estime, & plûtôt qu'on ne pense.
Cependant quittez-nous, que je puisse à mon tour
Servir de confidente à cet illustre amour.

CLEOBULE.

Ne croïez pas, Madame.

MARCELLE.

Obéïssez, de grace,
Je sçai ce qu'il faut croire, & voy ce qui se passe.

SCENE IV.

MARCELLE, THEODORE, STEPHANIE.

MARCELLE.

Ne vous offensez pas, objet rare, & charmant,
Si ma haine avec lui traite un peu rudement,
Ce n'est point avec vous que je la dissimule.
Je cheris Theodore, & je hai Cleobule,
Et par un pur effet du bien que je vous veux,
Je ne puis voir ici ce Parent dangereux.
Je sçai que pour Placide il vous fait tout facile,
Qu'en sa grandeur nouvelle il vous peint un azile,
Et tâche à vous porter, jusqu'à la vanité
D'esperer me braver avec impunité.
Je n'ignore non plus que vôtre ame plus saine,
Connoissant son devoir, ou redoutant ma haine,
Rejette ses conseils en dedaigne le prix,
Et fait de ces grandeurs un genereux mépris.
Mais comme avec le temps il pourroit vous seduire,
Et vous, changeant d'humeur, me forcer à vous nuire,
J'ay voulu vous parler, pour vous mieux avertir
Qu'il seroit mal aisé de vous en garantir,
Que si ce qu'est Placide enfloit vôtre courage,
Je puis en un moment renverser mon ouvrage,
Abatre sa fortune, & détruire avec lui
Quiconque m'oseroit opposer son appui.
Gardez donc d'aspirer au rang où je l'éleve.
Qui commence le mieux, ne fait rien, s'il n'acheve,
Ne servez point d'obstacle à ce que j'en prétens,
N'acquerez point ma haine en perdant vôtre temps,
Croïez que me tromper, c'est vous tromper vous-même,
Et si vous vous aimez, souffrez que je vous aime.

THEODORE.

Je n'ay point vû, Madame, encor jusqu'à ce jour
Avec tant de menace expliquer tant d'amour,
Et peu faite à l'honneur de pareilles visites,
J'aurois lieu de douter de ce que vous me dites;
Mais soit que ce puisse être ou feinte, ou verité,
Je veux bien vous répondre avec sincerité.
Quoi que vous me jugiez l'ame basse & timide,
Je croirois sans faillir pouvoir aimer Placide,
Et si sa passion avoit pû me toucher,
J'aurois assez de cœur, pour ne le point cacher.
Cette haute puissance à ses vertus renduë
L'égale presque aux Rois dont je suis descenduë,
Et si Rome, & le temps, m'en ont ôté le rang,
Il m'en demeure encor le courage, & le sang.
Dans mon sort ravalé je sçai vivre en Princesse,
Je fuis l'ambition, mais je haï la foiblesse,
Et comme ses grandeurs ne peuvent m'ébranler,
L'épouvante jamais ne me fera parler.
Je l'estime beaucoup, mais en vain il soupire,
Quand même sur ma tête il feroit cheoir l'Empire,
Vous me verriez répondre à cette illustre ardeur
Avec la même estime, & la même froideur.
Sortez d'inquiétude, & m'obligez de croire
Que la gloire où j'aspire est toute une autre gloire,
Et que sans m'ébloüir de cet éclat nouveau,
Plûtôt que dans son lit j'entrerois au tombeau.

MARCELLE.

Je vous croi, mais souvent l'amour brûle sans luire,
Dans un profond secret il aime à se conduire,
Et voïant Cleobule aller tant, & venir,
Entretenir Placide, & vous entretenir,
Je sens toûjours dans l'ame un reste de scrupule,
Que je blâme moi-même, & tiens pour ridicule;
Mais mon cœur soupçonneux ne s'en peut départir.
Vous avez deux moïens de l'en faire sortir.
Epousez, ou Didyme, ou Cleante, ou quelqu'autre,
Ne m'importe pas qui, mon choix suivra le vôtre,
Et je le comblerai de tant de Dignitez,

Que peut-être il vaudra ce que vous me quittez;
Ou si vous ne pouvez si-tôt vous y resoudre,
Jurez moy par ce Dieu qui porte en main la foudre,
Et dont tout l'Univers doit craindre le couroux,
Que Placide jamais ne sera vôtre Epoux.
Je lui fais pour Flavie offrir un sacrifice,
Peut-être que vos vœux le rendront plus propice.
Venez les joindre aux miens, & le prendre à témoin.

THEODORE

Je veux vous satisfaire, & sans aller si loin,
J'arrête ici le Dieu qui lance le tonnerre,
Ce Monarque absolu du Ciel & de la Terre.
Et dont tout l'Univers doit craindre le courroux,
Que Placide jamais ne sera mon Epoux.
En est-ce assez, Madame? êtes vous satisfaite?

MARCELLE.

Ce serment à peu prés est ce que je souhaite;
Mais pour vous dire tout, la sainteté des lieux,
Le respect des Autels, la présence des Dieux,
Le rendant, & plus saint, & plus inviolable,
Me le pourroient aussi rendre bien plus croïable.

THEODORE

Le Dieu que j'ay juré connoit tout, entend tout,
Il remplit l'Univers de l'un à l'autre bout,
Sa grandeur est sans borne, ainsi que sans exemple;
Il n'est pas moins ici, qu'au milieu de son Temple,
Et ne m'entend pas mieux dans son Temple qu'ici.

MARCELLE

S'il vous entend par tout, je vous entens aussi.
On ne m'éblouit point d'une mauvaise ruse.
Suivez-moi dans le Temple, & tôt & sans excuse.

THEODORE.

Vôtre cœur soupçonneux ne m'y croiroit non-plus;
Et je vous y ferois des sermens superflus.

MARCELLE.

Vous desobéïssez!

THEODORE.

Je croy vous satisfaire.

MARCELLE.

Suivez, ſuivez mes pas

THEODORE.

Ce ſeroit vous déplaire.
Vos deſſeins d'autant plus en ſeroient reculez,
Ma deſobeïſſance eſt ce que vous voulez.

MARCELLE.

Il faut de deux raiſons que l'une vous retienne ;
Ou vous aimez Placide, ou vous êtes Chrétienne.

THEODORE.

Oüi, je la ſuis, Madame, & le tiens à plus d'heur,
Qu'une autre ne tiendroit toute vôtre grandeur.
Je voy qu'on vous l'a dit, ne cherchez point de ruſe,
J'avouë, & hautement, & tôt, & ſans excuſe.
Armez-vous à ma perte, éclatez, vangez-vous,
Par ma mort à Flavie aſſeurez un Epoux,
Et noïez dans ce ſang dont vous êtes avide,
Et le mal qui la tuë, & l'amour de Placide.

MARCELLE.

Oüi, pour vous en punir je n'épargnerai rien,
Et l'interêt des Dieux aſſeurera le mien.

THEODORE.

Le vôtre en même temps aſſeurera ma gloire.
Triomphant de ma vie, il fera ma victoire,
Mais ſi grande, ſi haute, & ſi pleine d'appas,
Qu'à ce prix j'aimerai les plus cruels trépas.

MARCELLE.

De cette illuſion ſoïez perſuadée,
Périſſant à mes yeux, triomphez en idée,
Goûtez d'un autre monde à loiſir les appas,
Et devenez heureuſe, où je ne ſerai pas.
Je n'en ſuis point jalouſe, & toute ma puiſſance
Vous veut bien d'un tel heur hâter la joüiſſance,
Mais gardez de pâlir, & de vous étonner,
A l'aſpect du chemin, qui vous y doit mener.

THEODORE.

La mort n'a que douceur pour une ame Chrétienne.

MARCELLE.

Vôtre felicité va donc faire la mienne.

THEODORE.

THEODORE.

Vôtre haine eſt trop lente à me la procurer.

MARCELLE.

Vous n'aurez pas long-temps ſujet d'en murmurer.
Allez trouver Valens, allez, ma Stephanie,
Mais demeurez, il vient.

SCENE V.

VALENS, MARCELLE, THEODORE, PAULIN, STEPHANIE.

MARCELLE.

Ce n'eſt point calomnie,
Seigneur, elle eſt Chrétienne, & s'en oſe vanter.

VALENS.

Theodore, parlez ſans vous épouvanter.

THEODORE.

Puiſque je ſuis coupable aux yeux de l'injuſtice,
Je fais gloire du crime, & j'aſpire au ſupplice,
Et d'un crime ſi beau le ſupplice eſt ſi doux,
Que qui peut le connoître, en doit être jaloux.

VALENS.

Je ne recherche plus la damnable origine.
De cette aveugle amour, où Placide s'obſtine.
Cette noire Magie ordinaire aux Chrétiens
L'arrête indignement dans vos honteux liens ?
Vôtre charme aprés lui ſe répand ſur Flavie ;
De l'un il prend le cœur, & de l'autre la vie.
Vous oſez donc ainſi juſque dans ma maiſon,
Juſques ſur mes enfans, verſer vôtre poiſon ?
Vous oſez donc tous deux les prendre pour victime.

THEODORE.

Seigneur, il ne faut point me ſuppoſer des crimes.
C'eſt à des fauſſetez ſans beſoin recourir ;
Puiſque je ſuis Chrétienne, il ſuffit pour mourir.

Je ſuis prête, où faut-il que je porte ma vie ?
Où me veut vôtre haine immoler à Flavie ?
Hâtez, hâtez, Seigneur, ces heureux châtimens,
Qui feront mes plaiſirs & vos contentemens.

VALENS.

Ah, je rabatrai bien cette fiére conſtance.

THEODORE.

Craindrois-je des tourmens qui font ma récompenſe ?

VALENS.

Oüi, j'en ſçai que peut être aiſément vous craindrez,
Vous en recevrez l'ordre, & vous en réſoudrez,
Ce courage toûjours ne ſera pas ſi ferme.
Paulin, que là-dedans pour priſon on l'enferme,
Mettez-y bonne garde.

Paulin la conduit avec quelques Soldats, & l'ayant enfermée il revient incontinent.

SCENE VI.

VALENS, MARCELLE, PAULIN, STEPHANIE.

MARCELLE.

Et quoi, pour la punir,
Quand le crime eſt conſtant, qui vous peut retenir ?

VALENS.

Agrérez-vous le choix que je fais d'un ſupplice ?

MARCELLE.

J'agrérai tout, pourvû qu'elle périſſe,
Choiſiſſez le plus doux, ce ſera m'obliger.

VALENS.

Ah ! que vous ſçavez mal comme il ſe faut vanger.

MARCELLE.

Je ne ſuis point cruelle, & n'en veux à ſa vie,
Que pour rendre Placide à l'amour de Flavie.
Ôtez-nous cet obſtacle à nos contentemens,

Mais en faveur du ſexe, épargnez les tourmens.
Qu'elle meure, il ſuffit.
VALENS.
Oüi, ſans plus de demeure,
Pour l'interêt des Dieux, je conſens qu'elle meure,
Indigne de la vie, elle doit en ſortir ;
Mais pour vôtre interêt, je n'y puis conſentir.
Quoi, Madame, la perdre eſt-ce gagner Placide ?
Croïez-vous que ſa mort le change, ou l'intimide ?
Que ce ſoit un moïen d'être aimable à ſes yeux
Que de mettre au tombeau ce qu'il aime le mieux ?
Ah, ne vous flatez point d'une eſperance vaine.
En cherchant ſon amour, vous redoublez ſa haine,
Et dans le deſeſpoir où vous l'allez plonger,
Loin d'en aimer la cauſe, il voudra s'en vanger.
Chaque jour à ſes yeux cette ombre enſanglantée,
Sortant des triſtes nuits où vous l'aurez jettée,
Vous peindra toutes deux, avec des traits d'horreur,
Qui feront de ſa haine une aveugle fureur ;
Et lors, je ne dis pas tout ce que j'apprehende.
Son ame eſt violente, & ſon amour eſt grande.
Verſer le ſang aimé, ce n'eſt pas l'en guerir,
Et le deſeſperer, ce n'eſt pas l'acquerir.
MARCELLE.
Ainſi donc vous laiſſez Theodore impunie ?
VALENS.
Non, je la veux punir, mais par l'ignominie,
Et pour forcer Placide à vous porter ces vœux,
Rendre cette Chrétienne indigne de ſes feux.
MARCELLE.
Je ne vous entens point.
VALENS.
Contentez-vous, Madame,
Que je voy pleinement les deſirs de vôtre ame,
Que de vôtre interêt je veux faire le mien.
Allez, & ſur ce point ne demandez plus rien.
Si je m'expliquois mieux, quoi que ſon ennemie,
Vous la garantiriez d'une telle infamie,
Et quelque bon ſuccès qu'il en faille eſperer,

Vôtre haute vertu ne pourroit l'endurer.
Agréez ce supplice, & sans que je le nomme,
Sçachez qu'assez souvent on le pratique à Rome,
Qu'il est craint des Chrétiens, qu'il plaît à l'Empereur,
Qu'aux Filles de sa sorte il fait le plus d'horreur,
Et que ce digne objet de vôtre juste haine
Voudroit de mille morts racheter cette peine.

MARCELLE.

Soit que vous me vouliez éblouïr ou vanger,
Jusqu'à l'évenement, je n'en veux point juger.
Je vous en laisse faire. Adieu, disposez d'elle ;
Mais gardez d'oublier, qu'enfin je suis Marcelle,
Et que si vous trompez un si juste couroux,
Je me sçaurai bien-tôt vanger d'elle, & de vous.

SCENE VII.

VALENS, PAULIN.

VALENS.

L'Imperieuse humeur ! Voy comme elle me brave,
Comme son fier orgueil m'ose traiter d'esclave.

PAULIN.

Seigneur, j'en suis confus, mais vous le meritez,
Au lieu d'y resister, vous vous y soûmettez.

VALENS.

Ne t'imagine pas que dans le fond de l'ame
Je préfere à mon Fils les fureurs d'une femme ;
L'un m'est plus cher que l'autre, & par ce triste arrêt,
Ce n'est que de ce Fils que je prens l'interêt.
Theodore est Chrétienne, & ce honteux supplice
Vient moins de ma rigueur que de mon artifice.
Cette haute infamie où je veux la plonger
Est moins pour la punir, que pour la voir changer.
Je connoy les Chrétiens; la mort la plus cruelle
Affermit leur constance, & redouble leur zele,

Et ſans s'épouvanter de tous nos châtimens,
Ils trouvent des douceurs au milieu des tourmens.
Mais la pudeur peut tout ſur l'eſprit d'une Fille,
Dont la vertu répond à l'illuſtre famille ,
Et j'attens aujourd'hui d'un ſi puiſſant effort
Ce que n'obtiendroient pas les fraïeurs de la mort.
Aprés ce grand effet, j'oſerai tout pour elle ,
En dépit de Flavie, en dépit de Marcelle ,
Et je n'ay rien à craindre auprés de l'Empereur,
Si ce cœur endurci renonce à ſon erreur.
Lui-même il me loüera d'avoir ſçû l'y réduire ,
Lui-même il détruira ceux qui m'en voudroient nuire,
J'aurai lieu de braver Marcelle , & ſes Amis.
Ma vertu me ſoûtient où ſon crédit m'a mis,
Mais elle me perdroit, quelque rang que je tienne,
Si j'oſois à ſes yeux ſauver cette Chrétienne.
Va la voir de ma part, & tâche à l'étonner,
Dy-lui qu'à tout le Peuple on va l'abandonner,
Tranche le mot enfin, que je la proſtituë ;
Et quand tu la verras troublée, & combatuë ,
Donne entrée à Placide, & ſouffre que ſon feu
Tâche d'en arracher un favorable aveu.
Les larmes d'un Amant, & l'horreur de ſa honte
Pourront fléchir ce cœur, qu'aucun péril ne dompte,
Alors elle n'a point d'ennemis ſi puiſſans ,
Dont elle ne triomphe , avec un peu d'encens,
Et cette ignominie , où je l'ai condamnée
Se changera ſoudain en heureux hymenée.

PAULIN.

Vôtre prudence eſt rare, & j'en ſuivrai les loix,
Daigne le juſte Ciel ſeconder vôtre choix ,
Et par une influence un peu moins rigoureuſe ,
Diſpoſer Theodore à vouloir être heureuſe.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

THEODORE, PAULIN.

THEODORE.

OU m'allez-vous conduire?

PAULIN.

Il est en vôtre choix.
Suivez-moy dans le Temple, ou subissez nos Loix.

THEODORE.

De ces indignitez vos Juges sont capables!

PAULIN.

Ils égalent la peine aux crimes des coupables.

THEODORE.

Si le mien est trop grand pour le dissimuler,
N'est-il point de tourmens, qui puissent l'égaler?

PAULIN.

Comme dans les tourmens vous trouvez des délices,
Ils ont trouvé pour vous ailleurs de vrais supplices,
Et par un châtiment aussi grand que nouveau;
De vôtre vertu même ils font vôtre bourreau.

THEODORE.

Ah, qu'un si detestable & honteux sacrifice
Est pour elle en effet un rigoureux supplice!

PAULIN.

De mépris de la mort qui par tout à nos yeux
Brave si hautement, & nos Loix, & nos Dieux.
Cette indigne fierté ne seroit pas punie,
A ne vous ôter rien de plus cher que la vie.

Il faut qu'on leur immole, aprés de tels mépris,
Ce que chez vôtre sexe on met à plus haut prix,
Ou que cette fierté, de nos Loix ennemie,
Cede aux justes horreurs d'une pleine infamie,
Et que vôtre pudeur rende à nos Immortels,
L'encens que vôtre orgueil refuse à leurs Autels.

THEODORE.

Valens me fait par vous porter cette menace;
Mais s'il hait les Chrétiens, il respecte ma race,
Le sang d'Antiochus n'est pas encor si bas,
Qu'on l'abandonne en proïe aux fureurs des Soldats.

PAULIN.

Ne vous figurez point qu'en un tel sacrilege
Le sang d'Antiochus ait quelque privilege.
Les Dieux sont au-dessus des Rois dont vous sortez,
Et l'on vous traite ici, comme vous les traitez.
Vous les deshonorez, & l'on vous deshonore.

THEODORE.

Vous leur immolez donc l'honneur de Theodore,
A ces Dieux, dont enfin la plus sainte action
N'est qu'inceste, adultere, & prostitution?
Pour vanger les mépris que je fais de leurs Temples,
Je me voy condamnée à suivre leurs exemples,
Et dans vos dures Loix je ne puis éviter,
Ou de leur rendre hommage, ou de les imiter,
Dieu de la pureté, que vos Loix sont bien autres!

PAULIN.

Au lieu de blasphemer, obéïssez aux nôtres,
Et ne redoublez point par vos impietez
La haine, & le couroux de nos Dieux irritez.
Après nos châtimens ils ont encor leur foudre;
On vous donne de grace une heure à vous resoudre,
Vous sçavez vôtre arrêt, vous avez à choisir;
Usez utilement de ce peu de loisir.

THEODORE.

Quelles sont vos rigueurs, si vous les nommez grace,
Et quel choix voulez-vous qu'une Chrétienne fasse,
Réduite à balancer son esprit agité
Entre l'Idolatrie, & l'impudicité?

Le choix est inutile, où les maux sont extrêmes.
Reprenez vôtre grace, & choisissez vous-mêmes.
Quiconque peut choisir consent à l'un des deux,
Et le consentement est seul lâche & honteux.
Dieu tout juste & tout bon, qui lit dans nos pensées,
N'impute point de crime aux actions forcées.
Soit que vous contraigniez pour vos Dieux impuissans
Mon corps à infamie, ou ma main à l'encens,
Je sçaurai conserver d'une ame résoluë,
A l'Epoux sans macule, une Epouse impolluë.

SCENE II.

PLACIDE, THEODORE, PAULIN.

THEODORE.

MAis que voy-je ? Ah, Seigneur ! est-ce Marcelle, ou vous,
Dont sur mon innocence éclate le couroux ?
L'arrêt qu'a contre-moy prononcé vôtre Pere,
Est-ce pour la vanger, ou pour vous satisfaire ?
Est-ce mon ennemie, ou mon illustre Amant,
Qui du nom de vos Dieux abuse insolemment ?
Vos feux de sa fureur se sont-ils faits complices ?
Sont-ils d'intelligence à choisir mes supplices ?
Etouffent ils si bien vos respects genereux,
Qu'ils fassent mon bourreau d'un Heros amoureux.

PLACIDE.

Retirez-vous, Paulin.

PAULIN.

On me l'a mise en garde.

PLACIDE.

Je sçai jusqu'à quel point ce devoir vous regarde.
Prenez soin de la porte, & sans me répliquer,
Ce n'est pas devant vous que je veux m'expliquer.

PAULIN.

Seigneur ....

PLACIDE.

Laissez-nous, dis-je, & craignez ma colere.
Je vous garantirai de celle de mon Pere.

SCENE III.

PLACIDE, THEODORE.

THEODORE.

Quoi, vous chassez Paulin, & vous craignez ses yeux,
Vous qui ne craignés pas la colere des Cieux?

PLACIDE.

Redoublez vos mépris, mais bannissez des craintes
Qui portent à mon cœur de plus rudes atteintes;
Ils sont encor plus doux que les indignitez,
Qu'imputent vos frayeurs à mes témeritez,
Et ce n'est pas contr'eux que mon ame s'irrite,
Je sçai qu'ils font justice à mon peu de merite,
Et lors que vous pouviez joüir de vos dedains,
Si j'osois les nommer quelquefois inhumains,
Je les justifiois dedans ma conscience,
Et je n'attendois rien, que de ma patience,
Sans que pour ces grandeurs, qui font tant de jaloux,
Je me sois jamais crû moins indigne de vous.
Aussi ne pensez pas que je vous importune
De payer mon amour, ou de voir ma fortune.
Je ne demande pas un bien qui leur soit dû.
Mais je viens pour vous rendre un bien presque perdu;
Encor le même Amant qu'une rigueur si dure
A toûjours vû brûler, & souffrir sans murmure,
Qui plaint du sexe en vous les respects violez,
Vôtre liberateur, enfin si vous voulez.

THEODORE.

Pardonnez donc, Seigneur, à la premiere idée
Qu'a mise dans mon ame une peur mal fondée.

De mille objets d'horreur mon esprit combatu
Auroit tout soupçonné de la même vertu.
Dans un péril si proche, & si grand pour ma gloire,
Comme je dois tout craindre, aussi je puis tout croire,
Et mon honneur timide, entre tant d'Ennemis,
Sur les ordres du Pere, a mal jugé du Fils.
Je vois, graces au Ciel, par un effet contraire
Que la vertu du Fils soûtient celle du Pere,
Qu'elle ranime en lui la raison qui mouroit,
Qu'elle rappelle en lui l'honneur qui s'égaroit,
Et le rétablissant dans une ame si belle,
Détruit heureusement l'ouvrage de Marcelle.
Donc à vôtre priere il s'est laissé toucher?

PLACIDE.

J'aurois touché plûtôt un cœur tout de rocher.
Soit crainte, soit amour qui possede son ame,
Elle est toute asservie aux fureurs d'une Femme.
Je le dis à ma honte, & j'en rougis pour lui.
Il est inexorable, & j'en mourrois d'ennui,
Si nous n'avions l'Egypte où fuir l'ignominie
Dont vous veut lâchement combler sa tyrannie.
Consentez-y, Madame, & je suis assez fort,
Pour rompre vos prisons, & changer vôtre sort;
Ou si vôtre pudeur au Peuple abandonnée
S'en peut mieux affranchir que par mon hymenée,
S'il est quelqu'autre voïe à vous sauver l'honneur,
J'y consens, & renonce à mon plus doux bonheur.
Mais si contre un arrêt à cet honneur funeste,
Pour en rompre le coup, ce moyen seul vous reste,
Si refusant Placide, il vous faut être à tous,
Fuïez cette infamie, en suivant un Epoux.
Suivez-moy dans les lieux, où je serai le Maître,
Où vous serez sans peur ce que vous voudrez être,
Et peut-être suivant ce que vous résoudrez,
Je n'y serai bien tôt que ce que vous voudrez.
C'est assez m'expliquer, que rien ne vous retienne,
Je vous aime, Madame, & vous aime Chrétienne,
Venez me donner lieu d'aimer ma Dignité,
Qui fera mon bonheur, & vôtre seureté,

THEODORE.

N'eſperez pas, Seigneur, que mon ſort déplorable
Me puiſſe à vôtre amour rendre plus favorable,
Et que d'un ſi grand coup mon eſprit abatu,
Défere à ſes malheurs plus qu'à vôtre vertu.
Je l'ay toûjours connuë, & toûjours eſtimée,
Je l'ay plainte ſouvent d'aimer, ſans être aimée,
Et par tout ces dedains où j'ay ſçû recourir.
J'ay voulu vous déplaire, afin de vous guerir.
Loüez-en le deſſein, en apprenant la cauſe.
Un obſtacle éternel à vos deſirs s'oppoſe,
Chrétienne, & ſous les loix d'un plus puiſſant Epoux....
Mais, Seigneur, à ce mot ne ſoyez pas jaloux.
Quelque haute ſplendeur que vous teniez de Rome,
Il eſt plus grand que vous, mais ce n'eſt point un homme;
C'eſt le Dieu des Chrétiens, c'eſt le maître des Rois,
C'eſt lui qui tient ma foi, c'eſt lui dont j'ay fait choix,
Et c'eſt enfin à lui que mes vœux ont donnée
Cette virginité que l'on a condamnée.
Que puis-je donc pour vous, n'ayant rien à donner,
Et par où vôtre amour ſe peut-il couronner,
Si pour moy vôtre hymen n'eſt qu'un lâche adultere,
D'autant plus criminel, qu'il ſeroit volontaire,
Dont le Ciel puniroit les ſacrileges nœuds,
Et que ce Dieu jaloux vangeroit ſur tous deux?
Non, non, en quelque êtat que le Sort m'ait réduite,
Ne me parlez, Seigneur, ni d'hymen, ni de fuite.
C'eſt changer d'infamie, & non pas l'éviter,
Loin de m'en garantir, c'eſt m'y précipiter.
Mais pour braver Marcelle, & m'affranchir de honte,
Il eſt une autre voïe, & plus ſeure & plus prompte,
Que dans l'Eternité j'aurois lieu de benir,
La mort, & c'eſt de vous que je dois l'obtenir.
Si vous m'aimez encor, comme j'oſe le croire,
Vous devez cette grace à vôtre propre gloire.
Et m'arrachant la mienne, on la va déchirer,
C'eſt vôtre choix, c'eſt vous qu'on va deshonorer.
L'Amant ſi fortement s'unit à ce qu'il aime,

Qu'il en fait dans son cœur une part de lui-même.
C'est par-là qu'on vous blesse, & c'est par-là, Seigneur,
Que peut jusques à vous aller mon deshonneur.
Tranchez donc cette part, par où l'ignominie
Pourroit soüiller l'éclat d'une si belle vie.
Rendez à vôtre honneur toute sa pureté,
Et mettez par ma mort son lustre en seureté.
Mille dont vôtre Rome adore ma mémoire,
Se sont bien tous entiers immolez à leur gloire;
Comme eux, en vrai Romain, de la vôtre jaloux,
Immolez cette part trop indigne de vous.
Sauvez-la par sa perte, ou si quelque tendresse
A ce bras genereux imprime sa foiblesse,
Si du sang d'une Fille il craint de se rougir,
Armez, armez le mien, & le laissez agir.
Ma loy me le défend, mais mon Dieu me l'inspire;
Il parle, & j'obéïs à son secret empire,
Et contre l'ordre exprés de son commandement,
Je sens que c'est de lui que vient ce mouvement.
Pour le suivre, Seigneur, souffrez que vôtre épée
Me puisse...

PLACIDE.

Oüi, vous l'aurez, mais dans mon sang trempée,
Et vôtre bras du moins en recevra du mien
Le glorieux exemple, avant que le moyen.

THEODORE.

Ah, ce n'est pas pour vous un mouvement à suivre;
C'est à moy de mourir, mais c'est à vous de vivre.

PLACIDE.

Ah, faites-moy donc vivre, ou me laissez mourir,
Cessez de me tuer, ou de me secourir.
Puisque vous n'écoutez, ni mes vœux, ni mes larmes,
Puisque la mort pour vous a plus que moy de charmes,
Souffrez que ce trépas, que vous trouvez si doux,
Ait à son tour pour moy plus de douceur que vous.
Puis-je vivre, & vous voir morte, ou deshonorée?
Vous que de tout mon cœur j'ay toûjours adorée?
Vous qui de mon destin reglez le triste cours?
Vous, dis-je, à qui j'attache, & ma gloire, & mes jours?

Non, non, s'il vous faut voir deshonorée, ou morte,
Souffrez un desespoir où la raison me porte,
Renoncer à la vie avant de tels malheurs,
Ce n'est que prévenir l'effet de mes douleurs.
En ces extrémitez je vous conjure encore,
Non par ce zele ardent d'un cœur qui vous adore,
Non par ce vain éclat de tant de Dignitez,
Trop au dessous du sang des Rois dont vous sortez,
Non par ce desespoir où vous poussez ma vie;
Mais par la sainte horreur que vous fait l'infamie,
Par ce Dieu que j'ignore, & pour qui vous vivez,
Et par ce même bien que vous lui conservez,
Daignez-en éviter la perte irreparable,
Et sous les saints liens d'un nœud si vénerable,
Mettez en seureté ce qu'on va vous ravir.

THEODORE.

Vous n'êtes pas celui dont Dieu s'y veut servir.
Il sçaura bien sans vous en susciter un autre,
Dont le bras moins puissant, mais plus saint que le vôtre,
Par un zele plus pur se fera mon appui,
Sans porter ses desis sur un bien tout à lui.
Mais parlez à Marcelle.

SCENE IV.

MARCELLE, PLACIDE, THEODORE, PAULIN, STEPHANIE.

PLACIDE.

Ah Ciel, quelle infortune?
Faut-il qu'à tous momens...

MARCELLE.

Je vous suis importune
De mêler ma presence aux secrets des Amans,
Qui n'ont jamais besoin de pareils truchemens.

PAULIN.

Madame, on m'a forcé de puissance absoluë.

MARCELLE *à Paulin.*

L'ayant soufferte ainsi, vous l'avez bien vouluë.
Ne me repliquez plus, & me la renfermez.

SCENE V.

MARCELLE, PLACIDE, STEPHANIE.

MARCELLE.

AInsi donc vos desirs en sont toûjours charmez,
Et quand un juste arrêt la couvre d'infamie,
Comme de tout l'Empire, & des Dieux ennemie,
Au mileu de sa honte, elle plaît à vos yeux,
Et vous fait l'ennemi de l'Empire, & des Dieux ;
Tant les illustres noms d'infame, & de rebelle
Vous semblent précieux à les porter pour elle ?
Vous trouvez, je m'asseure, en un si digne lieu
Cet Objet de vos vœux encor digne d'un Dieu ?
J'ay conservé son sang de peur de vous déplaire,
Et pour ne forcer pas vôtre juste colere
A ce serment conçû par tous les Immortels,
De venger son trépas jusque sur les Autels.
Vous vous êtiez par là fait une loy si dure,
Que sans moy vous seriez sacrilege, ou parjure.
Je vous en ay fait grace en lui laissant le jour,
Et j'épargne du moins un crime à vôtre amour.

PLACIDE.

Triomphez-en dans l'ame, & tâchez de paroître
Moins insensible aux maux que vous avez fait naître.
En l'état où je suis, c'est une lâcheté
D'insulter aux malheurs où vous m'avez jetté,
Et l'amertume enfin de cette raillerie
Tourneroit aisément ma douleur en furie.
Si quelque espoir arrête, & suspend mon couroux ;
Il ne peut être grand, puisqu'il n'est plus qu'en vous ;

En vous que j'ay traitée avec tant d'insolence,
En vous de qui la haine a tant de violence.
Contre ces malheurs mêmes, où vous m'avez jetté,
J'espére encor en vous trouver quelque bonté.
Je fais plus, je l'implore, & cette ame si fiere
Du haut de son orgueil descend à la priere,
Aprés tant de mépris s'abaisse pleinement,
Et de vôtre triomphe acheve l'ornement.

Voyez ce qu'aucun Dieu n'eût osé vous promettre,
Ce que jamais mon cœur n'auroit crû se permettre.
Placide suppliant, Placide à vos genoux,
Vous doit être, Madame, un spectacle assez doux,
Et c'est par la douceur de ce même spectacle
Que mon cœur vous demande un aussi grand miracle;
Arrachez Theodore aux hontes d'un arrêt,
Qui mêle avec le sien mon plus cher interêt.
Toute ingrate, inhumaine, infléxible, Chrétienne,
Madame, elle est mon choix, & sa gloire est la mienne,
S'il faut qu'elle subisse une si dure loy,
Toute l'ignominie en réjallit sur moy,
Et je n'ay pas moins qu'elle a rougir d'un supplice
Qui profane l'Autel où j'ay fait sacrifice,
Et de l'illustre objet de mes plus saints desirs
Fait l'infame rebut des plus sales plaisirs.
S'il vous demeure encor quelque espoir pour Flavie,
Conservez-moy l'honneur, pour conserver sa vie,
Et songez que l'affront où vous m'abandonnez
Des-honore l'Epoux que vous lui destinez.
Je vous le dis encor, sauvez-moy cette honte;
Ne desesperez pas une ame qui se dompte,
Et par le noble effort d'un genereux employ,
Triomphez de vous même aussi bien que de moy.
Theodore est pour vous une utile ennemie,
Et si proche, qu'elle est de cheoir dans l'infamie,
Ma plus sincere ardeur n'en peut rien obtenir,
Vous n'aurez pas beaucoup à craindre l'avenir.
Le temps ne la rendra que plus inexcrable,
Le temps détrompera peut-être un miserable.
Daignez lui donner lieu de me pourvoir guérir,

Et ne me perdez pas, en voulant m'acquerir.

MARCELLE.

Quoi, vous voulez enfin me devoir vôtre gloire !
Certes un tel miracle est difficile à croire,
Que vous, qui n'aspiriez qu'à ne me devoir rien,
Vous me vouliez devoir un si précieux bien.
Mais comme en ses desirs aisement on se flate,
Deussai-je contre moy servir une ame ingrate,
Perdre encor mes faveurs, & m'en voir abuser.
Je vous aime encor trop pour vous rien refuser.
Oüi, puisque Theodore enfin me rend capable
De vous rendre une fois un office agréable,
Puisque son interêt vous force à me traiter
Mieux que tous mes biens-faits n'avoient sçû mériter,
Et par soin de vous plaire, & par reconnoissance,
Je vay pour l'une & l'autre emploïer ma puissance,
Et pour un peu d'espoir qui m'est en vain rendu,
Rendre à mes ennemis l'honneur presque perdu.
Je vay d'un juste Juge adoucir la colere,
Rompre le triste effet d'un arrêt trop severe,
Répondre à vôtre attente, & vous faire éprouver
Cette bonté qu'en moy vous esperez trouver.
Jugez par cette épreuve à mes vœux si cruelle
Quel pouvoir vous avez sur l'esprit de Marcelle,
Et ce que vous pourriez un peu plus complaisant,
Quand vous y pouvez tout même en la méprisant.
Mais pourrai-je à mon tour vous faire une priére ?

PLACIDE.

Madame, au nom des Dieux faites-moy grace entiére,
En l'état où je suis, quoi qu'il puisse avenir,
Je vous doy tout promettre, & ne puis rien tenir.
Je ne vous puis donner qu'une attente frivole ;
Ne me réduisez point à manquer de parole,
Je crains, mais j'aime encor, & mon cœur amoureux...

MARCELLE.

Le mien est raisonnable, autant que genereux.
Je ne demande pas que vous cessiez encore,
Ou de haïr Flavie, ou d'aimer Theodore ;

Ce grand coup doit tomber plus insensiblement,
Et je me deffirois d'un si prompt changement.
Il faut languir encor dedans l'incertitude,
Laisser faire le temps, & cette ingratitude.
Je ne veux à present qu'une fausse pitié,
Qu'une feinte douceur, qu'une ombre d'amitié.
Un moment de visite à la triste Flavie
Des portes du trépas rappelleroit sa vie
Cependant que pour vous je vay tout obtenir,
Pour soulager ses maux, allez l'entretenir.
Ne lui promettez rien, mais souffrez qu'elle espére,
Et trompez la du moins, pour la rendre à sa Mere.
Un coup d'œil y suffit, un mot ou deux plus doux.
Faites un peu pour moy, quand je fais tout pour vous,
Daignez pour Theodore un moment vous contraindre.

PLACIDE.

Un moment est bien long à qui ne sçait pas feindre,
Mais vous m'en conjurez par un nom trop puissant,
Pour ne rencontrer pas un cœur obéïssant,
J'y vay, mais par pitié souvenez-vous vous-même
Des troubles d'un Amant qui craint pour ce qu'il aime,
Et qui n'a pas pour feindre assez de liberté,
Tant que pour son objet il est inquieté.

MARCELLE.

Allez sans plus rien craindre, ayant pour vous Marcelle.

SCENE VI.

MARCELLE, STEPHANIE.

STEPHANIE.

Enfin vous triomphez de cet esprit rebelle?

MARCELLE.

Quel triomphe!

STEPHANIE.

Eſt-ce peu que de voir à vos pieds,
Sa haine, & ſon orgueil enfin humiliez ?

MARCELLE.

Quel triomphe, te dis-je ! & qu'il a d'amertumes ?
Et que nous ſommes loin de ce que tu préſumes !
Tu le vois à mes pieds pleurer, gémir, prier,
Mais ne croy pas pourtant le voir s'humilier,
Ne croy pas qu'il ſe rende aux bontez qu'il implore ;
Mais voy de quelle ardeur il aime Theodore,
Et juge quel pouvoir cet amour a ſur lui,
Puiſqu'il peut le réduire à chercher mon appui.
Que n'oſeront ſes feux entreprendre pour elle,
S'ils ont pû l'abaiſſer juſqu'aux pieds de Marcelle,
Et que dois-je eſperer d'un cœur ſi fort eſpris,
Qui même en m'adorant, me fait voir ſes mépris ?
Dans ſes ſoumiſſions voy ce qui l'y convie,
Meſure à ſon amour ſa haine pour Flavie,
Et voïant l'un & l'autre en ſon abaiſſement,
Juge de mon triomphe un peu plus ſainement ;
Voy dans ſon triſte effet ſa ridicule pompe.
J'ay peine en triomphant d'obtenir qu'il me trompe,
Qu'il feigne par pitié, qu'il donne un faux eſpoir.

STEPHANIE.

Et vous l'allez ſervir de tout vôtre pouvoir ?

MARCELLE.

Oüi, je vay le ſervir, mais comme il le mérite.
Toy, va par quelque adreſſe amuſer ſa viſite,
Et ſous un faux appas prolonger l'entretien.

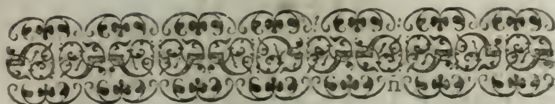
STEPHANIE.

Donc...

MARCELLE.

Le temps preſſe, va, ſans t'informer de rien.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PLACIDE, STEPHANIE *sortans de chez Marcelle.*

STEPHANIE.

SEigneur ...

PLACIDE.

Va Stephanie, en vain tu me rappelles.
Ces feintes ont pour moy des génes trop cruelles,
Marcelle en ma faveur agit trop lentement,
Et laisse trop durer cet ennuïeux moment.
Pour souffrir plus long-temps un supplice si rude,
J'ay trop d'impatience, & trop d'inquiétude.
Il faut voir Theodore, il faut sçavoir mon sort,
Il faut. ...

STEPHANIE.

Ah, faites vous, Seigneur, un peu d'effort:
Marcelle qui vous sert de toute sa puissance
Merite bien du moins cette reconnoissance.
Retournez chez Flavie attendre un bien si doux.
Et ne craignez plus rien puisqu'elle agit pour vous.

PLACIDE.

L'effet tarde beaucoup pour n'avoir rien à craindre,
Elle feignoit peut-être, en me priant de feindre.
On retire souvent le bras, pour mieux fraper;
Qui veut que je la trompe, a droit de me tromper.

STEPHANIE.

Considerez l'humeur implacable d'un Pere,
Quelle est pour les Chrétiens sa haine & sa colere,
Combien il faut de temps, afin de l'émouvoir.

PLACIDE.

Hélas ! il n'en faut guére, à trahir mon espoir.
Peut-être en ce moment, qu'ici tu me cajoles,
Que tu remplis mon cœur d'esperances frivoles,
Ce rare & cher Objet qui fait seul mon destin,
Du Soldat insolent est l'indigne butin.
Va flater, si tu veux, la douleur de Flavie,
Et me laisse éclaircir de l'état de ma vie,
C'est trop l'abandonner à l'injuste pouvoir.
Ouvrez, Paulin, ouvrez, & me la faites voir.
On ne me répond point, & la porte est ouverte !
Paulin, Madame.

STEPHANIE.

O Dieux, la fourbe est découverte,
Où fuirai-je?

PLACIDE.

Demeure, infame, & ne crains rien.
Je ne veux pas d'un sang abjet comme le tien,
Il faut à mon couroux de plus nobles victimes.
Instrui-moy seulement de l'ordre de tes crimes.
Qu'a-t'on fait de mon ame ? où la dois-je chercher ?

STEPHANIE.

Vous n'avez pas sujet encor de vous fâcher.
Elle est....

PLACIDE.

Dépêche, dy ce qu'en a fait Marcelle.

STEPHANIE.

Tout ce que vôtre amour pouvoit attendre d'elle.
Peut-on croire autre chose avec quelque raison,
Quand vous voïez déja qu'elle est hors de prison ?

PLACIDE.

Ah, j'en aurois déja reçû les asseurances,
Et tu veux m'amuser de vaines apparences,
Cependant que Marcelle agit comme il lui plaît,

Et fait ſans reſiſtance executer l'arrêt.
De ma crédulité Theodore eſt punie,
Elle eſt hors de priſon, mais dans l'ignominie,
Et je devois juger, dans mon ſort rigoureux,
Que l'ennemi qui flate eſt le plus dangereux.
Mais ſouvent on s'aveugle, & dans les maux extrêmes
Les eſprits genereux jugent tout par eux-mêmes,
Et lors qu'on les trahit . . . .

SCENE II.

PLACIDE, LYCANTE, STEPHANIE.

LYCANTE.

Jugez en mieux, Seigneur,
Marcelle vous renvoïe, & la joïe & l'honneur,
Elle a de l'infamie arraché Theodore.

PLACIDE.

Elle a fait ce miracle?

LYCANTE.

Elle a plus fait encor.

PLACIDE.

Ne me fay plus languir, dy promptement.

LYCANTE.

D'abord
Valens changeoit l'arrêt en un arrêt de mort.

PLACIDE.

Ah, ſi de cet arrêt juſqu'à l'effet on paſſe....

LYCANTE.

Marcelle a refuſé cette ſanglante grace.
Elle la veut entiere & tâche à l'obtenir.
Mais Valens irrité s'obſtine à la bannir,
Et voulant que cet ordre à l'inſtant s'execute,
Quoi, qu'en vôtre faveur Marcelle lui diſpute,

Il mande Theodore, & la veut promptement
Faire conduire aux lieux de ſon banniſſement.

STEPHANIE.

Et vous vous alarmiez de voir ſa priſon vuide ?

PLACIDE.

Tout fait peur à l'Amour, c'eſt un enfant timide,
Et ſi tu le connois, tu me dois pardonner.

LYCANTE.

Elle fait ſes efforts pour vous la ramener,
Et vous conjure encor un moment de l'attendre.

PLACIDE.

Quelles graces, bons Dieux, ne lui doy-je point rendre !
Va, dy lui que j'attens ici ce grand ſuccès,
Ou ſa bonté pour moy paroit avec excès.

Lycante rentre.

STEPHANIE.

Et moy, je vay pour vous conſoler ſa Flavie.

PLACIDE.

Fay-lui donc quelque excuſe à flater ſon envie,
Et dy-lui de ma part tout ce que tu voudras.
Mon ame n'eut jamais les ſentimens ingrats,
Et j'ay honte en ſecret d'être dans l'impuiſſance
De montrer plus d'effets de ma reconnoiſſance.

Il eſt ſeul,

Certes une ennemie à qui je doy l'honneur
Méritoit dans ſon choix un peu plus de bonheur,
Devoit trouver une ame un peu moins défenduë,
Et j'ay pitié de voir tant de bonté perduë.
Mais le cœur d'un Amant ne peut ſe partager,
Elle a beau ſe contraindre, elle a beau m'obliger,
Je n'ay qu'averſion pour ce qui la regarde.



SCENE III.

PLACIDE, PAULIN.

PLACIDE.

VOus ne me dirîez plus qu'on vous l'a miſe en garde,
Paulin ?

PAULIN.

Elle n'eſt plus, Seigneur, en mon pouvoir.

PLACIDE.

Quoi, vous en ſoûpirez ?

PAULIN.

Je penſe le devoir ?

PLACIDE.

Soupirer du bonheur que le Ciel me renvoïe !

PAULIN.

Je ne voy pas pour vous de grands ſujets de joïe.

PLACIDE.

Qu'on la banniſſe, ou non, je la verrai toûjours.

PAULIN.

Quel fruit de cette vûë eſpérent vos amours ?

PLACIDE.

Le temps adoucira cette ame rigoureuſe.

PAULIN.

Le temps ne rendra pas la vôtre plus heureuſe,

PLACIDE.

Sans doute elle aura peine à me laiſſer perir.

PAULIN.

Qui le peut eſperer devoit la ſecourir.

PLACIDE.

Marcelle a fait pour moy tout ce que j'ay dû faire.

PAULIN.

Je n'ay donc rien à dire, & dois ici me taire.

PLACIDE

Non, non, il faut parler avec ſincerité,

Et loüer hautement sa generosité.

PAULIN.

Si vous me l'ordonnez, je loüerai donc sa rage.
Mais depuis quand, Seigneur, changez-vous de courage ?
Depuis quand pour vertu prenez-vous la fureur ?
Depuis quand loüez-vous ce qui doit faire horreur ?

PLACIDE.

Ah, je tremble à ces mots, que j'ay peine à comprendre.

PAULIN.

Je ne sçai pas, Seigneur, ce qu'on vous fait entendre,
Ou quel puissant motif retient vôtre couroux,
Mais Theodore enfin n'est plus digne de vous.

PLACIDE.

Quoi, Marcelle en effet ne l'a pas garantie ?

PAULIN.

A peine d'avec vous, Seigneur, elle est sortie,
Que l'ame toute en feu, les yeux étincelans,
Rapportant elle-même un ordre de Valens,
Avec trente Soldats elle a saisi la porte,
Et tirant de ce lieu Theodore à main forte ...

PLACIDE.

O Dieux ! jusqu'à ses pieds j'ay donc pû m'abaisser,
Pour voir trahir des vœux, qu'elle a feint d'exaucer,
Et pour en recevoir avec tant d'insolence
De tant de lâchetez la digne récompense !
Mon cœur avoit déja pressenti ce malheur.
Mais acheve, Paulin, d'irriter ma douleur,
Et sans m'entretenir des crimes de Marcelle,
Dy-moy qui je me dois immoler aprés elle,
Et sur quels insolens, aprés son châtiment,
Doit choir le reste affreux de mon ressentiment.

PAULIN.

Armez-vous donc, Seigneur, d'un peu de patience,
Et forcez vos transports à me prêter silence,
Tandis que le recit d'une juste rigueur,
Peut-être à chaque mot vous percera le cœur.
Je ne vous dirai point avec quelle tristesse
A ce honteux supplice a marché la Princesse.

Forcé de la conduire en ces infames lieux,
De honte, & de dépit, j'en détournois les yeux,
Et pour la consoler ne sçachant que lui dire,
Je maudissois tout bas les Loix de nôtre Empire,
Et vous êtiez le Dieu que dans mes déplaisirs
En secret, pour les rompre, invoquoient mes soupirs.

PLACIDE.

Ah, pour gagner ce temps on charmoit mon courage
D'une fausse promesse, & puis d'un faux message,
Et j'ay crû dans ces cœurs de la sincerité !
Ne fay plus de reproche à ma crédulité,
Et poursuy.

PAULIN.

Dans ces lieux à peine on l'a traînée,
Qu'on a vû des Soldats la troupe mutinée.
Tous courent à la proïe avec avidité,
Tous montrent à l'envy même brutalité.
Je croïois déja voir de cette ardeur égale
Naître quelque discorde à ces Tigres fatale,
Quand Didyme....

PLACIDE.

Ah, le lâche ! ah, le traitre !

PAULIN.

Ecoutez.

Ce traître a rëüni toutes leurs volontez.
Le front plein d'impudence, & l'œil armé d'audace,
Compagnons, a-t'il dit, *on me doit une grace.*
Depuis plus de six ans je souffre le mépris
Du plus ingrat Objet dont on puisse être épris.
Ce n'est pas de mes feux que je veux récompense,
Mais de tant de rigueurs la premiere vangeance :
Aprés vous punirez à loisir ses dédains
Il leur jette de l'or en suite à pleines mains,
Et lors, soit par respect qu'on eût pour sa naissance,
Soit qu'ils eussent marché sous son obéïssance,
Soit que son or pour lui fît un si prompt effort,
Ces cœurs en sa faveur tombent soudain d'accord,
Il entre sans obstacle.

PLACIDE.

Il y mourra l'infame.
Viens me voir dans ses bras lui faire vomir l'ame,
Viens voir de ma colere un juste & prompt effet
Joindre en ces mêmes lieux la peine à son forfait,
Confondre son triomphe avecque son supplice.

PAULIN.

Ce n'est pas en ces lieux qu'il vous fera justice,
Didyme en est sorti.

PLACIDE.

Quoi, Paulin, ce voleur
A déja par sa fuite évité ma douleur.

PAULIN.

Oüi, mais il n'étoit plus en sortant ce Didyme,
Dont l'orgueil insolent demandoit sa victime.
Ses cheveux sur son front s'efforçoient de cacher
La rougeur que son crime y sembloit attacher,
Et le remords de sorte abatoit son courage
Que même il n'osoit plus nous montrer son visage.
L'œil bas, le pied timide, & le corps chancelant,
Tel qu'un coupable enfin, qui s'échape en tremblant.
A peine il est sorti, que la fiere insolence
Du soldat mutiné reprend sa violence.
Chacun en sa valeur mettant son appui,
S'efforce de montrer qu'il n'a cedé qu'à lui.
On se pousse, on se presse, on se bat, on se tuë,
J'en vois une partie à mes pieds abatuë,
Au spectacle sanglant que je m'étois promis
Cleobule survient avec quelques Amis,
Met l'épée à la main, tourne en fuite le reste,
Entre.

PLACIDE.

Lui seul?

PAULIN.

Lui seul.

PLACIDE.

Ah, Dieux, quel coup funeste!

PAULIN.

Sans doute il n'est entré que pour l'en retirer.

PLACIDE.

Dy, dy qu'il est entré pour la deshonorer,
Et que le sort cruel pour hâter ma rüine
Veut qu'après un Rival un Ami m'assassine.
Le traitre ! mais dy moi, l'en as-tu vû sortir ?
Montroit-il de l'audace, ou quelque repentir ?
Qui des siens l'a suivi ?

PAULIN.

Cette troupe fidelle
M'a chassé comme Chef des Soldats de Marcelle ;
Je n'ay rien vû de plus, mais loin de le blâmer,
Je présume....

PLACIDE.

Ah, je sçai ce qu'il faut présumer.
Il est entré lui seul.

PAULIN.

Ayant si peu d'escorte
C'est ainsi qu'il a dû s'asseurer de la porte,
Et si là tous ensemble il ne les eût laissez,
Assez facilement on les auroit forcez.
Mais le voici qui vient pour vous en rendre compte ;
A son zéle, de grace, épargnez cette honte.

SCENE IV.

PLACIDE, PAULIN, CLEOBULE.

PLACIDE.

Et bien, vôtre Parente ? elle est hors de ces lieux,
Où l'on sacrifioit sa pudeur à nos Dieux ?

CLEOBULE.

Oüi, Seigneur.

PLACIDE.

J'ay regret qu'un cœur si magnanime
Se soit ainsi laissé prévenir par Didyme.

CLEOBULE.

J'en dois être honteux, mais je m'étonne fort

Qui vous a pû si-tôt en faire le rapport.
J'en croyois apporter les premieres nouvelles.

PLACIDE.

Graces aux Dieux, sans vous j'ay des Amis fidelles!
Mais ne differez plus à me la faire voir.

CLEOBULE.

Qui, Seigneur ?

PLACIDE.

Theodore.

CLEOBULE.

Est-elle en mon pouvoir ?

PLACIDE.

Ne me dites-vous pas que vous l'avez sauvée ?

CLEOBULE.

Je vous le dirois ! moy, qui ne l'ay plus trouvée !

PLACIDE.

Quoi, soudain par un charme elle avoit disparu ?

CLEOBULE.

Puisque déja ce bruit jusqu'à vous a couru,
Vous sçavez que sans charme elle a fui sa disgrace,
Que je n'ay plus trouvé que Didyme en sa place,
Quel plaisir prenez-vous à me le déguiser ?

PLACIDE.

Quel plaisir prenez-vous vous-méme à m'abuser,
Quand Paulin de ses yeux a vû sortir Didyme ?

CLEOBULE.

Si ses yeux l'ont trompé, l'erreur est legitime,
Et si vous n'en sçavez que ce qu'il vous a dit,
Ecoutez-en, Seigneur, un fidelle recit.
Vous ignorez encor la meilleure partie ;
Sous l'habit de Didyme elle-même est sortie.

PLACIDE.

Qui ?

CLEOBULE.

Vôtre Theodore, & cet audacieux
Sous le sien au lieu d'elle est resté dans ces lieux.

PLACIDE.

Que dis-tu, Cleobule ? ils ont fait cet échange ?

CLEOBULE.

C'est une nouveauté qui doit sembler étrange.

PLACIDE.

Et qui me porte encor de plus étranges coups.
Voy si c'est sans raison que j'en étois jaloux,
Et malgré les avis de ta fausse prudence,
Juge de leur amour par leur intelligence.

CLEOBULE.

J'ose en douter encore, & je ne voy pas bien.
Si c'est zele d'Amant, ou fureur de Chrétien.

PLACIDE.

Non, non, ce témeraire au péril de sa tête
A mis en seureté son illustre conquête.
Par tant de feints mépris, elle qui t'abusoit
Lui conservoit ce cœur qu'elle me refusoit,
Et ses dédains cachoient une faveur secrette
Dont tu n'étois pour moy qu'un aveugle interpréte.
L'œil d'un Amant jaloux a bien d'autres clartez.
Les cœurs pour ses soupçons n'ont point d'obscuritez;
Son malheur lui fait jour jusques au fond d'une ame,
Pour y lire sa perte, écrite en traits de flame.
Elle me disoit bien, l'ingrate, que son Dieu
Sçauroit, sans mon secours, la tirer de ce lieu,
Et seure qu'elle étoit de celui de Didyme,
A se servir du mien elle eût crû faire un crime,
Mais auroit-on bien pris pour generosité
L'impetueuse ardeur de sa témerité?
Après un tel affront, & de telles offenses,
M'auroit-on envié la douceur des vangeances?

CLEOBULE.

Vous le verriez déja si j'avis pû souffrir
Qu'en cet habit de Fille on vous le vint offrir,
J'ay crû que sa valeur, & l'éclat de sa race
Pouvoient bien meriter cette petite grace,
Et vous pardonnerez à ma vieille amitié
Si jusque là, Seigneur, elle étend sa pitié.
Le voici qu'Amintas vous amene à main forte.

PLACIDE.

Pourrai-je retenir la fureur qui m'emporte?

CLEOBULE.
Seigneur, reglez si bien ce violent courroux,
Qu'il n'en échape rien trop indigne de vous.

SCENE V.

PLACIDE, DIDYME, CLEOBULE, PAULIN, AMINTAS, Troupe.

PLACIDE.
APproche, heureux Rival, heureux choix d'une ingrate,
Dont je voy qu'à ma honte enfin l'amour éclate.
C'est donc pour t'enrichir d'un si noble butin
Qu'elle s'est obstinée à suivre son destin,
Et pour mettre ton ame au comble de sa joïe,
Cet esprit déguisé n'a point eu d'autre voïe ?
Dans ces lieux dignes d'elle elle a reçû ta foy,
Et pris l'occasion de se donner à toy ?

DIDYME.
Ah, Seigneur, traitez mieux une vertu parfaite.

PLACIDE.
Ah, je sçai mieux que toy comme il faut qu'on la traite,
J'en connoy l'artifice, & de tous ses mépris,
Sur quelle confiance as-tu tant entrepris ?
Ma perfide Marâtre, & mon Tyran de Pére
Auroient-ils contre moy choisi ton ministere,
Et pour mieux t'enhardir à me voler mon bien,
T'auroient-ils promis grace, appui, faveur, soûtien ?
Aurois-tu bien uni leurs fureurs à ton zele,
Son Amant tout ensemble, & l'Agent de Marcelle ?
Qu'en as-tu fait enfin ? où me la caches-tu ?

DIDYME.
Derechef jugez mieux de la même vertu.
Je n'ay rien entrepris, ni comme Amant fidelle,

Ni comme impie Agent des fureurs de Marcelle,
Ni sous l'espoir flateur de quelque impunité,
Mais par un pur effet de generosité.
Je le nommerois mieux, si vous pouviez comprendre
Par quel zele un Chrétien ose tout entreprendre.
La mort qu'avec ce nom je ne puis éviter
Ne vous laisse aucun lieu de vous inquieter.
Qui s'apprête à mourir, qui court à ses supplices,
N'abaisse pas son ame à ces molles délices,
Et près de rendre compte à son Juge Eternel,
Il craint d'y porter même un desir criminel,
J'ay soustrait Theodore à la rage insensée,
Sans blesser sa pudeur de la moindre pensée.
Elle fuit, & sans tache, où l'inspire son Dieu;
Ne m'en demandez point ni l'ordre, ni le lieu,
Comme je n'en prétens, ni faveur, ni salaire,
J'ay voulu l'ignorer, afin de le mieux taire.

PLACIDE.

Ah, tu me fais ici des contes superflus,
J'ay trop été crédule, & je ne le suis plus.
Quoi, sans rien obtenir, sans même rien prétendre,
Un zele de Chrétien t'a fait tout entreprendre?
Quel prodige pareil s'est jamais rencontré?

DIDYME.

Paulin vous aura dit comme je suis entré.
Prêtez l'oreille au reste, & punissez ensuite
Tout ce que vous verrez de coupable en sa fuite.

PLACIDE.

Dy, mais en peu de mots, & sur que les tourmens
M'auront bien-tôt vangé de tes déguisemens.

DIDYME.

La Princesse à ma vûë également atteinte
D'étonnement, d'horreur, de colere, & de crainte,
A tant de passions exposée à la fois,
A perdu quelque temps l'usage de la voix,
Aussi j'avois l'audace encor sur le visage.
Qui parmi ces mutins m'avoit donné passage;
Et je portois encor sur le front imprimé
Cet insolent orgueil dont je l'avois armé

Enfin reprenant cœur : *Arrête*, me dit-elle,
Arrête, & m'alloit faire une longue querelle ;
Mais pour laisser agir l'erreur qui la surprend,
Le temps étoit trop cher, & le peril trop grand.
Donc pour la détromper, *Non*, lui dis-je, *Madame*,
Quelque outrageux mépris dont vous traitiez ma flame,
Je ne viens point ici comme Amant indigné
Me vanger de l'Objet dont je fus dédaigné.
Une plus sainte ardeur regne au cœur de Didyme,
Il vient de vôtre honneur se faire la victime,
Le payer de son sang, & s'exposer pour vous
A tout ce qu'oseront la haine, & le courroux ;
Fuiez sous mon habit, & me laissez, de grace,
Sous le vôtre en ces lieux occuper vôtre place.
C'est par ce moyen seul qu'on peut vous garantir,
Conservez une Vierge, en faisant un Martyr.
Elle, à cette priere encor demi-tremblante,
Et mêlant à sa joïe un reste d'épouvante,
Me demande pardon d'un visage étonné
De tout ce que son ame a craint, ou soupçonné.
Je m'aprête à l'échange, elle à la mort s'apprête,
Je lui rends mes habits, elle m'offre sa tête,
Et demande à sauver un si précieux bien
Aux dépens de son sang, plûtôt qu'au prix du mien.
Mais Dieu la persuade, & nôtre combat cesse,
Je voy suivant mes vœux échaper la Princesse.

PAULIN.

C'étoit donc à dessein qu'elle cachoit ses yeux,
Comme rouge de honte, en sortant de ces lieux ?

DIDYME.

En lui disant adieu je l'en avois instruite,
Et le Ciel a daigné favoriser sa fuite.
Seigneur, ce peu de mots suffit pour vous guérir,
Vivez sans jalousie, & m'envoïez mourir.

PLACIDE.

Helas ! & le moyen d'être sans jalousie,
Lors que ce cher Objet te doit plus que la vie ?
Ta courageuse adresse à ses divins appas
Vient de rendre un secours que leur devoit mon bras,

Et lors que je me laisse amuser de paroles,
Tu t'exposes pour elle, ou plûtôt tu t'immoles.
Tu donnes tout ton sang, pour lui sauver l'honneur,
Et je ne serois pas jaloux de ton bonheur ?
  Mais ferois-je périr celui qui l'a sauvée ?
Celui par qui Marcelle est pleinement bravée ?
Qui m'a rendu ma gloire, & préservé mon front
Des infames couleurs d'un si mortel affront ?
Tu vivras. Toutefois défendrai-je ta tête,
Alors que Theodore est ta juste conquête,
Et que cette beauté qui me tient sous sa loy
Ne sçauroit plus sans crime être à d'autres qu'à toy ?
N'importe, si ta flame en est mieux écoutée,
Je dirai seulement que tu l'as méritée,
Et sans plus regarder ce que j'aurai perdu,
J'aurai devant les yeux ce que tu m'as rendu.
De mille déplaisirs qui m'arrachoient la vie
Je n'ay plus que celui de te porter envie.
Je sçaurai bien le vaincre, & garder pour tes feux
Dans une ame jalouse, un esprit genereux.
  Va donc, heureux Rival, rejoindre ta Princesse,
Dérobe-toy comme elle aux yeux d'une Tygresse.
Tu m'as sauvé l'honneur, j'assurerai tes jours,
Et mourrai, s'il le faut, moy-même à ton secours.

DIDYME.

Seigneur.....

PLACIDE.

Ne me dy rien. Après de tels services,
Je n'ay rien à pretendre à moins que tu perisses.
Je le sçai, je l'ay dit, mais dans ce triste état,
Je te suis redevable, & ne puis être ingrat.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PAULIN, CLEOBULE.

PAULIN.


Uy, Valens pour Placide a beaupoup d'indulgence,
Il est même en secret de son intelligence.
C'étoit par cet Arrêt lui qu'il considéroit,
Et je vous ay conté ce qu'il en esperoit.
Mais il hait des Chrétiens l'opiniâtre zele,
Et s'il aime Placide, il redoute Marcelle.
Il en sçait le pouvoir, il en voit la fureur,
Et ne veut pas se perdre auprés de l'Empereur,
Il ne veut pas perir, pour conserver Didyme.
Puisqu'il s'est laissé prendre, il païra pour son crime,
Valens sçaura punir son illustre attentat,
Par inclination, & par raison d'Etat,
Et si quelque malheur ramene Theodore,
A moins qu'elle renonce à ce Dieu qu'elle adore,
Dût Placide lui-même aprés elle en mourir,
Par les mêmes motifs il la fera perir.
Dans l'ame il est ravi d'ignorer sa retraite,
Il fait des vœux au Ciel pour la tenir secrette,
Il craint qu'un indiscret la vienne reveler,
Et n'osera rien plus, que de dissimuler,

CLEOBULE.

Cependant vous sçavez, pour grand que soit ce crime,
Ce qu'a juré Placide en faveur de Didyme.

Piqué contre Marcelle il cherche à la braver,
Et hazardera tout afin de le ſauver.
Il a des Amis prêts, il en aſſemble encore,
Et ſi quelque malheur vous rendoit Theodore,
Je prévoy des tranſports en lui ſi violens,
Que je crains pour Marcelle, & même pour Valens.
Mais a-t'il condamné ce genereux coupable?

PAULIN.

Il l'interroge encor, mais en Juge inplacable?

CLEOBULE.

Il m'a permis pourtant de l'attendre en ce lieu,
Pour tâcher à le vaincre, ou pour lui dire adieu.
Ah, qu'il diſſiperoit un dangereux orage,
S'il vouloit à nos Dieux rendre le moindre hommage.

PAULIN.

Quand de ſa folle erreur vous l'auriez diverti,
En vain de ce péril vous le croiriez ſorti.
Flavie eſt aux abois; Theodore échapée
D'un mortel deſeſpoir juſqu'au cœur la frapée,
Marcelle n'attend plus que ſon dernier ſoupir.
Jugez à quelle rage ira ſon déplaiſir,
Et ſi, comme on ne peut s'en prendre qu'à Didyme,
Son Epoux lui voudra refuſer ſa victime.

CLEOBULE.

Ah, Paulin, un Chrétien à nos Autels réduit
Fait auprès des Céſars un trop précieux bruit,
Il leur devient trop cher, pour ſouffrir qu'il périſſe;
Mais je le voy déja qu'on amene au ſupplice.

SCENE II.

PAULIN, CLEOBULE, LYCANTE, DIDYME.

CLEOBULE.

Lycante, ſouffre ici l'adieu de deux Amis,
Et me donne un moment que Valens m'a promis.

LYCANTE.

J'en ay l'ordre, & je vay disposer ma Cohorte
A garder cependant les dehors de la porte.
Je ne mets point d'obstacle à vos derniers secre
Mais tranchez promptement d'inutiles regrets.

SCENE III.

CLEOBULE, DIDYME, PAULIN.

CLEOBULE.

Ce n'est point, cher Ami, le cœur troublé d'alarmes,
Que je t'attens ici pour te donner des larmes,
Un astre plus benin vient d'éclairer tes jours.
Il faut vivre, Didyme, il faut vivre.

DIDYME.

Et j'y cours.
Pour la cause de Dieu s'offrir en sacrifice,
C'est courir à la vie, & non pas au supplice.

CLEOBULE.

Peut-être dans ta Secte est-ce nne vision,
Mais l'heur que je t'apporte est sans illusion.
Theodore est à toy; ce dernier témoignage
Et de ta passion, & de ton grand courage,
A si bien en amour changé tous ses mépris,
Qu'elle t'attend chez moy, pour t'en donner le prix.

DIDYME.

Que me sert son amour & sa reconnoissance,
Alors que leur effet n'est plus en sa puissance,
Et qui t'amene ici par ce frivole attrait
Aux douceurs de ma mort mêler un vain regret,
Empêcher que ma joïe à mon heur ne réponde,
Et m'arracher encor un regard vers le Monde?
Ainsi donc Theodore est cruelle à mon sort
Jusqu'à persecuter, & ma vie, & ma mort,
Dans sa haine, & sa flame également à craindre?

Et moy, dans l'une & l'autre également à plaindre ?

CLEOBULE.

Ne te figure point d'impoſſibilité
Où tu fais, ſi tu veux, trop de facilité,
Où tu n'as qu'à te faire un moment de contrainte.
Donne à ton Dieu ton cœur, aux nôtres quelque feinte;
Un peu d'encens offert au pied de leurs Autels
Peut égaler ton ſort au ſort des Immortels.

DIDYME.

Et pour cela vers moy Theodore t'envoïe ?
Son eſprit adouci me veut par cette voïe ?

CLEOBULE.

Non elle ignore encor que tu ſois arrété;
Mais oſe en ſa faveur te mettre en liberté.
Oſe te dérober aux fureurs de Marcelle,
Et Placide t'enleve en Egypte avec elle,
Où ſon cœur genereux te laiſſe entre ſes bras
Etre avec ſeureté tout ce que tu voudras.

DIDYME.

Va, dangereux Ami, que l'Enfer me ſuſcite,
Ton damnable artifice en vain me ſollicite,
Mon cœur inébranlable aux plus cruels tourmens
A preſque été ſurpris de tes chatoüillemens.
Leur moleſſe a plus fait que le fer, ni la flame,
Elle a frappé mes ſens, elle a broüillé mon ame,
Ma raiſon s'eſt troublée, & mon foible a paru,
Mais j'ay dépoüillé l'homme, & Dieu m'a ſecouru.
Va revoir ta parente, & dy-lui qu'elle quitte
Ce ſoin de me païer par-de-là mon merite.
Je n'ay rien fait pour elle, elle ne me doit rien,
Ce qu'elle juge amour n'eſt qu'ardeur de Chrétien,
C'eſt la connoître mal que de la reconnoître.
Je n'en veux point de prix que du ſouverain Maître,
Et comme c'eſt lui ſeul que j'ay conſideré,
C'eſt lui ſeul dont j'attens ce qu'il m'a preparé.
Si pourtant elle croit me devoir quelque choſe,
Et peut avant ma mort ſouffrir que j'en diſpoſe,
Qu'elle païe à Placide, & tâche à conſerver

Des jours que par les miens je lui viens de sauver.
Qu'elle fuïe avec lui, c'est tout ce que veut d'elle
Le souvenir mourant d'une flame si belle.
Mais elle même vient, helas, à quel dessein ?

SCENE IV.

DIDYME, THEODORE, CLEOBULE, PAULIN, LYCANTE.

Lycante suit Theodore, & entre incontinent chez Marcelle sans rien dire.

DIDYME.
PEnsez-vous m'arracher la palme de la main,
Madame, & mieux que lui m'expliquant vôtre envie,
Par un charme plus fort m'attacher à la vie ?
THEODORE.
Oüi, Didyme, il faut vivre, & me laisser mourir.
C'est à moy qu'on en veut, c'est à moy de périr.
CLEOBULE *à Theodore.*
O Dieu ! quelle fureur aujourd'hui vous possede.
à Paulin.
Mais prévenons le mal par le dernier remede,
Je cours trouver Placide, & toy tire en longueur
De Valens si tu peux la derniere rigueur.



SCENE V.

DIDYME, THEODORE, PAULIN.

DIDYME.

Quoi ! ne craignez-vous point qu'une rage ennemie
Vous fasse de nouveau traîner à l'infamie ?

THEODORE.

Non, non, Flavie est morte, & Marcelle en fureur
Dédaigne un châtiment qui m'a fait tant d'horreur.
Je n'en ay rien à craindre, & Dieu me le révele.
Ce n'est plus que du sang que veut cette cruelle,
Et quelque cruauté qu'elle veuille essaïer,
S'il ne faut que du sang, j'ay trop dequoi païer.
Rens-moy, rens moy ma place assez & trop gardée ;
Pour me sauver l'honneur, je te l'avois cedée,
Jusque-là seulement j'ay souffert ton secours,
Mais je la viens reprendre alors qu'on veut mes jours.
Rens, Didyme, rens-moy le seul bien où j'aspire,
C'est le droit de mourir, c'est l'honneur du Martyre.
A quel titre peux-tu me retenir mon bien ?

DIDYME.

A quel droit voulez-vous vous emparer du mien ?
C'est à moy qu'appartient, quoi que vous puissiez dire,
Et le droit de mourir, & l'honneur du Martyre.
De sort comme d'habits, nous avons sçû changer,
Et l'arrêt de Valens me le vient d'ajuger.

THEODORE.

Tu t'obstines en vain la haine de Mercelle....



SCENE VI.

MARCELLE, THEODORE, DIDYME, PAULIN, LYCANTE, STEPHANIE.

MARCELLE *à Lycante.*

AVec quelque douceur j'en reçois la nouvelle,
Non que mes déplaisirs s'en puissent soulager,
Mais c'est toûjours beaucoup que se pouvoir vanger.

THEODORE.

Madame, je vous viens rendre vôtre victime.
Ne le retenez plus, ma fuite est tout son crime,
Ce n'est qu'au lieu de moy qu'on le méne à l'Autel,
Et puisque je me montre, il n'est plus criminel.
C'est pour moy que Placide a dédaigné Flavie,
C'est moy par consequent qui lui coûte la vie.

DIDYME.

Non, c'est moy seul, Madame, & vous l'avez pû voir,
Qui sauvant sa Rivale ay fait son desespoir.

MARCELLE.

O couple de ma perte également coupable,
Sacrileges auteurs du malheur qui m'accable,
Qui dans ce vain debat vous vantez à l'envi,
Lors que j'ay tout perdu, de me l'avoir ravi!
Donc jusques à ce point vous bravez ma colere,
Qu'en vous faisant perir je ne puis vous déplaire,
Et que loin de trembler sous la punition,
Vous y courez tous deux avec ambition?
Elle semble à tous deux porter un Diadême,
Vous en êtes jaloux comme d'un bien suprême;
L'une & l'autre de moy s'efforce à l'obtenir,
Je puis vous immoler, & ne puis vous punir,
Et quelque sang qu'épande une Mere affligée,
Ne vous punissant pas elle n'est pas vangée,

Toutefois Placide aime, & vôtre châtiment
Portera sur son cœur ses coups plus puissamment.
Dans ce gouffre de maux c'est lui qui m'a plongée,
Et si je l'en punis je suis assez vangée.

THEODORE *à Didyme.*

J'ay donc enfin gagné, Didyme, & tu le vois.
L'arrêt est prononcé, c'est moy dont on fait choix,
C'est moy qu'aime Placide, & ma mort te délivre.

DIDYME.

Non, non, si vous mourez, Didyme vous doit suivre.

MARCELLE.

Tu la suivras, Didyme, & je suivrai tes vœux,
Un déplaisir si grand n'a pas trop de tous deux.
Que ne puis-je aussi-bien immoler à Flavie
Tous les Chrétiens ensemble, & toute la Syrie,
Ou que ne peut ma haine avec un plein loisir
Animer les Bourreaux qu'elle sçauroit choisir,
Repaître mes douleurs d'une mort dure & lente,
Vous la rendre à la fois, & cruelle, & traînante,
Et parmi les tourmens soûtenir vôtre sort,
Pour vous faire sentir chaque jour une mort!
Mais je sçai le secours que Placide prépare,
Je sçai l'effort pour vous que fera ce Barbare,
Et ma triste vengeance a beau se consulter,
Il me faut, ou la perdre, ou la précipiter.
Hâtons la donc, Lycante, & courons-y sur l'heure.
La plus prompte des morts est ici la meilleure.
N'avoir pour y descendre à pousser qu'un soûpir,
C'est mourir doucement, mais c'est enfin mourir,
Et lors qu'un grand obstacle à nos fureurs s'oppose,
Se vanger à demi c'est du moins quelque chose.
Amenez-les tous deux.

PAULIN.

Sans l'ordre de Valens?
Madame, écoutez moins des transports si bouillans,
Sur son autorité c'est beaucoup entreprendre.

MARCELLE,

S'il en demande compte, est-ce à vous de le rendre?
Paulin, portez ailleurs vos conseils indiscrets,

Et ne prenez souci que de vos interêts.

THEODORE *à Didyme.*

Ainsi de ce combat que la vertu nous donne,
Nous sortirons tous deux avec une Couronne.

DIDYME.

Oüi, Madame, on exauce, & vos vœux & les miens,
Dieu....

MARCELLE.

Vous suivrez ailleurs de si doux entretiens.
Amenez-les tous deux.

PAULIN *seul.*

Quel orage s'apprête !
Que je voy se former une horrible tempète !
Si Placide survient, que de sang répandu,
Et qu'il en répandra, s'il trouve tout perdu !
Allons chercher Valens, qu'à tant de violence
Il oppose non-plus une molle prudence,
Mais un courage mâle, & qui d'autorité,
Sans rien craindre....

SCENE VII.

VALENS, PAULIN.

VALENS.

AH, Paulin, est-ce une verité ?
Est ce une illusion, est ce une réverie ?
Viens-je d'oüir la voix de Marcelle en furie ?
Ose t'elle traîner Theodore à la mort.

PAULIN.

Oüi, si Valens n'y fait un genereux effort.

VALENS.

Quel effort genereux veux-tu que Valens fasse,
Lors que de tous côtez il ne voit que disgrace ?

PAULIN.

Faites voir qu'en ces lieux c'est vous qui gouvernez,

Qu'aucun n'y doit perir, si vous ne l'ordonnez.
La Syrie à vos loix est-elle assujettie,
Pour souffrir qu'une Femme y soit Juge, & Partie ?
Jugez de Theodore.

VALENS.

Et qu'en puis-je ordonner,
Qui dans mon triste sort ne serve à me gêner ?
Ne la condamner pas c'est me perdre avec elle,
C'est m'exposer en bute aux fureurs de Marcelle,
Au pouvoir de son Frere, au couroux des Cesars,
Et pour un vain effort courir mille hazards.
La condamner d'ailleurs c'est faire un parricide,
C'est de ma propre main assassiner Placide,
C'est lui porter au cœur d'inévitables coups.

PAULIN.

Placide donc, Seigneur, osera plus que vous.
Marcelle a fait armer Lycante, & sa Cohorte,
Mais sur elle, & sur eux, il va fondre à main forte,
Resolu de forcer pour cet Objet charmant
Jusqu'à vôtre Palais, & vôtre appartement.
Prévenez ce desordre, & jugez quel carnage
Produit le desespoir qui s'oppose à la rage,
Et combien des deux parts l'amour, & la fureur
Etaleront ici de spectacles d'horreur.

VALENS.

N'importe laissons faire, & Marcelle, & Placide.
Que l'amour en furie, ou la haine en décide,
Que Theodore en meure, ou ne périsse pas,
J'aurai lieu d'excuser sa vie, ou son trépas.
S'il la sauve, peut-être on trouvera dans Rome
Plus de cœur que de crime à l'ardeur d'un jeune homme,
Je l'en désavoüerai, j'irai l'en accuser,
Les pousser par ma plainte à le favoriser,
A plaindre son malheur, en blâmant son audace.
Cesar même pour lui me demandera grace,
Et cette illusion de ma severité
Augmentera ma gloire & mon autorité.

PAULIN.

Et s'il ne peut ſauver cet Objet qu'il adore?
Si Marcelle à ſes yeux fait périr Theodore?

VALENS.

Marcelle aura ſans moy commis cet attentat.
J'en ſçaurai près de lui faire un crime d'Etat,
A ſes reſſentimens égaler ma colere,
Lui promettre vangeance, & trancher du ſevere,
Et n'ayant point de part en cet événement,
L'en conſoler en Pere un peu plus aiſément.
Mes ſoins avec le temps pourront tarir ſes larmes.

PAULIN.

Seigneur, d'un mal ſi grand c'eſt prendre peu d'alarmes,
Placide eſt violent, & pour la ſecourir
Il périra lui même, ou fera tout périr.
Si Marcelle y ſuccombe, appréhendez ſon Frere,
Et ſi Placide y meurt, les déplaiſirs d'un Pere.
De grace, prévenez ce funeſte hazard,
Mais que vois-je? peut-être il eſt déja trop tard,
Stephanie entre ici de pleurs toute trempée.

VALENS.

Theodore à Marcelle eſt ſans doute échapée,
Et l'amour de Placide a bravé ſon effort.

SCENE VIII.

VALENS, PAULIN, STEPHANIE.

VALENS *à Stephanie.*

MArcelle a donc osé les traîner à la mort,
Sans mon ſçû, ſans mon ordre, & ſon audace extréme....

STEPHANIE.

Seigneur, pleurez ſa perte, elle eſt morte elle même.

VALENS.

Elle eſt morte!

STEPHANIE.

Elle l'eſt.

VALENS.

Et Placide a commis...

STEPHANIE.

Non, ce n'eſt en effet, ni lui, ni ſes Amis,
Mais s'il n'en eſt l'auteur, du moins il en eſt cauſe.

VALENS.

Ah, pour moy l'un & l'autre eſt une même choſe,
Et puiſque c'eſt l'effet de leur inimitié,
Je dois vanger ſur lui cette chére moitié,
Mais apprens-moy ſa mort, du moins ſi tu l'as vûë.

STEPHANIE.

De l'eſcalier à peine elle étoit deſcenduë,
Qu'elle apperçoit Placide aux portes du Palais,
Suivi d'un gros armé d'Amis & de Valets.
Sur les bords du perron ſoudain elle s'avance,
Et preſſant ſa fureur qu'accroît cette preſence,
Viens, dit-elle, *viens voir l'effet de ton ſecours*,
Et ſans perdre le temps en de plus long diſcours,
Ayant fait avancer l'une & l'autre victime,
D'un côté Theodore, & de l'autre Didyme,
Elle leve le bras, & de la méme main
Leur enfonce à tous deux un poignard dans le ſein.

VALENS.

Quoi, Theodore eſt morte?

STEPHANIE.

Et Didyme avec elle.

VALENS.

Et l'un & l'autre enfin de la main de Marcelle?
Ah, tout eſt pardonnable aux douleurs d'un Amant,
Et quoi qu'ait fait Placide en ſon reſſentiment...

STEPHANIE.

Il n'a rien fait, Seigneur, mais écoutez le reſte.
Il demeure immobile à cet objet funeſte.
Quelque ardeur qui le pouſſe à vanger ce malheur
Pour en avoir la force il a trop de douleur;
Il pâlit, il fremit, il tremble, il tombe, il pâme,
Sur ſon cher Cleobule il ſemble rendre l'ame.

Cependant triomphante entre ces deux mourans,
Marcelle les contemple à ses pieds expirans
Joüit de sa vengeance & d'un regard avide
En cherche les douceurs jusqu'au cœur de Placide;
Et tantôt se repaît de leurs derniers soûpirs,
Tantôt goûte à pleins yeux les mortels déplaisirs,
Y mesure sa joïe, & trouve plus charmante
La douleur de l'Amant que la mort de l'Amante,
Nous témoigne un dépit, qu'aprés ce coup fatal,
Pour être trop sensible, il sent trop peu son mal,
En hait sa pâmoison qui la laisse impunie,
Au péril de ses jours la souhaite finie.
Mais à peine il revit, qu'elle haussant la voix,
Je n'ay pas résolu de mourir à ton choix,
Dit-elle, *ny d'attendre à rejoindre Flavie*,
Que ta rage insolente ordonne de ma vie.
A ces mots furieuse, & se perçant le flanc
De ce même poignard fumant d'un autre sang,
Elle ajoûte, *va, traitre, à qui j'épargne un crime,*
Si tu veux te vanger, cherche une autre victime.
Je meurs, mais j'ay dequoi rendre graces aux Dieux;
Puisque je meurs vangée, & vangée à tes yeux.
Lors même dans la mort conservant son audace,
Elle tombe, & tombant elle choisit sa place,
D'où son œil semble encore à longs traits se saouler
Du sang des malheureux qu'elle vient d'immoler.

VALENS.

Et Placide ?

STEPHANIE.

J'ay fuy voïant Marcelle morte,
De peur qu'une douleur & si juste & si forte
Ne vangeât .... Mais, Seigneur, je l'apperçoy qui vient.

VALENS.

Arrête, de foiblesse à peine il se soûtient,
Et d'ailleurs à ma vûë il sçaura se contraindre,
Ne crains rien. Mais, ô Dieux, que j'ay moy-même à craindre !

SCENE IX.

VALENS, PLACIDE, CLEOBULE, PAULIN, STEPHANIE. Troupe.

VALENS.

Cleobule, quel ſang coule ſur ſes habits ?

CLEOBULE.

Le ſien propre, Seigneur.

VALENS.

Ah, Placide, ah, mon Fils.

PLACIDE.

Retire-toy, cruel.

VALENS.

Cet Ami ſi fidelle
N'a pû rompre le coup qui t'immole à Marcelle !
Qui ſont les Aſſaſſins ?

CLEOBULE.

Son propre deſeſpoir.

VALENS.

Et vous ne deviez pas le craindre, & le prévoir ?

CLEOBULE

Je l'ay craint, & prévû juſqu'à ſaiſir ſes armes,
Mais comme aprés ce ſoin j'en avois moins d'alarmes,
Embraſſant Theodore, un funeſte hazard
A fait deſſous ſa main rencontrer ce poignard,
Par où ſes déplaiſirs trompant ma prévoyance....

VALENS.

Ah, faloit-il avoir ſi peu de défiance ?

PLACIDE.

Rens-en graces au Ciel, heureux Pére & Mari.
Par-là t'eſt conſervé ce pouvoir ſi chéri,
Ta dignité dans l'ame à ton Fils préferée,

Ta propre vie enfin par là s'est asseurée,
Et ce sang qu'un amour pleinement indigné
Peut-être en ses transports n'auroit pas épargné.
Pour ne point violer les droits de la naissance
Il falloit que mon bras s'en mît dans l'impuissance.
C'est par là seulement qu'il s'est pû retenir,
Et je me suis puni, de peur de te punir.
Je te punis pourtant, c'est ton sang que je verse.
Si tu m'aimes encor, c'est ton sein que je perce,
Et c'est pour te punir que je viens en ces lieux,
Pour le moins en mourant te blesser par les yeux.
Daigne le juste Ciel....

VALENS.

Cleobule, il expire.

CLEOBULE.

Non, Seigneur, je l'entens encore qu'il soûpire,
Ce n'est que la douleur qui lui coupe la voix.

VALENS.

Non, non, j'ay tout perdu, Placide est aux abois.
Mais ne rejettons pas une esperance vaine.
Portons-le reposer dans la chambre prochaine,
Et vous autres, allez prendre souci des Morts,
Tandis que j'aurai soin de calmer ses transports.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



EXAMEN DE THEODORE.

LA representation de cette Tragedie n'a pas eu grand éclat, & sans chercher des couleurs à la justifier; je veux bien ne m'en prendre qu'à ses défauts, & la croire mal faite, puisqu'elle a été mal suivie. J'aurois tort de m'opposer au jugement du Public; il m'a été trop avantageux en d'autres Ouvrages, pour le contredire en celui-ci, & si je l'accusois d'erreur ou d'injustice pour Theodore, mon

mon exemple donneroit lieu à tout le monde de soupçonner des mêmes choses les arrêts qu'il a prononcez en ma faveur. Ce n'est pas toutefois sans quelque satisfaction, que je voy la meilleure & plus saine partie de mes Juges imputer ce mauvais succés à l'idée de la prostitution qu'on a pû souffrir, bien qu'on sçût assez qu'elle n'auroit point d'effet, & que pour en extenuer l'horreur, j'ay emploïé tout ce que l'Art & l'experience m'ont pû fournir de lumiéres; pouvant dire du quatriéme Acte de cette Piéce, que je ne croy pas en avoir fait aucun, où les diverses passions soient ménagées avec plus d'adresse, & qui donne plus de lieu à faire voir tout le talent d'un excellent Acteur. Dans cette disgrace j'ay dequoi congratuler à la pureté de nôtre Scene, de voir qu'une Histoire, qui fait le plus bel ornement du second Livre des Vierges de saint Ambroise, se trouve trop licencieuse pour y être supportée. Qu'eût-on dit, si comme ce grand Docteur de l'Eglise, j'eusse fait voir cette Vierge dans le lieu infame? si j'eusse décrit les diverses agitations de son ame pendant qu'elle y fut? Si j'eusse peint les troubles qu'elle ressentit au premier moment qu'elle y vit entrer Didyme? C'est là dessus que ce grand Saint fait triompher cette éloquence qui convertit saint Augustin, & c'est pour ce spectacle qu'il invite particulierement les Vierges à ouvrir les yeux. Je l'ay dérobé à la vûë, & autant que je l'ai pû, à l'imagination de mes Auditeurs, & aprés y avoir consumé toute mon industrie, la modestie de nôtre Théatre a desavoüé ce peu que la necessité de mon Sujet m'a forcé d'en faire connoître.

Je ne veux pas toutefois me flater jusqu'à dire que cette fâcheuse idée ait été le seul défaut de ce Poëme. A le bien examiner, s'il y a quelques caracteres vigoureux & animez, comme ceux de Placide & de Marcelle, il y en a de traînans, qui ne peuvent avoir grand charme, ni grand feu sur le Théatre, Celui de Theodore est entiérement froid. Elle n'a aucune passion qui l'agite, & là même où son zele

pour Dieu qui occupe toute son ame devroit éclater le plus, c'est-à-dire dans sa contestation avec Didyme pour le Martyre, je lui ay donné si peu de chaleur, que cette Scene bien que tres-courte ne laisse pas d'ennuïer. Aussi pour en parler sainement, une Vierge & Martyre sur un Theatre, n'est autre chose qu'un Terme qui n'a ni jambes ni bras, & par consequent point d'action.

Le caractere de Valens ressemble trop à celui de Felix dans Polyeucte, & a même quelque chose de plus bas, en ce qu'il se ravale à craindre sa Femme, & n'ose s'opposer à ses fureurs, bien que dans l'ame il tienne le parti de son Fils. Tout Gouverneur qu'il est, il demeure les bras croisez au cinquiéme Acte quand il les voit prêts à s'entre-immoler l'un à l'autre, & attend le succez de leur haine mutuelle, pour se ranger du côté du plus fort. La connoissance que Placide son Fils a de cette bassesse d'ame, fait qu'il le regarde si bien comme un Esclave de Marcelle, qu'il ne daigne pas s'adresser à lui pour obtenir ce qu'il souhaite en faveur de sa Maîtresse, sçachant bien qu'il le feroit inutilement. Il aime mieux se jetter aux pieds de cette Marâtre imperieuse qu'il hait & qu'il a bravée, que de perdre des prieres & des soupirs auprès d'un Pere qui l'aime dans le fond de l'ame, & n'oseroit lui rien accorder.

Le reste est assez ingénieusement conduit, & la maladie de Flavie, sa mort, & les violences dès desespoirs de sa Mere qui la vange, ont assez de justesse. J'avois peint des haines trop envenimées pour finir autrement, & j'eusse été ridicule, si j'eusse fait faire au sang de ces Martyrs le même effet sur le cœur de Marcelle & de Placide, que fait celui de Polyeucte sur ceux de Felix & de Pauline. La mort de Theodore peut servir de preuve à ce que dit Aristote, *que quand un Ennemi tuë son Ennemi, il ne s'excite par-là aucune pitié dans l'ame des Spectateurs.* Placide en peut faire naître, & purger ensuite ces forts attachemens d'amour qui sont cause de son mal-

heur ; mais les funestes desespoirs de Marcelle & de Flavie, bien que ni l'une ni l'autre ne fasse de pitié, sont encor plus capables de purger l'opiniâtreté à faire des Mariages par force, & à ne se point départir du projet qu'on en fait par un accommodement de famille, entre des Enfans, dont les volontez ne s'y conforment point, quand ils sont venus en âge de l'executer.

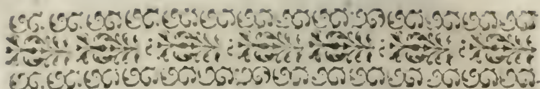
L'unité de jour & de lieu se rencontre en cette Piece, mais je ne sçai s'il n'y a point une duplicité d'action, en ce que Theodore échapée d'un péril se rejette dans un autre de son propre mouvement. L'Histoire le porte, mais la Tragédie n'est pas obligée de representer toute la vie de son Héros, ou de son Héroine, & doit ne s'attacher qu'à une action propre au Theatre. Dans l'Histoire même j'ay trouvé toûjours quelque chose à dire en cette offre volontaire qu'elle fait de sa vie aux Bourreaux de Didyme. Elle venoit d'échaper de la prostitution, & n'avoit aucune asseurance qu'on ne l'y condamneroit point de nouveau, & qu'on accepteroit sa vie en échange de sa pudicité, qu'on avoit voulu sacrifier. Je l'ay sauvée de ce péril, non seulement par une revélation de Dieu, qu'on se contenteroit de sa mort, mais encore par une raison assez vrai-semblable, que Marcelle qui vient de voir expirer sa Fille unique entre ses bras, voudroit obstinément du sang pour sa vangeance. Mais avec toutes ces précautions, je ne voy pas comment je pourrois justifier ici cette duplicité de péril, après l'avoir condamnée dans l'Horace. La seule couleur qui pourroit y servir de prétexte, c'est que la Piéce ne seroit pas achevée, si on ne sçavoit ce que devient Theodore aprés être échapée de l'infamie, & qu'il n'y a point de fin glorieuse, ni même raisonnable pour elle, que le Martyre, qui est historique. Du moins l'imagination ne m'en offre point. Si les Maîtres de l'Art veulent consentir que cette necessité

de faire connoître ce qu'elle devient, suffise pour réünir ce nouveau peril à l'autre, & empêcher qu'il n'y ait duplicité d'action, je ne m'opposerai pas à leur jugement, mais aussi je n'en apellerai pas quand ils la voudront condamner.



RODOGUNE, PRINCESSE DES PARTHES.

TRAGEDIE.



ACTEURS.

CLEOPATRE, Reine de Syrie, Veuve de Demetrius Nicanor.

SELEUCUS. } Fils de Demetrius & de
ANTIOCHUS. } Cleopatre.

RODOGUNE, Sœur de Phrates, Roy des Parthes.

TIMAGENE, Gouverneur des deux Princes.

ORONTE, Ambaſſadeur de Phrates.

LAONICE, Sœur de Timagene, Confidente de Cleopatre.

La Scéne eſt à Seleucie dans le Palais Royal.



RODOGUNE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.



ENFIN ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit,
Ce grand jour, où l'hymen étouffant la vangeance
Entre le Parthe & nous remet l'intelligence,
Affranchit sa Princesse, & nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix.
Ce grand jour est venu, mon Frére, où nôtre Reine
Cessant de plus tenir la Couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné,
De deux Princes gémeaux nous déclarer l'aîné ;
Et l'avantage seul d'un moment de naissance,
Dont elle a jusqu'ici caché la connoissance,

Mettant au plus heureux le Sceptre dans la main,
Va faire l'un Sujet, & l'autre Souverain.
Mais n'admirez-vous point que cette même Reine
Le donne pour Epoux à l'objet de sa haine,
Et n'en doit faire un Roy, qu'afin de couronner
Celle que dans les fers elle aimoit à géner ?
Rodogune par elle en Esclave traitée,
Par elle se va voir sur le Trône montée,
Puisque celui des deux qu'elle nommera Roy,
Lui doit donner la main, & recevoir sa foy.

TIMAGENE.

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en ay vû les premiers, & me souviens encor
Des malheureux succés du grand Roy Nicanor,
Quand des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite
Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
Je n'ay pas oublié que cet évenement
Du perfide Tryphon fit le soûlevement.
Voïant le Roy captif, la Reine désolée,
Il crut pouvoir saisir la Couronne ébranlée,
Et le Sort favorable à son lâche attentat
Mit d'abord sous ses loix la moitié de l'Etat.
La Reine craignant tout de ces nouveaux orages,
En sçût mettre à l'abri ses plus précieux gages,
Et pour n'exposer pas l'enfance de ses Fils,
Me les fit chez son Frere enlever à Memphis.
Là nous n'avons rien sçû que de la Renommée,
Qui par un bruit confus diversement semée,
N'a porté jusqu'à nous ces grands renversemens
Que sous l'obscurité de cent déguisemens.

LAONICE.

Sçachez donc que Triphon, aprés quatre batailles,
Ayant sçû nous réduire à ces seules murailles,
En forma tôt le siége, & pour comble d'effroy,
Un faux bruit s'y coula touchant la mort du Roy.
Le Peuple épouvanté, qui déja dans son ame
Ne suivoit qu'à regret les ordres d'une Femme,
Voulut forcer la Reine à choisir un Epoux.

Que pouvoit-elle faire, & seule, & contre tous ?
Croïant son mary mort, elle épousa son Frere.
L'effet montra soudain ce conseil salutaire ;
Le Prince Antiochus, devenu nouveau Roi,
Sembla de tous côtez trainer l'heur avec soi.
La victoire attachée au progrès de ses armes
Sur nos fiers Ennemis rejetta nos alarmes,
Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,
Changeant tout nôtre sort, lui rendit tout l'Etat.
Quelque promesse alors qu'il eût faite à la Mere
De remettre ses Fils au Trône de leur Pere,
Il témoigna si peu de la vouloir tenir,
Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.
Ayant regné sept ans, son ardeur militaire
Ralluma cette guerre où succomba son Frere.
Il attaqua le Parte, & se crut assez fort
Pour en vanger sur lui la prison, & la mort.
Jusque dans ses Etats il lui porta la guerre,
Il s'y fit par tout craindre à l'égal du tonnerre,
Il lui donna bataille, où mille beaux exploits...,
Je vous acheverai le reste une autre fois,
Un des Princes survient.

Il veut se retirer.

SCENE II.

ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

ANTIOCHUS.

DEmeurez, Laonice,
Vous pouvez, comme lui, me rendre un bon office:
Dans l'êtat où je suis, triste & plein de souci,
Si j'espere beaucoup, je crains beaucoup aussi.
Un seul mot aujourd'hui, maître de ma fortune,
M'ôte, ou donne à jamais le Sceptre, & Rodogune,

Et de tous les Mortels ce secret revelé
Me rend le plus content, ou le plus désolé.
Je voy dans le hazard tous les biens que j'espere,
Et ne puis être heureux sans le malheur d'un Frére,
Mais d'un Frére si cher, qu'une sainte amitié
Fait sur moy de ses maux rejaillir la moitié.
Donc pour moins hazarder j'aime mieux moins prétendre,
Et pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre,
Lui cedant de deux biens le plus brillant aux yeux,
M'asseurer de celui qui m'est plus précieux.
Heureux, si sans attendre un facheux droit d'aînesse,
Pour un Trône incertain j'en obtiens la Princesse,
Et puis par ce partage épargner les soupirs,
Qui naîtroient de ma peine, ou de ses déplaisirs.
Va le voir de ma part, Timagene, & lui dire
Que pour cette beauté je lui cede l'Empire,
Mais porte-lui si haut la douceur de regner,
Qu'à cet éclat du Trône il se laisse gagner,
Qu'il s'en laisse éblouïr, jusqu'à ne pas connoître
A quel prix je consens de l'accepter pour Maître.

Timagene s'en va, & le Prince continuë à parler à Laonice.

Et vous en ma faveur voïez ce cher Objet,
Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un Sujet,
Qui peut-être aujourd'hui porteroit la Couronne,
S'il n'atachoit les siens à sa seule personne,
Et ne la preferoit à cet illustre rang,
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

TIMAGENE *rentre sur le Théatre.*

Seigneur, le Prince vient, & vôtre amour lui-même
Lui peut sans interpréte offrir le Diadême.

ANTIOCHUS.

Ah? je tremble, & la peur d'un trop juste refus,
Rend ma langue muette, & mon esprit confus.

SCENE III.

SELEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

SELEUCUS.

Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée ?

ANTIOCHUS.

Parlez, nôtre amitié par ce doute est blessée.

SELEUCUS.

Hélas ! c'est le malheur que je crains aujourd'hui
L'égalité, mon Frere, en est le ferme appui,
C'en est le fondement, la liaison, le gage,
Et voïant d'un côté tomber tout l'avantage,
Avec juste raison je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompuë en rompe les doux nœuds,
Et que ce jour fatal à l'heur de nôtre vie
Jette sur l'un de nous trop de honte, ou d'envie.

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,
Cette peur me touchoit, mon Frere, également.
Mais si vous le voulez, j'en sçai bien le remede.

SELEUCUS.

Si je le veux ! bien plus, je l'apporte, & vous cede
Tout ce que la Couronne a de charmant en soy.
Oüi, Seigneur (car je parle à present à mon Roy)
Pour le Trône cedé, cedez-moy Rodogune,
Et je n'envirai point vôtre haute fortune.
Ainsi nôtre destin n'aura rien de honteux,
Ainsi nôtre bonheur n'aura rien de douteux,
Et nous mépriserons ce foible droit d'aînesse,
Vous, satisfait du Trône, & moy, de la Princesse.

ATIOCHUS.

Hélas !

SELEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaisir ?

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choisir,
Qui de la même main qui me cede un Empire,
M'arrache un bien plus grand, & le seul où j'aspire?

SELEUCUS.

Rodogune?

ANTIOCHUS.

Elle-même, ils en sont les témoins.

SELEUCUS.

Quoi, l'estimez-vous tant?

ANTIOCHUS.

Quoi, l'estimez-vous moins,

SELEUCUS.

Elle vaut bien un Trône, il faut que je le die.

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en l'Asie.

SELEUCUS.

Vous l'aimez donc, mon Frere?

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez aussi.
C'est-là tout mon malheur, c'est-là tout mon souci.
J'esperois que l'éclat dont le Trône se pare
Toucheroit vos desirs plus qu'un objet si rare;
Mais aussi bien qu'à moy son prix vous est connu,
Et dans ce juste choix vous m'avez prévenu.
Ah, déplorable Prince!

SELEUCUS.

Ah, Destin tròp contraire!

ANTIOCHUS.

Que ne ferois je point contre un autre qu'un Frere?

SELEUCUS.

O mon cher Frere! ô nom pour un Rival trop doux!
Que ne ferois-je point contre un autre que vous?

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle?

SELEUCUS.

Amour qui doit ici vaincre de vous, ou d'elle,?

ANTIOCHUS.

L'amour, l'amour doit vaincre, & la triste amitié

Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.
Un grand cœur céde un Trône, & le cede avec gloire,
Cet effort de vertu couronne sa mémoire;
Mais lors qu'un digne Objet a pû nous enflamer,
Qui le céde est un lâche, & ne sçait pas aimer.
De tous deux Rodogune a charmé le courage.
Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage.
Elle doit épouser, non pas vous, non pas moy,
Mais de moy, mais de vous quiconque sera Roy.
La Couronne entre nous flote encore incertaine,
Mais sans incertitude elle doit être Reine;
Cependant aveuglez dans nôtre vain projet,
Nous la faisions tous deux la Femme d'un sujet!
Regnons, l'ambition ne peut être que belle,
Et pour elle quittée, & reprise pour elle,
Et ce Trône où tous deux nous osions renoncer,
Souhaitons-le tous deux, afin de l'y placer.
C'est dans nôtre destin le seul conseil à prendre,
Nous pouvons nous en plaindre, & nous devons l'attendre.

SELEUCUS.

Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand jour
Nôtre amitié triomphe aussi-bien que l'amour.
Ces deux Siéges fameux de Thébes, & de Troïe,
Qui mirent l'une en sang, l'autre aux flames en proïe,
N'eurent pour fondement à leurs maux infinis,
Que ceux que contre nous le Sort a réünis.
Il séme entre nous deux toute la jalousie
Qui dépeupla la Grece, & saccagea l'Asie.
Un même espoir du Sceptre est permis à tous deux,
Pour la même beauté nous faisons mémes vœux,
Thébes périt pour l'un, Troïe a brûlé pour l'autre,
Tout va choir en ma main, ou tomber en la vôtre.
En vain vôtre amitié tâchoit à partager,
Et si j'ose tout dire, un titre assez leger,
Un droit d'aînesse obscur, sur la foy d'une Mere,
Va combler l'un de gloire, & l'autre de misere.
Que de sujets de plainte en ce double interêt

Aura le malheureux contre un si foible arrêt ?
Que de source de haine ! helas ! jugez le reste.
Craignez-en avec moy l'événement funeste,
Ou plûtôt avec moy faites un digne effort,
Pour armer vôtre cœur contre un si triste sort,
Malgré l'éclat du Trône, & l'amour d'une Femme,
Faisons si bien regner l'amitié sur nôtre ame,
Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur,
Dans le bon-heur d'un Frére on trouve son bon-heur.
Ainsi ce que jadis perdit Thébes, & Troye,
Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joye.
Ainsi nôtre amitié triomphante à son tour,
Vaincra la jalousie en cedant à l'amour,
Et de nôtre destin bravant l'ordre barbare
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourrez-vous, mon Frére ?

SELEUCUS.

Ah, que vous me pressez !
Je le voudrai du moins, mon Frére, & c'est assez,
Et ma raison sur moy gardera tant d'empire,
Que je desavoüerai mon cœur, s'il en soupire.

ANTIOCHUS.

J'embrasse comme vous ces nobles sentimens.
Mais allons leur donner le secours des sermens,
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée.
Les Dieux contre un tel coup asseurent sa durée.

SELEUCUS.

Allons, allons l'étraindre au pied de leurs Autels,
Par des liens sacrez & des nœuds immortels.



SCENE IV.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

PEut-on plus dignement mériter la Couronne ?

TIMAGENE.

Je ne ſuis point ſurpris de ce qui vous étonne.
Confident de tous deux, prévoïant leur douleur,
J'ay prévû leur conſtance, & j'ay plaint leur malheur,
Mais de grace, achevez l'hiſtoire commencée.

LAONICE.

Pour la reprendee donc où nous l'avons laiſſée,
Les Parthes au combat par les nôtres forcez,
Tantôt preſque vainqueurs, tantôt preſque enfoncez,
Sur l'une & l'autre Armée également heureuſe
Virent long-temps voler la victoire douteuſe ;
Mais la Fortune enfin ſe tourna contre nous.
Si bien qu'Antiochus percé de mille coups,
Prés de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
Lui voulut dérober les reſtes de ſa vie,
Et préferant aux fers la gloire de perir,
Lui-même par ſa main acheva de mourir.
La Reine ayant appris cette triſte Nouvelle,
En reçut tôt après une autre plus cruelle,
Que Nicanor vivoit, que ſur un faux raport
De ce premier Epoux elle avoit crû la mort ;
Que piqué juſqu'au vif contre ſon hymenée,
Son ame à l'imiter s'étoit déterminée,
Et que pour, s'affranchir des fers de ſon Vainqueur,
Il alloit épouſer la Princeſſe ſa Sœur.
(C'eſt cette Rodogune, où l'un & l'autre Frére
Trouve encor les appas qu'avoit trouvez leur Pére.
La Reine envoïe en vain pour ſe juſtifier,
On a beau la défendre, on a beau le prier,
On ne rencontre en lui qu'un Juge inéxorable,

Et son amour nouveau la veut croire coupable.
Son erreur est un crime, & pour l'en punir mieux;
Il veut même épouser Rodogune à ses yeux,
Arracher de son front le sacré Diademe;
Pour ceindre une autre tête en sa presence même;
Soit qu'ainsi sa vengeance eût plus d'indignité,
Soit qu'ainsi cet hymen eût plus d'autorité,
Et qu'il asseurât mieux par cette barbarie,
Aux enfans qui naîtroient, le Trône de Syrie.
Mais tandis qu'animé de colére, & d'amour
Il vient deshériter ses Fils par son retour,
Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joïe
Conduit ces deux Amans, & court comme à la proïe,
La Reine au desespoir de n'en rien obtenir,
Se résout de se perdre, ou de le prévenir.
Elle oublie un Mary qui veut cesser de l'être,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable Maître,
Et changeant à regret son amour en horreur,
Elle abandonne tout à sa juste fureur.
Elle-même leur dresse une embûche au passage,
Se mêle dans les coups, porte par tout sa rage,
En pousse jusqu'au bout les furieux effets.
Que vous dirai-je enfin? les Parthes sont défaits,
Le Roy meurt, & dit-on, par la main de la Reine.
Rodogune captive est livrée à sa haine;
Tous les maux qu'un Esclave endure dans les fers,
Alors sans moy, mon Frere, elle les eût soufferts.
La Reine à la gêner prenant mille delices,
Ne commettroit qu'à moy l'ordre de ses supplices;
Mais quoi que m'ordonnât cette ame toute en feu,
Je promettois beaucoup, & j'executois peu.
Le Parthe cependant en jure la vengeance,
Sur nous à main armée il fond en diligence,
Nous surprend, nous assiége, & fait un tel effort,
Que la Ville aux abois, on lui parle d'accord.
Il veut fermer l'oreille, enflé de l'avantage,
Mais voïant parmi nous Rodogune en ôtage,
Enfin il craint pour elle, & nous daigne écouter,
Et c'est ce qu'aujourd'hui l'on doit executer,

La Reine de l'Egypte a rappellé nos Princes,
Pour remettre à l'Aîné son Trône, & ses Provinces.
Rodogune a paru sortant de sa prison,
Comme un Soleil levant dessus nôtre Horison.
Le Parthe a décampé pressé par d'autres guerres
Contre l'Armenien qui ravage ses terres;
D'un Ennemi cruel il s'est fait nôtre appui,
La paix finit la haine, & pour comble aujourd'hui,
(Doy-je dire de bonne, ou mauvaise fortune ?)
Nos deux Princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGENE.

Si tôt qu'ils ont paru tous deux en cette Cour,
Ils ont vû Rodogune, & j'ay vû leur amour;
Mais comme étant Rivaux nous les trouvons à plaindre,
Connoissant leur vertu, je n'en voy rien à craindre,
Pour vous, qui gouvernez cet objet de leurs vœux....

LAONICE.

Je n'ay point encor vû qu'elle aime aucun des deux.

TIMAGENE.

Vous me trouvez mal-propre à cette confidence,
Et peut-être à dessein. Je la voy qui s'avance.
Adieu, je dois au rang qu'elle est prête à tenir
Du moins la liberté de vous entretenir.

SCENE V.

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

JE ne sçai quel malheur aujourd'hui me menace,
Et coule dans ma joïe une secrete glace.
Je tremble, Laonice, & te voulois parler,
Ou pour chasser ma crainte, ou pour m'en consoler.

LAONICE.

Quoi, Madame, en ce jour pour vous si plein de gloire,

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant, que j'ay peine à tout croire
La Fortune me traite avec trop de respect,
Et le Trône, & l'hymen, tout me devient suspect.
L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice,
Le Trône, sous mes pas creuser un précipice,
Je voy de nouveaux fers aprés les miens brisez,
Et je prens tous ces biens pour des maux déguisez.
En un mot, je crains tout de l'esprit de la Reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

RODOGUNE.

La haine entre les Grands se calme rarement.
La paix souvent n'y sert que d'un amusement,
Et dans l'êtat où j'entre, à te parler sans feinte,
Elle a lieu de me craindre, & je crains cette crainte,
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux Etats.
Ce que j'ay dû de haine à de tels attentats.
J'oublie, & pleinement, toute mon avanture;
Mais une grande offense est de cette nature,
Que toûjours son auteur impute à l'offensé
Un vif ressentiment dont il le croit blessé,
Et quoi qu'en apparence on les reconcilie,
Il le craint, il le hait, & jamais ne s'y fie,
Et toûjours alarmé de cette illusion,
Si-tôt qu'il peut le perdre, il prend l'occasion.
Telle est pour moy la Reine.

LAONICE.

Ah, Madame, je jure
Que par ce faux soupçon vous lui faites injure.
Vous devez oublier un desespoir jaloux,
Où força son courage un infidelle Epoux.
Si teinte de son sang & toute furieuse,
Elle vous traita lors en Rivale odieuse,
L'impetuosité d'un premier mouvement
Engageoit sa vengeance à ce dur traitement;
Il falloit un prétexte à vaincre sa colere,
Il y falloit du temps, & pour ne vous rien taire,
Quand je me dispensois à lui mal obéïr,

Quand en vôtre faveur je semblois la trahir,
Peut être qu'en son cœur plus douce, & repentie,
Elle en dissimuloit la meilleure partie,
Que se voïant tromper elle fermoit les yeux,
Et qu'un peu de pitié la satisfaisoit mieux.
A present que l'amour succede à la colére,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de Mére,
Et si de cet amour je la voïois sortir,
Je jure de nouveau de vous en avertir.
Vous sçavez comme quoi je vous suis tout acquise.
Le Roy souffriroit-il d'ailleurs quelque surprise ?

RODOGUNE.

Qui que ce soit des deux, qu'on couronne aujourd'hui,
Elle sera sa Mére, & pourra tout sur lui.

LAONICE.

Qui que ce soit des deux, je sçai qu'il vous adore.
Connoissant leur amour, pouvez-vous craindre encore?

RODOGUNE.

Oüi, je crains leur hymen, & d'être à l'un des deux.

LAONICE.

Quoi, sont-ils des sujets indignes de vos feux ?

RODOGUNE.

Comme ils ont même sang avec pareil mérite,
Un avantage égal pour eux me sollicite,
Mais il est mal aisé dans cette égalité
Qu'un esprit combatu ne panche d'un côté.
Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties
S'attachent l'un à l'autre, & se laissent piquer
Par ces je ne sçai quoi, qu'on ne peut expliquer.
C'est par là que l'un d'eux obtient la préference.
Je croy voir l'autre encor avec indifference,
Mais cette indifference est une aversion,
Lors que je la compare avec ma passion.
Etrange effet d'amour ! incroïable chimére !
Je voudrois être à lui, si je n'aimois son Frére,
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

LAONICE.

Ne pourrai-je servir une si belle flame ?

RODOGUNE.

Ne croit pas en tirer le secret de mon ame.
Quelque Epoux que le Ciel veuille me destiner,
C'est à lui pleinement que je veux me donner.
De celui que je crains si je suis le partage,
Je sçaurai l'accepter avec même visage.
L'hymen me le rendra précieux à son tour,
Et le devoir fera ce qu'auroit fait l'amour,
Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
Qu'un autre qu'un Mari regne sur ma pensée.

LAONICE.

Vous craignez que ma foy vous l'ose reprocher ?

RODOGUNE.

Que ne puis-je à moi-même aussi-bien le cacher !

LAONICE

Quoi que vous me cachiez, aisément je devine,
Et pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le Prince....

RODOGUNE.

Garde-toy de nommer mon Vainqueur,
Ma rougeur trahiroit les secrets de mon cœur,
Et je te voudrois mal de cette violence,
Que ta dexterité feroit à mon silence.
Meme de peur qu'un mot par hazard échapé
Te fasse voir ce cœur, & quels traits l'ont frapé,
Je romps un entretien, dont la suite me blesse.
Adieu, mais souviens toy que c'est sur ta promesse
Que mon esprit reprend quelque tranquilité.

LAONICE.

Madame, asseurez-vous sur ma fidelité.

Fin du prémier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE.


ERMENS fallacieux, ſalutaire contrainte,
Que m'impoſa la force, qu'accepta ma crainte,
Heureux déguiſemens d'un immortel couroux,
Vains fantômes d'Etat, évanoüiſſez-vous.
Si d'un peril preſſant la terreur vous fit naître,
Avec ce peril même il vous faut diſparoître,
Semblables à ces vœux dans l'orage formez,
Qu'efface un prompt oubli quand les flots ſont calmez.
Et vous qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuiſſans, haine diſſimulée,
Digne vertu des Rois, noble ſecret de Cour,
Eclatez, il eſt temps, & voici nôtre jour.
Montrons-nous toutes deux, non plus comme ſujettes,
Mais telle que je ſuis, & telle que vous êtes.
Le Parthe eſt éloigné, nous pouvons tout oſer,
Nous n'avons rien à craindre & rien à déguiſer,
Je haï, je regne encor. Laiſſons d'illuſtres marques;
En quittant, s'il le faut, le haut rang des Monarques,
Faiſons-en avec gloire un depart éclatant,
Et rendons le funeſte à celle qui l'attend.
C'eſt encor, c'eſt encor cette même Ennemie
Qui cherchoit ſes honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à ſon tour croit me faire la loy,
Et regner par mon ordre, & ſur vous, & ſur moy.
Tout m'eſtime bien lâche, imprudente Rivale,

Si tu crois que mon cœur jusque-là se ravale,
Qu'il souffre qu'un hymen qu'on t'a promis en vain
Te mette ta vangeance, & mon Sceptre à la main.
Voy jusqu'où m'emporta l'amour du Diadéme,
Voy quel sang il me coûte, & tremble pour toy-même.
Tremble, te dis-je, & songe, en dépit du Traité,
Que pour t'en faire un don je l'ay trop acheté.

SCENE II.

CLEOPATRE, LAONICE.

CLEOPATRE.
LAonice, vois-tu que le Peuple s'apprête
Au pompeux appareil de cette grande Fête?
LAONICE.
La joïe en est publique, & les Princes tous deux
Des Syriens ravis emportent tous les vœux.
L'un & l'autre fait voir un mérite si rare,
Que le souhait confus entre les deux s'égare,
Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement
N'est qu'un foible ascendant d'un prémier mouvement.
Ils panchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre,
Leur choix, pour s'affermir attend encor le vôtre,
Et de celui qu'ils font ils sont si peu jaloux,
Que vôtre secret sçû les réünira tous.
CLEOPATRE.
Sçais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense?
LAONICE.
J'attens avec eux tous celui de leur naissance.
CLEOPATRE.
Pour un esprit de Cour, & nourri chez les Grands,
Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénetrans.
Apprens, ma Confidente, apprens à me connoître.
Si je cache en quel rang le Ciel les a fait naître,
Voy, voy que tant que l'ordre en demeure douteux,

Aucun des deux ne regne, & je regne pour eux.
Quoi que ce soit un bien que l'un & l'autre attende,
De crainte de le perdre aucun ne le demande.
Cependant je possede, & leur droit incertain
Me laisse avec leur sort leur Sceptre dans la main.
Voilà mon grand secret. Sçais-tu par quel mistére
Je les laissois tous deux en dépôt chez mon Frére ?

LAONICE.

J'ay crû qu'Antiochus les tenoit éloignez.
Pour joüir des Etats qu'il avoit regagnez.

CLEOPATRE.

Il occupoit leur Trône, & craignoit leur presence,
Et cette juste crainte asseuroit ma puissance.
Mes ordres en êtoient de point en point suivis
Quand je le menaçois du retour de mes Fils.
Voïant ce foudre prêt à suivre ma colere,
Quoi qu'il me plût oser, il n'osoit me déplaire,
Et content malgré lui du vain titre de Roy,
S'il régnoit au lieu d'eux, ce n'êtoit que sous moy.
Je te dirai bien plus. Sans violence aucune,
J'aurois vû Nicanor épouser Rodogune,
Si content de lui plaire, & de me dédaigner,
Il eût vécu chez elle, en me laissant régner;
Son retour me fâchoit plus que son hymenée,
Et j'aurois pû l'aimer, s'il ne l'eût couronnée.
Tu vis comme il y fit des efforts superflus,
Je fis beaucoup alors, & ferois encor plus,
S'il êtoit quelque voïe, infame, ou légitime.
Que m'enseignât la gloire, ou que m'ouvrît le crime,
Qui me pût conserver un bien que j'ay chéri,
Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un Mari.
Dans l'êtat pitoïable où m'en réduit la suite,
Délices de mon cœur, il faut que je te quitte,
On m'y force, il le faut, mais on verra quel fruit
En recevra bien-tôt celle qui m'y réduit,
L'amour que j'ay pour toy tourne en haine pour elle,
Autant que l'un fut grand, l'autre sera cruelle,
Et puisqu'en te perdant j'ay sur qui m'en venger,
Ma perte est suportable, & mon mal est leger.

LAONICE.

Quoi, vous parlez encor de vengeance & de haine ;
Pour celle dont vous-même allez faire une Reine !

CLEOPATRE.

Quoi je ferois un Roy pour être son Epoux,
Et m'exposer aux traits de son juste courroux ?
N'apprendras-tu jamais, ame basse, & grossiére,
A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire?
Toy qui connois ce Peuple, & sçais qu'aux champs de Mars
Lâchement d'une Femme il suit les étandarts,
Que sans Antiochus Tryphon m'eût dépoüillée,
Que sous lui son ardeur fut soudain réveillée,
Ne sçaurois-tu juger que si je nomme un Roy,
C'est pour le commander, & combattre pour moy ?
J'en ay le choix en main avec le droit d'aînesse,
Et puis qu'il en faut faire une aide à ma foiblesse,
Que la guerre sans lui ne peut se rallumer,
J'userai bien du droit que j'ay de le nommer.
On ne montera point au rang dont je devale,
Qu'en épousant ma haine, au lieu de ma Rivale.
Ce n'est qu'en me vangeant qu'on me le peut ravir,
Et je ferai regner qui me voudra servir.

LAONICE.

Je vous connoissois mal.

CLEOPATRE.

Connois-moy toute entiére,
Quand je mis Rodogune en tes mains prisonniére,
Ce ne fut ni pitié, ni respect de son rang,
Qui m'arrêta le bras, & conserva son sang.
La mort d'Antiochus me laissoit sans Armée,
Et d'une troupe en hâte à me suivre animée,
Beaucoup dans ma vangeance ayant fini leurs jours,
M'exposoient à son Frére, & foible, & sans secours.
Je me voïois perduë, à moins d'un tel ôrage :
Il vint, & sa fureur craignit pour ce cher gage,
Il m'imposa des loix, exigea des sermens,
Et moy, j'accordai tout pour obtenir du temps.
Le temps est un tresor plus grand qu'on ne peut croire

J'en

J'en obtins, & je crûs obtenir la victoire,
J'ay pû reprendre haleine, & sous de faux apprêts....
Mais voici mes deux Fils que j'ay mandez exprés.
Ecoute, & tu verras quel est cet hymenée.
Où se doit terminer cette illustre journée.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, SELEUCUS, LAONICE.

CLEOPATRE.

Mes Enfans, prenez place. Enfin voici le jour
Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,
Où je puis voir briller sur une de vos têtes
Ce que j'ay conservé parmi tant de tempêtes,
Et vous remettre un bien aprés tant de malheurs
Qui m'a coûté pour vous tant de soins, & de pleurs.
Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes,
Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes,
Que pour ne vous pas voir exposez à ses coups,
Il fallut me résoudre à me priver de vous,
Quelles peines depuis, grands Dieux, n'ay je souffertes!
Chaque jour redoubla mes douleurs, & mes pertes,
Je vis vôtre Royaume entre ces murs réduit,
Je crûs mort vôtre Pere, & sur un si faux bruit
Le Peuple mutiné voulut avoir un Maître.
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
Il fallut satisfaire à son brutal desir,
Et de peur qu'il en prît, il m'en fallut choisir,
Pour vous sauver l'Etat que n'eussay-je pû faire?
Je choisis un Epoux avec des yeux de Mere,
Vôtre Oncle Antiochus. & j'esperai qu'en lui
Vôtre Trône tombant trouveroit un appui.
Mais à peine son bras en releve la chûte,
Que par lui de nouveau le Sort me persecute.

Maitre de vôtre Etat par sa valeur sauvé,
Il s'obstine à remplir ce Trône relevé,
Qui lui parle de vous attire sa menace,
Il n'a défait Tryphon, que pour prendre sa place,
Et de dépositaire, & de liberateur,
Il s'érige en Tyran, & lâche Usurpateur,
Sa main l'en a puni, pardonnons à son Ombre,
Aussi bien en un seul voici des maux sans nombre.
Nicanor vôtre Pere, & mon premier Epoux....
Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux,
Puisque l'aïant crû mort, il sembla ne revivre,
Que pour s'en dépoüiller afin de nous poursuivre?
Passons; je ne me puis souvenir, sans trembler,
Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler.
Je ne sçai s'il est digne, ou d'horreur, ou d'estime,
S'il plût aux Dieux, ou non, s'il fût justice, ou crime,
Mais soit crime, ou justice, il est certain, mes Fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis.
Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie,
Ne jetta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étois lasse d'un Trône, où d'éternels malheurs
Me combloient chaque jour de nouvelles douleurs.
Ma vie est presque usée, & ce reste inutile
Chez mon Frere avec vous trouvoit un seur azile.
Mais voir aprés douze ans, & de soins, & de maux,
Un Pere vous ôter le fruit de mes travaux!
Mais voir vôtre Couronne aprés lui destinée
Aux Enfans qui naîtroient d'un second hymenée!
A cette indignité je ne connus plus rien,
Je me crûs tout permis pour garder vôtre bien.
Recevez donc, mes Fils, de la main d'une Mere
Un Trône racheté par le malheur d'un Pere.
Je crûs qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant,
Et si j'en ay fait un en vous le rachetant,
Daigne du juste Ciel la bonté souveraine,
Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,
Ne lancer que sur moy les foudres méritez,
Et n'épandre sur vous que des prosperitez.

ANTIOCHUS.

Jusques-ici, Madame, aucun ne met en doute
Les longs, & grands travaux que nôtre amour vous coûte,
Et nous croïons tenir des soins de cet amour
Ce doux espoir du Trône, aussi-bien que le jour.
Le recit nous en charme, & nous fait mieux comprendre
Quelles graces tous deux nous vous en devons rendre?
Mais afin qu'à jamais nous les puissions benir,
Epargnez le dernier à nôtre souvenir.
Ce sont fatalitez dont l'ame embarassée,
A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée.
Sur les noires couleurs d'un si triste tableau
Il faut passer l'éponge, ou tirer le rideau.
Un Fils est criminel, quand il les examine,
Et quelque suite enfin que le Ciel y destine,
J'en rejette l'idée, & croy qu'en ces malheurs,
Le silence, ou l'oubli, nous sied mieux que les pleurs.
Nous attendons le Sceptre avec même esperance,
Mais si nous l'attendons, c'est sans impatience,
Nous pouvons sans regner vivre tous deux contens.
C'est le fruit de vos soins, joüissez-en long temps,
Il tombera sur nous quand vous en serez lasse,
Nous le recevrons lors de bien meilleure grace,
Et l'accepter si-tôt semble nous reprocher,
De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SELEUCUS.

J'ajoûterai, Madame, à ce qu'a dit mon Frere,
Que bien qu'avec plaisir & l'un, & l'autre espére,
L'ambition n'est pas nôtre plus grand desir.
Regnez, nous le verrons tous deux avec plaisir,
Et c'est bien la raison que pour tant de puissance
Nous vous rendions du moins un peu d'obéïssance,
Et que celui de nous dont le Ciel a fait choix,
Sous vôtre illustre exemple apprenne l'art des Rois.

CLEOPATRE.

Dites tout, mes Enfans. Vous fuïez la Couronne,
Non que son trop d'éclat, ou son poids vous étonne;

L'unique fondement de cette averſion
C'eſt la honte attachée à ſa poſſeſſion
Elle paſſe à vos yeux pour la même infamie,
S'il faut la partager avec nôtre Ennemie,
Et qu'un indigne hymen la faſſe retomber
Sur celle qui venoit pour vous la dérober.
O nobles ſentimens d'une ame généreuſe !
O Fils vraiment mes Fils, ô Mére trop heureuſe !
Le ſort de vôtre Pere enfin eſt éclairci,
Il étoit innocent, & je puis l'être auſſi;
Il vous aima toûjours, & ne fut mauvais Pére,
Que charmé par la Sœur, ou forcé par le Frére,
Et dans cette embuſcade, où ſon effort fut vain,
Rodogune, mes Fils, le tua par ma main.
Ainſi de cette amour la fatale puiſſance
Vous coûte vôtre Pere, à moy mon innocence,
Et ſi ma main pour vous n'avoit tout attenté,
L'effet de cet amour vous auroit tout coûté.
Ainſi vous me rendrez l'innocence, & l'eſtime,
Lors que vous punirez la cauſe de mon crime.
De cette même main qui vous a tout ſauvé,
Dans ſon ſang odieux je l'aurois bien lavé,
Mais comme vous aviez vôtre part aux offenſes,
Je vous ay réſervé vôtre part aux vangeances,
Et pour ne tenir plus en ſuſpens vos eſprits,
Si vous voulez regner, le Trône eſt à ce prix
Entre deux Fils que j'aime avec même tendreſſe,
Embraſſer ma querelle eſt le ſeul droit d'aîneſſe,
La mort de Rodogune en nommera l'aîné.
Quoi, vous montrez tous deux un viſage étonné !
Redoutez-vous ſon Frére ? Aprés la Paix infame,
Que même en la jurant je déteſtois dans l'ame,
J'ay fait lever des gens par des ordres ſecrets,
Qu'à vous ſuivre en tous lieux vous trouverez tout prêts;
Et tandis qu'il fait tête aux Princes d'Arménie,
Nous pouvons ſans péril briſer ſa tyrannie.
Qui vous fait donc pâlir à cette juſte loy ?
Eſt-ce pitié pour elle ? eſt-ce haine pour moy ?

Voulez-vous l'épouser, afin qu'elle me brave,
Et mettre mon destin aux mains de mon Esclave?
Vous ne répondez point! Allez, Enfans ingrats,
Pour qui je crûs en vain conserver ces Etats,
J'ay fait vôtre Oncle Roy, j'en ferai bien un autre,
Et mon nom peut encor ici plus que le vôtre.

SELEUCUS.

Mais, Madame, voïez que pour premier exploit....

CLEOPATRE.

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit.
Je sçai bien que le sang qu'à vos mains je demande
N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande,
Mais si vous me devez, & le Sceptre, & le jour,
Ce doit être envers moy le sceau de vôtre amour.
Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie,
Ce n'est qu'en m'imitant, que l'on me justifie.
Rien ne vous sert ici de faire les surpris,
Je vous le dis encor, le Trône est à ce prix.
Je puis en disposer comme de ma conquête;
Point d'Aîné, point de Roy qu'en m'apportant sa tête,
Et puisque mon seul choix vous y peut élever,
Pour joüir de mon crime, il le faut achever.

SCENE IV.

SELEUCUS, ANTIOCHUS.

SELEUCUS.

Est-il une constance à l'épreuve du foudre
Dont ce cruel arrêt met nôtre espoir en poudre?

ANTIOCHUS.

Est-il un coup de foudre à comparer aux coups,
Que ce cruel arrêt vient de lancer sur nous?

SELEUCUS.

O haines, ô fureurs dignes d'une Megére!
O Femme que je n'ose appeller encor Mere!
Aprés que tes forfaits ont regné pleinement,

Ne sçaurois-tu souffrir qu'on regne innocemment ?
Quels attraits penses-tu qu'ait pour nous la Couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne ;
Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
Si pour monter au Trône, il faut te ressembler !

ANTIOCHUS.

Gardons plus de respect aux droits de la Nature,
Et n'imputons qu'au Sort nôtre triste avanture.
Nous le nommions cruel, mais il nous étoit doux,
Quand il ne nous donnoit à combattre que nous.
Confidens tout ensemble, & Rivaux l'un de l'autre,
Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre.
Cependant à nous voir l'un de l'autre Rivaux,
Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SELEUCUS.

Une douleur si sage & si respectueuse
Ou n'est guere sensible, ou guere impetueuse,
Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort,
D'en connoître la cause, & l'imputer au Sort.
Pour moy, je sens les miens avec plus de foiblesse.
Plus leur cause m'est chere, & plus l'effet m'en blesse ;
Non que pour m'en vanger j'ose entreprendre rien,
Je donnerois encor tout mon sang pour le sien,
Je sçai ce que je dois ; mais dans cette contrainte,
Si je retiens mon bras, je laisse aller ma plainte,
Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessez,
Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez.
Voyez vous bien quel est le ministére infame
Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme ?
Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux,
De deux Princes ses Fils, elle fait ses bourreaux ?
Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire ?

ANTIOCHUS.

Je voy bien plus encor, je voy qu'elle est ma Mére,
Et plus je voy son crime indigne de ce rang,
Plus je luy voy soüiller la source de mon sang.
J'en sens de ma douleur croître la violence,
Mais ma confusion m'impose le silence,
Lors que dans ses forfaits sur nos fronts imprimez

Je voy ſes traits honteux dont nous ſommes formez.
Je tâche à cet objet d'être aveugle ou ſtupide,
J'oſe me déguiſer juſqu'à ſon parricide,
Je me cache à moy-même un excés de malheur,
Où nôtre ignominie égale ma douleur,
Et détournant les yeux d'une Mere cruelle,
J'impute tout au Sort, qui m'a fait naître d'elle.
Je conſerve pourtant encor un peu d'eſpoir,
Elle eſt Mere, & le ſang a beaucoup de pouvoir,
Et le Sort l'eut-il fait encor plus inhumaine,
Une larme d'un Fils peut amollir ſa haine.

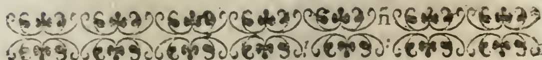
SELEUCUS.

Ah, mon Frere, l'amour n'eſt guere véhement,
Pour des Fils élevez dans un banniſſement,
Et qu'ayant fait nourrir preſque dans l'eſclavage,
Elle n'a rappellez, que pour ſervir ſa rage.
De ſes pleurs tant vantez je découvre le fard,
Nous avons en ſon cœur, vous & moy, peu de part.
Elle fait bien ſonner ce grand amour de Mere,
Mais elle ſeule enfin s'aime, & ſe conſidere,
Et quoi que nous étale un langage ſi doux,
Elle a tout fait pour elle, & n'a rien fait pour nous.
Ce n'eſt qu'un faux amour que la haine domine,
Nous ayant embraſſez, elle nous aſſaſſine,
En veut au cher Objet dont nous ſommes épris,
Nous demande ſon ſang, met le Trône à ce prix.
Ce n'eſt plus de ſa main qu'il nous le faut attendre,
Il eſt, il eſt à nous, ſi nous oſons le prendre.
Nôtre révolte ici n'a rien que d'innocent,
Il eſt à l'un de nous, ſi l'autre le conſent.
Regnons, & ſon couroux ne ſera que foibleſſe,
C'eſt l'unique moyen de ſauver la Princeſſe.
Allons la voir, mon Frere, & demeurons unis,
C'eſt l'unique moyen de voir nos maux finis.
Je forme un beau deſſein que ſon amour m'inſpire;
Mais il faut qu'avec lui nôtre union conſpire.
Nôtre amour, aujourd'hui ſi digne de pitié,
Ne ſçauroit triompher, que par nôtre amitié.

ANTIOCHUS.

Cet avertissement marque une défiance.
Que la mienne pour vous souffre avec patience.
Allons, & soïez seur que même le trépas
Ne peut rompre des nœuds, que l'amour ne rompt pas.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE,

RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.



Oila comme l'amour succede à la colere,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de Mere,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un Roy,
Et comme elle use enfin de ses Fils, & de moy.
Et tantôt mes soupçons lui faisoient une offense?
Elle n'avoit rien fait qu'en sa juste défense?
Lors que tu la trompois elle fermoit les yeux?
Ah, que ma défiance en jugeoit beaucoup mieux!
Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voïez, Madame,
Quelle fidelité vous conserve mon ame,

Et qu'ayant reconnu sa haine, & mon erreur,
Le cœur gros de soupirs & fremissant d'horreur,
Je romps une foy duë aux secrets de ma Reine,
Et vous viens découvrir mon erreur & sa haine,

RODOGUNE.

Cet avis salutaire est l'unique secours
A qui je croy devoir le reste de mes jours?
Mais ce n'est pas assez de m'avoir avertie,
Il faut de ces perils m'applanir la sortie.
Il faut que tes conseils m'aident à repousser...

LAONICE.

Madame, au nom des Dieux, daignez m'en dispenser;
C'est assez que pour vous je luy sois infidelle,
Sans m'engager encore à des conseils contre-elle.
Oronte est avec vous, qui comme Ambassadeur,
Devoit de cet hymen honorer la splendeur.
Comme c'est en ses mains que le Roy vôtre Frére
A déposé le soin d'une tête si chere,
Je vous laisse avec luy pour en déliberer.
Quoy que vous résolviez, laissez-moy l'ignorer.
Au reste, asseurez-vous de l'amour des deux Princes.
Plûtôt que de vous perdre, ils perdront leurs Provinces,
Mais-je ne répons pas que ce cœur inhumain
Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
Je vous parle en tremblant, si j'étois ici vûë,
Vôtre peril croîtroit, & je serois perduë,
Fuïez, grande Princesse, & souffrez cet adieu,

RODOGUNE.

Va, je reconnoîtrai ce service en son lieu.



SCENE II.

RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

QUe ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême;
Où l'on fait de mon sang le prix d'un Diadème?
Fuirons-nous chez mon Frére? attendrons-nous la mort,
Où ferons-nous contr'elle un genereux effort?

ORONTE.

Nôtre fuite, Madame, est assez difficile.
J'ay vû des gens de guerre épandus par la Ville,
Si l'on veut vôtre perte, on vous fait observer?
Ou s'il vous est permis encore de vous sauver,
L'avis de Laonice est sans doute une adresse,
Feignant de vous servir, elle sert sa Maîtresse.
La Reine, qui sur tout craint de vous voir regner,
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner,
Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous même imputer la rupture.
Elle obtiendra par vous le but de ses souhaits,
Et vous accusera de violer la Paix,
Et le Roy, plus piqué contre vous, que contre elle,
Vous voyant luy porter une guerre nouvelle,
Blâmera vos fraïeurs, & nos legeretez,
D'avoir osé douter de la foy des Traitez,
Et peut-être pressé des guerres d'Arménie,
Vous laissera mocquée, & la Reine impunie.
A ces honteux moyens gardez de recourir.
C'est ici qu'il vous faut, ou regner, ou périr.
Le Ciel pour vous ailleurs n'a point fait de Couronne,
Et l'on s'en rend indigne, alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah, que de vos conseils j'aimerois la vigueur,
Si nous avions la force égale à ce grand cœur!

Mais pourrons-nous braver une Reine en colére,
Avec ce peu de gens que m'a laissez mon Frére?

ORONTE.

J'aurois perdu l'esprit, si j'osois me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous pussions résister.
Nous mourrons à vos pieds, c'est toute l'assistance
Que vous peut en ces lieux offrir nôtre impuissance.
Mais pouvez-vous trembler quand dans ces mêmes lieux
Vous portez le grand maître & des Rois & des Dieux!
L'Amour fera luy seul tout ce qu'il vous faut faire.
Faites-vous un rampart des Fils contre la Mére,
Ménagez bien leur flame, ils voudront tout pour vous,
Et ces Astres naissans sont adorez de tous.
Quoi que puisse en ces lieux une Reine cruelle,
Pouvant tout sur ces Fils, vous y pouvez plus qu'elle.
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémitez
Je tâche à rassembler nos Parthes écartez.
Ils sont peu, mais vaillans, & peuvent de sa rage
Empêcher la surprise, & le premier outrage.
Craignez moins, & sur tout, Madame, en ce grand jour,
Si vous voulez regner, faites regner l'Amour.

SCENE III.

RODOGUNE.

QUoi! je pourrois descendre à ce lâche artifice
D'aller de mes Amans mandier le service,
Et sous l'indigne appas d'un coup d'œil affecté,
J'irois jusqu'en leurs cœurs chercher ma seureté?
Celles de ma naissance ont horreur des bassesses,
Leur sang tout genereux hait ces molles adresses;
Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir,
Je croirai faire assez de le daigner souffrir.
Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force,

Sans flater leurs desirs, sans leur jetter d'amorce,
Et s'il est assez fort pour me servir d'appuy,
Je le ferai regner, mais en regnant sur luy.
Sentimens étouffez de colére, & de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la Reine,
Et d'un oubli contraint rompez la dure loy,
Pour rendre enfin justice aux Manes d'un grand Roy.
Rapportez à mes yeux son image sanglante,
D'amour & de fureur encor étincelante;
Telle que je le vis, quand tout percé de coups,
Il me cria, *vangeance, adieu, je meurs pour vous.*
Chere Ombre, hélas! bien loin de l'avoir poursuivie,
J'allois baiser la main qui t'arracha la vie,
Rendre un respect de Fille à qui versa ton sang;
Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon rang.
Plus la haute naissance approche des Couronnes,
Plus cette grandeur même asservit nos personnes,
Nous n'avons point de cœur pour aimer, ni haïr,
Toutes nos passions ne sçavent qu'obéïr.
Aprés avoir armé pour vanger cet outrage,
D'une paix mal conçûe on m'a faite le gage,
Et moy fermant les yeux sur ce noir attentat,
Je suivois mon destin en victime d'Etat.
Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide
Des restes de ta vie insolemment avide,
Vouloir encor percer ce sein infortuné,
Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné;
De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage,
Je brise avec honneur mon illustre esclavage,
J'ose, reprendre un cœur pour aimer, & haïr,
Et ce n'est plus qu'à toy que je veux obeïr.
Le consentiras-tu, cet effort sur ma flame,
Toy, son vivant portrait, que j'adore dans l'ame,
Cher Prince, dont je n'ose en mes plus doux souhaits
Fier encor le nom aux murs de ce Palais?
Je sçai quelles seront tes douleurs & tes craintes,
Je voy déja tes maux, j'entens déja tes plaintes;
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un Roy
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moy.

J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes.
S'il t'en coûte un ſoupir, j'en verſerai des larmes.
Mais Dieux! que je me trouble en les voyant tous deux!
Amour, qui me confons, cache du moins tes feux,
Et content de mon cœur dont je te fais le Maître.
Dans mes regards ſurpris garde-toy de paroître.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, SELEUCUS, RODOGUNE.

ANTIOCHUS.

Ne vous offenſez pas, Princeſſe, de nous voir.
De vos yeux à vous même expliquer le pouvoir.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que nos cœurs en ſoûpirent,
A vos premiers regards tous deux ils ſe rendirent,
Mais un profond reſpect nous fit taire, & brûler,
Et ce même reſpect nous force de parler.
L'heureux moment approche, où vôtre Deſtinée
Semble être aucunement à la nôtre enchainée,
Puiſque d'un droit d'aîneſſe, incertain parmi nous,
La nôtre attend un Sceptre, & la vôtre, un Epoux.
C'eſt trop d'indignité que nôtre Souveraine
De l'un de ſes captifs tienne le nom de Reine,
Nôtre amour s'en offenſe, & changeant cette loy,
Remet à nôtre Reine à nous choiſir un Roy.
Ne vous abaiſſez plus à ſuivre la Couronne;
Donnez-la, ſans ſouffrir qu'avec elle on vous donne,
Reglez nôtre deſtin qu'ont mal reglé les Dieux;
Nôtre ſeul droit d'aîneſſe eſt de plaire à vos yeux,
L'ardeur qu'allume en nous une flâme ſi pure
Préfere vôtre choix au choix de la Nature,
Et vient ſacrifier à vôtre élection.

Toute nôtre esperance, & nôtre ambition.
Prononcez donc, Madame, & faites un Monarque,
Nous cederons sans honte à cette illustre marque,
Et celuy qui perdra vôtre divin Objet,
Demeurera du moins vôtre premier Sujet:
Son amour immortel sçaura toûjours luy dire
Que ce rang prés de vous vaut ailleurs un Empire,
Il y mettra sa gloire, & dans un tel malheur
L'heur de vous obeïr flatera sa douleur.

RODOGUNE.

Princes, je dois beaucoup à cette déference
De vôtre ambition, & de vôtre esperance,
Et j'en recevrois l'offre avec quelque plaisir,
Si celles de mon rang avoient droit de choisir.
Comme sans leurs avis les Rois disposent d'elles,
Pour affermir leur Trône, ou finir leurs querelles,
Le destin des Etats est arbitre du leur,
Et l'ordre des Traitez régle tout dans leur cœur.
C'est luy que suit le mien, & non pas la Couronne.
J'aimerai l'un de vous, parce qu'il me l'ordonne,
Du secret révelé j'en prendrai le pouvoir,
Et mon amour pour naître attendra mon devoir.
N'attendez rien de plus, ou vôtre attente est vaine:
Le choix que vous m'offrez appartient à la Reine,
J'entreprendrois sur elle à l'accepter de vous.
Peut-être on vous a teu jusqu'où va son couroux,
Mais je dois par épreuve assez bien le connoître,
Pour fuir l'occasion de le faire renaître.
Que n'en ay-je souffert, & que n'a-t'elle osé?
Je veux croire avec vous que tout est appaisé,
Mais craignez avec moy que ce choix ne ranime
Cette haine mourante à quelque nouveau crime.
Pardonnez moy ce mot qui viole un oubli,
Que la paix entre nous doit avoir établi.
Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre.
Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre,
Et je meriterois qu'il me pût consumer,
Si je luy fournissois dequoi se rallumer.

SELEUCUS.

Pouvez-vous redouter ſa haine renaiſſante,
S'il eſt en vôtre main de la rendre impuiſſante ?
Faites un Roy, Madame, & regnez avec luy.
Son couroux deſarmé demeure ſans appuy,
Et toutes ſes fureurs ſans effet rallumées
Ne poufferont en l'air que de vaines fumées.
Mais a-t'elle interêt au choix que vous ferez,
Pour en craindre les maux que vous vous figurez ?
La Couronne eſt à nous, & ſans luy faire injure,
Sans manquer de reſpect aux droits de la Nature,
Chacun de nous à l'autre en peut ceder ſa part,
Et rendre à vôtre choix ce qu'il doit au hazard.
Qu'un ſi foible ſcrupule en nôtre faveur ceſſe.
Vôtre inclination vaut bien un droit d'aîneſſe,
Dont vous ſeriez traitée avec trop de rigueur.
S'il ſe trouvoit contraire aux vœux de vôtre cœur.
On vous applaudiroit quand vous ſeriez à plaindre,
Pour vous faire regner, ce ſeroit vous contraindre,
Vous donner la Couronne en vous tyranniſant,
Et verſer du poiſon ſur ce noble preſent.
Au nom de ce beau feu qui tous deux nous conſume,
Princeſſe, à nôtre eſpoir ôtez cette amertume,
Et permettez que l'heur qui ſuivra vôtre Epoux,
Se puiſſe redoubler, à le tenir de vous.

RODOGUNE.

Ce beau feu vous aveugle,autant comme il vous brûle,
Et tâchant d'avancer, ſon effort vous recule.
Vous croïez que ce choix, que l'un & l'autre attend,
Pourra faire un heureux, ſans faire un mécontent,
Et moy, quelque vertu que vôtre cœur prépare,
Je crains d'en faire deux, ſi le mien ſe déclare.
Non que de l'un & l'autre il dédaigne les vœux,
Je tiendrois à bonheur d'être à l'un de vous deux,
Mais ſouffrez que je ſuive enfin ce qu'on m'ordonne.
Je me mettrai trop haut, s'il faut que je me donne :
Quoi qu'aiſément je cede aux ordres de mon Roy,
Il n'eſt pas bien aiſé de m'obtenir de moy,
Sçavez-vous quels devoirs, quels travaux, quels ſer-
vices,

Voudront de mon orgueil exiger les caprices ?
Par quels degrez de gloire on me peut mériter ?
En quels affreux perils il faudra vous jetter ?
Ce cœur vous est acquis aprés le Diadéme ,
Princes , mais gardez-vous de le rendre à luy-même,
Vous y renoncerez peut-être pour jamais ,
Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SELEUCUS.

Quels seront les devoirs , quels travaux , quels services ,
Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices ?
Et quels afreux perils pourrons-nous redouter,
Si c'est par ces degrez qu'on peut vous meriter ?

ANTIOCHUS.

Princesse , ouvrez ce cœur , & jugez mieux du nôtre,
Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un & l'autre ,
Et dites hautement à quel prix vôtre choix.
Veut faire l'un de nous le plus heureux des Rois.

RODOGUNE.

Princes , le voulez-vous ?

ANTIOCHUS.

C'est nôtre unique envie.

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur d'un repentir suivie.

SELEUCUS.

Avant ce repentir , tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin vous le voulez ?

SELEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Et bien donc , il est temps de me faire connoître ,
J'obéïs à mon Roy puisqu'un de vous doit l'être ,
Mais quand j'aurai parlé , si vous vous en plaignez ,
J'atteste tous les Dieux que vous m'y contraignez ,
Et que c'est malgré moy , qu'à moy-même renduë ,
J'écoute une chaleur qui m'étoit défenduë ,
Qu'un devoir rappellé me rend un souvenir ,
Que la foy des Traitez ne doit plus retenir.

Tremblez, Princes, tremblez, au nom de vôtre Pere,
Il est mort, & pour moy par les mains d'une Mere,
Je l'avois oublié, sujette à d'autres loix,
Mais libre, je lui rens enfin ce que je dois.
C'est à vous de choisir mon amour, ou ma haine.
J'aime les Fils du Roy, je hay ceux de la Reine,
Reglez-vous là dessus, & sans plus me presser,
Voïez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre parti, mon choix suivra le vôtre,
Je respecte autant l'un, que je déteste l'autre,
Mais ce que j'aime en vous du sang de ce grand Roy,
S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moy.
Ce sang que vous portez, ce Trône qu'il vous laisse,
Valent bien que pour lui vôtre cœur s'interesse,
Vôtre gloire le veut, l'amour vous le prescrit.
Qui peut contr'elle & lui soulever vôtre esprit?
Si vous leur preferez une Mere cruelle,
Soïez cruels, ingrats, parricides comme elle.
Vous devez la punir si vous la condamnez,
Vous devez l'imiter si vous la soûtenez.
Quoi, cette ardeur s'éteint! l'un & l'autre soûpire;
J'avois sçû le prévoir, j'avois sçû le prédire.

ANTIOCHUS.

Princesse ....

RODOGUNE.

Il n'est plus temps, le mot en est lâché,
Quand j'ay voulu me taire, en vain je l'ay tâché.
Appellez ce devoir haine, rigueur, colere,
Pour gagner Rodogune, il faut vanger un Pere,
Je me donne à ce prix. Osez me mériter,
Et voïez qui de vous daignera m'accepter,
Adieu, Princes.



SCENE V.

ANTIOCHUS, SELEUCUS.

ANTIOCHUS.

HElas! c'eſt donc ainſi qu'on traite
Les plus profonds reſpect d'une amour ſi parfaite!

SELEUCUS.

Elle nous fuit, mon Frere, aprés cette rigueur.

ANTIOCHUS.

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

SELEUCUS.

Que le Ciel eſt injuſte! Une ame ſi cruelle,
Meritoit nôtre Mere, & devoit naître d'elle.

ANTIOCHUS.

Plaignons-nous ſans blaſpheme.

SELEUCUS.

Ah, que vous me gênez
Par cette retenuë où vous vous obſtinez!
Faut-il encor regner, faut-il l'aimer encore?

ANTIOCHUS.

Il faut plus de reſpect pour celle qu'on adore.

SELEUCUS.

C'eſt, ou d'elle, ou du Trône être ardemment épris,
Que vouloir, ou l'aimer, ou regner à ce prix.

ANTIOCHUS.

C'eſt & d'elle, & de lui tenir bien peu de compte,
Que faire une revolte, & ſi pleine, & ſi prompte.

SELEUCUS.

Lors que l'obéïſſance a tant d'impieté.
La revolte devient une neceſſité.

ANTIOCHUS.

La revolte, mon Frere, eſt bien précipitée,
Quand la loy qu'elle rompt peut être retractée,
Et c'eſt à nos deſirs trop de témerité

De vouloir de tels biens avec facilité.
Le Ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire,
Pour gagner un triomphe, il faut une victoire.
Mais que je tâche en vain de flater nos tourmens !
Nos malheurs sont plus forts que ces déguisemens,
Leur excez à mes yeux paroit un noir abîme,
Où la haine s'apprête à couronner le crime,
Où la gloire est sans nom, la vertu sans honneur,
Où sans un parricide il n'est point de bonheur,
Et voyant de ces maux l'épouvantable image,
Je me sens affoiblir, quand je vous encourage.
Je frémis, je chancelle, & mon cœur abatu
Suit tantôt sa douleur, & tantôt sa vertu.
Mon Frere, pardonnez à des discours sans suite,
Qui font trop voir le trouble où mon ame est réduite.

SELEUCUS.

J'en ferois comme vous, si mon esprit troublé
Ne secoüoit le joug dont il est accablé.
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flame,
Je voy ce qu'est un Trône, & ce qu'est une Femme,
Et jugeant par leur prix de leur possession,
J'éteins enfin ma flame, & mon ambition ;
Et je vous cederois l'une & l'autre avec joïe,
Si, dans la liberté que le Ciel me renvoïe,
La crainte de vous faire un funeste present
Ne me jettoit dans l'ame un remords trop cuisant.
Dérobons-nous, mon Frere, à ces ames cruelles,
Et laissons-les sans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS.

Comme j'aime beaucoup, j'espere encor un peu.
L'espoir ne peut s'éteindre, où brûle tant de feu,
Et son reste confus me rend quelques lumieres,
Pour juger mieux que vous de ces ames si fieres.
Croïez moy, l'une & l'autre a redouté nos pleurs,
Leur fuite à nos soûpirs a dérobé leurs cœurs,
Et si tantôt leur haine eût attendu nos larmes,
Leur haine à nos douleurs auroit rendu les armes.

SELEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gemissez, soûpirez,

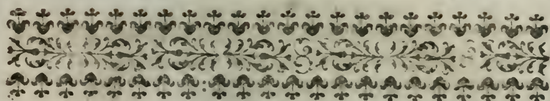
Et je tiendrai pour vous ce que vous esperez,
Quoi qu'en vôtre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
Il vous faudra parer leurs haines mutuelles,
Sauver l'une de l'autre, & peut être leurs coups,
Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous.
C'est ce qu'il faut pleurer. Ni Maîtresse, ni Mere,
N'ont plus de choix ici, ni de loix à nous faire.
Quoi que leur rage exige, ou de vous, ou de moy,
Rodogune est à vous, puisque je vous fais Roy.
Epargnez vos soupirs prés de l'une & de l'autre,
J'ay trouvé mon bonheur, saisissez-vous du vôtre.
Je n'en suis point jaloux, & ma triste amitié
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCENE VI.

ANTIOCHUS.

QUe je serois heureux, si je n'aimois un Frére!
Lors qu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut faire,
Mon amitié s'oppose à son aveuglement.
Elle agira pour vous, mon Frere également;
Et n'abusera point de cette violence,
Que l'indignation fait à vôtre esperance.
La pesanteur du coup souvent nous étourdit,
On le croit repoussé quand il s'approfondit,
Et quoi qu'un juste orgueil sur l'heure persuade,
Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade,
Ces ombres de santé cachent mille poisons,
Et la mort suit de prés ces fausses guérisons.
Daignent les justes Dieux rendre vain ce présage.
Cependant allons voir si nous vaincrons l'orage,
Et si contre l'effort d'un si puissant couroux
La Nature, & l'Amour voudront parler pour nous.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, RODOGUNE,

RODOGUNE.



Rince, qu'ay-je entendu ? parce que je soupire,
Vous présumez que j'aime, & vous m'osez le dire !
Est-ce un Frere, est-ce vous dont la temerité
S'imagine . . . .

ANTIOCHUS.

Appaisez ce courage irrité,
Princesse, aucun de nous ne seroit temeraire
Jusqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire.
Je voy vôtre merite, & le peu que je vaux,
Et ce Rival si cher connoit mieux ses défauts,
Mais si tantôt ce cœur parloit par vôtre bouche,
Il veut que nous croyions qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,
Puisqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Si c'est présomption de croire ce miracle,
C'est une impieté de douter de l'Oracle;
Et mériter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez.
Princesse, au nom des Dieux, au nom de cette flame....

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une ame,
Et vôtre espoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeans de ma civilité.
Je l'ai dit, il est vrai, mais quoi qu'il en puisse être,
Meritez cet amour que vous voulez connoître,
Lors que j'ai soûpiré, ce n'étoit pas pour vous.
J'ai donné ces soûpirs aux Manes d'un Epoux,
Et ce sont les effets du souvenir fidelle
Que sa mort à toute heure en mon ame rappelle;
Princes, soïez ses Fils, & prenez son parti.

ANTIOCHUS.

Recevez donc son cœur en nous deux reparti.
Ce cœur qu'un saint amour rangea sour vôtre Empire,
Ce cœur pour qui le vôtre à tout moment soûpire,
Ce cœur en vous aimant indignement percé,
Reprend pour vous aimer, le sang qu'il a versé,
Il le reprend en nous, il le revit, il vous aime,
Et montre en vous aimant, qu'il est encor le même.
Ah, Princesse, en l'état où le Sort nous a mis,
Pouvons-nous mieux montrer que nous sommes ses Fils?

RODOGUNE.

Si c'est son cœur en vous qui revit, & qui m'aime,
Faites ce qu'il feroit, s'il vivoit en lui-même;
A ce cœur qu'il vous laisse osez prêter un bras.
Pouvez-vous le porter, & ne l'écouter pas?
S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
Il emprunte ma voix pour se mieux faire entendre.
Une seconde fois il vous le dit par moy,
Prince, il faut le vanger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loy,
Nommez les Assassins & j'y cours.

RODOGUNE.

Quel mistere
Vous fait, en l'acceptant, méconnoître une Mere!

ANTIOCHUS.

Ah! si vous ne voulez voir finir nos destins,

Nommez d'autres Vangeurs, ou d'autres Assassins.

RODOGUNE.

Ah ! je voy trop regner son parti dans vôtre ame,
Prince, vous le prenez.

ANTIOCHUS.

Oüi, je le prens, Madame,
Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang,
Que la Nature enferme en ce malheureux flanc.
Satisfaites vous-même à cette voix secrette,
Dont la vôtre envers nous daigne être l'interpréte,
Executez son ordre, & hâtez-vous sur moy
De punir une Reine, & de vanger un Roy.
Mais quitte par ma mort d'un devoir si severe,
Ecoutez en un autre en faveur de mon Frere.
De deux Princes unis à soûpirer pour vous,
Prenez l'un pour victime, & l'autre pour Epoux.
Punissez un des Fils des crimes de la Mere,
Mais païez l'autre aussi des services du Pere,
Et laissez un exemple à la posterité
Et de rigueur entiere, & d'entiere équité.
Quoi, n'ecouterez-vous, ni l'amour, ni la haine ?
Ne pourrai-je obtenir, ni salaire, ni peine ?
Ce cœur, qui vous adore, & que vous dédaignez....

RODOGUNE.

Hélas, Prince !

ANTIOCHUS.

Est-ce encor le Roy que vous plaignez?
Ce soupir ne va-t'il que vers l'Ombre d'un Pere ?

RODOGUNE.

Allez, ou pour le moins rappellez vôtre Frere.
Le combat pour mon ame étoit moins dangereux
Lors que je vous avois à combatre tous deux.
Vous êtes plus fort seul, que vous n'étiez ensemble;
Je vous bravois tantôt, & maintenant je tremble.
J'aime, n'abusez pas, Prince de mon secret,
Au milieu de ma haine il m'échape à regret,
Mais enfin il m'échape, & cette retenuë
Ne peut plus soutenir l'effort de vôtre vûë.
Oüi, j'aime un de vous deux, malgré ce grand courroux,

Et ce dernier soupir dit assez que c'est vous.
Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose,
Ne m'en accusez point, vous en êtes la cause.
Vous l'avez fait renaître en me pressant d'un choix,
Qui rompt de vos Traitez les favorables loix.
D'un Pere mort pour moy voïez le sort étrange.
Si vous me laissez libre, il faut que je le vange,
Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner,
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner;
Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende.
Vôtre refus est juste, autant que ma demande,
A force de respect vôtre amour s'est trahi.
Je voudrois vous haïr, s'il m'avoit obéï,
Et je n'estime pas l'honneur d'une vangeance
Jusqu'à vouloir d'un crime être la recompense.
Rentrons donc sous les loix que m'impose la Paix,
Puisque m'en affranchir, c'est vous perdre à jamais.
Prince, en vôtre faveur je ne puis davantage.
L'orgueil de ma naissance enfle encor mon courage,
Et quelque grand pouvoir que l'amour ait sur moy,
Je n'oublirai jamais que je me dois un Roy.
Oüi, malgré mon amour j'attendrai d'une Mere
Que le Trône me donne, ou vous, ou vôtre Frere.
Attendant son secret vous aurez mes desirs,
Et s'il le fait regner, vous aurez mes soupirs.
C'est tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
Et tout ce qu'à vos feux les miens osent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudroi-je de plus? Son bonheur est le mien.
Rendez heureux ce Frere, & je ne perdrai rien,
L'amitié le consent, si l'amour l'apprehende.
Je benirai le Ciel d'une perte si grande,
Et quittant les douceurs de cet espoir flotant
Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

RODOGUNE.

Et moy, si mon destin entre ses mains me livre,
Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
Mon amour... mais adieu, mon esprit se confond.
Prince, si vôtre flame à la mienne répond,

Si vous n'ètes ingrat à ce cœur qui vous aime,
Ne me revoyez point, qu'avec le Diadéme.

SCENE II.

ANTIOCHUS.

LEs plus doux de mes vœux enfin sont exaucez,
Tu viens de vaincre, Amour, mais ce n'est pas assez.
Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Aprés avoir vaincu, fais vaincre la Nature,
Et prête lui pour nous ces tendres sentimens
Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais Amans,
Cette pitié qui force, & ces dignes foiblesses
Dont la vigueur détruit les fureurs vangeresses.
Voici la Reine. Amour, Nature, justes Dieux,
Faites-la-moy fléchir, ou mourir à ses yeux.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, LAONICE.

CLEOPATRE.

ET bien, Antiochus, vous dois-je la Couronne?

ANTIOCHUS.

Madame, vous sçavez si le Ciel me la donne.

CLEOPATRE.

Vous sçavez mieux que moy, si vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je sçay que je péris, si vous ne m'écoutez.

CLEOPATRE.

Un peu trop lent peut-être à servir ma colére,
Vous vous êtes laissé prévenir par un Frere?
Il a sçeu me venger quand vous deliberiez.

Et je dois à ſon bras ce que vous eſperiez ?
Je vous en plains, mon Fils, ce malheur eſt extrême,
C'eſt perir en effet que perdre un diadéme,
Je n'y ſçai qu'un remede, encor eſt-il fâcheux,
Etonnant, incertain, & triſte pour tous deux,
Je perirai moy même, avant que de le dire ;
Mais enfin on perd tout, quand on perd un Empire.

ANTIOCHUS.

Le remede à nos maux eſt tout en vôtre main,
Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain.
Vôtre ſeule colére a fait nôtre infortune.
Nous perdons tout, Madame, en perdant Rodogune,
Nous l'adorons tous deux, jugez en quels tourmens
Nous jette la rigueur de vos commandemens.
L'aveu de cet amour ſans doute vous offenſe,
Mais enfin nos malheurs croiſſent par le ſilence,
Et vôtre cœur qu'aveugle un peu d'inimitié,
S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié.
Au point où je les voy, c'en eſt le ſeul remede.

CLEOPATRE.

Quelle aveugle fureur vous même vous poſſede ?
Avez-vous oublié que vous parlez à moy,
Ou ſi vous préſumez être déja mon Roy ?

ANTIOCHUS.

Je tâche avec reſpect à vous faire connoître
Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

CLEOPATRE.

Moy ? j'aurois allumé cet inſolent amour.

ANTIOCHUS.

Et quel autre pretexte a fait nôtre retour ?
Nous avez-vous mandez qu'afin qu'un droit d'aîneſſe
Donnât à l'un de nous le Trône, & la Princeſſe ?
Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir,
Et c'étoit par vos mains nous mettre en ſon pouvoir.
Qui de nous deux, Madame, eût osé s'en défendre,
Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre ?
Si ſa beauté deſlors n'eût allumé nos feux,
Le devoir auprés d'elle eût attaché nos vœux,

Le desir de regner eût fait la même chose,
Et dans l'ordre des loix que la paix nous impose,
Nous devions aspirer à sa possession,
Par amour, par devoir, ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons crû vous plaire,
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un Frere,
Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,
J'implore pour tous deux un moment de pitié,
Avons-nous dû prévoir cette haine cachée,
Que la foy des Traitez n'avoit point arrachée ?

CLEOPATRE.

Non, mais vous avez dû garder le souvenir,
Des hontes que pour vous j'avois sçeu prévenir,
Et de l'indigne état où vôtre Rodogune
Sans moy, sans mon courage, eût mis vôtre fortune
Je croyois que vos cœurs sensibles à ces coups
En sçauroient conserver un genereux couroux,
Et je le retenois avec ma douceur feinte,
Afin que grossissant sous un peu de contrainte,
Ce torrent de colere & de ressentiment
Fût plus impetueux en son débordement.
Je fais plus maintenant, je presse, sollicite,
Je commande, menace, & rien ne vous irrite.
Le Sceptre, dont ma main vous doit recompenser,
N'a point de quoy vous faire un moment balancer,
Vous ne considerez, ni lui, ni mon injure,
L'amour étouffe en vous la voix de la Nature,
Et je pourrois aimer des Fils dénaturez!

ANTIOCHUS.

La Nature & l'Amour ont leurs droits séparez,
L'un n'ôte point à l'autre une ame qu'il possede.

CLEOPATRE.

Non, non, où l'Amour regne, il faut que l'autre cede.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs sont également doux.
Nous périrons tous deux, s'il faut perir pour vous;
Mais aussi....

CLEOPATRE.

Pourſuivez, Fils ingrat & rebelle.

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour elle.

CLEOPATRE.

Périſſez, periſſez, Vôtre rébellion
Mérite plus d'horreur que de compaſſion.
Mes yeux ſçauront le voir ſans verſer une larme,
Sans regarder en vous que l'Objet qui vous charme,
Et je triompherai, voyant perir mes Fils,
De ſes Adorateurs, & de mes Ennemis.

ANTIOCHUS.

Et bien triomphez-en, que rien ne vous retienne.
Vôtre main tremble-t'elle? y voulez-vous la mienne?
Madame, commandez, je ſuis prêt d'obéïr.
Je perceray ce cœur qui vous oſe trahir,
Heureux ſi par ma mort je puis vous ſatisfaire
Et noyer dans mon ſang toute vôtre colere.
Mais ſi la dureté de vôtre averſion
Nomme encor nôtre amour une rébellion,
Du moins ſouvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de foibles ſoupirs, & d'impuiſſantes larmes.

CLEOPATRE.

Ah, que n'a-t'elle pris, & la flame, & le fer.
Que bien plus aiſément j'en ſçaurois triompher!
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence,
Elles ont preſque éteint cette ardeur de vangeance.
Je ne puis refuſer des ſoupirs à vos pleurs,
Je ſens que je ſuis Mere auprés de vos douleurs.
C'en eſt fait, je me rens, & ma colére expire.
Rodogune eſt à vous auſſi bien que l'Empire;
Rendez graces aux Dieux qui vous ont fait l'aîné,
Poſſedez-la, régnez.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné!
O trop heureuſe fin de l'excès de ma peine!
Je rens graces aux Dieux qui calment vôtre haine.
Madame, eſt-il poſſible?

CLEOPATRE.

En vain j'ay résisté,
La Nature est trop forte, & mon cœur s'est dompté,
Je ne vous dis plus rien, vous aimez vôtre Mere,
Et vôtre amour pour moy taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoi ! je triomphe donc sur le point de perir !
La main qui me blessoit a daigné me guérir !

CLEOPATRE.

Oüi, je veux couronner une flame si belle,
Allez à la Princesse en porter la nouvelle.
Son cœur comme le vôtre en deviendra charmé ;
Vous n'aimeriez pas tant si vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

Heureux Antiochus ! heureuse Rodogune !
Oüi, Madame, entre nous la joye en est commune.

CLEOPATRE.

Allez donc, ce qu'ici vous perdez de momens
Sont autant de larcins à vos contentemens,
Et ce soir destiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement si ma haine est finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos desirs bornez
A vous donner en nous des Sujets couronnez.

SCENE IV.

CLEOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

ENfin, ce grand courage a vaincu sa colere.

CLEOPATRE.

Que ne peut point un Fils sur le cœur d'une Mere ?

LAONICE.

Vos pleurs coulent encor, & ce cœur adoucit....

CLEOPATRE.

Envoyez-moy son Frére, & nous laissez ici.

Sa douleur sera grande, à ce que je présume ;
Mais j'en sçaurai sur l'heure adoucir l'amertume.
Ne lui témoignez rien, il lui sera plus doux
D'apprendre tout de moy, qu'il ne seroit de vous.

SCENE V.

CLEOPATRE.

QUe tu penetres mal le fond de mon courage !
Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage,
Et ma haine qu'en vain tu crois s'évanoüir,
Ne les a fait couler, qu'afin de t'ébloüir.
Je ne veux plus que moy dedans ma confidence,
Et toy, crédule Amant que charme l'apparence,
Et dont l'esprit léger s'attache avidement,
Aux attraits captieux de mon déguisement,
Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,
Au sort des Immortels prefere ta fortune,
Tandis que mieux instruite en l'art de me vanger
En de nouveaux malheurs je sçaurai te plonger.
Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche.
De qui se rend trop tôt on doit craindre une embuche,
Et c'est mal demesler le cœur d'avec le front,
Que prendre pour sincere un changement si prompt.
L'effet te fera voir comme je suis changée.

SCENE VI.

CLEOPATRE, SELEUCUS.

CLEOPATRE.

SCavez-vous, Seleucus, que je me suis vangée ?

SELEUCUS.

Pauvre Princesse, helas !

CLEOPATRE.

Vous déplorez ſon ſort ?
Quoi, l'aimiez-vous ?

SELEUCUS.

Aſſez pour régretter ſa mort.

CLEOPATRE.

Vous lui pouvez ſervir encor d'Amant fidelle.
Si j'ay ſçeu me vanger, ce n'a pas été d'elle.

SELEUCUS.

O Ciel ! & de qui donc, Madame ?

CLEOPATRE.

C'eſt de vous,
Ingrat, qui n'aſpirez qu'à vous voir ſon Epoux,
De vous qui l'adorez en dépit d'une Mére,
De vous qui dédaignez de ſervir ma colere,
De vous de qui l'Amour, rebelle à mes deſirs,
S'oppoſe à ma vangeance, & détruit mes plaiſirs.

SELEUCUS.

De moy !

CLEOPATRE.

De toy, perfide. Ignore, diſſimule
Le mal que tu dois craindre, & le feu qui te brûle,
Et ſi pour l'ignorer tu crois t'en garantir,
Du moins en l'apprenant, commence à le ſentir.
Le Trône étoit à toy par le droit de naiſſance,
Rodogune avec lui tomboit en ta puiſſance,
Tu devois l'épouſer, tu devois être Roy ;
Mais comme ce ſecret n'eſt connu que de moy,
Je puis, comme je veux tourner le droit d'aîneſſe,
Et donne à ton Rival ton Sceptre & ta Maîtreſſe.

SELEUCUS.

A mon Frere ?

CLEOPATRE.

C'eſt lui que j'ay nommé l'aîné.

SELEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné,
Et par une raiſon qui vous eſt inconnuë,
Mes propres ſentimens vous avoient prévenuë,
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits ſi doux.

Que mon cœur n'ait donnez à ce Frere avant vous,
Et si vous bornez-là toute vôtre vangeance,
Vos desirs & les miens seront d'intelligence.

CLEOPATRE.

C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit.
C'est ainsi qu'une feinte au dehors l'assoupit,
Et qu'on croit amuser de fausses patiences,
Ceux dont en l'ame on craint les justes défiances.

SELEUCUS.

Quoi, je conserverois quelque couroux secret !

CLEOPATRE.

Quoi lâche, tu pourrois la perdre sans regret ?
Elle de qui les Dieux te donnoient l'hymenée ?
Elle dont tu plaignois la perte imaginée ?

SELEUCUS.

Considerer sa perte avec compassion,
Ce n'est pas aspirer à sa possession.

CLEOPATRE.

Que la mort la ravisse, ou qu'un Rival l'emporte,
La douleur d'un Amant est également forte,
Et tel qui se console aprés l'instant fatal,
Ne sçauroit voir son bien aux mains de son Rival.
Piqué jusques au vif il tâche à le reprendre,
Il fait de l'insensible, afin de mieux surprendre,
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu
Par rang, ou par mérite, à sa flame êtoit dû.

SELEUCUS.

Peut-être, mais enfin par quel Amour de Mere
Pressez vous tellement ma douleur contre un Frere?
Prenez vous interêt à la faire éclater ?

CLEOPATRE.

J'en prens à la connoître, & la faire avorter ;
J'en prens à conserver malgré toy mon ouvrage
Des jaloux attentats de ta secrette rage.

SELEUCUS.

Je le veux croire ainsi, mais quel autre interêt
Nous fait tous deux aînez, quand, & comme il vous plaît ?
Qui des deux vous doit croire, & par quelle justice

Faut-il que sur moy seul tombe tout le supplice,
Et que du même amour dont nous sommes blessez,
Il soit récompensé, quand vous m'en punissez ?

CLEOPATRE.

Comme Reine, à mon choix je fais justice, ou grace,
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un Fils vers moy noirci de trahison,
Ose de mes faveurs me demander raison.

SELEUCUS.

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiscretes.
Je ne suis point jaloux du bien que vous luy faites,
Et je voy quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne pensez, & plus que je ne veux.
Le respect me défend d'en dire davantage.
Je n'ay, ni faute d'yeux, ny faute de courage,
Madame, mais enfin n'espérez voir en moy
Qu'amitié pour mon Frére, & zéle pour mon Roy.
Adieu.

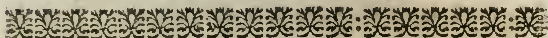
SCENE VII.

CLEOPATRE.

De quel malheur suis-je encore capable ?
Leur amour m'offensoit, leur amitié m'accable,
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux Fils
Deux Enfans revoltez, & deux Rivaux unis.
Quoi, sans émotion perdre Trône & Maîtresse !
Quel est ici ton charme, odieuse Princesse,
Et par quel privilege, allumant de tels feux,
Peux-tu n'en prendre qu'un, & m'ôter tous les deux,
N'espere pas pourtant triompher de ma haine.
Pour régner sur deux cœurs, tu n'es pas encor Reine ?
Je sçay bien qu'en l'état où tous deux je les voy
Il me les faut percer pour aller jusqu'à toy,
Mais n'importe ; mes mains sur le Pére enhardies

Pour un bras refusé sçauront prendre deux vies.
Leurs jours également sont pour moy dangereux,
J'ay commencé par lui, j'acheverai par eux.
Sors de mon cœur, Nature, ou fay qu'ils m'obéïssent.
Fay-les servir ma haine, ou consent qu'ils périssent.
Mais déja l'un a vû que je les veux punir,
Souvent qui tarde trop se laisse prévenir.
Allons chercher le temps d'immoler mes victimes,
Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE.



ENFIN, graces aux Dieux, j'ay moins d'un Ennemy.
La mort de Seleucus m'a vangé à demi;
Son Ombre, en attendant Rodogune & son Frére,
Peut deja de ma part les promettre à son Pére,
Ils le suivront de près, & j'ay tout préparé,
Pour réünir bien-tôt ce que j'ay separé.
O toy, qui n'attens plus que la cérémonie,
Pour jetter à mes pieds ma Rivale punie,
Et par qui deux Amans vont d'un seul coup du Sort
Recevoir l'hymenée, & le Trône, & la mort,
Poison, me sçauras-tu rendre mon Diadème?
Le fer m'a bien servie, en feras-tu de même?

Me feras-tu fidelle ? Et toy que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu,
Tendresse dangereuse, autant comme importune ;
Je ne veux point pour fils l'Epoux de Rodogune,
Et ne voy plus en luy les restes de mon Sang,
S'il m'arrache du Trône, & la met en mon rang.
Reste du sang ingrat d'un Epoux infidelle,
Héritier d'une flame envers moy criminelle,
Aime mon Ennemie, & péris comme luy.
Pour la faire tomber, j'abattrai son appuy,
Aussi-bien sous mes pas c'est creuser une abyme,
Que retenir ma main sur la moitié du crime,
Et te faisant mon Roy, c'est trop me négliger,
Que de laisser sur moy Pére & Frére à vanger.
Qui se vange à demy court luy-même à sa peine.
Il faut, ou condamner, ou couronner sa haine.
Dût le peuple en fureur pour ses Maîtres nouveaux
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,
Dût le Parthe vangeur me trouver sans défense,
Dût le Ciel égaler le supplice à l'offense,
Trône, à t'abandonner je ne puis consentir.
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir,
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.
Tombe sur moy le Ciel, pourvû que je me vange,
J'en recevray le coup d'un visage remis :
Il est doux de périr aprés ses Ennemis.
Et de quelque rigueur que le Destin me traite,
Je pers moins à mourir, qu'à vivre leur Sujette.
Mais voici Laonice, il faut dissimuler.
Ce que le seul effet doit bien-tôt révéler.

SCENE II.

CLEOPARTE, LAÕNICE.

CLEOPATRE.

Viennent-ils, nos Amans ?

LAONICE.

Ils aprochent, Madame,
On lit dessus leur front l'allegresse de l'ame,
L'Amour s'y fait paroître avec la Majesté,
Et suivant le vieil ordre en Syrie usité,
D'une grace en tous deux toute auguste, & Royale
Ils viennent prendre ici la Coupe Nuptiale,
Pour s'en aller au Temple, au sortir du Palais,
Par les mains du grand Prêtre être unis à jamais.
C'est là qu'il les attend pour benir l'alliance.
Le peuple tout ravi par ses vœux les devance,
Et pour eux à grands cris demande aux Immortels
Tout ce qu'on leur souhaite aux pieds de leurs Autels,
Impatient pour eux que la cérémonie
Ne commence bien tôt, ne soit bien-tôt finie.
Les Parthes à la foule aux Syriens meslez,
Tous nos vieux differens de leur ame exilez,
Font leur Suite assez grosse, & d'une voix commune
Benissent à l'envy le Prince, Rodogune.
Mais je les voy déja, Madame; c'est à vous
A commencer ici des spectacles si doux.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, LAONICE, Troupe de Parthes, & de Syriens.

CLEOPATRE.

AProchez, mes Enfans, (car l'amour maternelle,
Madame, dans mon cœur vous tient déja pour telle
Et je croy que ce nom ne vous déplaira pas.

RODOGUNE.

Je le chérirai même au delà du trépas.

Il m'eſt trop doux, Madame, & tout l'heur que j'eſpere,
C'eſt de vous obéïr, & reſpecter en Mére.

CLEOPATRE.

Aimez-moy ſeulement, vous allez être Rois,
Et s'il faut du reſpect, c'eſt moy qui vous le dois.

ANTIOCHUS.

Ah, ſi nous recevons la ſupréme puiſſance,
Ce n'eſt pas pour ſortir de vôtre obéïſſance.
Vous regnerez icy, quand nous y régnerons,
Et ce ſeront vos loix que nous y donnerons.

CLEOPATRE.

J'oſe le croire ainſi, mais prenez vôtre place,
Il eſt temps d'avancer ce qu'il faut que je faſſe.

Icy Antiochus s'aſſied dans un fauteuil, Rodogune à ſa gauche en même rang, & Cléopatre à ſa droite, mais en rang inferieur, & qui marque quelque inégalité. Oronte s'aſſied auſſi à la gauche de Rodogune, avec la même difference, & Cléopatre, pendant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va querir une Coupe pleine de vin empoiſonné. Aprés qu'elle eſt partie, Cléopatre continuë.

Peuple qui m'écoutez, Parthes & Syriens,
Sujets du Roy ſon Frére ou qui futes les miens.
Voici de mes deux Fils celui qu'un droit d'aineſſe
Eléve dans le Trône, & donne à la Princeſſe.
Je lui rens cet Etat que j'ay ſauvé pour lui,
Je ceſſe de régner, je commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de Souveraine.
Voici vôtre Roy, Peuple, & voilà vôtre Reine.
Vivez pour les ſervir, reſpectez-les tous deux,
Aimez-les, & mourez, s'il eſt beſoin pour eux.
Oronte, vous voyez avec quelle franchiſe
Je leur rens ce pouvoir, dont je me ſuis démiſe.
Prétez les yeux au reſte, & voyez les effets
Suivre de point en point les Traitez de la Paix.

Laonice revient avec une Coupe à la main.

ORONTE.

Vôtre ſincérité s'y fait aſſez paroître,

Madame, & j'en feray recit au Roy mon Maître.

CLEOPATRE.

L'hymen eſt maintenant nôtre plus cher ſouci.
L'uſage veut, mon Fils, qu'on le commence icy.
Recevez de ma main la Coupe Nuptiale,
Pour être après unis ſous la foy conjugale.
Puiſſe-t'elle être un gage envers vôtre Moitié,
De vôtre amour enſemble, & de mon amitie.

ANTIOCHUS *prenant la Coupe.*

Ciel, que ne dois-je point aux bontez d'une Mére ?

CLEOPATRE.

Le temps preſſe, & vôtre heur d'autant plus ſe differe.

ANTIOCHUS *à Rodogune.*

Madame, hâtons donc ces glorieux momens.
Voici l'heureux eſſai de nos contentemens.
Mais ſi mon Frére étoit le témoin de ma joye....

CLEOPATRE.

C'eſt être trop crüel, de vouloir qu'il la voye.
Ce ſont des déplaiſirs qu'il fait bien d'épargner,
Et ſa douleur ſecrette a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avoit aſſeuré qu'il la verroit ſans peine.
Mais n'importe, achevons.

SCENE IV.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, TIMAGENE, LAONICE, Troupe.

TIMAGENE.

AH, Seigneur,

CLEOPATRE.

Timagéne ;
Quelle eſt vôtre inſolence ?

TIMAGENE,

Ah, Madame.

ANTIOCHUS *rendant la Coupe à Laonice.*

Parlez.

TIMAGENE.

Souffrez pour un moment que mes ſens rappelez....

ANTIOCHUS.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

TIMAGENE.

Le Prince vôtre Frére....

ANTIOCHUS.

Quoy, ſe voudroit-il rendre à mon bonheur contraire ?

TIMAGENE.

L'ayant cherché long-tems, afin de divertir
L'ennui que de ſa perte il pouvoit reſſentir,
Je l'ay trouvé, Seigneur, au bout de cette Allée,
Où la clarté du Ciel ſemble toûjours voilée.
Sur un lit de gazon de foibleſſe étendu,
Il ſembloit déplorer ce qu'il avoit perdu,
Son ame à ce penſer paroiſſoit attachée.
Sa tête ſur un bras languiſſamment panchée,
Immobile, & réveur en malheureux Amant....

ANTIOCHUS.

Enfin, que faiſoit-il ? achevez promptement.

TIMAGENE.

D'une profonde playe en l'eſtomac ouverte,
Son ſang à gros broüillons ſur cette couche verte....

CLEOPATRE.

Il eſt mort ;

TIMAGENE.

Ouy, Madame.

CLEOPATRE.

Ah, Deſtins ennemis,
Qui m'enviez le bien que je m'étois promis!
Voilà le coup fatal que je craignois dans l'ame,
Voilà le deſeſpoir où l'a réduit ſa flame.
Pour vivre en vous perdant il avoit trop d'amour,
Madame, & de ſa main il s'eſt privé du jour.

TIMAGENE *à Cléopatre.*

Madame, il a parlé, sa main est innocente.

CLEOPATRE *à Timagéne.*

La tienne est donc coupable, & ta rage insolente
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant assassiné, le fait encore parler.

ANTIOCHUS.

Timagéne, souffrez la douleur d'une Mére,
Et les premiers soupçons d'une aveugle colére.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
J'en ferois autant qu'elle, à vous connoître moins:
Mais que vous a-t'il dit? achevez, je vous prie.

TIMAGENE.

Surpris d'un tel spectacle à l'instant je m'écrie,
Et soudain à mes cris ce Prince en soûpirant,
Avec assez de peine entre'ouvre un œil mourant,
Et ce reste égaré de lumiere incertaine
Luy peignant son cher Frére, au lieu de Timagéne,
Rempli de vôtre idée, il m'adresse pour vous
Ces mots où l'amitié regne sur le couroux.

Une main qui nous fut bien chére
Vange ainsi le refus d'un coup trop inhumain.
Régnez, & sur tout, mon cher Frére,
Gardez-vous de la même main.

C'est... La Parque à ce mot lui coupe la parole.
Sa lumiére s'étient, & son ame s'envole,
Et moy tout effraïe d'un si tragique sort,
J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

ANTIOCHUS.

Rapport vraiement funeste, & sort vraiment tragique,
Qui va changer en pleurs l'allegresse publique.
O Frére plus aimé que la clarté du jour,
O Rival aussi cher, que m'étoit mon amour,
Je te pers, & je trouve en ma douleur extrême,
Un malheur dans ta mort, plus grand que ta mort même.
O de ses derniers mots fatale obscurité,
En quel gouffre d'horreurs m'as-tu précipité!
Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine;

Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine ;
Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner.
Fatale obscurité, qui dois-je en soupçonner ?
Une main qui nous fut bien chére !
Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma Mere ?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain,
Nous vous avons tous deux refusé nôtre main.
Qui de vous s'est vangée ? est-ce l'une, est ce l'autre,
Qui fait agir la sienne au refus de la nôtre ?
Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder ?
Est-ce vous désormais dont je me dois garder ?

CLEOPATRE.

Quoi, vous me soupçonnez !

RODOGUNE.

Quoi, je vous suis suspecte !

ANTIOCHUS.

Je suis Amant, & Fils, je vous aime, & respecte !
Mais quoi que sur mon cœur puissent des noms si doux,
A ces marques enfin je ne connoi que vous.
As-tu bien entendu ? dis-tu vrai Timagéne ?

TIMAGENE.

Avant qu'en soupçonner la Princesse, ou la Reine,
Je mourrois mille fois, mais enfin mon recit
Contient, sans rien de plus, ce que le Prince a dit.

ANTIOCHUS.

D'un & d'autre côté l'action est si noire,
Que n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire,
O quiconque des deux avez versé son sang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc.
Nous avons mal servi vos haines mutuelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles,
Mais si j'ay refusé ce détestable employ,
Je veux bien vous servir toutes deux contre moy.
Qui que vous soyez donc, recevez une vie,
Que déja vos fureurs m'ont à demi ravie.

Il tire son épée, & veut se tuer.

RODOGUNE.

Ah, Seigneur, arrêtez,

TIMAGENE.

Seigneur, que faites-vous ?

ANTIOCHUS.

Je ſers, ou l'une, ou l'autre, & je préviens ſes coups.

CLEOPATRE.

Vivez, regnez heureux.

ANTIOCHUS.

Otez-moy donc de doute,
Et montrez moy la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'aſſaſſiner oſe me ſecourir,
Et me ſauve de moy pour me faire perir.
Puis-je vivre, & traîner cette géne eternelle,
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre, & ne pouvoir plus vous voir ſans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer ?
Vivre avec ce tourment, c'eſt mourir à toute heure.
Tirez moy de ce trouble, ou ſouffrez que je meure,
Et que mon déplaiſir par un coup genereux,
Epargne un parricide à l'une de vous deux.

CLEOPATRE.

Puiſque le même jour que ma main vous couronne,
Je perds un de mes Fils, & l'autre me ſoupçonne,
Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devroit eſſuïer,
Son peu d'amour me force à me juſtifier,
Si vous n'en pouvez mieux conſoler une Mere,
Qu'en la traitant d'égale avec une Etrangére,
Je vous diray, Seigneur (car ce n'eſt plus à moy
A nommer autrement, & mon Juge, & mon Roy)
Que vous voïez l'effet de cette vieille haine,
Qu'en dépit de la Paix me garde l'Inhumaine,
Qu'en ſon cœur du paſſé ſoûtient le ſouvenir,
Et que j'avois raiſon de vouloir prévenir.
Elle a ſoif de mon ſang, elle a voulu l'épandre.
J'ay préveû d'aſſez loin ce que j'en viens d'apprendre,
Mais je vous ay laiſſé deſarmer mon couroux.

à Rodogune.

Sur la foy de ſes pleurs je n'ay rien craint de vous,
Madame ; mais ô Dieux ! quel rage eſt la vôtre !
Quand je vous donne un Fils, vous aſſaſſinez l'autre,

Et m'enviez ſoudain l'unique & foible appui
Qu'une Mere opprimée eût pû trouver en lui.
Quand vous m'accablerez, où ſera mon refuge ?
Si je m'en plains au Roy, vous poſſedez mon Juge,
Et s'il m'oſe écouter, peut être helas ! en vain
Il voudra ſe garder de cette même main.
Enfin je ſuis leur Mere, & vous leur Ennemie.
J'ay recherché leur gloire, & vous leur infamie,
Et ſi je n'euſſe aimé ces Fils que vous m'ôtez,
Vôtre abord en ces lieux les eût deshéritez.
C'eſt à lui maintenant, en cette concurrence,
A regler les ſoupçons ſur cette difference,
A voir de qui des deux il doit ſe défier,
Si vous n'avez un charme à vous juſtifier.

RODOGUNE *à Cleopatre.*

Je me défendray mal. L'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle ſoit ſoupçonnée,
Et n'ayant rien prévû d'un attentat ſi grand,
Qui l'en veut accuſer, ſans peine la ſurprend.
Je ne m'étonne point de voir que vôtre haine
Pour me faire coupable a quitté Timagene.
Au moindre jour ouvert de tout jetter ſur moy,
Son recit s'eſt trouvé digne de vôtre foy,
Vous l'accuſiez pourtant, & vôtre ame alarmée
Craignoit qu'en expirant ce Fils vous eût nommée,
Mais de ſes derniers mots voyant le ſens douteux,
Vous avez pris ſoudain le crime entre nous deux.
Certes, ſi vous voulez paſſer pour veritable,
Que l'une de nous deux de ſa mort ſoit coupable,
Je veux bien par reſpect ne vous imputer rien;
Mais vôtre bras au crime eſt plus fait que le mien,
Et qui ſur un Epoux fit ſon apprentiſſage,
A bien pû ſur un Fils achever ſon ouvrage.
Je ne deniray point, puiſque vous les ſçavez,
De juſtes ſentimens dans mon ame élevez.
Vous demandiez mon ſang, j'ay demandé le vôtre;
Le Roy ſçait quels motifs ont pouſſé l'une & l'autre,
Comme par ſa prudence il a tout adouci,
Il vous connoît peut-être, & me connoît auſſi.

à Antiochus.

Seigneur, c'est un moïen de vous être bien chere,
Que pour don nuptial vous immoler un Frere,
On fait plus, on m'impute un coup si plein d'horreur;
Pour me faire un passage à vous percer le cœur.

à Cleopatre.

Où fuirois-je de vous aprés tant de furie,
Madame, & que feroit toute nôtre Syrie,
Où seule, & sans appui contre mes attentats,
Je verrois .... Mais, Seigneur, vous ne m'écoutez pas.

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien, & dans la mort d'un Frére,
Je ne veux point juger entre vous & ma Mere;
Assassinez un Fils, massacrez un Epoux,
Je ne veux me garder, ni d'elle ni de vous.
Suivons aveuglément ma triste destinée,
Pour m'exposer à tout achevons l'hymenée.
Cher Frere, c'est pour moy le chemin du trépas,
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas,
Je cherche à te rejoindre, & non à m'en défendre,
Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre.
Heureux, si sa fureur qui me prive de toy
Se fait bien tôt connoître, en achevant sur moy,
Et si du Ciel trop lent à la reduire en poudre,
Son crime redoublé peut arracher la foudre.
Donnez-moy.

RODOGUNE. *l'empêchant de prendre la Coupe.*

Quoi, Seigneur?

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain,
Donnez.

RODOGUNE.

Ah, gardez-vous de l'une & l'autre main.
Cette Coupe est suspecte, elle vient de la Reine,
Craignez de toutes deux quelque secrette haine.

CLEOPATRE.

Qui m'épargnoit tantôt ose enfin m'accuser,

RODOGUNE.

De toute deux, Madame, il doit tout refuser.
Je n'accuse personne, & vous tient innocente,
Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente.
Je veux bien à mon tour subir les mémes loix ;
On ne peut craindre trop pour le salut des Rois.
Donnez donc cette preuve, & pour toute replique,
Faites faire un essai par quelque Domestique.

CLEOPATRE *prenant la Coupe.*

Je le ferai moi-même. Et bien, redoutez vous
Quelque sinistre effet encor de mon couroux ;
J'ai souffert cet outrage avec que patience.

ANTIOCHUS. *prenant la Coupe de la main de Cléopatre aprés qu'elle a beu.*

Pardonnez-lui, Madame, un peu de défiance.
Comme vous l'accusez, elle fait son effort
A rejetter sur vous l'horreur de cette mort,
Et soit amour pour moi, soit adresse pour elle,
Ce soin la fait paroître un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne voy rien, dans le trouble où je suis
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces véritez paroissent,
J'en laisse la vengeance aux Dieux qui les connoissent,
Et vay sans plus tarder....

RODOGUNE.

Seigneur, voyez ses yeux
Deja tout égarez, troubles, & furieux,
Cette affereuse sueur qui court sur son visage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah, bons Dieux, quelle rage !
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS *rendant la Coupe à Laonice.*

N'importe, elle est ma Mére, il faut la secourir.

CLEOPATRE.

Va, tu me veux en vain rappeller à la vie.
Ma haine est trop fidelle, & m'a trop bien servie,
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi,
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçoy ;
Mais j'ai cette douceur dedans cette disgrace

De ne voir point regner ma Rivale en ma place.
Regne, de crime en crime enfin te voilà Roy ;
Je t'ay défait d'un Pere, & d'un Frere, & de moy.
Puisse le Ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choisir sur vous les peines de mes crimes.
Puissiez-vous ne trouver dedans vôtre union.
Qu'horreur, que jalousie, & que confusion,
Et pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un Fils qui me ressemble.

ANTIOCHUS.

Ah, vivez pour changer cette haine en amour.

CLEOPATRE.

Je maudirois les Dieux s'ils me rendoient le jour.
Qu'on m'emporte d'icy. Je me meurs, Laonice.
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Aprés les vains efforts de mes inimitiez,
Sauve-moy de l'affront de tomber à leurs pieds.

Elle s'en va, & Laonice lui aide à marcher.

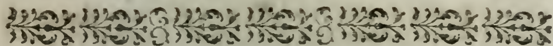
ORONTE.

Dans les justes rigueurs d'un sort si deplorable,
Seigneur, le juste Ciel vous est bien favorable.
Il vous a preservé, sur le point de perir,
Du danger le plus grand que vous pûssiez courir,
Et par un digne effet de ses faveurs puissantes,
La coupable est punie, & vos mains innocentes.

ANTIOCHUS.

Oronte, je ne sçay dans son funeste sort,
Qui m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort.
L'une & l'autre a pour moy des malheurs sans exemple,
Plaignez mon infourtune. Et vous, allez au Temple
Y changer l'allegresse en un deüil sans pareil,
La pompe nuptiale en funébre appareil,
Et nous verrons aprés, par d'autres sacrifices,
Si les Dieux voudront être à nos vœus plus propices.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



EXAMEN DE RODOGUNE.

LE Sujet de cette Tragedie eſt tiré d'Appian Alexandrin, dont voicy les paroles ſur la fin du Livre qu'il a fait des guerres de Syrie. *Démétrius ſurnommé Nicanor, entreprit la guerre contre les Parthes, & vécut quelque temps priſonnier dans la Cour de leur Roy Phraates, dont il épouſa la Sœur, nommée Rodogune. Cependant Diodotus, Domeſtique des Rois précédens, s'empara du Trône de Syrie, & y fit aſſeoir un Alexandre encore Enfant, Fils d'Alexandre le Bâtard, & d'une Fille de Ptolomée. Ayant gouverné quelque temps comme Tuteur ſous le nom de ce Pupille, il s'en défit, & prit lui-même la Couronne, ſous un nouveau nom de Triphon, qu'il ſe donna. Antiochus, Frére du Roy priſonnier, ayant appris ſa captivité à Rhodes, & les troubles qui l'avoient ſuivie, revint dans la Syrie, où ayant défait Triphon, il le fit mourir. De là il porta ſes armes contre Phraates, & vaincu dans une bataille, il ſe tua lui même. Démétrius retournant dans ſon Royaume fut tué par ſa femme Cléopatre, qui lui dreſſa des embûches ſur le chemin, en haine de cette Rodogune qu'il avoit épouſée, dont elle avoit conçû une telle indignation, qu'elle avoit épouſé ce même Antiochus, Frere de ſon Mary. Elle avoit deux Fils de Démétrius dont elle tua Seleucus l'ainé, d'un coup de fléche, ſitôt qu'il eut pris le Diadême aprés la mort de ſon Pere, ſoit qu'elle craignît qu'il ne la voulût vanger ſur elle, ſoit que la même fureur l'emportât à ce nouveau parricide. Antiochus ſon Frere lui ſucceda, & contraignit cette Mere dénaturée de prendre le poiſon, qu'elle lui avoit préparé.*

Juſtin en ſon 36. 38. & 39. liv. raconte cette Hiſtoire plus au long, avec quelques autres circonſtances. Le premier des Machabées & Joſephe au 13. des

Antiquitez Judaïques, en disent aussi quelque chose qui ne s'accorde pas tout à-fait avec Appian. C'est-à-lui que je me suis attaché pour la Narration que j'ay mise au premier Acte, & pour l'effet du cinquiéme, que j'ay adouci du côté d'Antiochus. J'en ay dit la raison ailleurs. Le reste sont des Episodes d'invention, qui ne sont pas incompatibles avec l'Histoire, puisqu'elle ne dit point ce que devint Rodogune aprés la mort de Demetrius, qui vrai-semblablement l'amenoit en Syrie, prendre possession de sa Couronne. J'ay fait porter à la piece le nom de cette Princesse, plûtôt que celui de Cleopatre, que je n'ay même osé nommer dans mes Vers, de peur qu'on ne confondît cette Reine de Syrie avec cette fameuse Princesse d'Egypte qui portoit même nom, & que l'idée de celle-ci beaucoup plus connuë, que l'autre, ne semât une dangereuse préoccupation parmi les Auditeurs.

On m'a souvent fait une question à la Cour, quel étoit celui de mes Poëmes que j'estimois le plus, & j'ay trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de Cinna, ou du Cid, que je n'ay jamais osé déclarer toute la tendresse que j'ay toûjours euë pour celui-ci, à qui j'aurois volontiers donné mon suffrage, si je n'avois craint de manquer en quelque sorte au respect que je devois à ceux que je voyois pencher d'un autre côté. Cette preference est peut-être en moy un effet de ces inclinations aveugles, qu'ont beaucoup de Peres pour quelques uns de leurs Enfans, plus que pour les autres ? Peut-être y entre-t'il un peu d'amour propre, en ce que cette Tragedie me semble être un peu plus à moy, que celles qui l'ont précédée, à cause des incidens surprenans qui sont purement de mon invention, & n'avoient jamais été vûs au Théatre ; & peut être enfin y a-t'il un peu de vrai mérite, qui fait que cette inclination n'est pas tout-à-fait injuste. Je veux bien laisser chacun en liberté de ses sentimens, mais certainement on peut dire que mes autres Piéces ont peu d'avantages, que ne se rencontrent en celle-ci. Elle a tout ensemble la beauté du Sujet,

la

la nouveauté des fictions, la force des Vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la chaleur des passions, les tendresses de l'amour & de l'amitié, & cet heureux assemblage est menagé de sorte, qu'elle s'éleve d'Acte en Acte. Le second passe le premier, le troisiéme est au dessus du second, & le dernier l'emporte sur tous les autres. L'action y est une, grande, complete. Sa durée ne va point, ou fort peu, au de-là de celle de la representation. Le jour en est le plus illustre qu'on puisse imaginer, & l'unité de lieu s'y rencontre en la maniere que je l'explique dans le troisiéme de ces Discours, & avec l'indulgence que j'ay demandée pour le Theatre.

Ce n'est pas que je me flate assez pour présumer qu'elle soit sans taches. On a fait tant d'objections contre la narration de Laonice au premier Acte, qu'il est mal-aisé de ne donner pas les mains à quelques-unes. Je ne la tiens pas toutesfois si inutile, qu'on l'a dit. Il est hors de doute que Cleopatre dans le second feroit connoître beaucoup de choses par sa confidence avec Laonice, & par le recit qu'elle en fait à ses deux Fils, pour leur remettre devant les yeux combien ils lui ont d'obligation ; mais ces deux Scenes demeureroient assez obscures, si cette narration ne les avoit precedées, & du moins les justes défiances de Rodogune à la fin du premier Acte ; & la peinture que Cleopatre fait d'elle-même dans son Monologue qui ouvre le second, n'auroient pû se faire entendre sans ce secours.

J'avouë qu'elle est sans artifice, & qu'on la fait de sang froid à un Personnage Protatique, qui se pourroit toutesfois justifier par les deux exemples de Terence que j'ay citez sur ce sujet au premier Discours. Timagéne qui l'écoute n'est introduit que pour l'écouter, bien que je l'emploïe au cinquiéme à faire celle de la mort de Seleucus, qui se pouvoit faire par un autre. Il l'écoute sans y avoir aucun interêt notable, & par simple curiosité d'apprendre ce qu'il pouvoit avoir sçû déja en la Cour d'Egypte, où il

étoit en assez bonne posture, étant Gouverneur des Neveux du Roy, pour entendre des Nouvelles asseurées de tout ce qui se passoit dans la Syrie qui en est voisine. D'ailleurs, ce qui ne peut recevoir d'excuse, c'est que comme il y avoit déja quelque temps qu'il étoit de retour avec les Princes, il n'y a pas d'apparence qu'il ait attendu ce grand jour de cerémonie, pour s'informer de sa Sœur, comment se sont passez tous ces troubles, qu'il dit ne sçavoir que confusément. Pollux dans Médée n'est qu'un Personnage Protatique qui écoute sans interêt comme lui, mais sa surprise de voir Jason à Corinthe où il vient d'arriver, & son séjour en Asie que la Mer en separe, lui donnent juste sujet d'ignorer ce qu'il en apprend. La narration ne laisse pas de demeurer froide comme celle-ci, parce qu'il ne s'est encor rien passé dans la Piéce qui excite la curiosité de l'Auditeur, ni qui lui puisse donner quelque émotion en l'écoutant; mais si vous voulez reflèchir sur celle de Curiace dans l'Horace, vous trouverez qu'elle fait tout un autre effet. Camille qui l'écoute a interèt comme lui à sçavoir comment s'est faite une paix dont dépend leur mariage, & l'Auditeur, que Sabine & elle n'ont entretenu que de leurs malheurs, & des appréhensions d'une bataille qui se va donner entre deux partis, où elles voïent leurs Freres dans l'une & leur amour dans l'autre, n'a pas moins d'avidité qu'elle, d'apprendre comment une paix si surprenante s'est pû conclure.

Ces défauts dans cette narration confirment ce que j'ay dit ailleurs, que lors que la Tragedie a son fondement sur des guerres entre deux Etats, ou sur d'autres affaires publiques, il est trés-malaisé d'introduire un Acteur qui les ignore, & qui puisse recevoir le récit qui en doit instruire les Spectateurs en parlant à lui.

J'ay déguisé quelque chose de la verité Historique en celui-ci. Cleopatre n'épousa Antiochus qu'en dépit de ce que son Mary avoit épousé Rodogune

chez les Parthes, & je fais qu'elle ne l'épouse que par la necessité de ses affaires, sur un faux bruit de la mort de Demetrius, tant pour ne la faire pas méchante sans necessité, comme Ménélas dans l'Oreste d'Euripide, que pour avoir lieu de feindre que Démétrius n'avoit pas encore epousé Rodogune, & venoit l'épouser dans son Royaume pour la mieux établir en la place de l'autre, par le consentement de ses Peuples, & asseurer la Couronne aux Enfans qui naîtroient de ce mariage. Cette fiction m'étoit absolument necessaire, afin qu'il fût tué avant que de l'avoir épousée, & que l'amour que ses deux Fils ont pour elle ne fit point d'horreur aux Spectateurs, qui n'auroient pas manqué d'en prendre une assez forte, s'ils les eussent vûs amoureux de la Veuve de leur Pere, tant cette affection incestueuse répugne à nos Mœurs.

Cleopatre a lieu d'attendre ce jour-là à faire confidence à Laonice de ses desseins, & des veritables raisons de tout ce qu'elle a fait. Elle eût pû trahir son secret aux Princes, ou à Rodogune, si elle l'eût sçû plûtôt, & cette ambitieuse Mere ne lui en fait part qu'au moment qu'elle veut bien qu'il éclate par la cruelle proposition qu'elle va faire à ses Fils. On a trouvé celle que Rodogune leur fait à son tour, indigne d'une personne vertueuse, comme je la peins, mais on n'a pas consideré qu'elle ne la fait pas, comme Cleopatre, avec espoir de la voir executer par les Princes, mais seulement pour s'exempter d'en choisir aucun, & les attacher tous deux à sa protection, par une esperance égale. Elle étoit avertie par Laonice de celle que la Reine leur avoit faite, & devoit prévoir, que si elle se fût declarée pour Antiochus qu'elle aimoit, son Ennemie qui avoit seule le secret de leur naissance n'eût pas manqué de nommer Seleucus pour Aîné, afin de les commettre l'un contre l'autre, & d'exciter une Guerre civile qui eût pû causer sa perte. Ainsi elle devoit s'exempter de choisir, pour les contenir tous deux

dans l'égalité de pretention, & elle n'en avoit point de meilleur moyen, que de rappeller le souvenir de ce qu'elle devoit à la mémoire de leur Pére, qui avoit perdu la vie pour elle, & leur faire cette proposition qu'elle sçavoit bien qu'ils n'accepteroient pas. Si le Traité de Paix l'avoit forcée à se départir de ce juste sentiment de reconnoissance, la liberté qu'ils lui rendoient la rejettoit dans cette obligation. Il étoit de son devoir de vanger cette mort, mais il étoit de celui des Princes de ne se pas charger de cette vengeance. Elle avouë elle-même à Antiochus qu'elle les haïroit, s'ils lui avoient obeï; que comme elle a fait ce qu'elle a dû par cette demande, ils font ce qu'ils doivent par leurs refus; qu'elle aime trop la vertu pour vouloir être le prix d'un crime, & que la justice qu'elle demande de la mort de leur Pére seroit un parricide, si elle la recevoit de leurs mains.

Je dirai plus. Quand cette proposition seroit tout-à-fait condamnable en sa bouche, elle meriteroit quelque grace, & pour l'éclat que la nouveauté de l'invention a fait au Théatre, & pour l'embarras surprenant où elle jette les Princes, & pour l'effet qu'elle produit dans le reste de la Piece qu'elle conduit à l'action historique. Elle est cause que Séleucus par dépit renonce au Trône, & à la possession de cette Princesse; que la Reine, le voulant animer contre son Frére, n'en peut rien obtenir, & qu'enfin elle se résout par desespoir de les perdre tous deux, plûtôt que de se voir Sujette de son Ennemie.

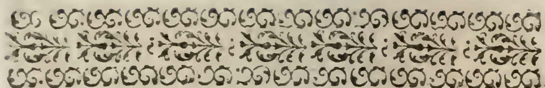
Elle commence par Séleucus, tant pour suivre l'ordre de l'Histoire, que parce que s'il fût demeuré en vie aprés Antiochus & Rodogune, qu'elle vouloit empoisonner publiquement, il les auroit pû vanger. Elle ne craint pas la même chose d'Antiochus pour son Frére, dautant qu'elle espere que le poison violent qu'elle lui a préparé fera un effet assez prompt, pour le faire mourir avant qu'il ait pû rien sçavoir de cette autre mort, ou du moins avant qu'il

l'en puisse convaincre ; puis qu'elle a si bien pris son temps pour l'assassiner, que ce parricide n'a point eu de témoins. J'ay parlé ailleurs de l'adoucissement que j'ay apporté, pour empêcher qu'Antiochus n'en commit un en la forçant de prendre le poison qu'elle lui presente, & du peu d'apparence qu'il y avoit, qu'un moment aprés qu'elle a expiré presque à sa vûë, il parlât d'amour & de mariage à Rodogune. Dans l'état où ils rentrent derriere le Theatre, ils peuvent le resoudre, quand ils le jugeront à propos. L'action est complette, puis qu'ils sont hors de peril, & la mort de Seleucus m'a exempté de déveloper le secret du droit d'aînesse entre les deux Freres, qui d'ailleurs n'eût jamais été croyable, ne pouvant être éclairci que par une bouche, en qui l'on n'a pas vû assez de sincerité, pour prendre aucune asseurance sur son témoignage.





HERACLIUS,
EMPEREUR D'ORIENT.
TRAGEDIE.



ACTEURS.

PHOCAS, Empereur d'Orient.

HERACLIUS, Fils de l'Empereur Maurice, crû Martian Fils de Phocas, Amant d'Eudoxe.

MARTIAN, Fils de Phocas, crû Leonce Fils de Léontine, Amant de Pulcherie.

PULCHERIE, Fille de l'Empereur Maurice, Maîtreſſe de Martian.

LEONTINE, Dame de Conſtantinople, autrefois Gouvernante d'Heraclius & de Martian.

EUDOXE, Fille de Leontine, & Maîtreſſe d'Heraclius.

CRISPE, Gendre de Phocas.

EXUPERE, Patricien de Conſtantinople.

AMINTAS, Amy d'Exupere.

Un Page de Léontine.

La Scéne eſt à Conſtantinople.



HERACLIUS,

EMPEREUR D'ORIENT,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PHOCAS, CRISPE.

PHOCAS.



Rispe, il n'est que trop vrai ; la plus belle Couronne
N'a que de faux brillans dont l'éclat l'environne,
Et celui, dont le Ciel pour un sceptre fait choix,
Jusqu'à ce qu'il le porte, en ignore le poids.
Mille & mille douceurs y semblent attachées,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées.
Qui croit les posseder les sent s'évanoüir,
Et la peur de les perdre empêche d'en joüir.
Sur tout qui, comme moy, d'une obscure naissance

Monte par la révolte à la Toute puissance,
Qui de simple Soldat à Empire élevé
Ne l'a que par le crime acquis, & conservé;
Autant que sa fureur s'est immolé de têtes,
Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes,
Et comme il n'a semé qu'épouvante, & qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble, & que terreur.
J'en ay semé beaucoup, & depuis quatre lustres
Mon Trône n'est fondé que sur des morts illustres,
Et j'ay mis au tombeau, pour regner sans effroy,
Tout ce que j'en ay vû de plus digne que moi.
Mais le sang répandu de l'Empereur Maurice,
Ses cinq Fils à ses yeux envoïez au supplice,
En vain en ont été les premiers fondemens,
Si pour m'ôter ce Trône ils servent d'instrumens.
On en fait revivre un au bout de vingt années.
Bizance ouvre (dis-tu) l'oreille à ces menées,
Et le Peuple, amoureux de tout ce qui me nuit,
D'une croyance avide embrasse ce faut bruit,
Impatient déja de se laisser seduire
Au premier Imposteur, armé pour me détruire,
Qui s'osant revêtir de ce fantôme aimé,
Voudra servir d'idole à son zele charmé.
Mais sçais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite?

CRISPE.

Il nomme Héraclius celui qu'il ressuscite.

PHOCAS.

Quiconque en est l'auteur, devoit mieux l'inventer.
Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter,
Sa mort est trop certaine, & fut trop remarquable,
Pour craindre un grand effet d'une si vaine fable.
Il n'avoit que six mois, & lui perçant le flanc,
On en fit dégouter plus de lait, que de sang.
Et ce prodige affreux, dont je tremblai dans l'ame,
Fut aussi tôt suivi de la mort de ma Femme.
Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché,
Et que, sans Leontine, on l'eût long temps cherché.
Il fut livré par elle, à qui pour recompense

Je donnai de mon Fils à gouverner l'enfance,
Du jeune Martian, qui d'âge presque egal,
Etoit resté sans Mere en ce moment fatal.
Juge par-là combien ce conte est ridicule.

CRISPE.

Tout ridicule il plaît, & le Peuple est crédule.
Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter,
Il vous est trop aisé de le faire avorter.
Quand vous fites perir Maurice, & sa Famille,
Il vous en plut, Seigneur, réserver une Fille,
Et résoudre destors qu'elle auroit pour Epoux
Ce Prince destiné pour regner aprés vous.
Le Peuple en sa personne aime encore, & révere,
Et son Pére Maurice, & son Ayeul Tibere,
Et vous verra sans trouble en occuper le rang,
S'il voit tomber leur Sceptre au reste de leur sang.
Non, il ne courra plus après l'ombre d'un Frére,
S'il voit monter la Sœur dans le Trône du Pere;
Mais presser cet hymen. Le Prince aux champs de Mars.
Chaque jour, chaque instant, s'offre à mille hazards,
Et n'eût été Leonce, en la derniere Guerre
Ce dessein avec lui seroit tombé par terre,
Puisque sans la valeur de ce jeune Guerrier
Martian demeuroit, ou mort, ou Prisonnier.
Avant que d'y perir (s'il faut qu'il y perisse)
Qu'il vous laisse un Neveu qui le soit de Maurice,
Et qui réünissant l'une & l'autre Maison,
Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom.

PHOCAS.

Helas! dequoi me sert ce dessein salutaire,
Si pour en voir l'effet tout me devient contraire?
Pulcherie, & mon Fils ne se montrent d'accord,
Qu'à fuir cet himenée, à l'égal de la mort,
Et les aversions entre eux deux mutuelles
Les font d'intelligence à se montrer rebelles.
La Princesse sur tout frémit à mon aspect,
Et quoi qu'elle étudie un peu de faux respect,
Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance,

L'emporte à tous momens à braver ma puissance.
Sa Mere, que long-temps je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'esperai de gagner,
L'a de la sorte instruite, & ce que je veus suivre
Me punit bien du trop que je la laissai vivre.

CRISPE.

Il faut agir de force avec de tels esprits,
Seigneur, & qui les flate endurcit leurs mépris.
La violence est juste, où la douceur est vaine.

PHOCAS.

C'est par-là qu'aujourd'hui je veux dompter sa haîne.
Je l'ay mandée exprés, non plus pour la flater,
Mais pour prendre mon ordre, & pour l'executer.

CRISPE.

Elle entre.

SCENE II.

PHOCAS, PULCHERIE, CRISPE.

PHOCAS.

Enfin, Madame, il est temps de vous rendre.
Le besoin de l'Etat défend de plus attendre,
Il lui faut des Cesars, & je me suis promis
D'en voir naître bien-tôt de vous, & de mon Fils.
Ce n'est pas exiger grande reconnoissance
Des soins que mes bontez ont pris de vôtre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus suplime,
Ma Couronne & mon Fils valent bien quelque estime.
Je vous les offre encor, aprés tant de refus,
Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus,
Que de force, ou de gré, je me veux satisfaire,

Qu'il me faut craindre en Maître, ou me cherir en
Pére,
Et que, si vôtre orgueil s'obstine à me haïr,
Qui ne peut être aimé, se peut faire obéïr.

PULCHERIE.

J'ay rendu jusqu'ici cette reconnoissance
A ces soins tant vantez d'élever mon enfance,
Que tant qu'on m'a laissé en quelque liberté,
J'ay voulu me défendre avec civilité?
Mais puis qu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique,
Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,
Que je me montre entiere à l'injuste fureur,
Et parle à mon Tyran en Fille d'Empereur.
Il falloit me cacher avec quelque artifice
Que j'étois Pulcherie, & Fille de Maurice,
Si tu faisois dessein de m'ébloüir les yeux,
Jusqu'à prendre tes dons, pour des dons précieux.
Voy quels sont ces presens dont le refus t'étonne.
Tu me donne, dis-tu, ton Fils, & ta Couronne;
Mais que me donnes-tu, puisque l'une est à moy,
Et l'autre en est indigne, étant sorti de toy?
Ta liberalité me fait peine à comprendre.
Tu parles de donner, quand tu ne fais que rendre,
Et puis qu'avecque moy tu veux le couronner,
Tu ne me rens mon bien, que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen, que tu m'oses prescrire
Porte dans ta maison les titres de l'Empire,
Et de cruel Tyran, d'infame Ravisseur,
Te fasse vrai Monarque, & juste Possesseur.
Ne reproche donc plus à mon ame indignée
Qu'en perdant tous les miens, tu m'as seule épargnée
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié,
Vint de ta Politique, & non de pitié;
Ton interêt déslors fit seul cette réserve.
Tu m'as laissé la vie, afin qu'elle te serve,
Et mal sûr dans un Trône où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer, que pour t'y maintenir,
Tu ne m'y fais monter, que de peur d'en descendre;

Mais connois Pulcherie & cesse de pretendre.
Je sçai qu'il m'appartient, ce Thône où tu te sieds,
Que c'est à-moy d'y voir tout le Monde à mes pieds;
Mais comme il est encor teint du sang de mon Pére,
S'il n'est lavé du tien, il ne sçauroit me plaire;
Et ta mort, que mes vœux s'efforcent de hâter,
Est l'unique degré par où j'y veux monter.
Voilà quelle je suis, & quelle je veux être.
Qu'une autre t'aime en Pére, ou te redoute en Maitre,
Le cœur de Pulcherie est trop haut, & trop franc,
Pour craindre, ou pour flater le Bourreau de son sang.

PHOCAS.

J'ay forcé ma colere à te prêter silence
Pour voir à quel excés iroit ton insolence
J'ay vû ce qui t'abuse, & me fait mépriser,
Et t'aime encor assez, pour te desabuser.
N'estime plus mon Sceptre usurpé sur ton Pére,
Ni que pour l'appuïer ta main soit necessaire.
Depuis vingt ans je regne, & je regne sans toy,
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moy.
Le Trône où je me sieds n'est pas un bien de race;
L'Armée a ses raisons pour remplir cette place,
Son choix en est le titre, & tel est nôtre sort,
Qu'une autre Election nous condamne à la mort.
Celle qu'on fit de moi fut l'Arrêt de Maurice.
J'en vis avec regret le triste sacrifice,
Au repos de l'Etat il fallut l'accorder,
Mon cœur qui résistoit fut contraint de ceder;
Mais pour remettre un jour l'Empire en sa Famille,
Je fis ce que je pûs, je conservai sa Fille,
Et sans avoir besoin de titre, ni d'appui,
Je te fais part d'un bien, qui n'étoit plus à lui.

PULCHERIE.

Un chetif Centenier des troupes de Mysie,
Qu'un gros de Mutinez élût par fantaisie,
Oser arrogamment se vanter à mes yeux
D'être juste Seigneur du bien de mes Ayeux!
Lui qui n'a pour l'Empire autre droit que ses crimes,

Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,
Croire s'être lavé d'un si noir attentat,
En imputant leur perte au repos de l'Etat,
Il fait plus, il me croit digne de cette excuse,
Souffre, souffre à ton tour que je te desabuse,
Apprens que si jamais quelques seditions
Usurpérent le droit de ces Elections,
L'Empire étoit chez nous un bien hereditaire.
Maurice ne l'obtint, qu'en Gendre de Tibere,
Et l'on voit depuis lui remonter mon destin
Jusqu'au grand Theodose, & jusqu'à Constantin.
Et je pourrois avoir l'ame assez abatuë....

PHOCAS.

Et bien, si tu le veux, je te le restituë,
Cet Empire, & consens encor que la fierté
Impute à mes remords l'effort de ma bonté.
Di que je te le rens, & te fais des caresses
Pour appaiser des tiens les Ombres vangeresses,
Et tout ce qui pourra sous quelque autre couleur
Autoriser ta haine, & flater ta douleur.
Pour un dernier effort je veux souffrir la rage
Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image.
Mais que t'a fait mon Fils? Etoit-il au berceau
Des tiens que je perdis le Juge, ou le Bourreau?
Tant de vertus qu'en lui le Monde entiere admire
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'Empire?
En ay-je eu quelque espoir qu'il n'ait assez rempli;
Et voit-on sous le Ciel Prince plus accompli?
Un cœur comme le tien, si grand, si magnanime....

PULCHERIE.

Va, je ne confons point ses vertus & ton crime:
Comme ma haine est juste, & ne m'aveugle pas,
J'en vois assez en lui pour les plus grands Etats
J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne,
J'honore sa valeur, j'estime sa personne,
Et panche d'autant plus à lui vouloir du bien,
Que s'en voyant indigne, il ne demande rien,
Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
De ce qu'on veut de moi par de-là son merite,

Et que de tes projets son cœur triste & confus,
Pour m'en faire justice, approuve mes refus.
Ce Fils si vertueux d'un Pere si coupable
S'il ne devoit regner, me pourroit être aimable,
Et cette grandeur même, où tu le veux porter,
Est l'unique motif qui m'y fait résister.
Aprés l'assassinat de ma Famille entiere,
Quand tu ne m'as laissé Pére, Mére, ni Frére,
Que j'en fasse ton Fils légitime heritier!
Que j'asseure par-là leur Trône au Meurtrier!
Non, non, si tu me crois le cœur si magnanime,
Qu'il ose separer ses vertus de ton crime,
Sépare tes presens, & ne m'offre aujourd'hui
Que ton Fils sans le Sceptre, ou le Sceptre sans lui.
Avise, & si tu crains qu'il te fût trop infame
De remettre l'Empire en la main d'une Femme,
Tu peux dés aujourd'hui le voir mieux occupé.
Le Ciel me rénd un Frére à ta rage échapé,
On dit qu'Heraclius est tout prét de paroître,
Tyran, descens du Trône, & fais place à ton Maître.

PHOCAS.

A ce compte, arrogante, un Fantôme nouveau,
Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau,
Te donne cette audace, & cette confiance!
Ce bruit s'est fait déja digne de ta croïance,
Mais....

PULCHERIE.

Je sçai qu'il est faux; pour t'asseurer ce rang
Ta rage eut trop soin de verser tout mon sang.
Mais la soif de ta perte en cette conjoncture
Me fait aimer l'auteur d'une belle imposture.
Au seul nom de Maurice il te fera trembler,
Puisqu'il se dit son Fils, il veut lui ressembler,
Et cette ressemblance, où son courage aspire,
Merite mieux que toy de gouverner l'Empire.
J'irai par mon suffrage affermir cette erreur,
L'avoüer pour mon Frére, & pour mon Empereur,
Et dedans son parti jetter tout l'avantage.
Du Peuple convaincu par mon premier hommage.

Toy, si quelque remords te donne un juste effroy,
Sors du Trône, & te laisse abuser comme moy.
Prens cette occasion de te faire justice.

PHOCAS.

Oüi, je me la serai bien-tôt par ton supplice,
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir,
Ma patience a fait par-de là son pouvoir,
Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage,
Et l'audace impunie enfle trop un courage
Tonne, menace, brave, espere en de faux bruits,
Fortifie, affermi ceux qu'ils auront seduits,
Dans ton ame à ton gré change ma destinée,
Mais choisi pour demain la mort, ou l'hymenée.

PULCHERIE.

Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort,
A qui hait l'hymenée, & ne craint point la mort.

PHOCAS.

Dy, si tu veux encor, que ton cœur la souhaite.

En ces deux Scenes Heraclius passe pour Martian, & Martian pour Leonce. Heraclius se connoît, mais Martian ne se connoit pas.

SCENE III.

PHOCAS, PULCHERIE, HERACLIUS, CRISPE.

PHOCAS *à Heraclius.*

APproche, Martian, que je te le repete.
Cette ingrate Furie, aprés tant de mépris,
Conspire encor la perte, & du Pere, & du Fils;
Elle-même a semé cette erreur populaire,
D'un faux Heraclius, qu'elle accepte pour Frere:
Mais quoi, qu'à ces mutins elle puisse imposer,
Demain ils la verront mourir, ou t'épouser.

HERACLIUS.

Seigneur....

PHOCAS.

Garde ſur toy d'attirer ma colére.

HERACLIUS.

Deuſſai-je mal uſer de cet amour de Pere,
Etant ce que je ſuis, je me doy quelque effort,
Pour vous dire, Seigneur, que c'eſt vous faire tort,
Et que c'eſt trop montrer d'injuſte défiance,
De ne pouvoir regner, que par ſon alliance.
Sans prendre un nouveau droit du nom de ſon Epoux,
Ma naiſſance ſuffit pour regner aprés vous,
J'ay du cœur, & tiendrois l'Empire même infame,
S'il falloit l'obtenir de la main d'une Femme.

PHOCAS.

Et bien, elle mourra, tu n'en n'as pas beſoin.

HERACLIUS.

De vous-même, Seigneur, daignez mieux prendre ſoin,
Le Peuple aime Maurice; en perdre ce qui reſte,
Nous rendroit ce tumulte au dernier point funeſte.
Au nom d'Heraclius à demi ſoulevé,
Vous verriez par ſa mort le deſordre achevé.
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire regner un autre, & la laiſſer Sujette,
Et d'un parti plus bas puniſſant ſon orgueil....

PHOCAS.

Quand Maurice peut tout du creux de ſon cercueil,
A ce Fils ſuppoſé, dont il me faut défendre,
Tu parles d'ajoûter un veritable Gendre?

HERACLIUS.

Seigneur, j'ay des Amis chez qui cette moitié...

PHOCAS.

A l'épreuve d'un Sceptre il n'eſt point d'amitié,
Point qui ne s'éblouïſſe à l'éclat de ſa pompe,
Point qu'aprés ſon hymen ſa haine ne corrompe.
Elle mourra, te dis je.

PULCHERIE.

Ah! ne m'empêchés pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.
La vapeur de mon ſang ira groſſir la foudre,
Que Dieu tient déja prête à le reduire en poudre,

Et ma mort, en servant de comble à tant d'horreurs.....

PHOCAS.

Par ses remercimens juge de ses fureurs.
J'ay prononcé l'arrêt, il faut que l'effet suive.
Résous-la de t'aimer si tu veux qu'elle vive.
Sinon, j'en jure encor, & ne t'écoute plus,
Son trépas dés demain punira ses refus.

SCENE IV.

PULCHERIE, HERACLIUS, MARTIAN.

HERACLIUS.

EN vain il se promet que sous cette menace
J'espere en vôtre cœur surprendre quelque place.
Vôtre refus est juste, & j'en sçai les raisons,
Ce n'est pas à nous deux d'unir les deux maisons;
D'autres destins, Madame, attendent l'un & l'autre,
Ma foy m'engage ailleurs, aussi bien que la vôtre.
Vous aurez en Leonce un digne possesseur,
Je serai trop heureux d'en posseder la Sœur.
Ce Guerrier vous adore, & vous l'aimez de même,
Je suis aimé d'Eudoxe, autant comme je l'aime;
Leontine leur Mere est propice à nos vœux,
Et quelque effort qu'on fasse à rompre ces beaux nœuds,
D'un amour si parfait les chaînes sont si belles,
Que nos captivitez doivent être éternelles.

PULCHERIE.

Seigneur, vous connoissez ce cœur infortuné.
Leonce y peut beaucoup, vous me l'avez donné;
Et vôtre main illustre augmente le merite
Des vertus dont l'éclat pour lui me sollicite.
Mais à d'autres pensers il me faut recourir,
Il n'est plus temps d'aimer, alors qu'il faut mourir;
Et quant à ce départ une ame se prépare....

HERACLIUS.

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare;
Pardonnez moy ce mot ; pour vous servir d'appui,
J'ay peine à reconnoître encor un Pere en lui.
Résolu de périr pour vous sauver la vie,
Je sens tous mes respects ceder à cette envie,
Je ne suis plus son Fils, s'il en veut à vos jours,
Et mon cœur tout entier vole à vôtre secours.

PULCHERIE.

C'est donc avec raison que je commence à craindre;
Non la mort, non l'hymen où l'on me veut contraindre.
Mais ce peril extrême, où pour me secourir,
Je voy vôtre grand cœur aveuglément courir.

MARTIAN

Ah, mon Prince, ha, Madame ! il vaut mieux vous résoudre,
Par un heureux hymen, à dissiper ce foudre.
Au nom de vôtre amour, & de vôtre amitié,
Prenez de vôtre sort tous deux quelque pitié.
Que la vertu du Fils, si pleine & si sincere,
Vainque la juste horreur que vous avez du Pere,
Et pour mon interêt n'exposez pas tous deux...

HERACLIUS.

Que me dis-tu, Leonce, & qu'est-ce que tu veux ?
Tu m'as sauvé la vie, & pour reconnoissance,
Je voudrois à tes feux ôter leur recompense,
Et Ministre insolent d'un Prince furieux,
Couvrir de cette honte un nom si glorieux ;
Ingrat à mon Ami, perfide à ce que j'aime,
Cruel à la Princesse, odieux à moy-même ?
Je te connois, Leonce, & mieux que tu ne crois,
Je sçai ce que tu vaux, & ce que je te dois.
Son bonheur est le mien, Madame, & je vous donne
Leonce & Martian en la même personne,
C'est Martian en lui que vous favorisez
Opposons la constance aux perils opposez.
Je vay prés de Phocas essaïer la priere :
Et si je n'en obtiens la grace toute entiere,

Malgré le nom de Pere, & le titre de Fils,
Je deviens le plus grand de tous ses Ennemis.
Oüi, si sa cruauté s'obstine à vôtre perte,
J'irai pour l'empêcher jusqu'à la force ouverte,
Et puisse, si le Ciel m'y voit rien epargner,
Un faux Heraclius en ma place regner.
A dieu, Madame,

PULCHERIE.

Adieu, Prince trop magnanime,

Heraclius s'en va, & Pulcherie continuë.

Prince digne en effet d'un Trône acquis sans crime,
Digne d'un autre Pére. Ah Phocas! ah Tyran!
Se peut-il que ton sang ait formé Martian?
Mais allons, cher Leonce, admirant son courage,
Tâcher de nôtre part à repousser l'orage.
Tu t'és fait des Amis, je sçay des Mécontens,
Le Peuple est ébranlé, ne perdons point de temps.
L'honneur te le commande, & l'amour t'y convie.

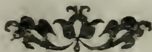
MARTIAN.

Pour ôtage en ses mains ce Tigre à vôtre vie,
Et je n'oserai rien, qu'avec un juste effroy
Qu'il ne vange sur vous, ce qu'il craindra de moy.

PULCHERIE.

N'importe, à tout oser le peril doit contraindre,
Il ne faut craindre rien, quand on a tout à craindre.
Allons examiner pour ce coup genereux,
Les moyens les plus prompts, & les moins dangereux.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.

Voila ce que j'ay craint de son ame enflamée.

EUDOXE.

S'il m'eût caché son sort, il m'auroit mal aimée.

LEONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a revelé,
Vous êtes Fille, Eudoxe, & vous avez parlé.
Vous n'avez pû sçavoir cette grande nouvelle,
Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidelle,
A quelque esprit leger, ou de vôtre heur jaloux,
A qui ce grand secret a pesé comme à vous.
C'est par-là qu'il est sçû, c'est par-là qu'on publie
Ce prodige êtonnant d'Heraclius en vie.
C'est par-là qu'un Tyran plus instruit, que troublé,
De l'Ennemi secret qui l'auroit accablé,
Ajoûtera bien-tôt sa mort à tant de crimes.
Et se sacrifîra, pour nouvelles victimes,
Ce Prince dans son sein pour son Fils élevé,
Vous qu'adore son ame, & moy qui l'ay sauvé.
Voïez combien de maux, pour n'avoir sçû vous taire.

EUDOXE.

Madame, mon respect souffre tout d'une Mere,
Qui pour peu qu'elle veuille écoûter la raison,

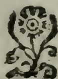
Ne m'accusera plus de cette trahison :
Car c'en est une enfin bien digne de supplice,
Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice.

LEONTINE.

Et qui donc aujourd'hui le fait connoître à tous ?
Est-ce le Prince, ou moy ?

EUDOXE.

Ni le Prince, ni vous.
De grace, examinez ce bruit qui vous alarme.
On dit qu'il est en vie, & son nom seul les charme.
On ne dit point comment vous trompâtes Phocas
Livrant un de vos Fils pour ce Prince au trépas,
Ni comme aprés, du sien étant la Gouvernante,
Par une tromperie encor plus importante,
Vous en fîtes l'échange, & prenant Martian,
Vous laissâtes pour Fils ce Prince à son Tyran ;
En sorte que le sien passe ici pour mon Frere.
Cependant que de l'autre il croit être le Pere,
Et voit en Martian Leonce qui n'est plus,
Tandis que sous ce nom il aime Heraclius.
On diroit tout cela, si par quelque imprudence
Il m'étoit échapé d'en faire confidence ;
Mais pour toute nouvelle, on dit qu'il est vivant,
Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.
Comme ce sont pour tous des routes inconnuës,
Il semble à quelques-uns qu'il doit tomber des nuës,
Et j'en sçai tel qui croit, dans sa simplicité,
Que pour punir Phocas, Dieu l'a ressuscité.
Mais le voici.



SCENE II.

HERACLIUS, LEONTINE, EUDOXE,

HERACLIUS.

Madame, il n'eſt plus temps de taire
D'un ſi profond ſecret le dangereux miſtere,
Le Tyran alarmé du bruit qui le ſurprend,
Rend ma crainte trop juſte, & le peril trop grand.
Non, que de ma naiſſance il faſſe conjecture
Au contraire il prend tout pour groſſiére impoſture,
Et me connoît ſi peu, que pour la renverſer
A l'hymen qu'il ſouhaite il prétend me forcer.
Il m'oppoſe à mon nom qui le vient de ſurprendre,
Je ſuis Fils de Maurice, il m'en veut faire Gendre,
Et s'acquerir les droits d'un Prince ſi chery,
En me donnant moy-même à ma Sœur pour Mary.
En vain nous réſiſtons à ſon impatience,
Elle, par haine aveugle, & moy par connoiſſance.
Lui, qui ne conçoit rien de l'obſtacle éternel,
Qu'oppoſe la Nature à ce nœud criminel.
Menace Pulchérie au refus obſtinée,
Lui propoſe à demain la mort, ou l'hymenée.
J'ay fait pour le fléchir un inutile effort,
Pour éviter l'inceſte, elle n'a que la mort.
Jugez s'il n'eſt pas tems de montrer qui nous ſommes,
De ceſſer d'être Fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon Tyran aux périls de ma Sœur,
Et de rendre à mon Pere un juſte ſucceſſeur.

LEONTINE.

Puiſque vous ne craignez que ſa mort, ou l'inceſte,
Je rens grace, Seigneur, à la bonté celeſte,
De ce qu'en ce grand bruit le Sort nous eſt ſi doux,
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.

Vôtre courage seul nous donne lieu de craindre.
Moderez-en l'ardeur, daignez-vous y contraindre.
Et puisqu'aucun soupçon ne dit rien à Phocas,
Soïez encor son Fils, & ne vous montrez pas.
De quoi que ce Tyran menace Pulcherie,
J'aurai trop de moïens d'arrêter sa furie.
De rompre cet hymen, ou de le retarder,
Pourvû que vous veüillez ne vous point hazarder.
Répondez-moy de vous, & je vous répons d'elle.

HERACLIUS.

Jamais l'occasion ne s'offrira si belle.
Vous voïez un grand Peuple à demi revolté,
Sans qu'on sçache l'auteur de cette nouveauté.
Il semble que de Dieu la main appesantie,
Se faisant du Tyran l'effroïable Partie,
Veüille avancer par là son juste châtiment,
Que par un si grand bruit semé confusément,
Il dispose les cœurs à prendre un nouveau Maître,
Et presse Heraclius de se faire connoître.
C'est à nous de répondre à ce qu'il en prétend.
Montrons Heraclius au peuple qui l'attend,
Evitons le hazard qu'un Imposteur l'abuse,
Et qu'aprés s'être armé d'un nom que je refuse,
De mon Trône à Phocas sous ce titre arraché
Il puisse me punir, & m'être trop caché.
Il ne sera pas temps, Madame, de lui dire
Qu'il me rende mon nom, ma naissance, & l'Empire,
Quand il se prévaudra de ce nom déja pris,
Pour me joindre au Tyran, dont je passe pour Fils.

LEONTINE.

Sans vous donner pour Chef à cette populace,
Je romprai bien encor un coup, s'il vous menace;
Mais gardons jusqu'au bout ce secret important,
Fiez-vous plus à moy, qu'à ce Peuple inconstant.
Ce que j'ay fait pour vous depuis vôtre naissance,
Semble digne, Seigneur, de cette confiance.
Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait,
Et bien-tôt mes desseins auront leur plein effet.
Je punirai Phocas, je vangerai Maurice,

Mais aucun n'aura part à ce grand ſacrifice ;
J'en veux toute la gloire, & vous me la devez,
Vous regnerez par moy, ſi par moy vous vivez.
Laiſſez entre mes mains meurir vos Deſtinées,
Et ne hazardez point le fruit de vingt années.

EUDOXE.

Seigneur, ſi vôtre amour peut écouter mes pleurs,
Ne vous expoſez point au dernier des malheurs.
La mort de ce Tyran, quoi que trop legitime,
Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime.
Le Peuple pour miracle oſera maintenir,
Que le Ciel par ſon Fils l'aura voulu punir,
Et ſa haine obſtinée aprés cette chimere,
Vous croira parricide, en vangeant vôtre Pere.
La verité n'aura, ni le nom, ni l'effet,
Que d'un adroit menſonge à couvrir ce forfait,
Et d'une telle erreur l'ombre ſera trop noire,
Pour ne pas obſcurcir l'éclat de vôtre gloire.
Je ſçai bien que l'ardeur de vanger vos parens....

HERACLIUS.

Vous en êtes auſſi, Madame, & je me rens.
Je n'examine rien, & n'ay pas la puiſſance
De combattre l'amour & la reconnoiſſance.
Le ſecret eſt à vous, & je ſerois ingrat,
Si ſans vôtre congé j'oſois en faire éclat,
Puiſque ſans vôtre aveu, toute mon avanture,
Paſſeroit pour un ſonge, ou pour une impoſture.
Je dirai plus, l'Empire eſt plus à vous qu'à moy,
Puiſqu'à Leonce mort tout entier je le doy.
C'eſt le prix de ſon ſang, c'eſt pour y ſatisfaire,
Que je rens à la Sœur ce que je tiens du Frere.
Non que pour m'acquitter par cette élection,
Mon devoir ait forcé mon inclination.
Il préſenta mon cœur aux yeux qui le charmerent,
Il prépara mon ame aux feux qu'ils allumerent,
Et ſes yeux tout divins, par un ſoudain pouvoir,
Acheverent ſur moy l'effet de ce devoir.
Oüi, mon cœur, cher Eudoxe, à ce Trône n'aſpire,
Que pour vous voir bien-tôt maîtreſſe de l'Empire.

Je ne me ſuis voulu jetter dans le hazard,
Que par la ſeule ſoif de vous en faire part ;
C'étoit là tout mon but. Pour éviter l'inceſte,
Je n'ay qu'à m'éloigner de ce climat funeſte ;
Mais ſi je me dérobe au rang qui vous eſt dû,
Ce ſera par moi ſeul que vous l'aurez perdu ;
Seul je vous ôterai ce que je vous doy rendre.
Diſpoſez des moïens, & du temps de le prendre.
Quand vous voudrez régner, faites-m'en poſſeſſeur :
Mais comme enfin j'ay lieu de craindre pour ma Sœur,
Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême,
Ou demain je ne prens conſeil que de moy-même.

LEONTINE.

Repoſez-vous ſur moi, Seigneur, de tout ſon ſort,
Et n'en appréhendez, ni l'hymen, ni la mort.

SCENE III.

LEONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.

Ce n'eſt plus avec vous qu'il faut que je déguiſe,
A ne vous rien cacher ſon amour m'autoriſe,
Vous ſçaurez les deſſeins de tout ce que j'ay fait,
Et pourrez me ſervir à preſſer leur effet.
Nôtre vrai Martian adore la Princeſſe.
Animons toutes deux l'Amant pour la Maîtreſſe,
Faiſons que ſon amour nous vange de Phocas,
Et de ſon propre Fils arme pour nous le bras.
Si j'ay pris ſoin de lui, ſi je l'ay laiſſé vivre,
Si je perdis Leonce, & ne le fis pas ſuivre,
Ce fut ſur l'eſpoir ſeul qu'un jour pour s'agrandir,
A ma pleine vengeance il pourroit s'enhardir.
Je ne l'ay conſervé que pour ce parricide.

EUDOXE.

Ah, Madame,

LEONTINE.

Ce mot déja vous intimide ?
C'est à de telles mains qu'il nous faut recourir.
C'est par là qu'un Tyran est digne de périr,
Et le couroux du Ciel, pour en purger la Terre,
Nous doit un Parricide, au refus du Tonnerre.
C'est à nous qu'il remet de l'y précipiter.
Phocas le commettra, s'il le peut éviter,
Et nous immolerons au sang de vôtre Frere,
Le Pere par le Fils, ou le Fils par le Pére.
L'ordre est digne de nous, le crime est digne d'eux.
Sauvons Heraclius au peril de tous deux.

EUDOXE.

Je sçai qu'un parricide est digne d'un tel Pere,
Mais faut-il qu'un tel Fils soit en peril d'en faire,
Et sçachant sa vertu, pouvez-vous justement
Abuser jusque-là de son aveuglement?

LEONTINE.

Dans le Fils d'un Tyran l'odieuse naissance
Merite que l'erreur arrache l'innocence,
Et que, de quelque éclat qu'il se soit revêtu,
Un crime qu'il ignore en soüille la vertu.

PAGE.

Exupere, Madame, est là qui vous demande.

LEONTINE.

Exupere! à ce nom que ma surprise est grande!
Qu'il entre. A quel dessein vient-il parler à moy,
Lui que je ne voy point, qu'à peine je connoy?
Dans l'ame il hait Phocas qui s'immola son Pere,
Et sa venuë ici cache quelque mistere.
Je vous l'ai déja dit, vôtre langue nous perd.



SCENE IV.

EXUPERE, LEONTINE, EUDOXE.

EXUPERE.

MAdame, Heraclius vient d'être découvert.

LEONTINE *à Eudoxe.*

Hé bien ?

EUDOXE.

Si...

LEONTINE.

Taisez vous. *à Exupere.* Depuis quand !

EXUPERE.

Tout à l'heure.

LEONTINE.

Et déja l'Empereur a commandé qu'il meure ?

EXUPERE.

Le Tyran est bien loin de s'en voir éclairci.

LEONTINE.

Comment ?

EXUPERE.

Ne craignez rien, Madame, le voici,

LEONTINE.

Je ne voy que Leonce.

EXUPERE.

Ah, quittez l'artifice.

SCENE V.

MARTIAN, LEONTINE, EXUPERE, EUDOXE.

MARTIAN.

MAdame, dois-je croire un Billet de Maurice ?
Voyez si c'est sa main, ou s'il est contrefait,

Dites s'il me détrompe, ou m'abuse en effet,
Si je suis vôtre Fils, ou s'il étoit mon Pere.
Vous en devez connoître encor le caractere.

Leontine lit le Billet.

BILLET DE MAURICE.

Leontine a trompé Phocas,
Et livrant pour mon Fils un des siens au trépas,
Dérobe à sa fureur l'héritier de l'Empire.
O vous qui me restez de fidelles Sujets,
Honorez son grand zele, appuyez ses projets.
Sous le nom de Leonce Heraclius respire.

MAURICE.

Elle rend le Billet à Exupere qui le lui a donné, & continuë.

Seigneur, il vous dit vrai, vous étiez en mes mains,
Quand on ouvrit Byzance au pire des Humains.
Maurice m'honora de cette confiance;
Mon zele y répondit par-de-là sa croïance.
Le voïant prisonnier, & ses quatre autres Fils,
Je cachai quelques jours ce qu'il m'avoit commis;
Mais enfin toute prête à me voir découverte,
Ce zele sur mon sang détourna vôtre perte.
J'allai pour vous sauver vous offrir à Phocas,
Mais j'offris vôtre nom, & ne vous donnai pas
La genereuse ardeur de Sujette fidelle
Me rendit pour mon Prince à moy-même cruelle.
Mon Fils fut pour mourir le Fils de l'Empereur;
J'ébloüis le Tyran, je trompai sa fureur,
Leonce au lieu de vous lui servit de victime.

Elle fait un soûpir.

Ah! pardonnez, de grace, il m'échape sans crime.
J'ay pris pour vous sa vie, & lui rens un soûpir,
Ce n'est pas trop, Seigneur, pour un tel souvenir.
A cet illustre effort par mon devoir reduite,
J'ay dompté la Nature, & ne l'ay pas détruite.
Phocas, ravi de joïe à cette illusion,
Me combla de faveurs avec profusion,
Et nous fit de sa main cette haute fortune,
Dont il n'est pas besoin que je vous importune.

Voila ce que mes ſoins vous laiſſoient ignorer,
Et j'attendois, Seigneur, à vous le déclarer,
Que par vos grands exploits vôtre rare vaillance
Pût faire à l'Univers croire vôtre naiſſance,
Et qu'une occaſion pareille à ce grand bruit,
Nous pût de ſon aveu promettre quelque fruit :
Car comme j'ignorois que nôtre grand Monarque,
En eût dû rien ſçavoir, ou laiſſer quelque marque;
Je doutois qu'un ſecret, n'êtant ſçû que de moy,
Sous un Tyran ſi craint, pût trouver quelque foy.

EXUPERE.

Comme ſa cruauté, pour mieux géner Maurice,
Le forçoit de ſes Fils à voir le ſacrifice,
Ce Prince vit l'échange, & l'alloit empêcher;
Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à trancher.
La mort de vôtre Fils arrêta cette envie,
Et prévint d'un moment le refus de ſa vie.
Maurice, à quelque eſpoir ſe laiſſant lors flater,
S'en ouvrit à Felix qui vint le viſiter,
Et trouva les moïens de lui donner ce gage,
Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage.
Felix eſt mort, Madame, & n'aguére en mourant,
Il remit ce dépôt à ſon plus cher Parent;
Et m'ayant tout conté, *Tiens*, dit-il, *Exupere,*
Sers ton Prince, & vange ton Pere.
Armé d'un tel ſecret, Seigneur, j'ay voulu voir
Combien parmi le Peuple il auroit de pouvoir.
J'ay fait ſemer ce bruit, ſans vous faire connoître,
Et voïant tous les cœurs vous ſouhaiter pour Maître,
J'ay ligué du Tyran les ſecrets Ennemis;
Mais ſans leur découvrir plus qu'il ne m'eſt permis.
Ils aiment vôtre nom ſans ſçavoir davantage,
Et cette ſeule joïe anime leur courage,
Sans qu'autre que les deux, qui vous parloient là-bas,
De tout ce qu'elle a fait ſçachent plus que Phocas.
Vous venez de ſçavoir ce que vous vouliez d'elle,
C'eſt à vous de répondre à ſon genereux zéle.

Le Peuple est mutiné, nos Amis assemblez,
Le Tyran effraïé, ses confidens troublez.
Donnez l'aveu du Prince à sa mort qu'on apprête,
Et ne dédaignez pas d'ordonner de sa tête.

MARTIAN,

Surpris des nouveautez d'un tel évenement,
Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.
Je sçai ce que je dois, Madame, au grand service
Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice.
Je croïois, comme Fils, devoir tout à vos soins,
Et je vous dois bien plus lors que je vous suis moins;
Mais pour vous expliquer toute ma gratitude,
Mon ame a trop de trouble, & trop d'inquietude.
J'aimois, vous le sçavez, & mon cœur enflamé
Trouve enfin une Sœur dedans l'objet aimé.
Je perds une Maîtresse, en gagnant un Empire;
Mon amour en murmure, & mon cœur en soûpire,
Et de mille pensers mon esprit agité
Paroît enseveli dans la stupidité.
Il est temps d'en sortir, l'honneur nous le commande.
Il faut donner un chef à vôtre illustre bande,
Allez, brave Exupere, allez, je vous rejoins.
Souffrez que je lui parle un moment, sans témoins.
Disposez cependant vos Amis à bien faire,
Sur tout sauvons le Fils, en immolant le Pere;
Il n'eût rien du Tyran, qu'un peu de mauvais sang;
Dont la derniere guerre a trop purgé son flanc.

EXUPERE.

Nous vous rendrons, Seigneur, entiére obéïssance,
Et vous allons attendre avec impatience.

SCENE VI.

MARTIAN, LEONTINE, EUDOXE.

MARTIAN.

MAdame, pour laisser toute sa dignité
A ce dernier effort de generosité,

Je croy que les raisons que vous m'avez données,
M'en ont seules caché le secret tant d'années.
D'autres soupçonneroient qu'un peu d'ambition,
Du Prince Martian voyant la passion,
Pour luy voir sur le Trône élever vôtre Fille,
Auroit voulu laisser l'Empire en sa famille,
Et me faire trouver un tel destin bien doux,
Dans l'éternelle erreur d'être sorti de vous;
Mais je tiendrois à crime une telle pensée.
Je me plains seulement d'une ardeur insensée,
D'un détestable amour que pour ma propre Sœur
Vous-même vous avez allumé dans mon cœur.
Quel dessein faisiez-vous sur cet aveugle inceste?

LEONTINE.

Je vous aurois tout dit avant ce nœud funeste,
Et je le craignois peu, trop seure que Phocas,
Ayant d'autres desseins, ne le souffriroit pas.
Je voulois donc, Seigneur, qu'une flame si belle,
Portât vôtre courage aux vertus dignes d'elle.
Et que vôtre valeur l'ayant sçû meriter,
Le refus du Tyran vous pût mieux irriter.
Vous n'avez pas rendu mon esperance vaine.
J'ay vû dans vôtre amour une source de haine,
Et j'ose dire encor qu'un bras si renommé,
Peut-être auroit moins fait, si le cœur n'eût aimé.
Achevez donc, Seigneur, & puisque Pulchérie
Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie....

MARTIAN.

Peut-être il vaudroit mieux moy-même la porter
A ce que le Tyran témoigne en souhaiter.
Son amour qui pour moy resiste à sa colére,
N'y resistera plus quand je serai son Frére.
Pourrois-je luy trouver un plus illustre Epoux?

LEONTINE.

Seigneur, qu'allez-vous faire, & que me dites-vous?

MARTIAN.

Que peut-être, pour rompre un si digne hymenée,
J'expose à tort sa tête avec ma Destinée.

Et fais d'Heraclius un chef de Conjurez,
Dont je voi les complots encor mal asseurez.
Aucun d'eux du Tyran n'approche la Personne;
Et quand même l'issuë en pourroît être bonne,
Peut être il m'est honteux, de reprendre l'Etat,
Par l'infame succés d'un lâche assassinat.
Peut âtre il vaudroit mieux, en tête d'une Armée,
Faire parler pour moy toute ma renommée,
Et trouver à l'Empire un chemin glorieux,
Pour vanger mes Parens d'un bras victorieux,
C'est dont je vay resoudre avec cette Princesse,
Pour qui, non plus l'amour, mais le sang m'interesse.
Vous, avec vôtre Eudoxe....

LEONTINE.

Ah, Seigneur, écoutez.
J'ay besoin de conseils dans ces difficultez.
Mais à parler sans fard, pour écouter les vôtres,
Outre mes interests, vous en avez trop d'autres.
Je ne soupçonne point vos vœux, ni vôtre foy,
Mais je ne veux d'avis, que d'un cœur tout à moy.
Adieu.

SCENE VII.

LEONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.

Tout me confond, tout me devient contraire.
Je ne fais rien du tout, quand je pense tout faire,
Et lors que le hazard me flate avec excés,
Tout mon dessein avorte au milieu du succés.
Il semble qu'un Demon funeste à sa conduite,
Des beaux commencemens empoisonne la suite.
Ce Billet, dont je voi Martian abusé,
Fait plus en ma faveur que je n'aurois osé.
Il arme puissamment le Fils contre le Pére;
Mais comme il a levé le bras en qui j'espére,

Sur le point de frapper, je vois avec regret
Que la Nature y forme un obstacle secret.
La verité le trompe, & ne peut le séduire.
Il sauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire;
Il doute, du côté que je le vois pancher,
Il va presser l'inceste, au lieu de l'empêcher.

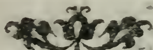
EUDOXE.

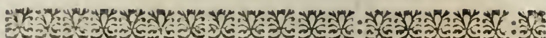
Madame, pour le moins vous avez connoissance
De l'auteur de ce bruit, & de mon innocence;
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
Du Prince Heraclius les droits avec le nom.
Ce billet confirmé par vôtre témoignage,
Pour monter dans le Trône, est un grand avantage.
Si Martian le peut sous ce titre occuper,
Pensez-vous qu'il se laisse aisément détromper,
Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire,
Aux mains de son vrai Maître il remette l'Empire.

LEONTINE.

Vous êtes curieuse, & voulez trop sçavoir.
N'ay-je pas déja dit que j'y sçaurai pourvoir?
Tâchons sans plus tarder à revoir Exupére,
Pour prendre en ce desordre un conseil salutaire.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARTIAN, PULCHERIE,

MARTIAN.


E veux bien l'avoüer, Madame, (car mon cœur
A de la peine encor à vous nommer ma Sœur)
Quand malgré ma fortune à vos pieds abaissée,
J'osai jusques à vous élever ma pensée,
Plus plein d'étonnement que de timidité,
J'interrogeois ce cœur sur sa témerité;
Et dans ses mouvemens, pour secrette réponse,
Je sentois quelque chose au dessus de Leonce,
Dont, malgré ma raison, l'imperieux effort
Emportoit mes desirs au-delà de mon sort.

PULCHERIE.

Moy-même assez souvent j'ay senti dans mon ame
Ma naissance en secret me reprocher ma flame.
Mais quoi, l'Imperatrice à qui je dois le jour,
Avoit innocemment fait naître cet amour
J'approchois de quinze ans; alors qu'empoisonnée
Pour avoir contredit mon indigne hymenée,
Elle mêla ces mots à ses derniers soûpirs.
Le Tyran veut surprendre, ou forcer vos desirs,
Ma Fille, & sa fureur à son Fils vous destine,
Mais prenez un Epoux des mains de Leontine.
Elle garde un trésor, qui vous sera bien cher.

Cet ordre en sa faveur me sçût si bien toucher,
Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon Frére,
J'en tins le bruit pour faux, elle me devint chere,
Et confondant ces mots de trésor, & d'Epoux,
Je crûs les biens entendre, expliquant tout de vous,
J'opposois de la sorte à ma fiere naissance
Les favorables loix de mon obéïssance,
Et je m'imputois même à trop de vanité,
De trouver entre nous quelque inégalité.
La race de Leonce étant Patricienne,
L'éclat de vos vertus l'égaloit à la mienne,
Et je me laissois dire en mes douces erreurs;
C'est de pareils Héros qu'on fait les Empereurs.
Tu peux bien sans rougir aimer un grand courage,
A qui le Monde entier peut rendre un juste hommage.
J'écoutois sans dédain ce qui m'autorisoit,
L'Amour pensoit le dire, & le sang le disoit,
Et de ma passion la flateuse imposture,
S'emparoit dans mon cœur des droits de la Nature.

MARTIAN.

Ah, ma Sœur (puisqu'enfin mon destin éclairci
Veut que je m'accoûtume à vous nommer ainsi)
Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous mene!
C'est un panchant si doux qu'on y tombe sans peine;
Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
Que l'ame qui s'y force est digne de pitié,
Et qu'on doit plaindre un cœur, qui n'osant se défendre,
Se laisse déchirer, avant que de se rendre!
Ainsi donc la Nature à l'espoir le plus doux
Fait succeder l'horreur, & l'horreur d'être à vous!
Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimois d'être!
Ah, s'il m'étoit permis de ne me pas connoître,
Qu'un si charmant abus seroit à préferer
A l'âpre verité qui vient de m'éclairer!

PULCHERIE.

J'eus pour vous trop d'amour, pour ignorer ses forces.
Je sçai quelle amertume aigrit de tels divorces,

Et la haine à mon gré les fait plus doucement,
Que quand il faut aimer, mais aimer autrement.
J'ay senti comme vous une douleur bien vive,
En brisant les beaux fers qui me tenoient captive;
Mais j'en condamnerois le plus doux souvenir,
S'il avoit à mon cœur coûté plus d'un soûpir.
Ce grand coup m'a surprise, & ne m'a point troublée,
Mon ame l'a reçû sans en être accablée,
Et comme tous mes feux n'avoient rien que de saint,
L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
Je ne voy plus d'Amant, où je rencontre un Frére?
L'un ne peut me toucher, ni l'autre me déplaire,
Et je tiendrai toûjours mon bonheur infini,
Si les miens sont vangez, & le Tyran puni.
Vous, que va sur le Trône élever la naissance,
Regnez sur vôtre cœur, avant que sur Byzance,
Et domptant comme moy ce dangereux mutin,
Commencez à répondre à ce noble destin.

MARTIAN.

Ah! vous fûtes toûjours l'illustre Pulcherie,
En Fille d'Empereur dés le berceau nourrie,
Et ce grand nom sans peine a pû vous enseigner,
Comment dessus vous même il vous falloit regner.
Mais pour moy, qui caché sous une autre avanture,
D'une ame plus commune ay pris quelque teinture,
Il n'est pas merveilleux si ce que je me crûs
Mêle un peu de Leonce au cœur d'Heraclius.
A mes confus regrets soïez donc moins severe.
C'est Leonce qui parle, & non pas vôtre Frére;
Mais si l'un parle mal, l'autre va bien agir,
Et l'un ni l'autre enfin ne vous fera rougir.
Je vais des Conjurez embrasser l'entreprise,
Puisqu'une ame si haute à fraper m'autorise,
Et tient que pour répandre un si coupable sang,
L'assassinat est noble & digne de mon rang.
Pourrai-je cependant vous faire une priere;

PULCHERIE.

Prenez sur Pulcherie une puissance entiere.

MARTIAN.

Puis qu'un Amant si cher ne peut plus être à vous :
Ni vous, mettre l'Empire en la main d'un Epoux,
Epousez Martian, comme un autre moy-même.
Ne pouvant être moy, soïez à ce que j'aime.

PULCHERIE.

Ne pouvant être à vous, je pourrois justement
Vouloir n'être à personne, & fuir tout autre Amant ;
Mais on pourroit nommer cette fermeté d'ame
Un reste mal éteint d'incestueuse flame.
Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder,
Soïez mon Empereur, pour me le commander.
Martian vaut beaucoup, sa personne m'est chere,
Mais purgez sa vertu des crimes de son Pere,
Et donnez à mes feux pour legitime Objet
Dans le Fils du Tyran vôtre premier Sujet.

MARTIAN.

Vous le voïez, j'y cours ; mais enfin s'il arrive
Que l'issuë en devienne, ou funeste, ou tardive,
Vôtre perte est jurée, & d'ailleurs nos Amis
Au Tyran immolé voudront joindre ce Fils.
Sauvez d'un tel peril, & sa vie, & la vôtre,
Par cet heureux hymen conservez l'un & l'autre ;
Garantissez ma Sœur des fureurs de Phocas,
Et mon Ami, de suivre un tel Pére au trépas.
Faites qu'en ce grand jour la Troupe d'Exupere
Dans un sang odieux respecte mon Beau frere.
Et donnez au Tyran qui n'en pourra joüir,
Quelques momens de joïe afin de l'ébloüir.

PULCHERIE.

Mais durant ces momens unie à sa Famille,
Il deviendra mon Pére, & je serai sa Fille,
Je luy devrai respect, amour, fidelité,
Ma haine n'aura plus d'impetuosité,
Et tous mes vœux pour vous seront mols & timides ;
Quand mes vœux contre luy seront des parricides.
Outre que le succés est encore à douter,
Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous resister.
Si vous y succombez, pourrai-je me dédire.

D'avoir porté chez luy les Titres de l'Empire ?
Ah ! combien ces momens, dequoi vous me flatez,
Alors pour mon ſupplice auroient d'éternitez !
Vôtre haine voit peu l'erreur de ſa tendreſſe ;
Comme elle vient de naître, elle n'eſt que foibleſſe,
La mienne a plus de force, & les yeux mieux ouverts ;
Et ſe dût avec moy perdre tout l'Univers,
Jamais un ſeul moment, quoi que l'on puiſſe faire,
Le Tyran n'aura droit de me traiter de Pére.
Je ne refuſe au Fils ni mon cœur, ni ma foy,
Vous l'aimez, je l'eſtime, il eſt digne de moy,
Tout ſon crime eſt un Pére à qui le ſang l'attache ;
Quand il n'en aura plus, il n'aura plus de tâche,
Et cette mort propice à former ces beaux nœuds,
Purifiant lobjet, juſtifiera mes feux.
Allez donc préparer cette heureuſe journée,
Et du ſang du Tyran ſignez cet hymenée.
Mais quel mauvais Demon devers nous le conduit.

MARTIAN.

Je ſuis trahy, Madame, Exupere le ſuit.

SCENE II.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS, MARTIAN, PULCHERIE, CRISPE.

PHOCAS.

Quel eſt vôtre entretien avec cette Princeſſe ?
Des nôces que je veux ?

MARTIAN.

C'eſt dequoi je la preſſe.

PHOCAS.

Et vous l'avez gagné, en faveur de mon Fils ?

MARTIAN.

Il ſera ſon Epoux, elle me l'a promis ;

PHOCAS.

C'est beaucoup obtenu d'une ame si rebelle.
Mais quand ?

MARTIAN.

C'est un secret que je n'ay pas sçû d'elle.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je suis plus jaloux.
On dit qu'Heraclius est fort connu de vous ;
Si vous aimez mon Fils, faites-le moi connoître.

MARTIAN.

Vous le connoissez trop, puisque je voi ce traître.

EXUPERE.

Je sers mon Empereur, & je sçai mon devoir.

MARTIAN.

Chacun te l'avoüera, tu le fais assez voir.

PHOCAS.

De grace éclaircissez ce que je vous propose.
Ce Billet à demi m'en dit bien quelque chose,
Mais, Leonce, c'est peu si vous me l'achevez.

MARTIAN.

Nommez-moi par mon nom, puisque vous le sçavez,
Dites Heraclius, il n'est plus de Leonce,
Et j'entens mon arrêt sans qu'on me le prononce.

PHOCAS.

Tu peux bien t'y résoudre, aprés ton vain effort,
Pour m'arracher le Sceptre, & conspirer ma mort.

MARTIAN.

J'ay fait ce que j'ai dû. Vivre sous ta puissance
C'eût été démentir mon Nom, & ma Naissance,
Et ne point écouter le sang de mes Parens,
Qui ne crie en mon cœur que la mort des Tyrans.
Quiconque pour l'Empire eu la gloire de naître
Renonce à cet honneur, s'il peut souffrir un Maître ;
Hors le Trône, ou la mort, il doit tout dédaigner,
C'est un lâche, s'il n'ose, ou se perdre, ou regner.
J'entens donc mon arrêt, sans qu'on me le prononce.
Heraclius mourra, comme a vécu Leonce,
Bon Sujet, meilleur Prince, & ma vie, & ma mort,
Rempliront dignement, & l'un, & l'autre sort.

La mort n'a rien d'afreux pour une ame bien née,
A mes côtez pour toi je l'ai cent fois traînée,
Et mon dernier exploit contre tes Ennemis
Fut d'arrêter son bras qui tomboit sur ton Fils.

PHOCAS.

Tu prens pour me toucher un mauvais artifice.
Heraclius n'eut point de part à ce service,
J'en ay païé Leonce, à qui seul êtoit dû
L'inestimable honneur de me l'avoir rendu.
Mais sous des noms divers à soi-même contraire,
Qui conserva le Fils attente sur le Pere,
Et se desavoüant d'un aveugle secours,
Si-tôt qu'il se connoît, il en veut à mes jours.
Je te devois sa vie, & je me dois justice.
Leonce est effacé par le Fils de Maurice,
Contre un tel attentat rien n'est à balancer,
Et je sçaurai punir, comme recompenser.

MARTIAN.

Je sçai trop qu'un Tyran est sans reconnoissance
Pour en avoir conçû la honteuse esperance,
Et suis trop au dessus de cette indignité
Pour te vouloir piquer de generosité.
Que ferois tu pour moy, de me laisser la vie,
Si pour moy sans le Trône elle n'est qu'infamie?
Heraclius vivroit pour te faire la Cour?
Rens-lui, rens-lui son Sceptre, ou prive-le du jour,
Pour ton propre interêt sois Juge incorruptible,
Ta vie avec la sienne est trop incompatible,
Un si grand Ennemi ne peut être gagné,
Et je te punirois de m'avoir épargné.
Si de ton Fils sauvé, j'ai rappellé l'image,
J'ay voulu de Leonce étaler le courage,
Afin qu'en le voïant, tu ne doutasses plus,
Jusques où doit aller celui d'Heraclius.
Je me tiens plus heureux de perir en Monarque,
Que de vivre en éclat, sans en porter la marque,
Et puisque pour joüir d'un si glorieux sort
Je n'ay que ce moment qu'on destine à ma mort,
Je la rendrai si belle, & si digne d'envie,

Que ce moment vaudra la plus illuſtre vie.
M'y faiſant donc conduire, aſſeure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS.

Nous verrons la vertu de cette ame hautaine.
Faites-le retirer en la chambre prochaine,
Criſpe, & qu'on me l'y garde, attendant que mon choix
Pour punir ſon forfait, vous donne d'autres loix.

MARTIAN *à Pulcherie.*

Adieu, Madame, adieu. Je n'ai pû davantage.
Ma mort vous va laiſſer encor dans l'eſclavage;
Le Ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir.

SCENE III.

PHOCAS, PULCHERIE, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

Et toy, n'eſpére pas deſormais me fléchir.
Je tiens Heraclius, & n'ay plus rien à craindre,
Plus lieu de te flater, plus lieu de me contraindre.
Ce Frere, & ton eſpoir vont entrer au cercueil,
Et j'abattrai d'un coup ſa tête, & ton orgueil.
Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes,
Laiſſe aller tes ſoupirs, laiſſe couler tes larmes.

PULCHERIE.

Moy pleurer! moy gémir, Tiran! j'aurois pleuré,
Si quelques lâchetez l'avoient deshonoré,
S'il n'eût pas emporté ſa gloire toute entiere,
S'il m'avoit fait rougir par la moindre priere,
Si quelque infame eſpoir qu'on lui dût pardonner
Eût mérité la mort que tu lui vas donner.
Sa vertu ne s'eſt point un moment démentie,
Il n'a point pris le Ciel, ni le Sort à partie,
Point querellé le bras qui fait ces lâches coups,

Point daigné contre lui perdre un juste couroux.
Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traître,
De tous deux, de soy-même il s'est montré le Maître,
Et dans cette surprise il a bien sçû courir
A la necessité qu'il voïoit de mourir.
Je goûtois cette joïe en un sort si contraire.
Je l'aimai comme Amant, je l'aime comme Frere,
Et dans ce grand revers je l'ay vû hautement
Digne d'être mon Frere, & d'être mon Amant.

PHOCAS.

Explique, explique mieux le fond de ta pensée,
Et sans plus te parer d'une vertu forcée,
Pour appaiser le Pere, offre le cœur au Fils,
Et tâche à racheter ce cher Frere à ce prix.

PULCHERIE.

Crois-tu que sur la foy de tes fausses promesses
Mon ame ose descendre à de telles bassesses?
Prens mon sang pour le sien, mais s'il y faut mon cœur,
Périsse Héraclius, avec sa triste Sœur.

PHOCAS.

Et bien, il va périr ta haine en est complice.

PULCHERIE.

Et je verrai du Ciel bien-tôt cheoir ton supplice.
Dieu pour le reserver à ses puissantes mains,
Fait avorter exprès tous les moïens humains;
Il veut fraper le coup, sans nôtre ministere.
Si l'on t'a bien donné Leonce pour mon Frere,
Les quatre autres peut-être, à tes yeux abusez
Ont été, comme lui, des Cesars supposez.
L'Etat qui dans leur mort voïoit trop sa ruïne,
Avoit des genereux, autres que Leontine.
Ils trompoient d'un Barbare aisément la fureur,
Qui n'avoit jamais vû la Cour, ni l'Empereur.
Crains, Tyran, crains encor. Tous les quatre peut-être,
L'un aprés l'autre enfin se vont faire paroître,
Et malgré tous tes soins, malgré tout ton effort,

Tu ne les connoîtras, qu'en recevant la mort.
Moy-même à leur défaut je ſerai la conquête
De quiconque à mes pieds apportera ta tête.
L'Eſclave le plus vil qu'on puiſſe imaginer
Sera digne de moy, s'il peut t'aſſaſſiner.
Va perdre Heraclius, & quitte la penſée,
Que je me pare ici d'une vertu forcée,
Et ſans m'importuner de répondre à tes vœux,
Si tu prétens regner, défay-toy de tous deux.

SCENE VI.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS

J'Ecoute avec plaiſir ces menaces frivoles.
Je ris d'un deſeſpoir qui n'a que des paroles,
Et de quelque façon qu'elle m'oſe outrager,
Le ſang d'Heraclius m'en doit aſſez vanger.
Vous donc mes vrais Amis, qui me tirez de peine,
Vous dont je vois l'amour, quand j'en craignois la haine,
Vous qui m'avez livré mon ſecret Ennemi,
Ne ſoïez point vers moy fidelles à demi.
Reſolvez avec moy des moïens de ſa perte.
La ferons-nous ſecrette, ou bien à force ouverte?
Prendrons-nous le plus ſûr, ou le plus glorieux?

EXUPERE

Seigneur, n'en doutez point, le plus ſûr vaut le mieux;
Mais le plus ſûr pour vous, eſt que ſa mort éclate,
De peur qu'en l'ignorant le Peuple ne ſe flate,
N'attende encor ce Prince, & n'ait quelque raiſon
De courir en aveugle à qui prendra ſon nom.

PHOCAS.

Donc pour ôter tout doute à cette Populace,
Nous envoïrons ſa tête au milieu de la Place.

EXUPERE.

Mais si vous la coupez dedans vôtre Palais,
Ces obstinez Mutins ne le croiront jamais,
Et sans que pas un d'eux à son erreur renonce,
Ils diront qu'on impute un faux nom à Leonce,
Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper,
Prêts à suivre toûjours qui voudra l'usurper.

PHOCAS.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPERE.

Ils le tiendront pour faux, & pour un artifice,
Seigneur, aprés vingt ans vous esperez en vain
Que ce Peuple ait des yeux pour connoître sa main,
Si vous voulez calmer toute cette tempête,
Il faut en pleine place abattre cette tête,
Et qu'il dise en mourant à ce Peuple confus,
Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius.

PHOCAS.

Il le faut, je l'avouë, & déja je destine
A ce même échaffaut l'infame Léontine.
Mais si ces insolens l'arrachent de nos mains?

EXUPERE.

Qui l'osera, Seigneur?

PHOCAS.

Ce Peuple que je crains?

EXUPERE.

Ah, souvenez-vous mieux des desordres qu'enfante
Dans un Peuple sans Chef la premiére épouvante,
Le seul bruit de ce Prince, au Palais arrêté,
Dispersera soudain chacun de son côté.
Les plus audacieux craindront vôtre justice,
Et le reste en tremblant ira voir son supplice.
Mais ne leur donnez pas tardant trop à punir,
Le temps de se remettre, & de se réünir.
Envoïez des Soldats à chaque coin des ruës,
Saisissez l'Hippodrome avec ses avenuës,
Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort;
Pour nous, qu'un tel indice interesse à sa mort,
De peur que d'autres mains ne se laissent séduire,

Jusques à l'échaffaut laissez-nous le conduire.
Nous aurons trop d'Amis pour en venir à bout,
J'en répons sur ma tête, & j'aurai l'œil à tout.

PHOCAS.

C'en est trop, Exupere, allez, je m'abandonne
Aux fidelles conseils que vôtre ardeur me donne.
C'est l'unique moïen de dompter nos Mutins,
Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.
Je vais, sans differer, pour cette grande affaire
Donner à tous mes Chefs un ordre necessaire.
Vous, pour répondre aux soins que vous m'avez promis,
Allez de vôtre part assembler vos Amis,
Et croïez qu'aprés moi, jusqu'à ce que j'expire,
Ils seront, eux & vous, les Maîtres de l'Empire.

SCENE V.

EXUPERE, AMINTAS.

EXUPERE.

Nous sommes en faveur, Ami, tout est à nous;
L'heur de nôtre destin va faire des jaloux.

AMINTAS

Quelque allegresse ici que vous fassiez paroître;
Trouvez-vous doux les noms de perfide, & de traitre?

EXUPERE.

Je sçai qu'aux genereux ils doivent faire horreur,
Ils m'ont frapé l'oreille, ils m'ont blessé le cœur;
Mais bientôt par l'effet que nous devons attendre,
Nous serons en état de ne les plus entendre.
Allons, pour un moment qu'il faut les endurer,
Ne fuïons pas les biens qu'ils nous font esperer.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HERACLIUS, EUDOXE.

HERACLIUS.



Vous avez grand ſujet d'appréhender pour elle.
Phocas au dernier point la tiendra criminelle,
Et je le connois mal, ou s'il la peut trouver
Il n'eſt moïen humain qui puiſſe la ſauver.
Je vous plains, chere Eudoxe, & non pas vôtre Mere,
Elle a bien merité ce qu'a fait Exupere,
Il trahit juſtement qui vouloit me trahir.

EUDOXE.

Vous croïez qu'à ce point elle ait pû vous haïr !
Vous, pour qui ſon amour a forcé la Nature !

HERACLIUS.

Comment voulez-vous donc nommer ſon impoſture ?
M'empêcher d'entreprendre, & par un faux raport
Confondre en Martian & mon nom & mon ſort,
Abuſer d'un Billet que le hazard lui donne,
Attacher de ſa main mes droits à ſa perſonne,
Et le mettre en état deſſous ſa bonne foy
De regner en ma place, ou de perir pour moy.
Madame, eſt-ce en effet me rendre un grand ſervice?

EUDOXE.

EUDOXE.

Eût-elle démenti ce Billet de Maurice,
Et l'eût-elle pû faire à moins que reveler
Ce que sur tout alors il lui faloit celer ?
Quand Martian par-là n'eût pas connu son Pere,
C'étoit vous hazarder sur la foy d'Exupere ;
Elle en doutoit, Seigneur, & par l'évenement
Vous voïez que son zele en doutoit justement,
Seure en soy des moïens de vous rendre l'Empire
Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire,
Elle a sur Martian tourné le coup fatal
De l'épreuve d'un cœur, qu'elle connoissoit mal.
Seigneur, où seriez-vous, sans ce nouveau service ?

HERACLIUS.

Qu'importe qui des deux on destine au supplice ?
Qu'importe, Martian, vû ce que je te doy,
Qui trahisse mon sort, d'Exupere, ou de moy,
Si l'on ne me decouvre, il faut que je m'expose,
Et l'un & l'autre enfin ne sont que même chose,
Sinon, qu'étant trahi je mourrois malheureux,
Et que m'offrant pour toy, je mourrai genereux.

EUDOXE.

Quoi ! pour desabuser une aveugle furie,
Rompre vôtre destin, & donner vôtre vie !

HERACLIUS

Vous êtes plus aveugle encor en vôtre amour.
Perira-t'il pour moy, quand je lui dois le jour,
Et lors que sous mon nom il se livre à sa perte,
Tiendrai je sous le sien ma fortune couverte ?
S'il s'agissoit ici de le faire Empereur,
Je pourrois lui laisser mon nom, & son erreur:
Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole,
Quand son Pere à mes yeux au lieu de moy l'immole !
Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort !
Vivre par son supplice, & regner par sa mort !

EUDOXE,

Ah ! ce n'est pas, Seigneur, ce que je vous demande,
De cette lâcheté l'infamie est trop grande ;
Montrez-vous pour sauver ce Héros du trépas,

Mais montrez-vous-en Maître, & ne vous perdez pas.
Rallumez cette ardeur où s'opposoit ma Mere.
Garantissez le Fils par la perte du Pere,
Et prenant à l'Empire un chemin éclatant,
Montrés Heraclius au Peuple qui l'attend.

HERACLIUS.

Il n'est plus temps, Madame, un autre a pris ma place,
Sa prison a rendu le Peuple tout de glace.
Déja préoccupé d'un autre Heraclius,
Dans l'effroy qui le trouble, il ne me croira plus,
Et ne me regardant, que comme un Fils perfide,
Il aura de l'horreur de suivre un Parricide.
Mais quand même il voudroit seconder mes desseins,
Le Tyran tient déja Martian en ses mains.
S'il voit qu'en sa faveur je marche à force ouverte,
Piqué de ma revolte il hâtera sa perte,
Et croira qu'en m'ôtant l'espoir de le sauver,
Il m'ôtera l'ardeur qui me fait soûlever.
N'en parlons plus, en vain vôtre amour me retarde,
Le sort d'Heraclius tout entier me regarde.
Soit qu'il faille regner, soit qu'il faille perir,
Au tombeau, comme au Trône, on me verra courir.
Mais voici le Tyran, & son traitre Exupere.

SCENE II.

PHOCAS, HERACLIUS, EXUPERE, EUDOXE, Troupe de Gardes.

PHOCAS *montrant Eudoxe à ses Gardes.*

QU'on la tienne en lieu sûr en attendant sa Mere.

HERACLIUS.

A-t'elle quelque part ...

PHOCAS.

Nous verrons à loisir.
Il est bon cependant de la faire saisir.

EUDOXE *s'en allant.*

Seigneur, ne croïez rien de ce qu'il vous va dire.

PHOCAS *à Eudoxe.*

Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'Empire.

à Heraclius.

Ses pleurs pour ce coupable imploroient ta pitié?

HERACLIUS.

Seigneur....

PHOCAS.

Je sçai pour lui quelle est ton amitié,
Mais je veux que toy-même, ayant bien vû son crime,
Tienne ton zele injuste, & sa mort legitime.
Qu'on le fasse venir. Pour en tirer l'aveu
Il ne sera besoin, ni du fer, ni du feu,
Loin de s'en repentir l'orgueilleux en fait gloire.
Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire?
Eudoxe m'en conjure, & l'avis me surprend.
Aurois-tu découvert quelque crime plus grand?

HERACLIUS.

Oüi, sa Mere a plus fait contre vôtre service
Que ne sçait Exupere, & que n'a vû Maurice.

PHOCAS.

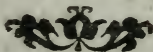
La perfide! ce jour lui sera le dernier.
Parle.

HERACLIUS.

J'acheverai devant le Prisonnier.
Trouvez-bon qu'un secret d'une telle importance,
Puisque vous le mandez, s'explique en sa presence.

PHOCAS.

Le voici, mais sur tout ne me dy rien pour lui.



SCENE III.

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN, EXUPERE, Troupe de Gardes.

HERACLIUS.

JE sçai qu'en ma priere il auroit peu d'appui ;
Et loin de me donner une inutile peine ,
Tout ce que je demande à vôtre juste haine,
C'est que de tels forfaits ne soïent pas impunis.
Perdez Héraclius , & sauvez vôtre Fils.
Voilà tout mon souhait , & toute ma priere.
M'en refuserez-vous ?

PHOCAS.

Tu l'obtiendras entiere ;
Ton salut en effet est douteux sans sa mort.

MARTIAN.

Ah Prince, j'y courois sans me plaindre du Sort,
Son indigne rigueur n'est pas ce qui me touche;
Mais en oüir l'arrêt sortir de vôtre bouche !
Je vous ay mal connu jusques à mon trépas.

HERACLIUS.

Et même en ce moment tu ne me connois pas.
Ecoute, Pere aveugle, & toy, Prince crédule ,
Ce que l'honneur défend que plus je dissimule.
Phocas, connois ton sang, & tes vrais Ennemis,
Je suis Heraclius, & Leonce est ton Fils.

MARTIAN

Seigneur , que dites vous ?

HERACLIUS.

Que je ne puis plus taire
Que deux fois Leontine osa tromper ton Pere,
Et semant de nos noms un insensible abus ,
Fit un faux Martian du jeune Heraclius.

PHOCAS.

Maurice te dément lâche, tu n'as qu'à lire.
Sous le nom de Leonce Heraclius respire.
Tu fais aprés cela des contes superflus.

HERACLIUS.

Si ce billet fut vrai, Seigneur, il ne l'est plus.
J'êtois Leonce alors, & j'ay cessé de l'être,
Quand Maurice immolé n'en a pû rien connoître.
S'il laissa par écrit ce qu'il avoit pû voir,
Ce qui suivit sa mort fut hors de son pouvoir.
Vous portâtes soudain la Guerre dans la Perse,
Ou vous eûtes trois ans la Fortune diverse.
Cependant Leontine êtant dans le Château
Reine de nos Destins & de nôtre Berceau,
Pour me rendre le rang qu'occupoit vôtre race,
Prit Martian pour elle, & me mit en sa place.
Ce zele en ma faveur lui succeda si bien,
Que vous-mêmes au retour vous n'en connûtes rien,
Et ces informes traits qu'à six mois a l'enfance,
Ayant mis entre nous fort peu de difference,
Le foible souvenir en trois ans s'en perdit;
Vous prîtes aisément ce qu'elle vous rendit.
Nous vécûmes tous deux sous le nom l'un de l'autre,
Il passa pour son Fils, je passai pour le vôtre,
Et je ne jugeois pas ce chemin criminel,
Pour remonter sans meurtre au Trône paternel.
Mais voïant cette erreur fatale à cette vie,
Sans qui déja la mienne auroit été ravie,
Je me croirois, Seigneur, coupable infiniment
Si je souffrois encore un tel aveuglement.
Je viens reprendre un nom qui seul a fait son crime;
Conservez vôtre haine; & changez de victime,
Je ne demande rien que ce qui m'est promis,
Perdez Heraclius, & sauvez vôtre Fils.

MARTIAN.

Admire de quel Fils le Ciel t'a fait le Pere.
Admire quel effort sa vertu vient de faire,
Tyran, & ne prens pas pour une verité,
Ce qu'invente pour moy sa generosité.

à Heraclius.

C'eſt trop, Prince, c'eſt trop pour ce petit ſervice;
Dont honora mon bras ma fortune propice.
Je vous ſauvai la vie, & ne la perdis pas,
Et pour moy vous cherchez un aſſeuré trépas!
Ah, ſi vous m'en devez quelque reconnoiſſance,
Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma Naiſſance.
Avoir tant de pitié d'un ſort ſi glorieux,
De crainte d'être ingrat, c'eſt m'être injurieux.

PHOCAS.

En quel trouble me jette une telle diſpute!
A quels nouveaux malheurs m'expoſe-t'elle en bute!
Lequel croire, Exupere, & lequel démentir?
Tombai-je dans l'erreur, ou ſi j'en vay ſortir?
Si ce Billet eſt vrai, le reſte eſt vrai ſemblable.

EXUPERE.

Mais qui ſçait ſi ce reſte eſt faux, ou veritable?

PHOCAS.

Leontine deux fois a pû tromper Phocas.

EXUPERE.

Elle a pû les changer, & ne les changer pas,
Et plus que vous, Seigneur, dedans l'inquiétude,
Je ne voy que du trouble, & de l'incertitude.

HERACLIUS.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſçai que je ſuis,
Vous voïez quels effets en ont été produits.
Depuis plus de quatre ans vous voïez quelle adreſſe
J'apporte à rejetter l'hymen de la Princeſſe,
Où ſans doute aiſément mon cœur eût conſenti,
Si Leontine alors ne m'en eût averti.

MARTIAN.

Leontine?

HERACLIUS.

Elle-même.

MARTIAN.

Ah Ciel! quelle eſt ſa ruſe?
Martian aime Eudoxe, & ſa Mere l'abuſe.
Par l'horreur d'un hymen qu'il croit inceſtueux,
De ce Prince à ſa Fille elle aſſeure les vœux,

Et son ambition, adroite à le séduire,
Le plonge en une erreur dont elle attend l'Empire.
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sçai qui je suis,
Mais de mon ignorance elle esperoit ces fruits;
Et me tiendroit encor la verité cachée,
Si tantôt ce Billet ne l'en eût arrachée.

PHOCAS *à Exupere.*

La méchante l'abuse aussi bien que Phocas.

EXUPERE.

Elle a pû l'abuser, & ne l'abuser pas.

PHOCAS.

Tu vois comme la Fille a part au stratagême.

EXUPERE.

Et que la Mere a pû l'abuser elle-même.

PHOCAS.

Que de pensers divers ! que de soucis flotans !

EXUPERE.

Je vous en tirerai, Seigneur, dans peu de temps.

PHOCAS.

Dy-moy, tout est-il prêt pour ce juste supplice ?

EXUPERE.

Oüi, si nous connoissions le vrai Fils de Maurice.

HERACLIUS.

Pouvez-vous en douter aprés ce que j'ai dit ?

MARTIAN.

Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit ?

HERACLIUS.

Ami, rens-moy mon nom, la faveur n'est pas grande,
Ce n'est que pour mourir que je te la demande.
Reprends ce triste jour que tu m'as racheté,
Ou rens-moy cet honneur que tu m'as presque ôté.

MARTIAN.

Pourquoi de mon Tyran volontaire victime,
Précipiter vos jours, pour me noircir d'un crime ?
Prince, qui que je sois, j'ay conspiré sa mort,
Et nos noms au dessein donnent un divers sort,
Dedans Heraclius il a gloire solide,
Et dedans Martian il devient parricide.
Puisqu'il faut que je meure, illustre, ou criminel,

Couvert, ou de loüange, ou d'opprobre éternel,
Ne soüillez point ma mort, & ne veuillez pas faire
Du vangeur de l'Empire un assassin d'un Pere.

HERACLIUS.

Mon nom seul est coupable, & sans plus disputer,
Pour te faire innocent, tu n'as qu'à le quitter;
Il conspira lui seul, tu n'en és point complice,
Ce n'est qu'Heraclius qu'on envoïe au supplice.
Sois son Fils, tu vivras.

MARTIAN.

Si je l'avois été,
Seigneur, ce traître en vain m'auroit sollicité,
Et lors que contre vous il m'a fait entreprendre,
La Nature en secret auroit sçû m'en défendre.

HERACLIUS.

Apprens donc qu'en secret mon cœur t'a prévenu.
J'ay voulu conspirer, mais on m'a retenu,
Et dedans mon peril Leontine timide....

MARTIAN.

N'a pû voir Martian commettre un parricide.

HERACLIUS.

Toy, qui de Pulcherie elle a fait amoureux,
Juge sous les deux noms ton dessein & tes feux.
Elle a rendu pour toy l'un & l'autre funeste,
Martian parricide, Heraclius inceste,
Et n'eût pas eu pour moy d'horreur d'un grand forfait,
Puisque dans ta personne elle en pressoit l'effet.
Mais elle m'empêchoit de hazarder ma tête,
Esperant par ton bras me livrer ma conquête,
Ce favorable aveu dont elle t'a seduit,
T'exposoit aux perils, pour m'en donner le fruit,
Et c'étoit ton succés qu'attendoit sa prudence,
Pour découvrir au peuple, ou cacher ma naissance.

PHOCAS.

Hélas! je ne puis voir qui des deux est mon Fils,
Et je voy que tous deux ils sont mes Ennemis.
En ce piteux êtat quel conseil dois-je suivre?
J'ay craint un Ennemi, mon bonheur me le livre,

Je sçai que de mes mains il ne se peut sauver,
Je sçai que je le vois, & ne puis le trouver.
La Nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre sa Destinée.
L'Assassin sous cette ombre échape à ma rigueur,
Et present à mes yeux, il se cache à mon cœur.
Martian. A ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.
Trop d'un Heraclius en mes mains est remis,
Je tiens mon Ennemi, mais je n'ay plus de Fils.
Que veux-tu donc, Nature, & que prétens-tu faire?
Si je n'ay plus de Fils, puis-je encor être Pere?
Dequoi parle à mon cœur ton murmure imparfait!
Ne me dy rien du tout, ou parle tout-à-fait.
Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naître,
Ou laisse moy le perdre, ou fais-le-moy connoître.
O toy, qui que tu sois, Enfant dénaturé,
Et trop digne du sort que tu t'és procuré,
Mon Trône est-il pour toy plus honteux qu'un supplice?
O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
Tu recouvres deux Fils pour mourir aprés toy,
Et je n'en puis trouver pour regner aprés moy.
Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie
Puisque mon propre Fils les prefere à sa vie!

SCENE IV.

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN, CRISPE, EXUPERE, LEONTINE.

CRISPE *à Phocas.*

SEigneur, ma diligence enfin a réüssi,
J'ay trouvé Leontine, & je l'amene ici.

PHOCAS *à Leontine.*

Approche, malheureuse.

HERACLIUS *à Leontine.*

Avoüez tout, Madame,

J'ay tout dit,

LEONTINE *à Heraclius.*

Quoi, Seigneur?

PHOCAS.

Tu l'ignores, infame!

Qui des deux est mon Fils?

LEONTINE.

Qui vous en fait douter?

HERACLIUS *à Leontine.*

Le nom d'Heraclius que son Fils veut porter.
Il en croit ce Billet, & vôtre témoignage;
Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

PHOCAS.

N'attens pas les tourmens, ne me déguise rien.
M'as-tu livré ton Fils? as-tu changé le mien?

LEONTINE.

Je t'ay livré mon Fils, & j'en aime la gloire.
Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire,
Et qui t'asseurera que pour Heraclius.
Moy, qui t'ay tant trompé, je ne te trompe plus?

PHOCAS.

N'importe, fais nous voir quelle haute prudence
En des temps si divers leur en fait confidence,
A l'un dépuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui.

LEONTINE.

Le secret n'en est sçû, ni de lui, ni de lui,
Tu n'en sçauras non plus les véritables causes.
Devine, si tu peux, & choisy, si tu l'oses.
L'un des deux est ton Fils, l'autre ton Empereur,
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
Je te veux toûjours voir quoi que ta rage fasse,
Craindre ton Ennemi dedans ta propre race,
Toûjours aimer ton Fils dedans ton Ennemi,
Sans être, ni Tyran, ni Pere qu'à demi.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
Mon ame joüira de ton inquiétude,
Je rirai de ta peine, ou si tu m'en punis,

Tu perdras avec moy le secret de ton Fils.

PHOCAS.

Et si je les punis tous deux sans les connoître,
L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être ?

LEONTINE.

Je m'en consolerai, quand je verrai Phocas
Croire affermir son Sceptre en se coupant le bras,
Et de la même main son ordre tyrannique
Vanger Heraclius dessus son Fils unique.

PHOCAS.

Quelle reconnoissance, ingrate, tu me rens
Des biens-faits répandus sur toy, sur tes parens ;
De t'avoir confié ce Fils que tu me caches,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches ;
D'avoir mis à tes pieds ma Cour qui t'adoroit !
Rens-moy mon Fils, ingrate.

LEONTINE.

Il m'en desavoüroit,
Et ce Fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connoître,
A le cœur assez bon, pour ne vouloir pas l'être.
Admire sa vertu qui trouble ton repos.
C'est du Fils d'un Tyran que j'ay fait ce Héros,
Tant ce qu'il a reçû d'heureuse nourriture
Dompte ce mauvais sang qu'il eut de la nature.
C'est assez dignement répondre à tes bien-faits,
Que d'avoir dégagé ton Fils de tes forfaits.
Séduit par ton exemple, & par sa complaisance,
Il t'auroit ressemblé, s'il eût sçû sa naissance,
Il seroit lâche, impie, inhumain, comme toy,
Et tu me dois ainsi plus que je ne te doy.

EXUPERE.

L'impudence, & l'orgueil suivent les impostures ;
Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures,
Qui ne faisant qu'aigrir vôtre ressentiment,
Vous donne peu de jour pour ce discernement.
Laissez-la moy, Seigneur, quelques momens en garde,
Puisque j'ay commencé, le reste me regarde.
Malgré l'obscurité de son illusion
J'espere démêler cette confusion.

Vous sçavez à quel point l'affaire m'interesse.

PHOCAS.

Acheve, si tu peux, par force, ou par adresse,
Exupere, & sois seur que je te devrai tout,
Si l'ardeur de ton zele en peut venir à bout.
Je sçaurai cependant prendre à part l'un & l'autre,
Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre.
Agy de ton côté, je la laisse avec toy,
Gêne, flate, surprens. Vous autres, suivez moy.

SCENE V.

EXUPERE, LEONTINE.

EXUPERE.

On ne peut nous entendre. Il est juste, Madame,
Que je vous ouvre enfin jusqu'au fond de mon ame.
C'est passer trop long-temps pour traître auprés de vous ;
Vous haïssez Phocas, nous le haïssons tous.

LEONTINE.

Oüi, c'est bien lui montrer ta haine, & ta colere,
Que lui vendre ton Prince, & le sang de ton Pere.

EXUPERE.

L'apparence vous trompe, & je suis en effet....

LEONTINE.

L'homme le plus méchant que la Nature ait fait.

EXUPERE.

Ce qui passe à vos yeux pour une perfidie....

LEONTINE.

Cache une intention fort noble & fort hardie.

EXUPERE.

Pouvez-vous en juger, puisque vous l'ignorez ?
Considerez l'état de tous nos Conjurez.
Il n'est aucun de nous, à qui sa violence
N'ait donné trop de lieu d'une juste vangeance,

Et nous en croïant tous dans nôtre ame indignez,
Le Tyran du Palais nous a tous éloignez.
Il y falloit rentrer par quelque grand service.

LEONTINE.

Et tu crois m'éblouïr avec cet artifice ?

EXUPERE.

Madame, apprenez tout. Je n'ay rien hazardé;
Vous sçavez de quel nombre il est toûjours gardé.
Pouvions-nous le surprendre, ou forcer les Cohortes,
Qui de jour, & de nuit, tiennent toutes ses portes ?
Pouvions-nous mieux sans bruit nous approcher de lui ?
Vous voïez la posture où j'y suis aujourd'hui,
Il me parle, il m'écoute, il me croit, & lui même
Se livre entre mes mains, aide à mon stratageme.
C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquement
Du Prince Heraclius faire le châtiment,
Que sa Milice éparse à chaque coin des ruës.
A laissé du Palais les portes presque nuës.
Je puis en un moment m'y rendre le plus fort,
Mes Amis sont tout prêts, c'en est fait, il est mort,
Et j'userai si bien de l'accez qu'il me donne,
Qu'aux pieds d'Heraclius je mettrai sa Couronne.
Mais aprés mes desseins pleinement découverts,
De grace, faites moy connoître qui je sers,
Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire,
Qu'à le rendre aujourd'hui Maître de tout l'Empire.

LEONTINE.

Esprit lâche & grossier, quelle brutalité
Te fait juger en moy tant de crédulité ?
Va, d'un piége si lourd l'appas est inutile,
Traître, & si tu n'as pas de ruse plus subtile...

EXUPERE.

Je vous dis vrai, Madame, & vous dirai de plus...

LEONTINE.

Ne me fais point ici de contes superflus.
L'effet à tes discours ôte toute croïance.

EXUPERE.

Et bien, demeurez donc dans vôtre défiance.

Je ne dema de plus, & je ne vous dis plus rien,
Gardez vôtre secret, je garderai le mien.
Puisque je passe encor pour homme à vous séduire.
Venez dans la prison où je vais vous conduire;
Si vous ne me croïez, craignez ce que je puis.
Avant la fin du jour vous sçaurez qui je suis.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HERACLIUS.

QUelle confusion étrange,
De deux Princes fait un mélange,
Qui met en discord deux Amis!
Un Pere ne sçait où se prendre,
Et plus tous deux s'osent défendre
Du titre infame de son Fils,
Plus eux-mêmes cessent d'entendre
Les secrets qu'on leur a commis.

Leontine avec tant de ruse,
On me favorise, ou m'abuse;
Qu'elle broüille tout nôtre sort;
Ce que j'en eus de connoissance
Brave une orgueilleuse Puissance,
Qui n'en croit pas mon vain effort;
Et je doute de ma naissance,
Quand on me refuse la mort.

Ce fier Tyran qui me caresse,
Montre pour moy tant de tendresse,
Que mon cœur s'en laisse alarmer,

Lors qu'il me prie, & me conjure,
Son amitié paroît si pure,
Que je ne sçaurois présumer,
Si c'est par instinct de Nature,
Ou par coûtume de m'aimer.

Dans cette croïance incertaine,
J'ay pour lui des transports de haine,
Que je ne conserve pas bien.
Cette grace qu'il veut me faire
Etonne, & trouble ma colere,
Et je n'ose resoudre rien,
Quand je trouve un amour de Pere,
En celui qui m'ôta le mien.

Retiens, grand Ombre de Maurice,
Mon ame au bord du précipice,
Que cette obscurité lui fait;
Et m'aide à faire mieux connoitre,
Qu'en ton Fils Dieu n'a pas fait naître
Un Prince à ce point imparfait,
Ou que je meritois de l'être,
Si je ne le suis en effet.

Soûtiens ma haine qui chancelle,
Et redoublant pour ta querelle
Cette noble ardeur de mourir,
Fay voir.... Mais il m'exauce, ou vient me secourir.

SCENE II.

HERACLIUS, PULCHERIE.

HERACLIUS.

O Ciel! quel bon Demon devers moy vous envoïe,
Madame?

PULCHERIE.

Le Tyran, qui veut que je vous voïe,

Et met c... en usage enfin de s'éclaircir.

HERACLIUS.

Par vous-même en ce trouble il pense réüssir!

PULCHERIE.

Il le pense, Seigneur, & ce brutal espere,
Mieux qu'il ne trouve un Fils, que je découvre un Frere,
Comme si j'ètois Fille à ne lui rien celer
De tout ce que le sang peurroit me reveler.

HERACLIUS.

Puisse-il par un trait de lumiere fidelle
Vous le mieux reveler, qu'il ne me le revele.
Aidez-moy cependant, Madame, à repousser
Les indignes fraïeurs dont je me sens presser.

PULCHERIE.

Ah, Prince; il ne faut point d'asseurance plus claire.
Si vous craignez la mort, vous n'ètes point mon Frére,
Ces indignes fraïeurs vous ont trop découvert.

HERACLIUS.

Moy, la craindre, Madame! ah, je m'y suis offert.
Qu'il me traite en Tyran, qu'il m'envoïe au supplice,
Je suis Heraclius, je suis Fils de Maurice,
Sous ces noms précieux je cours m'ensevelir,
Et m'ètonne si peu, que je l'en fais pâlir.
Mais il me traite en Pere, il me flate, il m'embrasse;
Je n'en puis arracher une seule menace,
J'ay beau faire, & beau dire, afin de l'irriter,
Il m'écoute si peu, qu'il me force à douter.
Malgré moy comme Fils toûjours il me regarde;
Au lieu d'ètre en prison, je n'ay pas même un Garde,
Je ne sçay qui je suis, & crains de le sçavoir.
Je veux ce que je dois, & cherche mon devoir.
Je crains de le haïr, si j'en tiens la naissance.
Je le plains de m'aimer, si je m'en doy vengeance,
Et mon cœur indigné d'une telle amitié,
En fremit de colere, & tremble de pitié.
De tous ses mouvemens mon esprit se défie,
Il condamne aussi-tôt tout ce qu'il justifie;

La colere, l'amour, la haine & le respect,
Ne me presentent rien qui ne me soit suspect,
Je crains tout, je fuis tout, & dans cette avanture,
Des deux côtez en vain j'écoute la Nature.
Secourez donc un Frere en ces perplexitez.

PULCHERIE.

Ah, vous ne l'êtes point, puisque vous en doutez.
Celui qui comme vous prétend à cette gloire,
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire;
Comme vous on le flate, il y sçait resister.
Rien ne le touche assez pour le faire douter,
Et le sang par un double & secret artifice,
Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour Maurice.

HERACLIUS

A ces marques en lui connoissez Martian,
Il a le cœur plus dur étant Fils d'un Tyran.
La generosité suit la belle naissance,
La pitié l'accompagne, & la reconnoissance.
Dans cette grandeur d'ame un vrai Prince affermi,
Est sensible aux malheurs mêmes d'un Ennemi;
La haine qu'il lui doit ne sçauroit le défendre,
Quand il se voit aimé, de s'en laisser surprendre,
Et trouve assez souvent son devoir arrêté
Par l'effort naturel de sa propre bonté.
Cette digne vertu de l'ame la mieux née,
Madame, ne doit pas soüiller ma destinée.
Je doute, & si ce doute a quelque crime en soy,
C'est assez m'en punir, que douter comme moy;
Et mon cœur, qui sans cesse en sa faveur se flate,
Cherche qui le soûtienne, & non pas qui l'abate.
Il demande secours pour mes sens étonnez,
Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

PULCHERIE.

L'œil le mieux éclairé sur de telles matiéres,
Peut prendre de faux jours pour de vives lumiéres;
Et comme nôtre sexe ose assez promptement
Suivre l'impression d'un premier mouvement,
Peut-être qu'en faveur de ma premiere idée,

Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.
Son amour est pour vous un poison dangereux,
Et quoi que la pitié montre un cœur genereux,
Celle qu'on a pour lui de ce rang dégenere,
Vous le devez haïr, & fût-il vôtre Pere.
Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas
Qu'il vous offre sa grace, ou vous livre au trépas,
Il n'est pas moins Tyran, quand il vous favorise,
Puisque c'est ce cœur même alors qu'il tyrannise,
Et que vôtre devoir par là mieux combatu,
Prince, met en peril jusqu'à vôtre vertu.
Doutez, mais haïssez, & quoi qu'il execute,
Je douterai d'un nom qu'un autre vous dispute.
En douter lorsqu'en moy vous cherchez quelque appui,
Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre lui.
L'un de vous est mon Frere, & l'autre y peut prétendre.
Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre,
Mais je ne puis faillir dans vôtre sort douteux,
A cherir l'un & l'autre, & vous plaindre tous deux.
J'espere encor pourtant, on murmure, on menace.
Un tumulte, dit-on, s'éleve dans la Place,
Exupere est allé fondre sur ces Mutins,
Et peut-être de là dépendent nos Destins,
Mais Phocas entre.

SCENE III.

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN, PULCHERIE, Gardes.

PHOCAS.

ET bien, se rendra-t'il, Madame ?

PULCHERIE.

Quelque effort que je fasse à lire dans son ame,

Je n'en voy que l'effet que je m'étois promis,
Je trouve trop d'un Frere, & vous trop peu d'un Fils.

PHOCAS.

Ainsi le Ciel vous veut enrichir de ma perte?

PULCHERIE.

Il tient en ma faveur leur naissance couverte.
Ce Frere qu'il me rend seroit déja perdu,
Si dedans vôtre sang, il ne l'eût confondu.

PHOCAS *à Pulcherie.*

Cette confusion peut perdre l'un & l'autre.
En faveur de mon sang je ferai grace au vôtre;
Mais je veux le connoître, & ce n'est qu'à ce prix,
Qu'en lui donnant la vie, il me rendra mon Fils.

à Heraclius.

Pour la derniere fois, ingrat, je t'en conjure;
Car enfin c'est vers toy que panche la Nature,
Et je n'ay point pour lui ces doux empressemens,
Qui d'un cœur paternel sont les vrais mouvemens,
Ce cœur s'attache à toy par d'invincibles charmes.
En crois-tu mes soupirs? en croiras-tu mes larmes?
Songe avec quel amour mes soins t'ont elevé,
Avec quelle valeur son bras ta conservé.
Tu nous dois à tous deux....

HERACLIUS.

Et pour reconnoissance,
Je vous rens vôtre Fils, je lui rens sa naissance.

PHOCAS.

Tu me l'ôtes, crüel, & le laisses mourir.

HERACLIUS.

Je meurs pour vous le rendre, & pour le secourir.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez, que ne vouloir plus l'être.

HERACLIUS.

C'est vous le rendre assez, que le faire connoître.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez que me le supposer.

HERACLIUS.

C'est vous le rendre assez, que vous desabuser.

PHOCAS.

Laisse moy mon erreur, puisqu'elle m'est si chere.
Je t'adopte pour Fils, accepte moy pour Pere ;
Fait vivre Heraclius sous l'un, ou l'autre sort.
Pour moy, pour toy, pour lui, fais-toy ce peu d'effort.

HERACLIUS.

Ah, c'en est trop enfin, & ma gloire blessée
Dépoüille un vieux respect où je l'avois forcée,
De quelle ignominie osez-vous me flater ;
Toutes les fois, Tyran, qu'on se laisse adopter,
On veut une maison illustre, autant qu'amie.
On cherche de la gloire, & non de l'infamie,
Et ce seroit un Monstre horrible à vos Etats,
Que le Fils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS.

Va, cesse d'esperer la mort que tu merites.
Ce n'est que contre lui, lâche que tu m'irrites ;
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang,
Je m'en prens à la cause, & j'épargne mon sang.
Puisque ton amitié de ma foy se défie,
Jusqu'à prendre son nom pour lui sauver la vie,
Soldats sans plus tarder, qu'on l'immole à ses yeux,
Et sois aprés sa mort mon Fils, si tu le veux.

HERACLIUS.

Perfides, arrêtez.

MARTIAN.

Ah, que voulez-vous faire
Prince ?

HERACLIUS.

Sauver le Fils de la fureur du Pere.

MARTIAN.

Conservez-lui ce Fils qu'il ne cherche qu'en vous ;
Ne troublez point un sort qui lui semble si doux.
C'est avec assez d'heur qu'Heraclius expire,
Puisque c'est en vos mains que tombe son Empire.
Le Ciel daigne benir vôtre Sceptre & vos jours.

PHOCAS.

C'est trop perdre de temps à souffrir ces discours.

Dépêche, Octavian.

HERACLIUS.

N'attente rien, barbare.

Je suis...

PHOCAS.

Avouë enfin.

HERACLIUS.

Je tremble, je m'égare,

Et mon cœur...,

PHOCAS *à Heraclius.*

Tu pourras à loisir y penser.

à Octavian.

Frape.

HERACLIUS.

Arrête, je suis... Puis-je le prononcer.

PHOCAS.

Acheve, ou ....

HERACLIUS.

Je suis donc, s'il faut que je le die,
Ce qu'il faut que je sois, pour lui sauver la vie.
Oüi, je lui dois assez, Seigneur, quoi qu'il en soit,
Pour vous païer pour lui de l'amour qu'il vous doit,
Et je vous le promets entier, ferme, sincére,
Et tel qu'Heraclius l'auroit pour son vrai Pere.
J'accepte en sa faveur ses Parens pour les miens;
Mais sçachez que vos jours me répondront des siens.
Vous me serez garand des hazards de la guerre,
Des Ennemis secrets, de l'éclat du tonnerre;
Et de quelque façon que le couroux des Cieux
Me prive d'un Ami qui m'est si précieux,
Je vangerai sur vous, & fussiez vous mon Pere,
Ce qu'aura fait sur lui leur injuste colere.

PHOCAS.

Ne crains rien, de tous deux, je ferai mon appui,
L'amour qu'il a pour toi m'asseure trop de lui
Mon cœur pâme de joïe, & mon ame n'aspire
Qu'à vous associer l'un & l'autre à l'Empire.
J'ay trouvé mon Fils, mais sois-le tout-à-fait,
Et donne-m'en pour marque un véritable effet,

Ne laisse plus de place à la supercherie,
Pour achever ma joïe épouse Pulcherie.

HERACLIUS.

Seigneur, elle est ma Sœur.

PHOCAS.

Tu n'es donc point mon Fils,
Puisque si lâchement déja tu t'en dédis.

PULCHERIE.

Qui te donne, Tyran, une attente si vaine?
Quoi, son consentement étoufferoit ma haine!
Pour l'avoir étonné, tu m'aurois fait changer?
J'aurois pour cette honte un cœur assez leger?
Je pourrois épouser, ou ton Fils, ou mon Frere!

SCENE IV.

PHOCAS, PULCHERIE, MARTIAN, CRISPE, Gardes.

CRISPE.

SEigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupere,
Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins.
Lui seul & ses Amis ont dompté vos Mutins,
Il a fait prisonniers leurs Chefs qu'il vous amêne.

PHOCAS.

Dy lui qu'il me les garde en la Salle prochaine,
Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

Crispe s'en va, & Phocas, parle à Heraclius.

Toi, cependant, ingrat, sois mon Fils si tu veux,
En l'état où je suis, je n'ay plus lieu de feindre,
Les Mutins sont domptez, & je cesse de craindre.
Je vous laisse tous trois.

à Pulcherie.

Use bien du moment.
Que je prens pour en faire un juste châtiment,
Et si tu n'aimes mieux que l'un & l'autre meure;

Trouve, ou choisi mon Fils, & l'épouse sur l'heure ;
Autrement, si leur sort demeure encor douteux,
Je jure à mon retour qu'ils periront tous deux.
Je ne veux point d'un Fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront, & mon amour pour géne.
Toy....

PULCHERIE.

Ne menace point, je suis prête à mourir.

PHOCAS.

A mourir ! jusque-là je pourrois te chérir ?
N'espere pas de moy cette faveur suprême,
Et pense...

PULCHERIE.

A quoy, Tyran ?

PHOCAS.

A m'épouser moy-même,
Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

PULCHERIE.

Quel supplice !

PHOCAS.

Il est grand pour toy, mais il t'est dû.
Tes mépris de la mort bravoient trop ma colere;
Il est en toy de perdre, ou de sauver ton Frere,
Et du moins, quelque erreur qui puisse me troubler,
J'ay trouvé les moïens de te faire trembler.

SCENE V.

HERACLIUS, MARTIAN, PULCHERIE,

PULCHERIE.

Le lâche ! il vous flatoit lors qu'il trembloit dans l'ame !
Mais tel est d'un Tyran le naturel infame,
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint,
S'il ne craint, il opprime, & s'il n'opprime, il craint,

L'une & l'autre fortune en montre la foiblesse,
L'une n'est qu'insolente, & l'autre que bassesse;
A peine est-il sorti de ses lâches terreurs.
Qu'il a trouvé pour moy le comble des horreurs.
Mes Freres, puisqu'enfin vous voulez tous deux l'être,
Si vous m'aimez en Sœur, faites-le moy paroître.

HERACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux, lors qu'on tranche nos jours?

PULCHERIE.

Un genereux conseil est un puissant secours.

MARTIAN.

Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire,
Que d'épouser le Fils, pour éviter le Pere.
L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer.

PULCHERIE.

Qui me le montrera, si je veux l'épouser,
Et dans cette hymenée à ma gloire funeste,
Qui me garantira des perils de l'inceste?

MARTIAN.

Je le voi trop à craindre, & pour vous, & pour nous.
Mais, Madame, on peut prendre un vain titre d'Epoux,
Abuser du Tyran la rage forcenée,
Et vivre en Frere, & Sœur sous un feint hymenée.

PULCHERIE.

Feindre, & nous abaissier à cette lâcheté!

HERACLIUS.

Pour tromper un Tyran c'est generosité,
Et c'est mettre en faveur d'un Frere qu'il vous donne,
Deux ennemis secrets auprés de sa personne,
Qui dans leur juste haine animez, & constans,
Sur l'Ennemi commun sçauront prendre leur temps,
Et terminer bien-tôt la feinte avec sa vie.

PULCHERIE.

Pour conserver vos jours, & fuïr mon infamie,
Feignons vous le voulez, & j'y resiste en vain.
Sus donc, qui de vous deux me prêtera la main?
Qui veut feindre avec moy? qui sera mon complice?

HERACLIUS.

HERACLIUS.
Vous, Prince, à qui le Ciel inſpire l'artifice.
MARTIAN.
Vous, que veut le Tyran pour Fils obſtinément.
HERACLIUS.
Vous, qui depuis quatre ans la ſervez en Amant.
MARTIAN.
Vous ſçaurez mieux que moy ſurprendre ſa tendreſſe.
HERACLIUS.
Vous ſçaurez mieux que moy la traiter de Maîtreſſe.
MARTIAN.
Vous aviez commencé tantôt d'y conſentir.
PULCHERIE.
Ah, Princes, vôtre cœur ne peut ſe démentir,
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime
Pour ſouffrir ſans horreur l'ombre même d'un crime.
Je vous connoiſſois trop pour juger autrement,
Et de vôtre conſeil & de l'évenement,
Et je n'y déférois que pour vous voir dédire.
Toute fourbe eſt honteuſe aux cœurs nez pour l'Empire.
Princes, attendons tout, ſans conſentir à rien.
HERACLIUS.
Admirez cependant quel malheur eſt le mien.
L'obſcure verité que de mon ſang je ſigne,
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne;
On n'en croit pas ma mort, & je pers mon trépas,
Puiſque mourant pour luy je ne le ſauve pas.
MARTIAN.
Voyez d'autre côté qu'elle eſt ma deſtinée.
Madame, dans le cours d'une ſeule journée,
Je ſuis Héraclius, Léonce, & Martian.
Je ſors d'un Empereur, d'un Tribun, d'un Tyran.
De tous trois ce deſordre en un jour me fait naître,
Pour me faire mourir enfin, ſans me connoître.
PULCHERIE.
Cedez, cedez tous deux aux rigueurs de mon ſort.
Il a fait contre vous un violent effort,

Vôtre malheur est grand, mais quoi qu'il en succede,
La mort qu'on me refuse en sera le remede;
Et moy.... Mais que nous veut ce perfide ?

SCENE VI.

HERACLIUS, MARTIAN, PULCHERIE, AMINTAS.

AMINTAS.

Mon bras
Vient de laver ce nom dans le sang de Phocas.

HERACLIUS.

Que nous dis-tu ?

AMINTAS.

Qu'à tort vous nous prenez pour traître,
Qu'il n'est plus de Tyran, que vous êtes les Maîtres.

HERACLIUS.

De quoy ?

AMINTAS.

De tout l'Empire.

MARTIAN.

Et par toy ?

AMINTAS.

Non, Seigneur,
Un autre en a la gloire, & j'ay part à l'honneur.

HERACLIUS.

Et quelle heureuse main finit nôtre misere ?

AMINTAS.

Princes, l'auriez-vous crû ? c'est la main d'Exupére.

MARTIAN.

Luy qui me trahissoit ?

AMINTAS.

C'est dequoi s'étonner.
Il ne vous trahissoit que pour vous couronner,

HERACLIUS

N'a-t'il pas des Mutins diſſipé la furie ?

AMINTAS.

Son ordre excitoit ſeul cette mutinerie.

MARTIAN.

Il en a pris les Chefs toutefois.

AMINTAS.

Admirez

Que ces Priſonniers même avec luy conjurez,
Sous cette illuſion couroient à leur vangeance.
Tous contre ce Barbare étant d'intelligence,
Suivis d'un gros d'Amis, nous paſſons librement
Au travers du Palais, à ſon Apartement.
La Garde y reſtoit foible, & ſans aucun ombrage.
Criſpe même à Phocas porte nôtre meſſage,
Il vient; à ſes genoux on met les Priſonniers,
Qui tirent pour ſignal leurs poignards les premiers,
Le reſte impatient dans ſa noble colére,
Enferme la victime, & ſoudain Exupére;
Qu'on arréte, dit-il, *le premier coup m'eſt dû*;
C'eſt luy qui me rendra l'honneur preſque perdu.
Il frape, & le Tyran tombe auſſi-tôt ſans vie,
Tant de nos mains la ſienne eſt promptement ſuivie:
Il s'éleve un grand bruit, & mille cris confus
Ne laiſſent diſcerner que, *Vive Héraclius.*
Nous ſaiſiſſons la porte, & les Gardes ſe rendent,
Mêmes cris auſſi tôt de tous côtez s'entendent,
Et de tant de Soldats qui luy ſervoient d'appuy,
Phocas aprés ſa mort n'en a pas un pour luy.

PULCHERIE.

Quel chemin Exupére a pris pour ſa ruine !

AMINTAS.

Le voiçi qui s'avance avecque Léontine.

SCENE VII.

HERACLIUS, MARTIAN, LEONTINE, PULCHERIE, EUDOXE, EXUPERE, AMINTAS, Gardes.

HERACLIUS *à Léontine.*

Est-il donc vrai, Madame, & changeons - nous de ſort ?
Amintas nous fait-il un fidele rapport !

LEONTINE.

Seigneur, un tel ſuccés à peine eſt concevable,
Et d'un ſi grand deſſein la conduite admirable.....

HERACLIUS *à Exupere.*

Perfide généreux, hâte-toy d'embraſſer
Deux Princes impuiſſans à te recompenſer.

EXUPERE *à Heraclius.*

Seigneur, il me faut grace, ou de l'un, ou de l'autre.
J'ay répandu ſon ſang, ſi j'ay vangé le vôtre.

MARTIAN.

Qui que ce ſoit des deux, il doit ſe conſoler
De la mort d'un Tyran qui vouloit l'immoler ;
Je ne ſçay quoy pourtant dans mon cœur en murmure.

HERACLIUS.

Peut être en vous par-là s'explique la Nature ;
Mais, Prince, vôtre ſort n'en ſera pas moins doux,
Si l'Empire eſt à moy, Pulcherie eſt à vous,
Puiſque le Pere eſt mort, le Fils eſt digne d'elle.

à Léontine.

Terminez donc, Madame, enfin nôtre querelle.

LEONTINE.

Mon témoignage ſeul peut-il en decider ?

MARTIAN.

Quelle autre fureté pourrions nous demander ?

LEONTINE.

Je vous puis être encor fuſpecte d'artifice.
Non, ne m'en croyez pas, croyez l'Imperatrice,

à Pulcherie luy donnant un Billet.

Vous connoiſſez fa main, Madame, & c'eſt à vous
Que je remets le fort d'un Frére, & d'un Epoux.
Voyez ce qu'en mourant me laiſſa vôtre Mere.

PULCHERIE.

J'en baiſe en foupirant le facré caractere.

LEONTINE.

Apprenez d'elle enfin quel fang vous a produits,
Princes.

HERACLIUS *à Eudoxe.*

Qui que je fois, c'eſt à vous que je fuis.

BILLET DE CONSTANTINE.

PULCHERIE *lit.*

Parmi tant de malheurs mon bonheur eſt étrange.
Aprés avoir donné fon Fils au lieu du mien,
Léontine à mes yeux par un fecond échange
Donne encor à Phocas mon Fils au lieu du fien.
Vous qui pourrez douter d'un fi rare fervice,
Sçachez qu'elle a deux fois trompé nôtre Tyran.
Celuy qu'on croit Léonce eſt le vrai Martian,
Et le faux Martian eſt vrai Fils de Maurice.

CONSTANTINE.

PULCHERIE *à Heraclius.*

Ah, vous êtes mon Frére.

HERACLIUS *à Pulcherie.*

Et c'eſt heureuſement
Que le trouble éclairci vous rend à vôtre Amant.

LEONTINE *à Heraclius.*

Vous en fçaviez aſſez pour éviter l'inceſte,
Et non pas pour vous rendre un tel fecret funeſte.

à Martian.

Mais pardonnez, Seigneur, à mon zele parfait
Ce que j'ay voulu faire, & ce qu'un autre a fait.

MARTIAN.

Je ne m'oppose point à la commune joye;
Mais souffrez des soupirs que la nature envoye.
Quoi que jamais Phocas n'ait mérité d'amour,
Un Fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour.
Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

HERACLIUS.

Donc pour mieux l'oublier, soyez encor Léonce,
Sous ce nom glorieux aimez ses Ennemis,
Et meure du Tyran jusqu'au nom de son Fils.

à Eudoxe.

Vous, Madame, acceptez & ma main & l'Empire,
En échange d'un cœur pour qui le mien soupire.

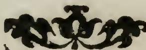
EUDOXE *à Héraclius.*

Seigneur, vous agissez en Prince généreux.

HERACLIUS *à Exupére & Amintas.*

Et vous, dont la vertu me rend ce trouble heureux,
Attendant les effets de ma reconnoissance,
Reconnoissons, Amis, la celeste puissance.
Allons luy rendre hommage, & d'un esprit content,
Montrer Héraclius au Peuple qui l'attend.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.





EXAMEN D'HERACLIUS.

CETTE Tragédie a encore plus d'effort d'invention que celle de Rodogune, & je puis dire que c'est un heureux Original, dont il s'est fait beaucoup de belles Copies, si tôt qu'il a paru. Sa conduite differe de celle-là, en ce que les narrations qui luy donnent jour sont pratiquées par occasion en divers lieux avec adresse, & toûjours dites, & écoutées avec interêt, sans qu'il y en ait pas une de sang froid, comme celle de Laonice. Elles sont éparses ici dans tout le Poëme, & ne font connoître à la fois que ce qu'il est besoin qu'on sçache pour l'intelligence de la Scéne qui suit. Ainsi dés la premiere, Phocas alarmé du bruit qui court qu'Héraclius est vivant, recite les particularitez de sa mort, pour montrer la fausseté de ce bruit, & Crispe, son Gendre, en luy proposant un remede aux troubles qu'il appréhende, fait connoître comme en perdant toute la Famille de Maurice, il a reservé Pulcherie pour la faire épouser à son Fils Martian, & le pousse d'autant plus à presser ce mariage, que ce Prince court chaque jour de grands périls à la guerre, & que sans Léonce il fût demeuré au dernier combat. C'est par là qu'il instruit les Auditeurs de l'obligation qu'à le vray Héraclius, qui passe pour Martian, au vray Martian qui passe pour Léonce, & cela sert de fondement à l'offre volontaire qu'il fait de sa vie au quatriéme Acte, pour le sauver du péril, où l'expose cette erreur des noms. Sur cette proposition, Phocas se plaignant de l'aversion que les deux parties témoignent à ce ma-

riage, impute celle de Pulcherie à l'instruction qu'elle a reçûë de sa Mere, & apprend ainsi aux Spectateurs, comme en passant, qu'il l'a laissée trop vivre aprés la mort de l'Empereur Maurice son Mary. Il falloit tout cela pour faire entendre la Scéne qui suit entre Pulcherie & luy; mais je n'ay pû avoir assez d'adresse pour faire entendre les équivoques ingenieux, dont est rempli tout ce que dit Héraclius à la fin de ce premier Acte, & on ne les peut comprendre que par une reflexion, aprés que la Piéce est finie, & qu'il est entiérement reconnu, ou dans une seconde représentation.

Sur tout, la maniére dont Eudoxe fait connoître au second Acte le double échange que sa Mere a fait des deux Princes, est une des choses les plus spirituelles, qui soient sorties de ma plume. Léontine l'accuse d'avoir revelé le secret d'Heraclius, & d'être cause du bruit qui court, qui le met en péril de sa vie. Pour s'en justifier, elle explique tout ce qu'elle en sçait, & conclud que puisqu'on n'en publie pas tant, il faut que ce bruit ait pour auteur quelqu'un qui n'en sçache pas tant qu'elle. Il est vray que cette narration est si courte, qu'elle laisseroit beaucoup d'obscurité, si Héraclius ne l'expliquoit plus au long au quatriéme Acte, quand il est besoin que cette verité fasse son plein effet; mais elle n'en pouvoit pas dire davantage à une personne, qui sçavoit cette Histoire mieux qu'elle, & ce peu qu'elle en dit suffit à jetter une lumiere imparfaite de ces échanges, qu'il n'est pas besoin alors d'éclaircir plus entiérement.

L'artifice de la derniére Scene de ce quatriéme Acte, passe encore celuy-ci. Exupére y fait connoître tout son dessein à Léontine, mais d'une façon qui n'empêche point cette Femme avisée de le soupçonner de fourberie, & de n'avoir autre dessein que de tirer d'elle le secret Héraclius, pour le perdre. L'Auditeur luy-même en demeure dans la

défiance, & ne sçait qu'en juger. Mais aprés que la conspiration a eu son effet par la mort de Phocas, cette confidence anticipée exempte Exupére de se purger de tous les justes soupçons qu'on avoit eus de luy, & délivre l'Auditeur d'un récit qui luy auroit été fort ennuyeux, aprés le dénouëment de la Piéce, où toute la patience que peut avoir sa curiosité se borne à sçavoir qui est le vrai Héraclius, des deux qui prétendent l'être.

Le stratagème d'Exupére avec toute son industrie a quelque chose un peu délicat, & d'une nature à ne se faire qu'au Théatre, où l'Auteur est maître des événemens qu'il tient dans sa main, & non pas dans la vie civile, où les hommes en disposent selon leurs interêts & leur pouvoir. Quand il découvre Héraclius à Phocas, & le fait arrêter prisonnier, son intention est fort bonne, & luy réüssit, mais il n'y avoit que moy, qui luy pût répondre du succès. Il acquiert la confiance du Tyran par là, & se fait remettre entre les mains la garde d'Héraclius & sa conduite au supplice; mais le contraire pouvoit arriver, & Phocas, au lieu de déferer à ses avis qui le resolvent à faire couper la tête à ce Prince en Place publique, pouvoit s'en défaire sur l'heu e, & se défier de luy & de ses Amis, comme de gens qu'il avoit offensez, & dont il ne devoit jamais esperer un zéle bien sincére à le servir. La mutinerie qu'il excite, dont il luy amene les Chefs, comme prisonniers, pour le poignarder, est imaginée avec justesse; mais jusque là toute sa conduite est de ces choses qu'il faut souffrir au Théatre, parce qu'elles ont un éclat dont la surprise éblouït, & qu'il ne feroit pas bon tirer en exemple, pour conduire une action véritable sur leur plan.

Je ne sçai si on voudra me pardonner d'avoir fait une Piéce d'invention sous des noms véritables; mais je ne croy pas qu'Aristote le défende, & j'en trouve assez d'exemples chez les Anciens. Les deux Elec-

tres de Sophocle & d'Euripide aboutissent à la même action par des moyens si divers, qu'il faut de nécessité que l'une des deux soit entiérement inventée. L'Iphigenie *in Tauris* a la mine d'être de même nature, & l'Héléne, où Euripide suppose qu'elle n'a jamais été à Troye, & que Paris n'y a enlevé qu'un phantôme qui luy ressembloit, ne peut avoir aucune action Episodique, ni principale, qui ne parte de la seule imagination de son Auteur.

Je n'ay conservé ici pour toute verité Historique que l'ordre de la succession des Empereurs, Tibére, Maurice, Phocas, & Héraclius. J'ay falsifié la naissance de ce dernier, pour luy en donner une plus illustre, en le faisant Fils de Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un Préteur d'Afrique, qui portoit même nom que luy. J'ay prolongé de douze ans la durée de l'Empire de Phocas, & luy ay donné Martian pour Fils, quoi que l'Histoire ne parle que d'une Fille nommée Domitia, qu'il maria à Crispe, dont je fais un de mes Personnages. Ce Fils & Héraclius, qui sont confondus l'un avec l'autre par les échanges de Léontine, n'auroient pas été en état d'agir, si je ne l'eusse fait regner que les huit ans qu'il régna, puisque pour faire ces échanges il falloit qu'ils fussent tous deux au berceau, quand il commença de régner. C'est par cette même raison que j'ay prolongé la vie de l'Imperatrice Constantine, que je n'ay fait mourir qu'en la quinziéme année de sa tyrannie, bien qu'il l'eût immolée à sa seureté dès la cinquiéme; & je l'ay fait, afin qu'elle pût avoir une Fille capable de recevoir ses instructions en mourant, & d'un âge proportionné à celuy du Prince qu'on luy vouloit faire épouser.

La supposition que fait Léontine d'un de ses Fils pour mourir au lieu d'Héraclius n'est point vraisemblable, mais elle est Historique, & n'a point be-

ſoin de vrai-ſemblance, puiſqu'elle a l'appui de la verité qui la rend croyable, quelque répugnance qu'y veüillent apporter les difficiles. Baronius attribuë cette action à une Nourrice, & je l'ay trouvée aſſez généreuſe, pour la faire produire à une perſonne plus illuſtre, & qui ſoûtient mieux la dignité du Theatre. L'Empereur Maurice reconnut cette ſuppoſition, & l'empêcha d'avoir ſon effet, pour ne s'oppoſer pas au juſte jugement de Dieu qui vouloit exterminer toute ſa famille; mais quant à ce qui eſt de la Mere, elle avoit ſurmonté l'affection maternelle en faveur de ſon Prince, & comme on pouvoir dire que ſon Fils étoit mort pour ſon regard, je me ſuis crû aſſez autoriſé par ce qu'elle avoit voulu faire, à rendre cet échange effectif, & à le faire ſervir de fondement aux nouveautez ſurprenantes de ce Sujet.

Il luy faut la même indulgence pour l'unité de lieu, qu'à Rodogune. La plûpart des Poëmes qui ſuivent en ont beſoin, & je me diſpenſeray de le répeter en les examinant. L'unité de jour n'a rien de violenté, & l'action ſe pourroit paſſer en cinq ou ſix heures; mais le Poëme eſt ſi embarraſſé, qu'il demande une merveilleuſe attention. J'ay vû de fort bons eſprits, & des perſonnes des plus qualifiées de la Cour, ſe plaindre de ce que ſa repreſentation fatiguoit autant l'eſprit, qu'une étude ſerieuſe. Elle n'a pas laiſſé de plaire, mais je croy qu'il l'a fallu voir plus d'une fois, pour en remporter une entiére intelligence.

Fin de la troiſiéme Partie.